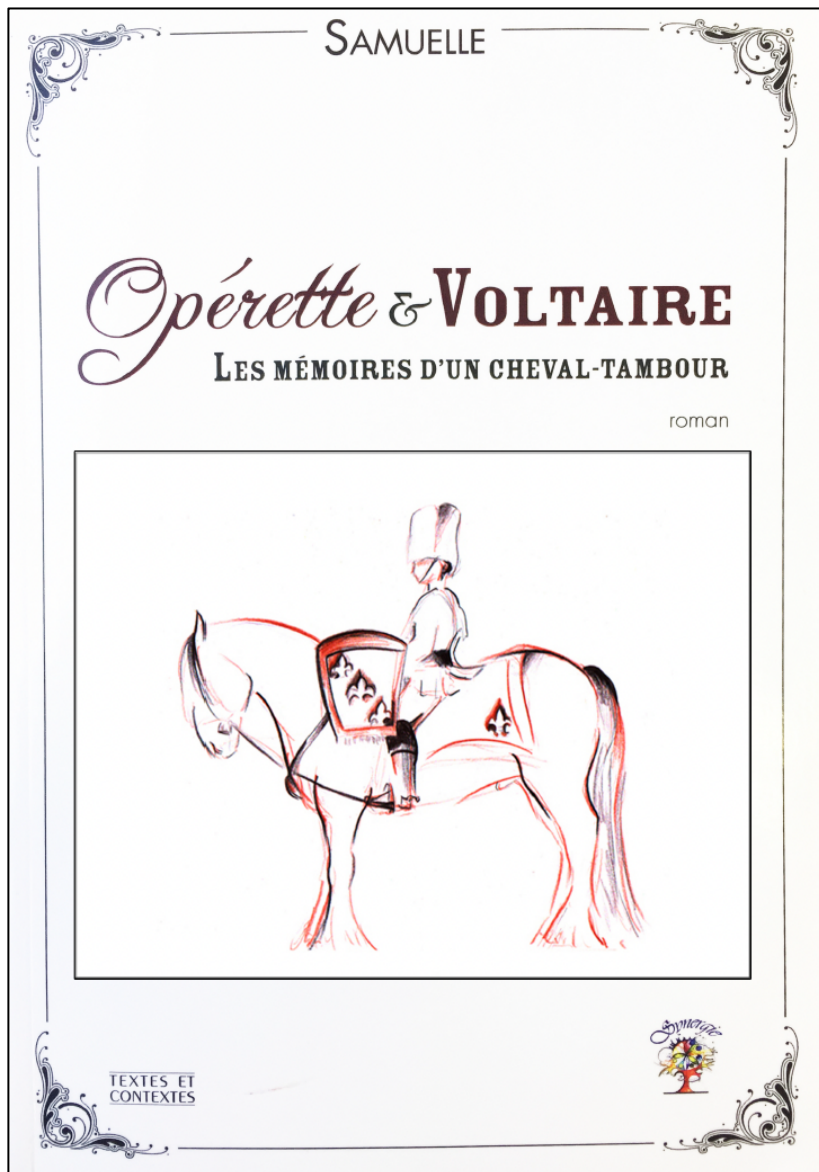






Docteur en communication, SAMUELLE traduit dans ce premier roman dédié aux chevaux célèbres sa passion de l'éthologie, en déclinant les émotions communes aux animaux et aux hommes, celles qui touchent, qui dérangent, mais qui toujours, font grandir.

Opérette & VOLTAIRE

LES MÉMOIRES D'UN CHEVAL-TAMBOUR

Que diriez-vous de rencontrer en chair et en os les deux chevaux héroïques d'une épopée historique vous plongeant au cœur des cabarets équestres de Paris, New York et Montréal à l'aube de la Belle Époque? Voici pourtant l'étonnante expérience que rend possible le destin de Voltaire, un cheval de cirque réformé de la guerre, qui nous partage ici ses mémoires – aux amours contrariés –, en nous livrant avec humour son point de vue sur l'humanité.

Né chez les gitans, Voltaire, un étalon Gypsy Vanner, intègre la Garde républicaine comme timbalier, peu avant la guerre de 1870, qui le laisse blessé puis réformé. Il échappe de peu à la boucherie quand il est racheté par une troupe d'artistes de cirque, touchés par la beauté atypique que lui confèrent ses crins spectaculaires. Dans les coulisses du Cirque Molier, Voltaire tombe alors sous le charme d'Opérette, une splendide jument Frison qui l'éblouit sous la selle d'une violoniste hors pair. Dès lors, il se promet de n'être jamais séparé d'elle, malgré le destin et les hommes.



**«Un regard frais et philosophe
qui initie à la psychologie équine.»**



Pour l'anecdote, Opérette et Voltaire, les chevaux à l'origine des personnages créés par l'auteur, peuvent être rencontrés sur le site des Opéras équestres du Québec, où ils tiennent la vedette du spectacle inspiré du roman. Suivez-les sur www.leharas.ca et sur les pages Facebook du Haras Laurentien et des Opéras équestres.

Roman

ISBN 978-2-924393-00-0
978-2-923706-73-3



Opérette et Voltaire

Les mémoires d'un cheval-tambour

Roman

TEXTES ET
CONTEXTES



Éditions Synergie 2014
340, Chemin de Chertsey
Estérel (Québec) J0T 1L0
www.synergetique.org
info@synergetique.org

Éditions TEXTES ET CONTEXTES
Sainte-Adèle (Québec)
www.textesetcontextes.ca

Illustrations: Samuelle
Crédits photo : CB photographie et Katarzyna Okrzesik
Services d'édition et conception graphique : TEXTES ET CONTEXTES

Dépôt légal : 3^e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-924393-00-0
ISBN : 978-2-923706-73-3

© 2014 by Samuelle Ducrocq-Henry

Tous droits de reproduction, traduction ou adaptation réservés pour tous pays.
Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit
sans la permission écrite de l'éditeur.

L'auteur et l'éditeur ne doivent être tenus responsables d'aucune manière de tout usage personnel des informations contenues dans ce livre.

Note : l'auteur a pris certaines libertés sur les traductions de cheval-tambour (Drum-horse) et de cheval-gitan (Gypsy Vanner).



Inspiré de l'histoire vraie du valeureux « Old Joe », un célèbre cheval-tambour, qui fut gracié par le roi George V d'Angleterre, après vingt ans de services sur le front.

*À la mémoire de Frédéric Henry,
dont l'amour indéfectible des chevaux s'est propagé jusqu'à moi.*

R E M E R C I E M E N T S

En cette année 2014 placée sous le signe du Cheval, qui voit le lancement du livre *Opérette et Voltaire* et du spectacle de deux magnifiques montures importées du Mexique et de Hollande pour jouer leur propre personnage inspiré d'anecdotes historiques, je veux saluer tous les chevaux du monde, sources de réalisation et de dépassement de soi. Les chevaux savent développer une intuition sensible chez ceux qui les côtoient et ils soignent nos âmes en attirant à nous ceux dont on a besoin.

Je remercie Joe et Morgan, mes deux premiers chevaux à l'origine de toute cette histoire : ils m'ont appris tout ce que je sais et s'avèrent des maîtres pour révéler toute étincelle d'humanité. Je remercie Poème de son grand sacrifice : elle vole sûrement tout près désormais et sans doute écoute avec moi le murmure des animaux.

Merci à Pauline Vincent pour son travail enthousiaste auprès des auteurs, à l'équipe de TEXTES ET CONTEXTES pour sa collaboration éditoriale et technique ainsi qu'à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue (UQAT) pour avoir soutenu cet écrit.

J'ai surtout une pensée émue pour ma famille et mes proches qui ont accepté de vivre avec mes passions, exigeantes pour autrui. Merci à mes parents et ma sœur de soutenir sans les juger mes envolées d'électron libre depuis toujours : la liberté est la comète de l'imagination. Je remercie de tout mon cœur la famille Garnier

d'avoir cru en moi et notamment Pierre et Geoffroy d'avoir eu l'audace de réaliser le premier centre d'attraction axé sur la relation homme-cheval. Merci à ma maman, à Luca Benedetto et son cheval Candelero d'avoir fait entrer la Haute École dans ma vie, et à Lenka pour son travail généreux aux carrousels. Merci à Marie-Claude Bouillon, Éric Gauthier et Sylvia Zerbini, mes mentors : en m'initiant à la Liberté, la Haute-école et la voltige cosaque, ils ont changé ma vision des chevaux.

Et je remercie mes concitoyens québécois de soutenir le développement du Haras Laurentien et ses chevaux adoptés : ce projet d'émerveillement collectif, j'aimerais le partager avec le pays qui m'a accueillie. Enfin, je remercie Rubens, mon fils, de m'offrir chaque jour un entretien privé avec le Petit Prince. Cette vie est un roman où il faut évoluer avec nos personnages préférés.

P R O L O G U E

J'étais mort

La soirée s'annonçait routinière, comme tant d'autres auparavant. Cela faisait dix ans que je supportais les tambours et les trompettes des cirques parisiens; aussi cette vie de bohème au sein des cabarets, aussi folle et variée soit-elle, ne m'impressionnait plus. J'ignorais encore qu'en dedans, j'étais mort.

J'avais été réformé du front dix ans plus tôt. Mais les divers rebondissements de mon existence de cheval-tambour glissaient sur moi comme l'eau sur l'aile d'un canard. Après les tranchées, les barbelés et leurs morts, j'étais presque indifférent au fait que le destin me fasse désormais parader sur le devant des scènes parisiennes, parmi les clowns et les confettis.

Malgré une vie de simple monture baladée au gré des destinées humaines, tout ce que je pensais savoir sur un monde dénué de sens serait bientôt balayé d'un seul regard.

Avec le recul, j'étais reconnaissant envers tous ceux ayant croisé ma route : quelques femmes de courage que l'on disait faciles; des gitans, honnis de tous; des militaires formés au pire et des artistes, pour la plupart suicidaires.

Les Anglais m'avaient étonné par leur flegme presque équin; les Français par leur sens des critiques; les cow-boys, par leur sens du

troupeau – quand ils étaient sobres –, et un clan complet d'Amérindiens moitié hommes, moitié chevaux m'avaient paru bilingues tant ils me comprenaient.

Chacun de ces « deux-pattes », comme les animaux nomment les hommes, m'avait étonné par son incroyable volonté de vivre et de s'affirmer. Devenir quelqu'un, c'était inné pour l'homme, une force de vie peu commune qui suffisait à décider du destin de chacun. Quelque chose que mes compagnons de bât ou de selle et moi-même leur envions, et à quoi nous ne pouvions prétendre. Même moi. Du moins, jusqu'à ce que survienne ma belle.

Quoi qu'il en soit, ce sont ces hommes excentriques ou bourrus rencontrés en cette vie, qui m'inspirèrent assez pour m'humaniser peu à peu. Ainsi chaque personne ayant croisé ma route avait fait de moi le cheval que j'étais. Parfois en me sauvant la vie, souvent en la risquant, généralement à coups de trique. Mais quand l'amour me gagna, je compris combien les hommes manquaient de moyens pour être bons envers leurs animaux : non pas qu'ils soient bêtes ou méchants, non. Mais plutôt, ils ne s'entendaient déjà pas.

Ils ne s'arrêtaient jamais pour écouter autrui, sauf pour préparer leur prochaine repartie. Comment auraient-ils pu deviner les besoins des créatures muettes qui les servaient? J'avais aussi vu à la guerre combien les hommes pouvaient s'affliger entre eux les pires maux. Mais plus je les regardais vivre, plus ils me paraissaient davantage ignorants que malveillants. Et puis, il y avait sûrement du bon en eux, sinon aucun cheval n'aurait su les servir.

On me donna pour nom Voltaire. Enfin, ce fut mon deuxième nom, mon nom d'artiste. Celui dont chacun se souvient. À bien des égards, quoique les hommes l'ignorent, un nom bien attribué à un animal de ferme peut lui permettre un jour de prétendre au rang d'animal de compagnie. En ce sens, mon nom put m'adoucir la vie :

avec ma moustache et mon air penseur, je m'attirais toujours les confidences des hommes. Ce que j'ai pu en entendre, des confidences dans un box, tandis que je mangeais mon foin! Alors, ce que je n'étais pas forcément au départ, les autres le devinrent pour moi : et comme toujours, quand quelqu'un se tait tandis qu'un autre parle, on m'attribua le mérite d'être un brin philosophe.

Que quelqu'un les écoute et les hommes le vénèrent!

Moi, Voltaire, l'étalon Gypsy, j'étais né chez des Gitans, dans le sud de l'Italie. Pur produit de l'élevage d'hommes de chevaux passionnés, mon naisseur avait conçu pour moi des plans : je devais tirer les roulottes d'un clan.

Ces gens étaient si pauvres que nous, leurs animaux, étions leur seule richesse. Avec leurs enfants. Considérés de village en village comme les parias de l'humanité – en fait, même pas considérés du tout –, nous menions souvent, de la France à l'Espagne, une vie de mendiants. Du moins, faisons-nous certains numéros d'animaux savants sur les places publiques, en échange de quelques sous.

C'était une vie qui imposait aux chevaux d'être infatigables et de se contenter de peu. Depuis des générations, ces familles triaient donc mes aïeux pour que je naisse un jour encore plus beau, plus frugal et plus fort.

À force de croisements, j'avais hérité d'une paire d'yeux mi-bleus qui saisissait les regards. Mes crins et mes fanons, spectaculaires et foisonnants, étaient quant à eux plus commodes à admirer qu'à supporter. Immenses, soyeux, ils laissaient certes tout homme admiratif, mais quel baigne m'imposait cette toison de mammoth l'été! Je bénéficiais d'un corps plutôt harmonieux mais rond, avec un large poitrail, et d'une paire de fesses en pomme qui, ensemble,

me rendaient capable de travailler avec force et courage, quel que soit le temps et malgré les disettes.

Je n'aimais cependant pas sauter. J'étais trop lourd, ma maladresse écrasait les obstacles plus sûrement que mon poids et surtout, ce genre d'effort contre nature me mettait en sueur. J'avais la sueur en horreur, car perler d'eau était un supplice sous ma tignasse. Sécher après l'effort me prenait plusieurs heures, ce qui m'infligeait d'interminables démangeaisons sous ma toison de poils que j'arrachais avec fougue, quand je n'en pouvais plus. C'était sans doute à cause de mes longs crins que je paraissais plus gros que je ne l'étais vraiment.

Ma corpulence généreuse me frustrait d'ailleurs beaucoup, ainsi que mon appétit. J'avais une pente naturelle vers l'embonpoint. Abuser de quelques herbes printanières me faisait facilement prendre cent kilos. De ce fait, mes maîtres me mettaient rapidement au régime dans toutes sortes de situations, sans que ce soit nécessairement fondé. Me laisser à l'attache en ville auprès des percherons ou des cobs normands me faisait détonner et avec tous mes poils, je marquais peut-être davantage les esprits que les cœurs. De plus, si j'avais un peu de caractère, j'endurais presque tout de bonne grâce. Mais pour ce qui était de surprendre, je n'avais rien à envier aux pur-sang!

Mon premier maître, Vittorio, m'avait enseigné plusieurs tours : non seulement je marchais au son des tambours, mais je pouvais être attelé, porter des hommes ou même un bât, sans compter que je savais me cabrer ou me coucher sur demande. Cela ne manquait jamais de mousser l'orgueil de mes divers propriétaires, lesquels en abusèrent parfois pour impressionner leur auditoire. Mais on ne se refait pas et que n'aurais-je pas fait pour une pomme! Avec mes crins au vent, les hommes se contentaient souvent de me regarder

bouger. Bref, comme cheval j'étais certes atypique, mais non sans intérêt.

Ah certes, j'étais beau! Ça, on ne manquait jamais de le souligner! Mais ceux qui s'en émerveillaient étaient rarement ceux qui devaient me panser. Avec mes crins interminables, me brosser prenait des heures.

Généralement, les amateurs de pansage m'étrillaient une fois, puis on ne les y reprenait plus. Après une simple nuit en box non nettoyé, le blanc de mes poils devenait presque jaune. Alors le lendemain, quand tout était à refaire, quelle tête faisaient les grooms! Moi j'aimais ça qu'on m'étrille, me tresse, me bouchonne. Je me prêtais de bonne grâce à toute caresse, cherchant avant tout à plaire, pour que l'homme continuât.

La vie d'un cheval est essentiellement une vie de routine. Moi, les routines me rassuraient; j'aimais donc assez les miennes. Mais tout de même, que d'ennui! Des routines d'écurie d'abord, avec notre premier repas vers sept heures du matin et les boxes faits généralement dans la foulée. Quand la fourche ramassait les crottins ou refaisait notre litière, on se tenait plutôt tranquille en fond de stalle pour ne pas avoir de problème avec les palefreniers souvent frustrés de leur métier.

Ensuite, les routines de travail, ponctuées d'attentes et d'efforts. Les animaux de bât ne rentraient qu'à la noirceur; quant à ceux de selle, ils retournaient aux écuries généralement couverts d'écume. Cette sueur blanche perlait sur le cuir de leur corps, c'était pour les hommes la preuve qu'ils avaient tout donné en galopant et trottant sans fin sous la selle du cavalier. Selon moi, c'était surtout leurs minéraux et leurs efforts qui recouvraient leur corps.

Il fallait alors les marcher puis les doucher pour éviter un coup de sang¹, et tout ceci se répétait chaque jour. Un dernier repas vers cinq heures le soir, et nous n'avions plus qu'à décompter les heures jusqu'au lendemain matin. Pourtant, malgré ces habitudes assez similaires finalement chez les gitans, les militaires ou les clowns, les rebondissements n'avaient pas manqué à ma vie. Mais l'existence m'avait toujours paru bien fade... parfois même insipide. Je suivais sans penser. Et je vivais sans voir. Du moins ce fut vrai, jusqu'à elle.

Un jour, Blanche, cette grande écuyère que j'aimais tant, m'avait susurré à l'oreille tandis qu'elle me chevauchait en forêt pour me changer un peu les idées, que si j'avais survécu à tant d'épreuves, et surtout à tant d'hommes, c'est que j'étais bien moins destiné à servir qu'à séduire. J'avais du mal à comprendre mais d'elle j'acceptais tout et je me souviens encore de la magie de cet instant. Sa liberté...

En fait, elle disait vrai : mon amour pour Opérette allait lui donner raison ! Mais n'allons pas trop vite, il ne faut pas que je m'égare...

Bref, ma vie de cheval me pesait, jusqu'à ce fameux réveillon. Les hommes autour de moi avaient souvent la psychologie d'une huître et la souplesse d'un pied-de-biche : on m'oubliait à l'attache, au box, sous la douche, on me sous-nourrissait souvent, en prétextant que j'étais fort (la belle excuse). Puisque j'étais le plus poilu, on me laissait dehors sous la pluie et le vent qui me plombaient les crins et je pesais une tonne. Et comme j'étais lent, en selle, les éperons n'étaient jamais loin de mes flancs non plus.

¹ Le coup de sang ou coup de chaud se dit d'une importante montée en température avec déshydratation après l'effort, qui peut être fatale à un cheval ayant excessivement travaillé, souvent par temps chaud.

De bons anges, cependant, avaient croisé ma route. Ces êtres de cœur compensaient les gros bras, et ils sont ceux qui me font témoigner aujourd'hui de ce qu'un cheval devient parfois, au contact des hommes : un être qui se surpasse, un conquérant, un centaure, devenant plus humain, finalement, qu'animal.

Car c'est vrai, et sûrement réciproque : nous, les chevaux, pouvions nous élever au contact des hommes. C'était d'autant plus étonnant que nos maîtres ignoraient combien ils contrariaient notre nature!

Par exemple, comme simples herbivores, nous démontrions un courage inimaginable en portant sur nos dos, par monts et par vaux, par-delà les océans et même les montagnes, nos propres prédateurs. Après tout nous servions, ne l'oublions pas, ceux-là même qui, un jour ou l'autre, finiraient par nous manger. Et ça, aucun de nous ne l'ignorait.

Nous, les claustrophobes, montions aussi dans des remorques, des wagons et des cales, parfois même sous terre, au cœur des mines, en acceptant toute tâche pour seulement quelques grains. Nous, les nomades, étions enfermés dans des boxes, des clôtures et des stalles, en attente de servir, des jours, des mois durant. Nous, pour qui la nature avait prévu que nous mangions douze heures par jour, devions nous contenter d'une ou deux maigres portions par jour, à avaler si vite que les plus gourmands d'entre nous mouraient de coliques.

De nos peaux, les hommes se couvraient. De nos poils, ils faisaient des pinceaux. De nos crins, l'archet de leur violon. De nous, naissaient des symphonies! Et quand nos vieilles carcasses avaient trop servi, elles nourrissaient encore leurs femmes et leurs enfants.

Et quelle terrible vision pour nous que celle des vieux chevaux, usés jusqu'aux os, édentés, borgnes ou aveugles, qui toujours attelés, trottaient une dernière fois jusqu'à leur maquignon! Les commerçants de viande étaient leur dernier rendez-vous avant les cou-teaux, mais ces pauvres carnes s'y rendaient encore vaillamment. Comment faisaient les hommes pour vivre avec tout ça? En vérité, ils se faisaient un peu la même chose entre eux et avec leurs aînés. Certes ils ne les mangeaient pas, mais ils n'avaient pas toujours plus d'attention pour eux que pour un animal de bât.

Enfin, depuis des siècles, nous, les chevaux, tombions au combat, chargeant nos propres frères sur les fronts de leurs guerres. Quelle vie de renoncement que d'être au service des hommes!

Bien sûr, nous aurions pu leur en vouloir. De nous soumettre. Nous exploiter. Et nous manger. Pourtant, moi, je leur pardonnais, comme beaucoup de mes frères. Et même, curieusement, je les admirais encore.

En leur offrant nos jambes et leur prêtant nos dos, chacun de nos efforts faisait de nous des dieux porteurs. À bien y regarder, nous les chevaux avons vraiment bâti un monde. Avec l'aide des hommes!

Quant à moi, par-delà ma naissance bohème et le fait qu'un éleveur m'avait fait naître expressément pour réaliser son projet, je devais aux humains ma plus belle raison de vivre : Opérette.

Ma belle Frisonne venue du Nord, noire comme l'ébène, élancée comme la biche, fruit du travail patient d'éleveurs passionnés, exigeant le mouvement et la grâce des plus beaux chevaux d'attelage; je leur devais sa naissance, et à elle, toute ma vie.

Un cheval amoureux? C'est pourtant bien arrivé! Tout Paris et même Londres a connu mon histoire, d'Europe en Amérique. Sur ordre de la Reine, on mena même enquête pour retracer mon parcours et savoir d'où je venais. Combien de visiteurs vinrent m'observer au pré, une fois à Windsor? Placide, je les regardais défiler en broutant. J'étais assez stoïque. Paradoxe des temps, j'étais après tout devenu la coqueluche de ceux qui autrefois me voyaient en civet. Pourtant, qui aurait cru qu'un cheval aussi placide passerait à l'histoire? J'avais traversé les terres, les océans, bravé les guerres, les chaînes, les loups, les hommes, les glaces, et même l'histoire, sans rien imaginer de tout ça. Moi, j'avais juste voulu rester fidèle à une promesse, et une simple vision.

Celle du soir de la Saint-Sylvestre, en l'an 1881, dans les coulisses d'une première, baignée des plumes et des corsets des filles de bonne société, parmi les cracheurs de feu et les saltimbanques.

Et tandis qu'Opérette élèverait son regard de faon vers le ciel, sa silhouette sculpturale se découpant sous les oriflammes du Cirque Molier, je perdrais mon souffle et naîtrais à la vie, pour la seconde fois.

Est-ce la faute de Mozart, ou même de Beethoven? Quelle symphonie jouait-on ce soir-là? Peut-être est-ce mon cœur qui me jouait des tours en contemplant sa douceur, en admirant sa beauté? Mais en apercevant cette superbe jument, une petite voix s'éleva en moi. Un fait assez cocasse pour un cheval!

Jusqu'ici, je ne pensais qu'à travers des sortes de « bulles d'émotion », qui se rattachaient davantage à des sensations ponctuelles de mémoires affectives, et des élans instinctifs qui décidaient de mes réactions à venir. Mais là, à ma plus grande stupeur, ma tête vibra d'un puissant « Je t'aime! », d'un « Ne me quitte pas! » qui me bouleversa.

Spectateur suspendu au galop d'Opérette, j'étais désormais habitué par toutes sortes de phrases en tête : l'amour, en me touchant, me donnait la parole, me dotant d'une conscience en plus d'une pensée!

Eh quoi! Il y avait donc une corde sensible, tendue à l'intérieur de moi? Cette douleur agréable qui m'étouffait, quand je la regardais, avec l'envie très nette que cela dure toujours? De l'attachement? Euh, de l'amour? C'était donc ça, un sentiment? Ce qui faisait courir les hommes? Comme je les comprenais soudain, j'aurais presque volé!

Jusqu'ici rien ne m'avait vraiment touché. J'avais changé de maîtres, et souvent manqué de tout – sauf peut-être d'ennui. Mais sauf lors des repas, je connaissais surtout des déceptions dans la vie. Donc je n'y pensais pas.

Mais là, rayonnante, cabrée sous les flambeaux, émouvante, couchée près des danseuses et lovée tout contre elles, Opérette ignorait tout de l'effet qu'elle me faisait. La beauté de la musique, la grâce de l'amour, ou la magie des deux, me frappèrent si fort que j'en mourus un peu.

La jument dansait avec fougue sur la piste, sous la robe virevoltante de l'amazone sur qui convergeaient les regards émus, touchés par ce galop, cette musique, cet instant. Alors, quelque chose d'obscur et de puissant s'éleva en moi, et tandis qu'Opérette égrenait les notes au son de ses sabots, la petite voix émue, cette fois, cria en moi : *Que rien, jamais, ne me sépare d'elle!*

C'est ce que je me promis. De là, tout commença.

En m'offrant une conscience, l'amour me révéla soudain un secret bien gardé : les chevaux ont une âme, la mienne venait de se déployer.

NOTE AU REGISTRE MILITAIRE
STUD-BOOK MILITAIRE

RACE / BREED : DRUM-HORSE / CHEVAL TAMBOUR
SEXE : STALLION ~~evere~~ black / ETALON PIE NOIR
SIRE: PÈRE: INCONNU
PROPRIÉTÉ DE LA GARDE RAPPROCHÉE DE
SA MAJESTÉ LA REINE VICTORIA

RAPPORT DU CAPORAL A. SILVER-LANE
A L'ATTENTION DE L'HONORABLE SIR WILFRED DESMOND

MOI, ALEXANDER SILVER-LANE, MANDATÉ PAR
L'HONORABLE SIR WILFRED DESMOND SUR ORDRE DE SA
MAJESTÉ, AFIN DE RETRACER LES ORIGINES DE
L'ÉTALON CI-APRÈS DÉCRIT, CERTIFIE:

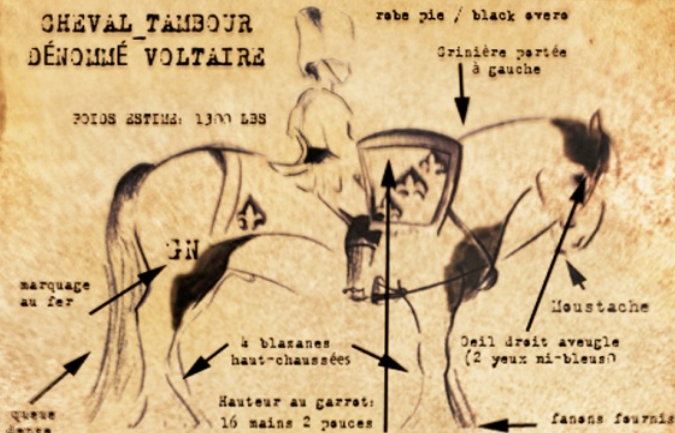
- AVOIR RETRACÉ UN ÉTALON DENOMMÉ VOLTAIRE
DANS LES ARCHIVES NATIONALES DE LA GARDE
RÉPUBLICAINE FRANÇAISE (PARIS 15ème),
- CHEVAL ANTERIEUREMENT CONFIE À LA GARDE
PAR L'OFFICIER MÉDECIN MILITAIRE Français
LEBRETON (avril 1869): VÉTÉRAN, MARIE, SOLOE
NON RECLAMÉE, AUCUN DOMICILE CONNU,
- L'ÉTALON DÉCRIT PORTE LA MARQUE AU FER
«RN» SUR LA FESSE DROITE PRES DU GRASSET
CE QUI CONCORDE AUX DATES, LIEUX ET FAITS.
- ÉTALON FORMÉ COMME CHEVAL-TAMBOUR JUSQU'EN
AOÛT 1870
- N'A PAS REPRODUIT, SELON LES HARAS NATIONAUX.
- RÉFORMÉ POUR PERTE DE VISION (OEIL DROIT,
VISION NULLE) APRÈS SEDAN (CHEVAL CONNU AU
CIRQUE POUR ÊTRE LE SEUL TIMBALIER SURVIVANT)
- CHEVAL INSCRIT VENDU AU MARCHÉ À BESTIAUX
DE LA VILLETTE (Paris) À MONSIEUR Jeannot PETIT,
CONTRE LA SOMME DE 220 Francs PAYÉE PAR
TRAITE AU NOM DE MADAME BLANCHE ALLARTY EN
DATE DU 17 janvier 1871.
- ÉTALON AYANT PARTICIPÉ AU CIRQUE ERNEST
MOLIER COMME ARTISTE TIMBALIER (articles)
- CÉDÉ par la troupe RASTAKOÛER à celle des
COSAQUES FRINGANTS contre 500 Francs EN
février 1883.
- EMBARQUÉ PAR BATEAU POUR LES AMÉRIQUES
SUR La Normandie, DÉBARQUÉ À NEW-YORK 13
mars 1883.
- LE CHEVAL EST LOUÉ À LA TROUPE du BUFFALO BILL
SHOW EN TOURNÉE SUR LA CÔTE EST DES ÉTATS
D'AMÉRIQUE durant l'année 1883.
- CHEVAL DÉCLARÉ VOLÉ AU MARSHALL DES
AUTORITÉS DE BOSTON, MA. EN octobre 1883
- Données manquantes (hiver 1883)
- Cheval errant au Fort de Québec (avril 1884)

(traduction libre des registres anglais et français)

COTE DROIT

CHEVAL TAMBOUR
DÉNOMMÉ VOLTAIRE

POIDS ESTIMÉ: 1300 LBS



COTE GAUCHE

Marquage EN TÊTE
(MEDECIN HAT)

SERAI AUTORISÉ

POURTOUR
D'OEIL
MAQUILLÉ
smekey eye

EN CONCLUSION:

LE COMITÉ CONCLUT À UNE INSUFFISANCE DE PREUVES
SUR SES ORIGINES POUR REPRODUIRE. IL Y EST PAR
CONTRE AUTORISÉ POUR FAITS D'ARMES HONORABLES

C H A P I T R E I

Opérette

C'était peu après la fête nationale, dont l'air retentissait encore des feux d'artifice que j'avais en horreur : tous me rappelaient douloureusement la guerre. J'étais blasé, mes oreilles anticipant les vibrations des cuivres avant même que le spectacle ne commence.

J'avais passé la journée à observer, encore et encore, les acrobates de cirque tourner sur la piste et retomber comme poussière au milieu des saltos. Ils me rappelaient ces poissons rouges fous, prisonniers d'un bocal trop petit que j'observais le soir à travers la loge de Mademoiselle Blanche.

J'avais mal à la tête. Encore. Toujours.

Nous autres, chevaux, souffrions des mêmes tracasseries de santé que les humains, sans pour autant pouvoir nous plaindre. Pas toujours graves, souvent incommodants, divers problèmes de vision, des migraines, des douleurs aux dents et bien des maux d'estomac gâchaient nos journées davantage que le fouet.

Pourtant, il aurait été si simple aux humains de comprendre nos maux, juste en nous observant ! Nous étions prévisibles par nature, d'autant que nous vivions en groupe. Ça veut dire, en langage de chevaux, qu'il vaut mieux se faire comprendre rapidement de tout

individu si on veut éviter morsures, écarts ou ruades. Nos multiples combinaisons de positions d'oreilles, de queue, de postures et de regards traduisaient l'essentiel de nos humeurs. Tout observateur attentif pouvait donc les anticiper avec un peu de patience.

Abattus, hargneux ou paresseux, nos comportements étaient pour la plupart prévisibles et explicables. Nous faisons même preuve de camaraderie entre nous, et parfois d'empathie envers les chevaux vieux ou malades, par préférence de caractère. Mais avec les humains, c'était très différent. Certains nous manifestaient de l'affection, mais la plupart ne nous comprenaient juste pas et souvent, sans le savoir, nous maltrahent. Il leur aurait fallu disposer d'un « Cheval, mode d'emploi », ou de tout document similaire, qui ne semblait pas vraiment circuler chez les hommes. À moins que qu'on l'ait perdu depuis des millénaires?

Quoi qu'il en soit ce soir-là, mon œil gauche battait avec mon poulx. Je devais tout endurer en silence car je savais d'avance que personne ne verrait combien je me sentais mal, la migraine m'ayant pris en otage.

Pourtant, celle-ci aurait pu être évitée : j'étais juste assoiffé. Et pour cause! Par ces grandes chaleurs, les seaux d'eau étaient rares aux écuries, le palefrenier étant de nouveau amoureux. J'attendais donc, résigné, que le petit homme distraît me remarque entre deux rêveries. Je me manifestais d'un petit hennissement poli dès qu'il passait devant mon box, mais peine perdue. Il soupirait aux anges, je me desséchais sur place et mon mal l'emportait sur nos états d'âme mutuels.

– Salut, mon vieux Voltaire! me lâchait-il parfois en soupirant.

Je le suivais alors, en longeant mes barreaux, hennissant, plein d'espoir. Peine perdue. Il ne se rendait compte de rien. Le pauvre

homme n'était pas méchant, il était juste ailleurs, comme tant d'autres gens.

L'écuyer qui devait me monter en spectacle ce soir-là, Jean Sans Peur, de son nom d'artiste, ne soupçonnait rien de nos problèmes de régie d'écurie. Il me trouva maussade au réchauffement et m'éperonna pour me remettre aux ordres. J'écumais. J'aurais troqué mon grain du mois contre une flaque d'eau.

Sous mon costume d'apparat, et le lourd brocard de mon tapis de selle, je mâchouillais un vieux mors tout rouillé. L'air retentissait du cliquetis de ma gourmette, ce qui agaçait religieusement mon cavalier. Dans le silence et la moiteur, les artistes attendaient patiemment en coulisses l'ouverture des rideaux. Comme eux, je ressentais la tension de tous ces corps crispés autour de moi. Chose curieuse, les émotions humaines contaminaient si facilement les chevaux que j'avais toujours le trac, moi aussi. Qui l'eût cru, n'est-ce pas? Si vous saviez comme on tremblait en coulisses : la guerre n'était rien.

Les roulements du tambour ne tardèrent pas. J'anticipais déjà la manœuvre du timbalier et je faillis franchir le rideau avant le signal. Puis on attendit qu'une narration commence – en l'occurrence, la mienne à ce que j'avais compris pendant les répétitions. Elle devait imiter ma voix tandis que j'exécutais un petit jeu d'acteur sur scène :

– Voyons voir? Y a-t-il beaucoup de monde ce soir?

C'était le signal, à moi de jouer! Jean m'encouragea en relâchant les rênes et je passai juste la tête au travers des rideaux pour évaluer la salle, en regardant bien à gauche et à droite, plusieurs fois de suite. J'insistai un peu en lorgnant le public – la salle était comble, tandis que Jean se préparait en ajustant les rênes. Une nouvelle phrase sonna dans le porte-voix :

– Ouh là! Le monde! Tant mieux! Aux écuries, on mangera tous ce soir!

Second signal. Jean me tira légèrement en arrière et je reculai de bonne grâce. Avec la voix *off* et ma tête qui disparaissait des rideaux comme par magie, l'effet comique était inévitable. Un cheval qui jaugeait ainsi la foule la faisait rire à coup sûr.

De notre côté, on reprit l'attente. Tout à coup, une sensation agréable m'envahit : quelque chose dans l'air me sembla si bon, si nécessaire et urgent que je cherchai ce qui pouvait faire naître en moi une telle envie. Mais oui! Un seau d'eau passait à deux pas!

Je tendis mon cou vers lui mais par malheur, l'eau s'éloigna sur deux jambes maigrettes en direction des bourriques plus loin. Quoi? Ce n'était pas pour moi? Ulcéré, je piaffai d'impatience, ce qui prit de court les nains, la danseuse en tutu, les acrobates siamois et la femme à barbe près de moi. Ma masse ou ma maladresse engendra un tel remue-ménage que nous fûmes vite rappelés à l'ordre par le régisseur :

– Eh là! Ça va pas? On vous voit de l'autre côté! Vous bougez les rideaux!

La femme à barbe avait recueilli un nain, lové sans s'en plaindre entre ses deux seins, tandis que Suzie, la danseuse, avait trouvé refuge sur le trapèze ballant, pendu un peu plus haut : Gédéon, l'acrobate, fidèle à sa réputation, lui contait déjà fleurette. Sur mon dos, Jean était contrarié et jaloux : tout homme approchant la danseuse était de trop. Alors, il leur fit signe à tous qu'il maîtrisait la situation, ce qui me valut un coup de rênes bien senti. C'est bon, j'avais compris. N'empêche que j'étouffais, désespéré, en voyant le seau s'éloigner.

– Mais ma parole, voilà Voltaire qui roule des mécaniques! souffla Suzie, amusée, à l'attention de Jean.

– Tout doux, mon beau, ajouta-t-elle en me caressant de ses balerines.

La danseuse s'étonnait de me voir parader ainsi. D'habitude j'étais si calme. Mais mon cavalier n'appréciait pas autant mes airs relevés.

– Hé! Tiens-toi un peu, le gros! siffla-t-il entre ses dents, vexé d'avoir perdu le contrôle devant une fille.

À ses humeurs, je devinais sans peine que Jean avait encore perdu son cachet du lendemain, au tournoi de poker de la veille.

– Ce cheval est impossible aujourd'hui! grogna-t-il dans sa barbe.

Il m'avait fait traverser l'arrière-scène à coups d'éperons, pour me rappeler qui était le maître. J'étais en nage. Et quand tout fut fini, bien sûr, l'eau s'était évaporée. Alors Jean déboucha sa gourde pour en boire une bonne lampée. Je soupirai de tout mon être. Voilà, c'était ma vie...

En dix ans de cirque, j'avais presque tout vu. Des danseuses nues, un cirque en feu, des fauves perdus et un clown fou. Pourtant la mise en scène prit tout le monde de court ce soir-là. Julien Blondin, le nouveau scénariste, était un petit gars ambitieux qui ne manquait jamais une occasion d'impressionner Blanche. Et pour cette première il avait mis le paquet et nous réservait trois numéros-surprises, préparés dans le plus grand secret.

Paraît-il que les producteurs avaient énormément investi dans cette édition déclinée sur le concept d'opéra équestre. Ils avaient misé tout ce qu'ils avaient sur leurs chevaux – et la musique – pour attirer de nouvelles clientèles plus huppées. Un pari risqué, qui

visait des classes sociales bien différentes de celles qu'abritaient d'habitude les chapiteaux. Nous devions incarner le premier cirque « de la Haute », un spectacle équestre raffiné, cultivé et destiné aux clientèles aristocratiques. Le Cirque Molier était dans l'obligation de se faire rapidement un nom et une place de prestige pour survivre, et il fallait que le Tout-Paris y accoure. Pour la première ce soir-là, la salle était bondée de journalistes, critiques de scène et personnalités de tous ordres. Échouer n'était pas une option.

Chose curieuse pendant les auditions, il avait été exigé des cavaliers qu'ils soient également musiciens ou acrobates. Pour la plupart, les artistes embauchés sur la production n'étaient que des enfants de riches, des amis du patron, plus adeptes des salons parisiens que des pistes de cirque, et bien plus près des lustres que des tas de fumier. Les répétitions avaient donc été cocasses.

Dans notre métier, la forte carrure d'une cantatrice et la silhouette fluette d'une cavalière étaient plutôt des évidences. Et une nécessité. Mais quand les métiers se croisent, tout devient possible. Vous obtenez parfois, comme pur produit des deux, des cavalières rachitiques s'époumonant comme des casseroles et des chevaux s'écroulant sous le poids de ténors en tutu. Les glissements de rôles étaient un spectacle en soi.

Certains artistes amateurs, mis au vent des places d'écuyers disponibles dans ce nouveau cirque d'aristocrates, avaient défilé en piste, sûrs d'eux et pleins d'espoir. Avec la gloire dans leur mire, ils se firent plus d'ampoules qu'ils ne brillèrent vraiment. En avaient découlé trois fractures, deux violons brisés et un décollement d'oreille, juste la semaine dernière. Ah ça, on ne s'ennuyait pas! Mais les blessures impromptues liées au manque de professionnalisme des amateurs remettaient souvent les numéros en question.

J'étais curieux de savoir qui remplacerait la voltigeuse obèse. Un numéro-surprise succéderait à mon entrée en piste.

Alors que le silence chaotique des débuts de spectacle, nourri de murmures et d'éclats de rire, régnait encore dans la salle, une première note de flûte – ou était-ce la clarinette? – s'éleva dans les airs et lança un drôle de rythme. La musicienne qui jouait quelque part, sans que l'on sache où exactement, se leva soudain de la foule, et quitta l'estrade où elle était assise, incognito, parmi les gens. Un à un, d'autres musiciens se levèrent à leur tour, cachés au milieu des spectateurs, pour se diriger vers la piste, rejoignant ainsi la musicienne et son instrument. C'était beau. Et j'avais hâte d'y prendre part.

Mais après les tranchées et la guerre, j'étais moyennement heureux qu'on me colle encore aux tambours. Le goût que j'avais développé pour la musique classique, en dix ans de spectacle, surpassait de beaucoup mon appréciation très relative des airs militaires et pompeux de jadis. Mais bon. On ne se refait pas, pas plus que son métier. Et il était temps d'y aller : le maître de piste nous faisait signe.

Les rênes ajustées aux étriers de mon cavalier, comme l'exigeait la tradition des chevaux-tambours, prêt à bouger au moindre mouvement de son bassin, j'étais aux ordres, cadré entre ses bottes, l'artiste sur mon dos, timbales déjà en mains.

Les éperons effleurèrent mes flancs. Je frôlai les rideaux qui s'ouvrirent, à peine, pour me laisser passer. Croyez-moi, juste pour cela, il fallait du métier, surtout pour un cheval. Franchir des rideaux, un genre de mur flottant, mettait en panique bien des animaux.

Et je fis mon entrée. En fanfare, c'est le moins qu'on puisse dire : tel un mirage, moi, le seul cheval rescapé de Sedan, comme on

m'annonçait partout, j'avancais fièrement sous les applaudissements tandis que mon cavalier battait les puissantes timbales sur mon dos.

L'apparition était si solennelle qu'un cheval-tambour, aux armoiries rutilantes, faisait toujours un effet incroyable sur une foule. Le public échappa un « oh! » flatteur et émerveillé. Les armoiries des tapis, le cuivre des timbales et la prestance de Jean y étaient sûrement pour beaucoup. Peut-être que mes crins interminables aussi, à moins que ce ne soit ma moustache?

Mais chut! Je me concentrai. Marcher en respectant les rênes d'étriers, tandis que mon cavalier activait les timbales, exigeait de moi un travail de calme et de précision à exécuter sans erreur. Les éperons ne pardonnaient rien. Sur mon dos, déjà, les percussions prenaient de l'ampleur : Pam! Pam pampampam. Pam pampam, pam. Pam pampam, pam. Pam. Pam! Hum, ce rythme? Ça me disait quelque chose, mais quoi déjà?

De mon œil valide, tous flambeaux pointés sur elle, je vis la seconde clarinette émerger de la foule, juste à droite d'une femme un peu forte, écrasée entre de frêles gens. Mais l'instrument l'accrocha par mégarde. Elle sourit comme une collégienne, flattée de constater tous les regards sur elle. S'échappant alors d'une nuée de chapeaux melon, Mélanie, une de nos plus belles musiciennes, s'avança avec prudence parmi les spectateurs tout en détachant ses premières notes pour nous rejoindre en piste. Un guitariste fit de même. Suivi d'un violoniste. La salle, interloquée, murmurait son étonnement.

Les musiciens étaient partout, il y en avait tellement! La scène avait du charme.

On me pointait du doigt. Un petit orchestre reconstitué me rejoignit en piste. Conséquence directe, chaque spectateur observait son voisin tout à coup autrement, le soupçonnant de cacher, qui sait, un trombone, un hautbois, une clarinette. L'effet de surprise était réussi. La mélodie prit enfin de l'ampleur et je la reconnus de suite : Ravel, *Le Boléro*, évidemment!

Paradant fièrement en piste, j'étais l'objet de toutes les attentions. Et j'aimais ça! Je ne remarquai donc pas les mouvements de rideaux qui l'annoncèrent et quand Candelero, l'étalon ibérique, entra triomphalement en suivant un pas espagnol parfaitement synchronisé sur la musique, cela fit son effet. L'auditoire, fasciné, l'applaudit avec entrain : la concordance des rythmes était parfaite! Dire que je m'appliquais à endurer stoïquement les tambours; quant à moi, et sans que quiconque s'en émeuve, c'était vexant. Mais sous la selle de Mondel, l'écuyer vénitien, cet air de haute-école était de toute beauté. Je dois bien reconnaître qu'il y avait de quoi crâner. Moi et ma demi-tonne de poils étions devenus transparents.

C'est vrai que je n'étais né ni léger, ni gracieux, ni aérien, mais quand même. Cet étalon avait toujours l'art de me voler la vedette. Comme j'avais l'ouïe fine, j'écoutai les exclamations des connaisseurs du premier rang pour avoir l'heure juste sur l'effet qu'on faisait :

– Quoi, un cheval gitan? Aux timbales? Comme c'est original!

– *It's so British!* s'étonna un homme endimanché.

– Quelle toison magnifique!

– Tu parles, on dirait un mammouth!

– T'imagines un peu ça, la corvée, peigner un mètre de crins tous les jours?

Sans oublier les poètes, de loin mes préférés :

– Comme il est beau, le tout poilu!

Le reste du public n'avait d'yeux que pour Candelero. Plusieurs restaient plongés, comme en extase, dans leurs pensées, ou bien semblaient s'interroger sur le nom de la mélodie, tout en hochant la tête pour en marquer le temps.

– Allez, Vovo, on lâche pas! m'encouragea Jean, soudain conscient de mon orgueil piqué.

J'avais ralenti et je regardais de côté Candelero. Jean frappa les timbales de plus belle pour faire diversion. Ce qui résonna jusque dans mes dents. Je fermai les yeux. Seigneur, quel mal de tête! Alors, j'accrochai mon esprit aux notes de la flûte, au loin, qui consolaient par leur douceur mon crâne souffreteux. Nous arpentâmes la scène, impassibles, mon pas calé sur le temps des timbales, ce qui offrait l'avantage aux musiciens de jouer en boucle aussi longtemps que nécessaire, afin que tout soit bien prêt en coulisses.

Je n'avais pas la moindre idée du numéro suivant, mais j'étais bien curieux de savoir qui prendrait le relais de la femme-canon toute fracturée en voltige. En attendant, nous quittâmes la piste au même pas cadencé. Ne restait plus qu'à attendre patiemment en coulisses notre prochaine entrée, trois numéros plus tard.

À peine eus-je franchi les rideaux qu'un parfum incroyable, entêtant, inconnu m'enlaça tout le corps, comme le vent dans un pré. Une note de fleur comme je n'en avais jamais sentie, à la fois voluptueuse, riche et complexe, se mit à titiller mon nez. J'en oubliai soudain mon métier et faillis bien hennir. Jean me stoppa net sans que je comprenne pourquoi : il devenait nerveux. Son assiette raide et chancelante en selle me faisait mal aux côtes tant il m'enserrait.

– Attention! Dépêchez-vous! Qu'elle entre! Allez, vite!

Des humains s'énervaient à l'autre bout de la piste, cherchant clairement à faire entrer sur scène un grand animal noir. Tous me regardaient avec angoisse.

Quoi? C'était ça, le numéro de remplacement? Je ne pus pas en savoir plus, car tout alla très vite. Je restai figé, interloqué, refusant d'avancer. Je voulais humer davantage ce parfum formidable. Le mors dans ma bouche devenait plus agressif sous la main de Jean. Planté dans mon palais, je compris que mon cavalier me tenait serré pour éviter tout faux pas. Voilà qui contrariait mes efforts. Alors, les naseaux grands ouverts, je débutai un *flehmen*² dont mon cavalier ne parvint pas à casser l'élan :

– Eh, le gros, mais ça va pas, non! rugit-il.

Tête en l'air, babines redressées, j'avais sûrement l'air d'un idiot avec ma mimique qui s'éternisait, mais j'en profitai pour filtrer toute molécule olfactive qui puisse m'en dire plus sur la créature qui se trouvait sur scène. Jean tira sur mes rênes d'étriers et m'épéronna les flancs pour que je me ressaisisse : il savait fort bien que j'étais en train de manifester des traits de caractère propres à un étalon qui veut s'affirmer. J'en fus piqué d'autant. Mais ma curiosité l'était encore plus.

Et tandis que je fouillais ma mémoire en quête du parfum voluptueux qui m'agaçait ainsi, une note particulière m'interpella soudain en réveillant mes hormones. C'est alors que je compris, éberlué, l'origine de mon affolement : il y avait une jument là, droit devant!

² Le *flehmen* (mot allemand) est une mimique que font les chevaux en élevant la tête et en retroussant la lèvre supérieure sur leurs naseaux afin de mieux sentir toute odeur nouvelle. Certains comportementalistes font l'hypothèse d'un signe de mémorisation olfactive.

Je ne pus réfréner un chant qui monta immédiatement de mes tripes. Sur le ton typique de l'étalon intéressé, je hennis doucement, dans les notes aiguës et avec insistance. Sur scène, la masse noire ne se retourna même pas. La musique était trop forte.

– Eh! Surveillez l'étalon! Faut pas qu'il bouge! Ni qu'il lui saute dessus! Nous, on est coincés derrière avec les matous; surtout, restez tranquilles! gronda le régisseur qui m'avait entendu. Chacun se dépêcha de reprendre sa place en me lorgnant du coin de l'œil.

– Voltaire, tu te tiens, hein? Oublie un peu Opérette! siffla mon cavalier en se penchant entre mes deux oreilles pour que je l'entende bien.

J'étais perplexe. Et chatouillé. Opérette? Ce n'était pas le nom d'une chanson, ça?

Je savais très bien que dans le métier, on ne prenait jamais le risque de faire passer une jument près d'un étalon, surtout pas en coulisses. On préférait éviter toute catastrophe liée à une montée d'hormones incontrôlable. Autrement, il aurait fallu un étalon d'une exceptionnelle gentillesse et complètement désensibilisé, ainsi qu'une jument absolument hors de ses chaleurs. Sinon, c'était l'accident... ou l'accouplement assuré. C'est pourquoi des chevaux entiers des deux sexes n'étaient jamais réunis sur scène.

Si la production osait m'imposer de croiser en coulisses une belle, c'est qu'ils étaient soit fous, soit inconscients, ou qu'ils me considéraient sans danger. Hum... Devais-je leur donner raison? Peut-être. Après tout, je voulais surtout rester là car j'en étais capable. Je voulais me contenir pour ne pas qu'ils me renvoient aux écuries, car j'aurais tout à gagner à rester tout près d'elle. Avec tout ce que j'avais eu comme travail de désensibilisation à la guerre, je savais me tenir.

Je décidai de ne plus bouger, ni hennir, ni inquiéter qui que ce soit. Pour résister à mon envie de bondir près d'elle, j'allais devoir me concentrer.

Tout d'abord, il me fallait oublier mes sens. Toujours penser à ce que les militaires nous enseignaient à la guerre, pour nous désensibiliser à tout environnement hostile ou trop stimulant. On m'avait appris à n'avoir plus peur, à ne pas fuir, ni suivre mon instinct, en restant immobile, soumis et sans initiative, sous les balles, les feux, les drapeaux, les cris, les coups de canon et au milieu des blessés et des morts.

Si j'étais calme, je serais récompensé : du moins, on ne me ferait pas de mal, malgré les scènes d'horreur que je devais traverser. Comme je survivais aux coups et aux balles, je poursuivais, hébété et soumis, le soldat qui me guidait jusqu'à ce qu'une ration de grain se trouve, éventuellement, au bout du long chemin fait ce jour-là. Et le lendemain, ayant survécu à la veille, je coopérerais de nouveau avec un autre soldat, pour une autre maigre ration. Pendant des mois, on m'avait finalement enseigné à devenir « absent au présent », parce qu'à la guerre, les chevaux étaient soumis, par étourdissement. C'était un drôle de paradoxe qu'on imposait là aux animaux.

Nous faire oublier nos instincts était très difficile et prenait du temps. Déjà apprendre à des chevaux militaires à charger ou piétiner une foule pouvait prendre des années, tant cela nous répugnait de marcher sur un corps. Ce genre de chose ne pouvait être apprise que par contrainte, ou par répétition, mais préférablement par gentillesse et en faisant diversion pour oublier ce qui nous écoeurait ou nous terrorisait.

Par ailleurs, faire diversion était une bonne technique avec les animaux : j'étais moi aussi incapable de faire deux choses en même

temps! C'était d'ailleurs le secret des vieux vétérinaires qui excellaient dans le métier, lesquels conseillaient toujours de marcher un cheval, de lui tendre une pomme ou de lui soulever une patte au moment des piqûres : l'animal ainsi ne se défendait pas, diverti par autre chose.

Nous demander d'oublier notre environnement contrevenait quand même au plan que la nature avait conçu pour nous. J'avais noté que les hommes, par contre, excellaient à ce jeu et ne cessaient de fuir l'instant présent. Réfugiés dans leurs idées, ils en oubliaient si souvent leur corps que c'était la raison pour laquelle tant de cavaliers montaient mal : ils pensaient beaucoup trop et ne sentaient plus rien!

Trop d'humains ignoraient que s'ils avaient écouté leurs sens et suspendu leurs pensées, ils auraient pu communiquer directement avec nous par simple intuition. Mais ce mode de communication était un secret bien gardé et j'avoue que peu d'animaux recherchaient cet échange avec l'homme : nous étions trop conscients de n'être que du bétail, de la viande qui se meut sur des pattes. Collaborer de notre mieux suffisait amplement.

Alors voilà, nous les chevaux apprenions, au contact des hommes, à devenir davantage maîtres de nous en gérant nos peurs. Ainsi, nous nous humanisions peu à peu. Quant aux hommes, écouter leur corps et suivre leur intuition les rapprochait des chevaux, en les ramenant au présent. Quelque part, c'était un échange de bons procédés qui nous élevait ensemble, mais nous y étions quand même contraints plus souvent qu'eux ne le faisaient.

Ce soir-là, les artistes près de moi, en tout cas, regardaient constamment dans ma direction et ne savaient que penser. Je devinais aisément ce qu'ils se disaient, car pour tout cheval, « lire un humain » était un exercice facile. Il suffisait de suspendre notre

souffle, d'observer le corps des hommes et de les écouter de tous nos sens, alors qu'ils se tenaient près de nous. Souvent, en plus, ils parlaient! Leur sueur, leur énervement, leur joie ou leurs peurs devenaient aussi palpables et concrets qu'un champ d'herbages variés. J'excellais même à deviner, à leur haleine, s'ils avaient récemment mangé de la viande. Histoire de ne pas oublier ce qui m'attendait.

Chaque cheval pouvait adopter un comportement adapté à ce qu'il percevait d'un homme. Entre eux, par contre, les humains étaient les rois de l'incongruité, mais nous, les chevaux, aimions bien démasquer leurs émotions cachées.

Tel homme disait à ses amis qu'il allait bien devant un cheval, mais tous ses signaux corporels révélaient qu'il était stressé? Un animal taquin était tenté de lui faire perdre son temps, exprès, histoire qu'il devienne plus authentique et dévoile clairement sa frustration. Cela nous rassurait de voir le véritable caractère des gens, et non des simagrées.

Pour cela, tout était possible : faire tomber par mégarde le tapis qu'il posait sur notre dos, une fois, deux fois... Poser à terre à répétition le sabot qu'il peinait à lever, ou encore lui marcher sur les orteils par mégarde, en regardant ailleurs; ouvrir enfin la mâchoire quand il voulait fermer notre muserolle et plein d'autres taquineries du genre qui se transformaient en amplificateurs émotionnels. En fait, on préférait mille fois un cavalier de mauvaise humeur mais franc, à un être qui faisait semblant et qui pouvait soudain nous taper.

Devant moi, ce soir-là, tout dans la posture des artistes trahissait donc une obsession : et si l'étalon s'élançait soudain, hors de contrôle? Et s'il nous écrasait?

L'angoisse était palpable. Cela m'amusait autrefois de laisser les humains s'interroger sur mes réactions à venir, mais je savais par expérience que les pires choses qui puissent arriver à un cheval, venaient toujours du fait que les hommes se mettaient à le craindre. À en juger par la sueur de Jean qui avait changé d'odeur, je compris qu'on n'en était d'ailleurs plus très loin. Je préférerai ne plus bouger, afin que la tension retomât. J'écoutai le superbe morceau de boîte à musique qui jouait dans l'air, tête basse. Jean se détendit peu à peu, ainsi que ses rênes.

– C'est ça, mec, on reste calme, marmonna-t-il à mon oreille, soulagé.

Il décida alors de mettre pied à terre, car il s'était accroché la roulette des éperons dans le galon d'un rideau. Je restai sage comme une image. Je pouvais bien lui offrir une pause! Il en profita pour s'approcher de Suzie, afin de lui glisser quelques mots. Je ne bougeai pas quand il me regardait et il tint pour acquise ma coopération. Quant à moi, je savourai l'instant.

De leur côté, beaucoup d'artistes se bousculaient désormais au rideau pour regarder la prestation sur la piste, impressionnés : je voyais un peu mieux la jument mais j'étais encore bien loin. Par bonheur, je crois que les poneys arrivaient dans mon dos, alors on nous fit avancer davantage vers la scène, pour faire de la place. Jean m'observait de temps à autre, les rênes tendues; aussi restai-je parfaitement coopératif. Il commençait à me faire confiance, tant mieux. Et il s'était approché tout contre Suzie, qu'il tentait de draguer depuis des mois. Comme les autres danseurs, elle regardait à travers le velours ce qui se passait sur scène. Lui n'avait d'yeux que pour elle. Et moi, pour celle qui se dressait, plus loin, devant. À chacun sa belle, tout allait pour le mieux. C'est ainsi que je pus découvrir celle qui allait renverser ma vie.

Entre les rideaux entrouverts, je la vis passer comme une flèche sur la piste, sorte d'éclat bleu-noir avec des crins magnifiques : Opérette était pourvue du plus profond regard qu'il m'ait jamais été donné de voir. Et nos yeux se croisèrent. Ouh là! Quelle beauté! Je fus saisi, timide, impressionné. Tout retourné. Son doux parfum la suivait encore dans l'air comme un halo de grâce.

Étincelante, couverte de diamants sur une robe noire comme l'ébène, elle était de la race précieuse et rare des Frisons. Avec son cou en col de cygne, Opérette regardait tranquillement la salle avec sagesse, debout sur son podium, tandis que sa cavalière en amazone finissait un morceau de violon. C'était éblouissant, touchant, fabuleux!

Elles entamèrent ensuite une chorégraphie d'automates sur un bruitage de boîte à musique, synchronisé à la perfection. C'était adorable et artistique. Je voyais la salle les suivre des yeux avec émotion. Puis elles entamèrent une galopade effrénée en saluant du chapeau, sur une envolée de violons, les gens des premiers rangs. Le sable revolait, quelle impression ça faisait!

Était-ce la beauté du couple, les tissus de la robe qui volaient au vent, le sourire de l'amazone, l'effet de la boîte à musique ou la beauté d'Opérette? Mais un peu partout dans la salle, des gens émus essuyaient des larmes d'émotion.

Dans son écrin de velours noir, Opérette resplendissait en touchant le cœur des gens. J'étais fasciné. Je fis un pas. Puis un autre. Je ne portais plus attention à Jean, ce qui était d'ailleurs réciproque car il s'était rapproché de Suzie, captivée elle aussi par le spectacle. Il était plus proche que jamais de son visage.

Quant à moi, les naseaux dilatés, les yeux écarquillés, j'étais perdu au milieu de ces deux anges que j'admirais.

Alors Opérette, centauresse, se cabra en brillant de mille feux. Des plumes noires tombaient des airs, lâchées par les acrobates accrochés au pont suspendu, ce qui donnait au numéro l'ambiance d'une boule de Noël. Quelle silhouette fabuleuse avec ce plumage qui lui tombait du ciel! La salle était fascinée devant cette statue vivante. J'aurai tout fait pour la rejoindre car en moi, pour la première fois, une petite voix criait... que je l'aimais déjà.

Puis tout alla vite. Une autre odeur, épouvantable, âcre et stressante, nous parvint soudain du couloir. Ce n'était pas prévu. Un effluve particulièrement désagréable s'éleva du sable soulevé par les pieds des ouvriers. Quoi? Une autre surprise?

La peur m'envahit d'un coup, mes membres se raidirent et ma tête cessa de penser, avant même que je sache pourquoi. Je lâchai des yeux la jument, pour me mettre en apnée. Mon cœur battait si fort que j'avais cessé de respirer, pour mieux entendre ou mieux voir, tous les sens en alerte. Une odeur de mort, intolérable, flottait près de moi.

C'était comme un nuage de sang séché et de charogne. J'y reconnus la note douceâtre des excréments de carnivores, accompagnée d'un musc si entêtant qu'il me leva le cœur. Quelque chose de très dangereux se trouvait près de moi. Paniqué, je n'étais qu'un seul muscle, un seul souffle, et mon corps en entier m'imposait de fuir. Mes oreilles braquées sur l'arrière-scène, j'attendais un geste de mon cavalier pour ne pas fuir, mais Jean était au sol et se retrouva coincé. Il risquait de se faire voir du public s'il remontait sur moi, ou de se faire piétiner s'il me tenait trop serré en main.

Il avait compris mon angoisse à mes pieds qui piaffaient, aussi fit-il son possible pour me rassurer. Mais il n'était pas prévu qu'on nous dérangeât en coulisses et il était contrarié et nerveux. Me flattant, il siffla doucement, pour m'imposer de rester calme. Quatre

gars de chantier derrière moi s'étaient approchés de ma croupe et s'énervaient déjà :

– Tenez-les, attention, pas trop loin!

– Ne vrillez pas la cage surtout, ça désarmerait le loquet!

Ils glissèrent d'énormes blocs près de moi. J'entendis un râle grave et profond à quelques centimètres à peine. Mais qu'est-ce que c'était donc? Mon seul œil valide balayait les alentours, paniqué. Quand je compris ce qu'on apportait là, mon sang ne fit qu'un tour. Cela sentait l'ennemi, le sang, le tueur. Ma respiration se suspendit. J'étais devant d'énormes cages sur roulettes, qu'arpentaient deux grands fauves. De gigantesques et vilains chats jaunes s'y baladaient avec frénésie, matous géants aux yeux de verre, la robe aussi bigarrée que leurs barreaux. Ils semblaient contrariés. J'étais glacé. Croiser le regard inexpressif d'un des fauves me fit perdre contenance. Alors, il y eut ce terrible feulement de tigre, et l'animal se mit en position de chasse face à moi.

Son cri odieux était si distinct que sur scène, ma toute belle se tourna, à son tour étonnée. L'instant d'après, elle se cabrait une dernière fois dans les airs, la foule ovationnant son numéro, puis toute la salle fut plongée dans le noir sous les applaudissements à tout rompre. La beauté d'Opérette, sa douceur, cette violence près de moi et toutes ces peurs, résonnèrent en moi comme sonne le glas.

C'en était trop, je bondis. De la mort à l'amour, il n'y avait qu'un pas. Quand les lumières se rallumèrent, la salle échappa un cri : j'étais là, à quelques centimètres d'elle. Subjugué, j'étais émerveillé par la beauté qui se trouvait devant moi. Elle resta calme, sa cavalière aussi. Cette dernière tentait de faire bonne figure et toutes deux me regardaient sans bouger.

Oubliés les tigres, les hommes, les guerres et toute l'histoire : mon cœur, tout net, devant tant de grâce, s'était arrêté. La salle était étonnée par ce retournement de situation : j'arrivais, étalon, magnifique, échappé des rideaux, les tambours battant mes flancs, splendide, fier quoique apeuré, mais avançant si doucement le cou vers la frisonne qui se tenait devant moi que tous en étaient touchés.

Je flairai, fasciné, amoureux, les crins d'Opérette. Avec ses yeux profonds, immenses, comme ceux d'une biche. Elle se tenait droite, sans ciller, malgré ma présence impromptue. Elle choisit alors d'élancer son cou interminable dans ma direction pour me sentir à son tour.

C'était la panique en coulisses. Jean, furieux, voulut s'élancer pour me rattraper, mais Suzie avait arrêté son geste de la main juste à temps en nous pointant du doigt.

– Attends! Regarde-les! Regarde comme ils sont beaux!

La violoniste, très embarrassée, réussit à garder le sourire par-dessus mon encolure qui flairait sa mouture de partout, sous les regards curieux de la foule. Elle jeta cependant un coup d'œil alarmé vers les coulisses où tous étaient dépassés par la situation. Il n'aurait pas fallu que je cherche à m'accoupler avec la jument devant une salle comble!

Encore moins que je blesse une musicienne de renom dans un élan malheureux! C'était mal me connaître. Rien, en moi, ne voulait menacer Opérette d'une quelconque façon : je voulais simplement la charmer, me montrer gentleman car après tout, j'avais affaire à une artiste, à une lady!

Opérette, l'air de rien, regardait ailleurs. Durant quelques instants qui parurent interminables, chacun se demanda ce qu'elle allait faire en retour; après tout j'envahissais son espace vital.

Mais rien! En fait, la belle me snobait un peu.

– Marie! On peut couper les lumières! cria le régisseur à voix basse à la violoniste.

Marie, en selle, l'avait entendu. Elle se tourna vers les coulisses et sourit en déclinant légèrement de la tête. Continuant de me surveiller du coin de l'œil, elle gardait le sourire et se préparait. Elle avait une bien meilleure idée. Elle caressa doucement sa jument, puis tendit doucement la main vers moi.

Opérette, quant à elle, faisait mine d'ignorer les risques – ou bien l'instant. Elle ne réagissait pas du tout comme une autre jument, surtout à portée d'un étalon libre et fougueux. Le public était en émoi, plusieurs avaient compris ce qui arrivait. Tous me savaient étalon, mais peu avaient compris qu'Opérette était une jument. Mais le bruit commença à courir dans la salle.

Marie, qui m'entendait souffler à quelques centimètres d'Opérette, avait repris son violon, qu'elle avait placé à la fin du numéro quelques instants plus tôt en bandoulière, avec des gestes très calmes et sans me quitter des yeux.

Elle n'était pas sûre de ce que j'allais faire et sa sueur trahissait sa peur. J'aurais très bien pu bondir à tout instant sur sa jument. La salle commençait même à chuchoter, inquiète de la suite. Monsieur Molier et sa femme avaient accouru en coulisses et tous observaient la suite, poings fermés. Je sentais les esprits s'échauffer : Quel dommage que ce soit la première! Le spectacle avait

merveilleusement commencé, comment avais-je pu me retrouver ainsi sur scène?

Désormais, tout était une question de doigté pour ne pas nuire à la suite. Les critiques parisiennes présentes étaient connues pour ne pas être des plus tendres. Elles ne pardonneraient aucun dérapage. J'humais encore une fois le parfum d'Opérette. Ma belle n'avait aucune peur, ce qui eut pour effet de me relaxer totalement. Marie alors eut un geste bien senti, et comme j'étais à portée de la main, elle me gratta le front. Je fermai les yeux.

Puis j'étendis mon cou pour, délicatement, gratter du bout des dents le garrot de ma belle. Je pris garde aux doigts de Marie, qui n'osait plus bouger, interloquée de constater ma douceur et ce qui arrivait. J'étais encombré par mon tambour, qui se heurtait à la selle et qui m'éloignait beaucoup trop de ma belle. Par bonheur il n'y avait pas de jambes de ce côté-là, l'amazone montant dans les fourches sur la gauche; je pouvais donc rester contre le doux corps d'Opérette. Nous devons offrir une étrange vision, celle d'un cheval-tambour gratouillant avec tendresse la crinière d'une jument sculpturale, sous sa cavalière au violon.

Puis Opérette bougea. Me fuirait-elle? Je ne percevais que son souffle, sans signe de rejet ni non plus d'appel. Tout en distinction, en politesse, j'ignorais son mouvement et je continuai mon pansage avec application. Elle était d'un calme que rien ne perturbait.

Alors, sous le souffle attendri de la foule qui soudain comprenait la grâce de l'instant, elle bougea doucement : nos deux cous s'enlacent, pour nous toiletter mutuellement. L'image était fort belle, sûrement, car Marie, aussi fine qu'intelligente, saisit l'occasion pour débiter une sonate au violon. Cela fit son effet : chacun comprit soudain qu'il assistait en toute liberté au clou du numéro sur un tandem de chevaux amoureux et entrelacés.

C'était beau.

La salle s'ébroua comme un seul être, touchée par la vision des deux cous, blanc et noir, tressés de tendresse et d'amour. Nous en étions bien aise quant à nous, nous gratouillant allègrement. Les Molier saluaient l'idée de génie de Marie puis quand elle eut fini sa courte valse, tout se passa vite.

Des ordres furent donnés, toutes lumières éteintes et la salle fut plongée dans le noir. Marie attrapa mes rênes, Jean bondit vers moi et tandis que le public, conquis, applaudissait à tout rompre, je fus séparé d'elle, sans m'objecter. J'étais comblé, heureux, le cœur encore tout bouleversé, une petite voix en moi me promettant de ne jamais me séparer d'elle.

Quelques heures plus tard, le spectacle, terminé, avait connu un grand succès.

Jean n'avait pas osé me corriger en public. Il fut surpris quand plusieurs le félicitèrent de la tournure des événements et du flegme de son cheval. Pour un peu, il aurait revendiqué de m'avoir laissé m'échapper à dessein. On ne le referait pas. Dans les loges, tous les artistes ne parlaient que de l'étreinte d'Opérette et Voltaire. Chacun était fébrile et soulagé de l'étonnante conclusion de tout ça. C'était comme un petit miracle auquel tous avaient assisté en direct. Bien sûr, personne ne comprit pourquoi les tigres avaient été portés si tôt dans les coulisses, et si monsieur Molier s'en choqua, on n'en entendit pas parler. On retint simplement que cela avait justifié ma fuite, aussi ne m'en voulut-on pas. Dire que mon bonheur découlait de deux tigres! C'était ma revanche d'herbivore.

Ce soir-là, Opérette et moi avions révélé toute la noblesse des chevaux aux hommes. Notre attachement mutuel et spontané, livré avec retenue et tendresse, avait non seulement constitué un instant

de grâce que les Parisiens n'étaient pas près d'oublier, mais il avait donné des idées de nouveaux numéros aux Molier, à Marie et à toute la troupe.

De mon côté, j'en avais oublié les grands fauves, mon seau vide et toute réprimande. Jean, qui n'était pas méchant homme, se retint bien de me frapper, car je l'avais, après tout, rapproché de Suzie, qui lui parlait avec admiration désormais. Quant à moi, je ne vivais plus que pour voir Opérette. Marie, touchée de l'attitude si gentleman d'un étalon pour sa jument, m'apporta une pomme ce soir-là. Elle donna même quelques consignes en entrant dans mon box et mon seau se retrouva miraculeusement rempli quelques minutes après. Dieu m'avait entendu!

Le lendemain, les journaux de Paris saluèrent dans un article di-thyrambique la grâce des deux chevaux savants et amoureux, qui représentaient l'esprit même du Cirque Molier. Mélomanes et amoureux des chevaux étaient appelés à aller applaudir l'improbable tandem que formaient deux chevaux qui s'aimaient : Opérette et Voltaire.

Nous étions restés si sages et tendres, l'un à côté de l'autre, pendant plusieurs minutes, devant mille spectateurs émus par cette leçon d'amour courtois que donnait un étalon envers une jument de son choix.

Ma belle fut installée dans un box non loin du mien. J'étais aux anges, amoureux, vivant à plein, tellement reconnaissant envers l'humain de nous avoir si bien compris, que le cœur en liesse, avec cette petite voix qui ne me quittait plus, je me répétais surtout qu'il en serait toujours ainsi.

C H A P I T R E II

L'étalonnier

10 avril 1885

J'avais tout juste 20 ans quand j'eus le privilège de reprendre la charge de mon père comme étalonnier aux Écuries royales. Officier militaire rattaché à la cavalerie de Sa Majesté, il venait de mourir à la guerre sur le front afghan, bien loin des siens et de ses terres. Il s'était battu vaillamment, nous avait-on dit, en tentant de rescaper plusieurs de nos meilleurs chevaux passés à l'ennemi. Je supposais donc que l'honneur qui nous était fait, à ma mère et moi, était une façon de nous en remercier.

J'héritai de la charge qu'il avait occupée à chaque démobilisation, et comme c'était un poste à vie, je pouvais me vanter d'avoir, à un si jeune âge, une paye des plus confortables et pour ma condition et pour ce métier.

Je travaillais fréquemment plus de douze heures par jour à préparer nos étalons à la station de monte, et à manipuler les juments qui nous étaient confiées. Je devais m'assurer de leurs bonnes dispositions avec un brave hongre³ castré tardivement, qui tenait le rôle de souffleur auprès d'elles. Le pauvre, c'était lui qui prenait

³ Le cheval dit *hongre*, contrairement à l'étalon qui est un *entier*, est un mâle castré. On castré les chevaux pour juguler l'instinct sexuel ou de domination, afin qu'ils puissent côtoyer mâles et femelles au pré sans risquer d'accouplement ou de conflit.

tous les coups si elles n'étaient pas prêtes, afin que l'étalon qui leur était présenté ensuite ne coure aucun danger. Tous les moyens étaient bons pour préserver la valeur de ces précieux reproducteurs.

Les bêtes pesaient pour la plupart plus de mille livres. Comme je devais les guider durant l'accouplement afin qu'elles ne se blessent ou ne se ravissent, car la nature reprend souvent ses droits, il m'arrivait fréquemment d'être bousculé ou blessé involontairement par ces animaux qu'on ne consultait pas vraiment sur la question, et dont on ignorait jusqu'aux préférences et bonnes dispositions.

Mais mon calme et ma patience avaient souvent raison des plus récalcitrants. Je laissais le temps aux bêtes de se mettre d'accord par quelques signes invisibles du commun des mortels, puis soudain, je *savais* qu'elles étaient prêtes. Je n'aurais su dire ni comment ni pourquoi, mais la magie opérait presque à chaque fois. Miraculeusement, les chevaux allaient l'un à l'autre sans qu'aucun des deux ne soit blessé. Onze mois plus tard, le propriétaire de la poulinière, s'il était chanceux et surtout prudent, verrait naître un beau poulain qui téterait goulûment les minuscules tétines de sa mère.

Malgré quelques accidents mineurs, j'aimais mon métier. Je me sentais plus proche des animaux que des humains de toute façon, quoique ma vie ait été jusqu'alors marquée par la chance et la malchance, équitablement. Ainsi, c'était un grand honneur pour moi et les miens d'avoir été nommé à Windsor, mais un chagrin béant que d'avoir perdu mon père pour y prétendre.

Toutefois je devais rester concentré : le métier d'étalonniér ne permettait aucun à-peu-près. Le poids, la force et la taille des chevaux imposaient la prudence. Sans compter le coût des étalons que je manipulais, qui s'élevait à plusieurs dizaines de milliers de livres parfois. Cela requérait la plus grande vigilance. Je devais anticiper rapidement les signaux que s'adressaient les chevaux comme si j'en

étais un moi-même. Cela m'avait amené à tirer mes propres apprentissages de leur observation. Ces animaux communiquaient beaucoup et faisaient même preuve d'une certaine politesse et prévisibilité pour qui savait les décoder.

Dans la nature, une hiérarchie évidente s'installait rapidement dans tout groupe de chevaux, et il était facile de repérer le leader dans un pré : c'était celui qui venait à vous le premier. Dans ces conditions, introduire un cheval auprès d'un autre en évitant des blessures inévitables sans certaines précautions était ma plus grande tâche, puisque je menais des mâles parfois intenable, en raison de leur montée d'hormones, auprès de juments plus ou moins prêtes à les recevoir. Les femelles n'étaient disposées à les accepter que sur une courte période, et pouvaient se montrer agressives, et même dangereuses à quelques heures près. Tout devenait cependant facile quand on procédait de façon graduelle et stratégique.

Les chevaux étaient des êtres grégaires dont les échanges reposaient sur des vocalises, mais aussi sur une gestuelle et sur un positionnement des corps prévisibles selon les circonstances. En cas de désaccord, les signaux émis par un cheval montraient toujours d'intensité avant qu'il morde ou frappe un congénère. Un regard et un coup de tête agacé avec des oreilles couchées dans le crin, suivis d'un fouaillage de queue⁴, d'un petit cri aigu et enfin d'un pied qui tapait dans le vide, marquaient généralement les étapes de sa colère, avant tout contact plus violent. Cesser le comportement indésirable, ou fuir, évitait immédiatement toute blessure. Encore fallait-il y être attentif, même pour un cheval, car l'animal trop

⁴ Fouailler de la queue est un vif mouvement de cheval énervé : on entend alors l'air vibrer à travers les crins dont il se sert comme un fouet. C'est un signe d'agacement typique, les oreilles couchées en arrière qui communiquent un avertissement : le cheval est prêt à mordre ou à taper si on continue de l'agacer.

entreprenant pouvait être blessé gravement. Un simple coup de sabot entraîne une fracture parfois fatale.

Je veillais donc à *lire* les comportements des chevaux avant que ceux-ci ne deviennent dangereux, grâce aux expériences transmises par mes aïeux et à mes propres observations des braves Highlands, ces poneys sauvages que nous pourchassions avec mes cousins durant ma jeunesse en Écosse. Ma connaissance des équidés était donc suffisante pour faire l'envie de mes collègues et on me demandait souvent quel était mon secret...

Je me gardais bien de trahir une règle d'or que m'avait transmise mon père : c'était toujours le cheval qui obligeait les autres à bouger, qui les dominait. Je faisais donc pareil. Tout chef de troupeau s'immobilisait à l'instant même où on lui obéissait et où le soumis avait bougé : cette forme de remerciement discret renforçait le lien hiérarchique d'attachement. Voir les chevaux faire ainsi me faisait penser au jeu des enfants nommé *le roi du silence*⁵... Tout était donc une question de *timing* dans la pression mise par un cheval sur un autre, et nous, humains, n'avions plus qu'à adopter le rythme de cette gestuelle pour en être obéi de la même façon.

En poursuivant dans la direction que m'avait soufflée mon père, j'avais remarqué bien d'autres subtilités qui m'aidaient à me faire comprendre de ces animaux. Par exemple, je n'avais qu'à tourner les épaules ou la tête dans leur direction pour susciter curiosité, respect ou fuite, en utilisant au besoin des gammes sonores propres au registre des poulinières pour établir un lien fort⁶. J'agissais de plus en plus comme eux, et je m'imaginais qu'ils me

⁵ Jeu qui consiste à s'immobiliser dès qu'on nous regarde, mais à se rendre le plus vite possible au but, autrement.

⁶ Cette méthode est développée actuellement par Sylvia Zerbini aux États-Unis, la petite fille d'une neuvième génération de la famille de cirque Tarzan Zerbini, pour son dressage sans contrainte des chevaux en liberté, avec pour tout accessoire une simple badine au besoin.

voyaient comme un congénère, une sorte de sans arrière-train simplement doté de deux antérieurs qui soutenaient un poitrail. J'utilisais donc le positionnement de mon corps comme si j'étais un des leurs.

Grâce à ma trouvaille, je savais diriger et attirer à moi tout cheval en liberté sans dire un seul mot. Cela m'était utile pour prévenir les accidents et bousculades, en me tenant toujours dans le bon angle et au bon endroit, car tout cheval qui se sentait coincé pouvait nous écraser dans sa panique, sans nous vouloir pourtant de mal. Ces animaux étaient victimes de réflexes claustrophobes avec lesquels nous devons composer. Mais j'avais compris qu'en suivant exactement les mêmes procédures de communication que les chevaux, je pouvais m'en faire comprendre et respecter à coup sûr, tout en pressentant les problèmes.

Tout cela, je l'avais appris de mon père, qui le tenait de mon grand-père, et de mes propres observations des troupeaux sauvages des hautes terres écossaises.

Je restais cependant discret sur l'origine et les détails de mon savoir, car ils faisaient toute ma valeur d'évalonnier. Je consignais le tout soigneusement dans un petit carnet que je nourrissais de détails depuis mes 15 ans quand j'observais mon père au travail. Ainsi je pouvais le consulter au besoin.

Ce journal était ponctué de croquis que j'exécutais à la sanguine comme me l'avait enseigné tante Lucie dans ma jeunesse. Cela me servait à comprendre ultérieurement la logique de positionnement des chevaux, notamment en superposant les schémas répétitifs que j'observais, et ceux dont je tirais par la suite des règles plus générales.

Puisque les abus d'autorité étaient rares entre chevaux et que je me gardais bien d'en faire trop, je me rendis vite compte que j'avais trouvé un mode d'emploi universel⁷.

Ceci étant dit, je devais tant à mon père que chaque jour, en entamant ma tâche, j'avais une pensée pour lui et je le remerciais en embrassant la croix que je portais au cou. Il me l'avait donnée peu avant son départ pour l'Afghanistan. Mon plus grand regret était qu'il ne m'ait pas vu travailler à Windsor. Sans doute aurait-il été fier de mon approche, de ma charge et de la satisfaction que je donnais au régisseur des Écuries royales, ainsi qu'à ma mère. Mais il ne restait que son souvenir. Et l'on me disait que j'avais le talent de mon père.

Je travaillais fort pour honorer sa mémoire. J'avais même un projet, qu'il m'avait inspiré. Transmettre à mon tour tout ce qu'il m'avait appris et ce que j'avais moi-même observé à un fils, dès que j'aurais le bonheur de fonder une famille. Mais pour l'heure je n'avais pas de relation sérieuse.

Mes taches de rousseur, sans oublier mes cheveux roux, étaient plus souvent objets de moquerie que d'admiration dans mon village natal. Mais depuis que j'étais en poste, j'avais remarqué, quand j'y retournais, que les filles commençaient à me traiter avec certains égards, ce qui était nouveau pour moi. Mais j'avais du mal à leur pardonner leurs excès passés. Tout comme mon père en son temps, je rêvais plutôt d'une fiancée sur d'autres terres, sous d'autres cieux, où je brillerais totalement pour elle, par ma culture, mon aspect et mon savoir-faire. Un jour, comme lui, j'allais voyager.

⁷ Cette méthode sous-tend de nos jours la plupart des approches éthologiques de Pat Parelli, John Lyons ou Monty Roberts, et a été inspirée des observations que les Premières Nations faisaient des chevaux.

Évidemment, n'ayant pas intégré l'armée (ce dont m'avait découragé mon paternel pour ménager ma mère), ce n'était pas exactement dans mes plans de pouvoir bouger. J'étais confiné aux boxes de Windsor et aux salles de travail, et sincèrement, j'y trouvais parfois le temps long. Mais la fréquentation des chevaux avait développé en moi une certaine forme d'intuition, et je savais qu'un jour, je partirais. Oui, mais quand?

En attendant, pour assurer ma survie et ma sécurité, j'appliquais sagement les conseils de papa : ne jamais laisser trop de marge de manœuvre aux étalons, car leur caractère pouvait se transformer rapidement à certains âges et s'avérer dangereux. Il n'était pas rare d'ailleurs qu'ils veuillent nous défier, nous les humains, en nous voyant soudain comme des rivaux. Il fallait parer tout coup de pied.

Parfois, il nous fallait adopter un code plus sévère pour les tenir, et utiliser une laisse avec une chaîne placée sous le nez pour les déplacements simples, et par-dessus le nez lorsqu'on les conduisait à une jument. Certains allaient jusqu'à leur passer la chaîne dans la gueule pour mieux les retenir quand ils étaient dangereux, mais je n'étais pas pour ce genre d'escalade de violence qui, un jour ou l'autre, manquerait de moyens face à la force du cheval.

Je leur rappelais simplement avec régularité les bonnes manières, en ne les laissant jamais me voler la main ou passer devant moi dans le cadrage d'une porte, ni manger avant que j'aie fini de leur servir du grain. Leur respect devait être continu et sans exception.

Au haras⁸, je me servais donc discrètement de toutes mes connaissances et observations pour manipuler les chevaux afin qu'ils collaborent comme par magie. Par contre, certains chevaux souffraient de dépression ou de troubles de comportement liés au fait

⁸ Un haras est une écurie où l'on sélectionne et garde des étalons pour la reproduction et l'élevage.

que l'on contrariait leur nature profondément nomade en les confinant en box. C'était d'une grande tristesse à voir. Certains *tiquaient à l'ours*⁹ en se balançant d'un côté à l'autre des jours durant; d'autres *tiquaient à l'appui* en avalant de l'air contre le mur de leur cellule pour le déglutir ensuite, quand ils avaient faim ou attendaient trop longtemps une ration qui tardait à venir¹⁰, et bien des chevaux pouvaient se montrer agressifs en écurie lors de la distribution de nourriture pour protéger leur ration, tout en s'entendant très bien au pré.

Au royaume des chevaux, il ne fallait pas confondre estomac et amitié, ces deux réalités ne tenant nullement compte l'une de l'autre, un peu à la façon des hommes d'éviter de mélanger les relations d'amitié et d'argent. C'est pourquoi, quand on devait mettre ensemble deux chevaux de même sexe, il était bien avisé de les laisser d'abord se renifler ou se côtoyer dans des stalles connexes pour voir s'ils pouvaient se tolérer.

Ceci dit, en captivité les dés pouvaient être pipés, car l'esprit territorial, exacerbé en box, ne prédisait rien d'un comportement, une fois remis en liberté.

Dans l'ensemble, je devais retenir, pour bien faire mon métier, que lorsqu'on introduisait une jument plus ou moins en chaleur¹¹ auprès d'un mâle, castré ou pas, il valait mieux vérifier que le moment soit parfaitement opportun pour elle. En plus de s'assurer que le mâle décrypte bien les signes envoyés par la femelle avant qu'il ne soit blessé en cas de rejet. Car rien ne pouvait arrêter certains mâles trop enthousiastes et aveuglés par leurs hormones pour

⁹ Ce comportement est considéré comme une tare et peut parfois ne plus disparaître.

¹⁰ L'acide lactique brûle l'œsophage du cheval qui attend trop entre de rares repas, ce qui le pousse à trouver une façon de moins souffrir. Dans la nature, le cheval devrait manger tout au long de la journée et non pas se contenter d'un ou deux repas par jour comme on l'y oblige en captivité.

¹¹ Les chaleurs désignent la période de réceptivité de la jument au mâle et s'étendent sur 21 jours en moyenne.

prêter attention à elle. Sinon la jument se débattait corps et âme, quitte à le blesser gravement aux membres ou aux organes génitaux. Cela constituait d'ailleurs un des drames de la profession, des ruades lancées sur l'étalon au point de le priver de la capacité de se reproduire ou de le blesser à mort, sans compter les risques que l'étalonnier courait en cherchant à les séparer.

Enfin, les juments ayant des cycles sexuels courts, leurs humeurs pouvaient varier énormément au gré de leur réceptivité. J'avais donc un métier où la part belle était laissée à l'expérience, mais où l'intuition avait son importance.

Ma force était sans aucun doute mon sens de l'analyse en toute situation. Cela m'avait été assez utile auprès des humains dans certaines situations complexes – j'avais souvent été rejeté par mes camarades de classe parce que jugé trop différent des autres. Mon sens de la repartie et un certain esprit de synthèse en avaient pourtant mouché plus d'un. Et je me servais tout autant de ma réactivité avec les chevaux dans des situations risquées, afin de trouver plus vite une solution efficace.

J'aimais tellement écrire et dessiner que j'avais dans l'idée de publier un jour une chronique équestre pour manipuler les équidés de façon sécuritaire dans un magazine spécialisé. Mais j'en avais encore beaucoup à apprendre et je ne voulais pas tout éventer trop tôt dans ma carrière, car ce pourrait être à mes dépens si jamais je me trompais.

J'avais pourtant caressé un rêve secret lorsque j'étais plus jeune et j'envisageais à l'époque un métier bien différent de celui que j'exerçais aujourd'hui : celui de devenir jockey. Je voyais passer ces centaures devant moi, certains dimanches de courses à l'hippodrome, où mon père allait parfois. Ces hommes volaient littéralement dans les airs, ne touchant presque plus la piste, hommes et

chevaux confondus en une course folle où j'avais le temps de voir les larmes couler sur les joues des jockeys à cause de la vitesse. C'était fascinant. Et les prix gagnés, d'autant plus fabuleux. Mais c'était un univers rude, ce que je ne découvris que lorsque j'y travaillai l'été de mes 13 ans.

La pression sur les hommes et les bêtes m'y apparut alors dans toute sa réalité : intolérable. De toute façon, l'année suivante, je dépassais déjà largement la taille requise. Je n'étais pas pesant, mais j'avais de si longues jambes; lorsque je montais sur notre étalon de trait, mon père plaisantait en disant que notre cheval avait soudain six pattes.

J'aurais adoré une carrière dans les courses sous harnais. Mais avant que mon père ne décède et que j'hérite de sa charge, je m'étais orienté vers un autre domaine, afin de pouvoir gagner ma vie raisonnablement.

À son engagement sur le front afghan, papa avait négocié pour moi, contre une partie de sa solde, une bourse qui financerait mon entrée au collège puis à l'Université de Nottingham. J'avais alors quitté la maison pour étudier l'histoire des colonies, par curiosité envers ces contrées lointaines où mon père se battait. J'avais eu de la difficulté au départ à m'intégrer à ces nouveaux milieux bien éloignés des préoccupations de la terre et des bêtes, mais étudier m'avait beaucoup plu et énormément appris.

J'avais notamment étudié les langues car à l'époque, j'ignorais encore que j'hériterais du poste de mon père, et je me destinais à être précepteur auprès des familles aisées de Londres. Cela me permettrait d'aider ma mère avec nos terres en lui envoyant de l'argent, les étés de récoltes moins généreuses. Mais quand la charge d'évalonier, payée à prix d'or, me fut offerte au décès de papa, je n'hésitai pas un instant malgré les risques du métier : j'adorais les chevaux

et mon goût du voyage me paraissait plus facile à combler si j'excellais aux écuries au point d'intégrer un jour la cavalerie, qu'en élevant les enfants gâtés des milieux bourgeois.

J'avais pourtant compris, à l'époque, que je travaillerais davantage sur les chevaux au sol, qu'en selle. C'était un regret, mais j'en fis mon deuil. Les écuyers avaient certes un sort encore plus enviable que le mien, car ils s'exposaient moins aux bousculades des animaux entre eux, mais ils pouvaient tomber! Je savais aussi que je n'avais pas de talent particulier comme cavalier, en partie en raison de ma taille élancée, mais aussi parce que je n'avais pas été formé à la Haute-École et que je manquais de doigté. Comme tant d'autres, j'avais pourtant appris à monter sur le tas, à force d'observer les reprises des autres.

Je profitais enfin de mes heures de congé aux écuries pour monter les étalons peu sollicités pendant la saison de monte¹² afin de les garder en forme. Certains étant très récalcitrants, c'est avec ceux que je me fis une assiette¹³ à toute épreuve, à défaut d'avoir le style des grands écuyers. Quoi qu'il en soit, ma formation universitaire loin des chevaux m'avait formé l'esprit, après le corps. J'y avais développé le goût de l'écriture, de la recherche et du reportage par croquis, tandis que mon père m'avait transmis son sens du cœur à l'ouvrage. Je pensais être un bon employé.

De fait, bien qu'étalonniér, je m'intéressais à beaucoup de choses et je pouvais dissenter des heures durant sur l'Empire britannique ou ses colonies avec n'importe qui. Tout comme je pouvais griffonner ou écrire sur n'importe quel sujet. J'avais l'âme curieuse et le cerveau, étudiant. J'étais particulièrement au fait des

¹² La saison de monte correspond à l'époque estivale de reproduction chez les chevaux, quand les étalons doivent saillir les juments durant leurs chaleurs (entre février et août). Le cycle des juments dure trois semaines.

¹³ L'assiette se dit de l'aisance du bassin du cavalier à accompagner les mouvements du cheval.

divers événements de l'histoire comme de l'actualité. C'est pourquoi j'avais plaisir à en parler avec le capitaine Lawrence tandis que je brossais ou préparais ses chevaux, car ce dernier montait aux écuries trois fois par semaine et qu'il rêvait lui aussi de rejoindre les colonies. Lawrence était un petit cousin éloigné du prince héritier. Je suppose que c'est un peu grâce à lui que ma passion pour l'histoire et pour les chevaux s'était sue à Windsor.

On me manda donc un soir d'avril à Buckingham Palace sans que j'en sache la raison. J'avais une audience auprès des gens du bureau de sir Wilfred Desmond, l'officier en charge des écuries de Sa Majesté.

Je crus défaillir en apprenant ce prochain entretien. J'aurai aimé en discuter avec ma mère et être conseillé afin de me préparer, ou même savoir à quoi m'attendre ! Au lieu de ça, j'étais mort d'inquiétude : je craignais d'avoir fait une erreur, de me faire renvoyer ou encore de manquer de prestance ou de savoir-vivre en de tels lieux.

Pris au dépourvu, honteux de ma tenue d'étaonnier comme de ma redingote d'étudiant aux manches élimées, je peinaï à me trouver rapidement une tenue décente. Heureusement, mon vieil ami Stuart, étaonnier comme moi, vola à mon secours. Il me prêta de bon cœur une redingote digne de ce nom, qu'il avait portée à son mariage. Quoique trop grande pour moi, cette tenue tombait du ciel. Elle n'était pas de la dernière mode, mais qu'à cela ne tienne : elle me mettrait à mon avantage et je paraîtrais peut-être moins grand que je ne l'étais réellement. Je ne perdais pas de vue mon rêve d'être appelé à monter à cheval et d'intégrer un jour la cavalerie...

Il me fallut répéter deux jours durant le protocole à suivre lors d'audiences au Palais auprès d'un intendant qu'on m'avait dépêché pour m'enseigner l'étiquette et les politesses qui s'imposaient

envers les lords. Lorsque le jour arriva, j'étais fin prêt, mais le cœur au bord des lèvres.

Je ne fus pas reçu par un simple secrétaire comme je l'espérais, mais par l'honorable Wilfred Desmond, lui-même. Cela commençait mal. Heureusement, mon audition auprès de lui fut des plus courtes. Je m'en souviens pourtant comme si c'était hier, du haut de ma vingtaine, car chaque détail resta consigné dans ma mémoire.

Le petit homme joufflu m'accueillit dignement, me demandant de décliner mes nom et qualités. Il fit une brève allusion à mon père et à son courage dans les colonies, avant de tester mes connaissances équestres en matière de lignage des étalons Drum Horses¹⁴.

J'apprécie tout particulièrement ces chevaux forts et placides qui portent les tambours et qui ont par ailleurs la faveur de Sa Majesté. Je répondis donc sans hésiter à chacune de ces questions, d'autant que j'avais toujours apprécié les grands Shire d'Irlande qui avaient apporté du sang neuf à la race. Selon moi, les Drum y avaient perdu beaucoup, du point de vue des crins notamment.

– On vous dit dégourdi, polyglotte, passionné d'Histoire, de chevaux, de dessin et d'écriture. Est-ce bien vrai? m'interrogea-t-il soudain.

J'étais stupéfait que Buckingham Palace ait connaissance de chacune de mes passions dans les moindres détails. Je rougis un peu avant de retrouver ma salive pour répondre.

¹⁴ Les Drum Horses, ou chevaux-tambours, sont une race de chevaux mi-lourds, de carrure et de taille imposante, mais assez légers pour la cavalerie, qui mesurent tous plus de 1,60 m, hauteur au garrot, et qui traditionnellement portent les tambours dans la cavalerie. Plusieurs les confondent avec des chevaux Gypsy de grande taille. De nos jours, les Drum Horses proviennent en général du croisement de chevaux Frison, Shire ou Clydesdale, avec un cheval gitan.

– Rien n’est plus vrai, Monsieur. Je parle le français et l’espagnol courant, et je suis incollable sur les chevaux. Vous ne trouveriez personne à nos écuries de plus passionné que moi, je crois, lui répondis-je avec enthousiasme.

– Dans ce cas, seriez-vous intéressé à conduire une petite enquête de terrain sur un étalon récemment arrivé à Windsor?

J’étais abasourdi par l’offre. De plus, il n’y en avait pas deux.

– Vous parlez de Voltaire, Monsieur?

– Tout juste, me répondit sir Desmond. Verriez-vous une objection à vous rendre en France, et peut-être même en Amérique, afin de retracer le parcours de ce cheval, qu’on a trouvé errant près du Fort de Québec?

J’étais intimidé, mais vraiment excité par la proposition, tandis que je découvrais des faits intéressants sur un cheval qui, en vérité, m’avait tapé dans l’œil.

– Ce serait un très grand honneur, Monsieur! Rien ne me ferait plus plaisir que de servir les intérêts de Sa Majesté! Surtout pour obtenir des renseignements sur un si beau cheval!

Le lord souriait posément.

– Et quand et où? Partirai-je en premier? demandai-je dans la foulée, avec une franchise sans doute peu adaptée aux circonstances et sans lui laisser le temps de répondre.

J’entendis le chambellan se racler la gorge derrière moi. Je compris et me décidai à calmer mes élans.

– Du calme, mon jeune ami, nous avons plusieurs points à déterminer avant cela et tous les détails vous seront fournis en temps

et lieu par Monsieur de Navail, ici présent, qui vous accompagnera.

Je remarquai alors un petit être rabougrî au teint grisâtre, qui portait d'épaisses lunettes rondes, affublé d'une redingote noire. Il se tenait très droit dans un fauteuil, dans un coin du salon. Il se leva comme un militaire avant d'incliner la tête avec affectation et le plus cérémonieusement du monde.

– À votre service, Sir, lâcha-t-il pompeusement à l'attention du lord mais sans m'adresser le moindre coup d'œil.

Je percevais clairement son dédain.

– Monsieur de Navail vous accompagnera dans un premier temps à Paris pour vous former aux us et coutumes français, et vous orienter dans le dédale des procédures diplomatiques à suivre avec les autorités. Le cheval leur appartiendrait à ce qu'on en sait, et ce sera à vous de vous assurer qu'il nous revienne et qu'on puisse remonter sa lignée.

J'étais chatouillé mais non pas étonné que l'on me confie un chaperon. J'étais par contre surpris de l'intérêt que portait Sa Majesté à ce cheval. Je la savais intéressée par les équidés mais là, j'en avais la preuve. Et elle avait bon goût.

Voltaire était un étalon que l'armée avait saisi et dont on ignorait les origines, assez mystérieuses, Il était aussi d'un certain âge et d'une grande beauté. De plus, ses crins spectaculaires étaient peu courants.

– Je vous remercie de l'aide que la présence de Monsieur de Navail me portera et je ferai de mon mieux pour être un excellent compagnon de voyage.

Je n'étais pourtant pas si sûr de m'entendre tout à fait avec cet homme tiré à quatre épingles, assez semblable à une corneille. Mais ce voyage m'excitait tant!

Navail me toisa avec dédain puis toussa avant de se rasseoir, tandis que sir Desmond s'était déjà attablé au secrétaire pour rédiger une courte lettre. Il me la tendit :

– Très bien, jeune homme, l'affaire est entendue. Rendez-vous demain matin aux aurores à cette adresse. Vous recevrez toutes les informations nécessaires et Monsieur de Navail vous y rejoindra vers huit heures. N'oubliez pas que vous serez notre ambassadeur, représentant en tout lieu Sa Majesté.

– Je m'en montrerai digne, je le promets, répondis-je, ému de la confiance qu'on me témoignait.

Soudain, un bruit à la porte. Les deux hommes se levèrent précipitamment, mais je ne bougeai pas. Je ne m'attendais pas à de la visite; aussi fus-je particulièrement lent à réagir.

Quand Sa Majesté elle-même entra dans le petit salon que nous occupions, je crus mourir d'émotion.

D'un air préoccupé, la reine traversa la pièce puis se plaça de dos, afin d'observer les jardins depuis les rideaux. Elle ne semblait même pas m'avoir vu.

– L'affaire est-elle entendue?

– En effet, Majesté. Elle est en bonne voie.

C'était une femme imposante par sa taille, son charisme et son autorité naturelle. J'attendais sans dire mot. J'entendais mon cœur battre.

– Bien.

Soudain, elle se tourna vers moi et me demanda de décliner mon nom, mon âge et mes qualités au service des écuries. En français.

Pris de court, je répondis avec peine, en bredouillant.

– Je suis Alexander Silver-Lan. J’ai 20 ans. Et je suis étalon de métier.

La reine eut un bref sourire. J’étais terriblement gêné. Elle enchaîna dans un français impeccable.

– Et comment allez-vous?

J’hésitais cette fois, avant de répondre. Mes souvenirs du français étaient un peu rouillés mais à vrai dire, je ne pouvais lui faire l’affront de répondre en anglais. J’osai une courte réplique :

– Très bien, Ta Majesté. Je te remercie.

La reine resta figée un instant. Le chambellan, qui attendait à la porte, se racla la gorge dans mon dos. Je me demandais soudain avec angoisse si ma traduction littérale du français était tout à fait adaptée. Voyons, c’était quoi déjà? Leur Majesté? Je paniquai un peu. L’expression sur le visage de la reine était indescriptible. Par bonheur, elle poursuivit en anglais.

Elle me demanda alors avec flegme, bien que son œil vif et plein d’esprit trahisse un intérêt soudain, ce que je pensais de ma charge d’étalonnier : était-ce contraindre ou plutôt aider le potentiel de la nature, que d’intercéder en accouplant les meilleurs chevaux sans suivre leurs affinités naturelles?

Je réfléchis vite, ne sachant sur le coup que répondre. Nous étions à mille lieues des réflexions courantes en matière d’élevage,

où l'homme s'énonçait comme un décideur tout-puissant. Discuter de l'éthique même de ce concept me laissait démuni. Puis je me souvins d'une anecdote que racontait mon défunt père.

En son temps, il parcourait jusqu'à vingt miles par jour sur un imposant étalon Shire du nom de Tricks, afin de lui faire couvrir les juments de bât des alentours. Tricks donnait de splendides poulains, grands et forts comme lui, et dotés d'un caractère tout aussi brave à l'ouvrage. Mais il était timide, et si les juments lui en imposaient trop, il refusait de les monter. Il y avait cependant une exception : il acceptait de risquer un coup de sabot si quelqu'un jouait de la cornemuse. C'était un fait curieux mais connu : l'étalon ne couvrait les juments caractérielles qu'en musique. Je racontai l'anecdote, véridique, et je conclus, la voix tremblante :

– Pourquoi ne pas offrir à la nature, qui sait si bien faire les choses, l'occasion de se dépasser grâce à l'imagination des hommes, qui envisage ce qui pourrait être mieux?

Elle opina du chef. J'osai poursuivre, ayant soudain une idée :

– Si un bel animal peut apporter à une lignée de corps athlétique la splendeur de ses crins, pourquoi ne pas encourager ce bridage?

Sa Majesté m'observa, sans dire mot. J'avais fait mouche. Elle reprit sur un tout autre sujet :

– On m'a vanté les croquis qui ornent un de vos courts essais sur l'Afghanistan. Vous dépeignez leurs chevaux avec beaucoup de talent.

Je dus rougir jusqu'au bout de ma voûte plantaire. Je remarquai seulement maintenant le document qu'elle tenait en main : Seigneur, mais c'était mon travail remis deux ans plus tôt au professeur Sillery de l'Université de Nottingham! Je reconnaissais

l'illustration de couverture qui ornementait mon essai sur les cavaleries afghanes. Je l'avais réalisé d'après les lettres et croquis que m'envoyait à l'époque mon père.

– J'aime assez vos esquisses et vos annotations. J'aimerais que vous réalisiez pour nous un rapport tout aussi détaillé que celui-ci, sur l'étalon en question.

Je bredouillai, sans oser relever la tête pour la regarder :

– Ce serait un honneur, Majesté.

– Bien.

Elle se tourna et posa mon cahier sur un petit bureau où elle prit place.

– Et que savez-vous de la population des Canadiens français?

Seigneur, quelle colle!

J'avais le sentiment très net de marcher sur un hérisson diplomatique. Je répondis la seule chose qui me venait en tête :

– Je leur envie leur « petit cheval de fer », dit cheval canadien. C'est un demi-sang harmonieux, très semblable au Frison, mais vaillant et plus rustique. J'aimerais bien en voir un, un jour.

– Eh bien, vous m'en peindrez sûrement quelques-uns, me répondit-elle mystérieusement.

Je ne relevai pas. Elle ajouta après un court instant :

« Je suis sûre que vous vous montrerez aussi dévoué que votre défunt père. Je lui dois d'ailleurs quelques-uns de mes plus beaux

chevaux. Peut-être vous en devrai-je également quelques-uns, dans un avenir rapproché? »

Cette fois, je blêmis d'un coup tant j'étais ému. Je perdis presque l'équilibre à l'évocation de mon père. Nous en savions si peu sur ses faits d'armes, que d'apprendre que la reine elle-même savait de qui il s'agissait me troubla. Quel honneur il m'était fait! J'étais d'ailleurs fier que Navail, avec qui j'allais voyager, ait entendu ces louanges.

La reine leva un sourcil en voyant mon émoi. Elle ajouta alors, de nouveau en français :

« Par contre, vous travaillerez votre français, jeune homme : sur le plan diplomatique, vous êtes à un article de la mort. »

Son air sévère et imposant, au milieu duquel s'égara un bref sourire, me fit une étrange impression. À l'image de tout ce qui se dégageait d'elle, d'ailleurs. J'avais l'impression de rencontrer la carte à jouer échappée du roman de Lewis Carroll que s'arrachaient mes contemporains. « Qu'on lui tranche la tête! » avais-je eu peur d'entendre.

Mais si notre royale majesté avait inspiré ce personnage, car elle était connue pour mener le pays d'une poigne d'homme, la femme qui me tournait le dos entreprit sa correspondance tout simplement. Sir Wilfred Desmond la rejoignit aussitôt et ils nous oublièrent, échangeant sur le financement de nouvelles écuries prévues dans un bâtiment neuf.

Le majordome qui m'avait accompagné et attendait discrètement jusque-là dans un coin de la vaste pièce, se racla alors la gorge, marquant la fin de l'entretien. Je m'excusais, ânonnant de travers

je ne sais quelle formule d'usage qui m'était soudain sortie de l'esprit.

Je fis ma révérence en reculant, non sans heurter un secrétaire. Sa Majesté ne se retourna pas, ni même Desmond. Quant à Navail, soit qu'il s'était confondu avec la tapisserie des murs, soit qu'il avait pris congé. Mais aujourd'hui encore, je suppose ou espère que la reine n'avait pas juste retenu de moi ma gaucherie. Quoi qu'il en soit, je ne la revis pas.

Je rentrai chez moi, à la fois fébrile et perplexe après ce laconique entretien. Si j'avais osé quelques répliques intelligentes, avoir tutoyé la reine me laissait la gorge sèche.

Le lendemain matin, je me retrouvais habillé de la tête aux pieds, détenant désormais plusieurs tenues officielles aussi élégantes qu'appropriées pour un voyage de dignitaire. Mes amis et collègues ne me reconnurent même pas.

Ce n'est que quelques jours plus tard que je pris connaissance de tous les détails de la mission. J'étais appelé tout d'abord à Paris pour déterminer à qui appartenait le cheval. Je ne savais encore que peu de chose sur l'animal mais j'avoue que quelque part, je ne pensais alors qu'à ma promotion.

Tout ce que j'avais retenu des honneurs qui m'étaient faits, était que je disposais désormais d'une importante solde pour couvrir mes déplacements, mon habillement, mon gîte et mon couvert, pendant toute mon enquête.

Bien sûr, la présence de Navail assombrissait un peu mes perspectives de liberté en terres étrangères. Mais bon, cela me rassurait aussi pour ce qui était de m'adresser aux officiels. Je n'aurais su le faire seul.

Ce n'est qu'après avoir fait mes valises et choisi mon remplacement aux écuries, que je décidai d'informer mes proches à la hâte de ma mission. Ma mère en fut bouleversée, comme je m'y attendais. À quoi s'attendre d'autre, de la part d'une mère? Je fis de mon mieux pour la rassurer. Mais ce fut un échec. Malgré mon enthousiasme contagieux et la faveur que nous accordait la reine, je ne parvins pas à lui redonner le sourire. Elle me dit simplement :

– Sourire? Je m'en occupe à ton retour.

Pauvre maman! Je me gardai bien de lui parler encore d'un départ possible pour le Canada. Cela aurait été de trop. Je l'embrassai simplement et lui dis au revoir.

De mon côté, j'avais commencé à me renseigner. Notre reine était passionnée de génétique équine et elle avait un faible connu pour les chevaux-tambours, communément appelés Drum Horses¹⁵. Elle en avait débuté officiellement l'élevage quelques décennies plus tôt.

Ils formaient d'ailleurs sa garde personnelle rapprochée, ce qui n'était pas une anecdote. Or, Voltaire, le cheval dont il était question, était possiblement, vu sa taille et son métier premier, un de ces chevaux-tambours, d'une lignée sans doute française, mais plutôt inconnue : de tels crins n'étaient pas courants. Je devinais aisément, car je l'aurais moi aussi envisagé comme éleveur, qu'elle projetait sans aucun doute d'en faire un reproducteur pour ses juments.

Je n'avais cependant que peu d'indices pour amorcer mon enquête. Tout ce que je savais de l'étalon est qu'il avait été capturé

¹⁵ Les chevaux-tambours, ou Drum Horses, forment la cavalerie en charge de porter les tambours, les cavaliers militaires percussionnistes (appelés timbaliers) qui ouvrent la marche et marquent le pas des soldats en déplacement. Les rênes sont accrochées aux étriers du soldat qui a ainsi les mains libres, ce qui impose au cheval d'être très sensible, obéissant et à l'écoute en tout temps pour bien réagir.

par une garnison non loin du Fort de Québec. Le cheval y avait créé tout un émoi. On avait frôlé l'incident diplomatique en raison du marquage au fer qu'il portait sur la cuisse droite. Ce cheval appartenait à la Garde nationale française. L'incident fut rapporté à Londres, mais les Français s'entêtèrent à nier son existence. La présence d'un cheval militaire français ravivait de vieux fantômes et le mystère planait...

Quoi qu'il en soit, ni Sa Majesté, ni mes supérieurs, ni ma mère, ni aucun de ceux qui allaient croiser ma route aux quatre coins de l'Europe et de l'Amérique, ni même moi, pourtant prêt à tout pour l'aventure, ne nous attendions à la suite de cette histoire. Mais de tout, pour le moment, je me moquais : moi, le fils de l'étalonnier, moi le petit étudiant sans le sou, je partais pour Paris!

C H A P I T R E I I I

Tzigane

Mes fanons ne couvraient pas encore la pointe de mes sabots que j'étais offert à mon jeune maître, Vittorio, pour ses 15 ans. La tradition tzigane voulait qu'on offre un cheval au garçon entrant dans sa vie d'homme, et Cesare, son père, voulait souligner son anniversaire d'une façon inoubliable. Cheval tzigane, je tirai la maison de ces hommes, mais aussi leurs enfants, leurs fardeaux et leurs peines, sur les routes d'Europe. Cela m'allait parfaitement, je me posais peu de questions à cette époque. Vittorio eut donc l'honneur de me donner mon nom, car je n'en avais pas eu jusqu'ici, afin de devenir pleinement le cheval de mon futur maître. Dans un élan assez poétique, il me nomma Xăladitka¹⁶.

De ma naissance et même mon enfance, je n'avais gardé que peu de souvenirs, si ce n'est la douceur de ma mère et mes joues se chauffant contre ses tétines nourricières. Trotinant librement à ses côtés, je l'avais suivie partout, y compris quand elle était attelée, aussi avais-je appris, tout-petit, à suivre les hommes en tout.

Je trouvais juste curieux d'être ainsi manipulé par des humains, sorte de bipèdes grossiers pour moi, dénués d'oreilles, de queue et

¹⁶Xăladitka signifie en russe : *qui appartient à l'armée*, ce qui correspond aussi au nom d'un célèbre clan tzigane.

même d'arrière-main, au point de prendre en pitié, à l'époque, leurs moyens de communication désuets. Entre eux, nulle lecture de posture, nul avertissement : ils ne faisaient que grogner en déclinant toutes sortes de vocalises. De plus, je ne les comprenais pas vraiment, car j'avais remarqué avec stupeur qu'ils pouvaient très bien sourire, tout en étant profondément tristes.

C'était une drôle d'espèce, un peu confuse, selon moi. De fait, les pauvres se comprenaient fort mal, ne pouvant je suppose communiquer proprement avec de tels handicaps.

Mais je m'y fis dès mon jeune âge et je les aimais bien. J'avais d'ailleurs compris que la main du grain¹⁷ serait généreuse tant que je serais gentil, et comme me l'avait appris ma mère, ma loyauté envers elle était indéfectible.

Le style de vie avec les Gitans était modeste mais riche de libertés, rempli de rires et de solidarité, et il me plaisait. C'était en harmonie avec notre esprit grégaire : habitués à vivre en troupeau, nous, les chevaux. J'aimais cette vie bohème en accord avec mon âme nomade. Elle était simple, se composait d'efforts routiniers le jour, tandis que la joie explosait le soir venu autour du feu de camp où tous se retrouvaient, quelles que soient les circonstances.

Ces gens vivaient de peu, mais partageaient l'amour de la liberté et savaient développer un certain sens de l'humour face aux tracasseries de la vie.

Notre clan comptait dix roulottes pour huit familles, et comprenait une petite ménagerie d'animaux savants, qui les aidaient à gagner quelques sous grâce à de petits numéros amusants offerts sur les marchés publics.

¹⁷ Expression désignant l'homme pourvoyeur de nourriture pour un cheval.

Mais Vittorio, mon maître, nourrissait de plus grands rêves pour moi : il espérait que nous joindrions un jour les rangs de la cavalerie militaire. Je le laissais rêver, confiant qu'il n'en serait rien, tandis qu'il s'acharnait à me faire marcher au son des tambours. Cela faisait rire les siens.

Les familles du clan étaient assez originales. Rosalie, la femme de Gustavo, était une dresseuse de poules. Je ne me lassais pas de la regarder faire quand elle leur demandait toutes sortes de petits numéros ridicules et humoristiques. Ces volatiles placides pouvaient faire du vélo, applaudir de leurs ailes leurs comparses, ou même jouer au poker. À compter du jour où je les vis faire, je considérai les poulets autrement que comme un plat du dimanche en sursis.

Gustavio, le frère de Cesare, entraînait quant à lui deux ours, Giorgio et Luigi. C'étaient de vieux ours bruns qu'on avait capturés quand ils étaient oursons, au sud des Alpes italiennes. Ils savaient danser, sauter et faire de petits tours amusants, dont un numéro de jonglerie à deux qui avait la faveur du public. Ces divers talents familiaux furent sans doute à l'origine de mon dressage atypique, car ils encouragèrent mon maître Vittorio à m'apprendre quelques tours à un très jeune âge.

Les origines de la famille de Vittorio étaient paraît-il très lointaines; elles remontaient jusqu'aux Indes à ce que j'ai compris. C'était une famille de Roms, de la branche Sinté, dont le sang avait croisé celui de Gitans espagnols, qu'on nommait les Calés. C'était un peuple fier et débrouillard qui avait le don des animaux : ils dressaient d'ailleurs des ours depuis des générations.

Vittorio détestait la méthode de ses oncles avec les ours : il la trouvait cruelle en raison de l'anneau qu'on leur mettait dans la truffe, qui servait à les tenir, les guider ou les réprimander. Pour Vittorio, n'étaient nobles au dressage que les chevaux. Il m'avait

d'ailleurs confié un jour que lui ne resterait pas gitan. Il en avait assez d'être rejeté par les autres enfants des villages. Il ferait une brillante carrière dans l'armée et la cavalerie. Et il allait m'y préparer.

Soit. Je l'écoutais patiemment.

Au milieu de toute cette ménagerie haute en couleur, j'évoluais en tout cas dans un quotidien des plus amusants. Bien sûr, je me tenais le plus loin possible des ours même si j'avais un peu pitié d'eux, car mon instinct criait quand même à l'ennemi.

Mais quand je regardais l'anneau dans leur truffe, auquel les hommes accrochaient une laisse, j'avais pitié d'eux. Si Giorgio ou Luigi prenait une mauvaise initiative, comme de vouloir s'approcher trop près de nous, les chevaux, ou pire, des petits enfants du clan ou des volailles, un coup sur la laisse les faisait battre en retraite : ils se mettaient en boule en gémissant. J'avais mal pour eux. Heureusement, ce genre d'incident était rare, et les ours se comportaient plutôt comme des chiens dociles et pacifiques. Vittorio les flattait parfois en douce, ce que les vieux ours appréciaient en grognant de plaisir, un peu comme s'ils ronronnaient. Je regardais cela, sceptique, même si je savais les bienfaits d'une bonne étrille, quand mon dos, moi aussi, me démangeait. J'étais soulagé que les hommes n'aient pas réservé le même sort aux chevaux, quoique le mors qu'on nous plaçait dans la bouche n'était pas des plus agréables non plus. Mais je m'en fis une raison.

Le soir venu, une fois les corvées finies, j'observais les hommes se délasser. Ces gens passaient beaucoup de temps à travailler avec nous, les animaux, nous entraînant à développer toutes sortes d'habiletés. Leur patience et leur créativité étaient sans limites, et parfois j'avais le sentiment qu'ils nous comprenaient, parce qu'ils

savaient déjà ce que nous allions faire. Mais le plus efficace pour obtenir quelque chose de nous restait les confiseries.

Les hommes l'ignoraient, mais ours et chevaux auraient volontiers accepté de danser ensemble pour une pointe de tarte aux pommes, sans que quiconque pense à mal. Mais ça, on ne le dirait pas.

Au camp, je trouvais les femmes particulièrement belles dans leurs tenues bigarrées. Les jeunes étaient séductrices, et riaient à gorge déployée pour plaire à leurs amoureux, tandis que les mères, affectueuses, allaitaient leurs enfants avec un amour touchant qui me rappelait l'époque bénie du sein maternel dont je me souvenais si peu. Les hommes sculptaient des outils ou jouaient de la musique près du feu de camp en fin de journée, et égayaient l'atmosphère de notes de guitare endiablées. J'aimais cette insouciance, le nez dans mon fourrage : tout était parfait et j'étais persuadé qu'il en serait ainsi, ma vie durant.

À deux ans, mon maître commença mon dressage. De toute évidence, il voulait surtout être porté sur mon dos. Étrange, mais pourquoi pas ? Il commença donc mon débouillage¹⁸ pour me former, avant que je ne sois devenu un étalon trop fort pour lui. Enfin, je rectifie : ce fut plutôt moi qui lui appris à me demander les choses poliment.

Il ne me montait jamais longtemps et il m'habitua avec douceur et patience à supporter son poids, mon squelette n'étant pas encore assez fort pour m'en demander beaucoup. Heureusement, il le savait, d'autant que je grandissais encore. Il m'entraînait sur de petites périodes et comme il ne pesait pas grand-chose, je lui

¹⁸ Le débouillage est la période d'apprentissage du cheval pour porter bride, selle puis cavalier sur son dos, qui se fait souvent entre deux et quatre ans.

permis d'aller assez loin dans son dressage : le pas, le trot et le galop furent assez vite acquis.

Porter un humain était très amusant, bien qu'au début, cela m'ait paniqué. Soudain, une voix me parlait, soudain quelque chose éternuait sur moi, ou me déséquilibrait en faisant une pitrerie à laquelle je ne m'attendais pas. Taper des mains, siffler, jouer de la flûte, du tambour, tirer à l'arc ou à la carabine. Il m'en fit voir de toutes les couleurs. Mais nous devînmes vite complices et comme nous vivions du grand air, galopant dans les plaines, errant sur les chemins ou explorant les forêts, j'adorais ces moments qui renforçaient nos liens.

Mais je ne perdais pas de vue que je devais garder « mon humain », tel qu'on se disait entre chevaux pour ne pas dire *mon maître*, conciliant. Sinon, très vite, il devenait pénible et pouvait me faire mal. J'avais suivi certaines étapes afin de bien éduquer mon maître grâce à quelques petits stratagèmes de cheval.

D'autant que le vieil âne qui nous accompagnait m'avait mis en garde quant aux dérives des enfants. Un jour ami, un jour tyran. Aussi, j'élaborai un petit plan pour planifier une relation constructive avec mon humain : il en irait de notre avenir commun, aussi devais-je l'éduquer à interagir convenablement avec moi.

Quand vint le temps d'apprendre quelques tours de cirque, ce dont je me doutais depuis un bon moment, je me promis de ne pas céder trop facilement. Évidemment, j'avais souvent compris les demandes de Vittorio beaucoup plus vite qu'il ne l'avait cru, mais je voulais qu'il me priât un peu. Aussi, lorsqu'il me demanda de tendre la jambe pour réaliser une jambette, sorte de petit salut avec ma patte avant tendue, je ne bougeai pas. Je l'observai plutôt. Il répéta le code verbal, espérant que je comprendrais mieux ainsi s'il parlait fort :

– Allez, jambette!

Je ne bougeai pas d'un poil.

J'observai mon humain se creuser la tête un peu dépité, tandis que je restais stoïque et froid. Alors, il fit d'autres tentatives : il leva ses mains, applaudit, chercha à m'imiter, cria, tendit lui-même la jambe et multiplia les gestes ridicules pour m'encourager. C'était à vrai dire fascinant ce que l'on pouvait faire faire à un humain, avec un minimum d'effort et de mauvaise volonté.

Je continuai de le regarder à travers mes longs crins, imperturbable, curieux d'assister à la prochaine étape.

Au bout d'un moment, il cessa de gesticuler et partit pour réfléchir. Le lendemain, il décida de prendre une badine¹⁹. Je ne l'avais pas prévue, celle-là, mais j'étais bien décidé à rester de marbre quoi qu'il fasse.

Mon maître vint alors me titiller l'intérieur de la jambe en me tapotant légèrement la peau avec le bout du petit fouet. Cela me fit l'effet d'une mouche et, d'un mouvement de peau sec et précis, je chassai l'intrus imaginaire. Ensuite il me frotta vigoureusement le cuir avec, toujours pour que je la lève. Ce n'était pas désagréable, mais je restai figé. Alors il s'énerva et eut la mauvaise idée de me donner un coup de fouet. Je n'appréciai pas ce geste et le lui fis comprendre, d'une façon peu subtile certes, mais assez efficace. J'eus un bref mouvement de recul, rapide et effrayé, et par calcul ou mégarde, je lui écrasai le bout du pied. Vittorio cria à pleins poumons et me repoussa, furieux, en tapant du poing mon encolure pour que je me déplace.

¹⁹ Sorte de long stick, ou cravache de dressage d'environ un mètre, sans embout qui fasse mal.

Mais comme je semblais ne rien y voir sous mon toupet interminable, je restai très calme, prenant mon temps pour me pousser tandis qu'il s'agitait comme une mouche prisonnière d'un verre pour que je libère son pied plus vite. Doucement, je transposai mon poids du pied droit au pied gauche, tandis qu'il couinait comme un moustique fou.

Je n'avais pas mis tout mon poids sur lui, aussi n'eut-il rien de cassé, juste un bon bleu qui le fit boiter deux jours. Par contre, il se fit disputer vertement par son père qui l'avait vu faire et ne tolérerait pas que l'on frappât les chevaux. Je savais que j'avais marqué un point, il ne me frapperait plus.

Vittorio revint le lendemain. Cette fois, il avait une carotte. Il s'excusa. Je fondis comme du chocolat, voyant que c'était encore un enfant. Mais je savais que ceux-ci avaient toujours toutes sortes d'idées farfelues, même si ce n'était pas pour mal faire. Je ne lui en voulus donc pas; nous étions d'ailleurs souvent bien plus violents que cela entre chevaux. Bref, cet épisode du fouet s'avéra une victoire pédagogique et je compris avec soulagement que l'avenir s'annonçait désormais non violent.

Vittorio soupirait. Il ne savait plus comment me motiver. Tandis qu'il s'appuyait contre la roulotte à laquelle j'étais attaché en m'observant, je le sentais à deux doigts d'abandonner. Comme tous les chevaux, j'avais un don pour percevoir les émotions humaines. Mais rien ne m'inquiétait, j'avais tout mon temps.

Je savais bien qu'il rêvait de me voir faire le pas espagnol. Ce n'était pas dur à deviner de toute façon, puisqu'il me l'avait dit. En soi, je voulais bien, mais il lui faudrait se montrer poli.

Le lendemain, je le vis revenir à moi et me redemander d'exécuter une jambette, mais cette fois, en me grattant le garrot. Il gratta

vigoureusement de ses ongles la fine peau où prenaient naissance mes crins, au faite de mon garrot. Cet endroit était ma bête noire anatomique, cela me démangeait toujours. Je tentai de rester stoïque, mais il marquait un point : je me surpris soudain à vouloir gratter mon humain à mon tour. C'était plus fort que moi!

Comme tout cheval l'aurait fait à ma place, je m'étais mis à ramollir puis à dandiner ma tête, agitant le bout de mon museau. Que voulez-vous, nous sommes faibles à la gratouille, mais polis; aussi ne pus-je m'empêcher de le lui rendre, en frottant doucement mes lèvres contre son vêtement. Il me félicita, se rendant compte qu'il me tenait un peu par les sentiments, même si ce premier pas entre nous ne lui était pas très utile pour le moment. J'étais quand même un peu trahi par mon propre corps, mais bon.

Qu'à cela ne tienne, la leçon n'était pas finie.

J'avais toujours les quatre pattes bien vissées au sol, et quand il me redemanda la jambette, prétextant qu'il allait me gratter le dos, je le laissai faire sans céder, bien qu'un peu désolé pour lui. J'appréciai quand même l'effort. Mais je n'étais pas idiot.

J'appréciais vraiment ses caresses, mais je ne bougeai pas ma jambe pour autant. Par contre, quand il me remit au pré ce jour-là, je décidai de l'encourager. Alors, je me dégourdis vigoureusement les membres, et je paradaï non loin de lui en alignant deux ou trois jambettes bien senties. Incrédule, il me regarda et presque immédiatement, il cria sa joie et bondit vers moi, précisant que c'était exactement ça, une jambette.

Alors me serrant dans ses bras puis me grattant le dos, il eut une idée de génie : il me glissa un morceau de pomme dans la bouche, celle qui traînait dans sa poche et que j'avais repérée depuis

plusieurs jours. Mon nez ne me trompait jamais, et je me doutais qu'il s'en servirait à un moment ou un autre.

Il progressait.

Alors, il eut une idée et je l'entendis marmonner à propos de réflexes, ou d'une notion similaire dont lui avait parlé son père. Il me toucha la châtaigne au creux de la jambe. C'était une réminiscence préhistorique d'un pouce atrophié, transformé en corne et visible à l'intérieur de chacun de mes antérieurs. Cela me faisait toujours tout drôle quand on la touchait et j'agitais la jambe malgré moi. Ce fut exactement ce que je fis.

Vittorio s'excita soudain en me félicitant, tout en me redemandant une jambette. J'hésitai un peu, mais pour l'encourager, je levai imperceptiblement le sabot quand il retoucha la châtaigne tout en regardant ailleurs. J'avais quand même un peu d'orgueil. Mon maître cria alors de joie et me tendit un bout de pomme que j'avalai goulûment.

Il me pria d'exécuter de nouveau le mouvement par un ordre verbal. Je fis timidement un geste plus rapide, histoire de sous-entendre que je comprenais l'idée. Fou de joie, il me sauta au cou :

– Oui, c'est ça une jambette! Bravo Xăladitkas!

Il me couvrit alors de baisers puis me tendit encore la pomme.

Ah, là, il était mûr!

Ce n'est que lorsqu'il répéta la séquence, me demandant une jambette avant de me toucher la châtaigne droite et de me montrer une pomme, que je m'exécutai de bonne grâce et levai la jambe, en hésitant. Il se hâta de me féliciter et me fournir le fruit avec enthousiasme.

Je venais de lui apprendre à me donner des pommes. J'étais ravi de ses progrès.

Je répétais alors l'opération avec quelques figures de base qui nous seraient utiles : m'embarquer dans un lieu étroit; ne pas prendre peur en marchant sur une bâche; marcher dans une flaque d'eau (une peur fondamentale partagée par de nombreux chevaux, tous persuadés de se dissoudre comme des carrés de sucre); monter sur une marche; ignorer un bruit inquiétant ou parader près d'un drapeau. Mon maître améliorait nettement sa réactivité et son imagination, faisait varier du même coup mon menu au gré de mes fantaisies.

Alors je devins plus serein : mon humain me dresserait par le ventre, et non par le fouet. J'étais très satisfait de son éducation.

Par la suite, tout alla vite. La jambette nous mena bien sûr au pas espagnol, tel que convenu. La gratouille du garrot m'amena au coucher, et le coucher, à la position assise. Il suffisait que Vittorio m'arrête net dans mon élan au moment opportun avec ladite pomme pour que je reste assis, marquant un arrêt avant de me relever, les pattes tendues comme un homme attablé.

Une petite gratouille dans mon oreille lui apprit à me faire dire non, une autre sous mon menton m'amenait à lui faire dire oui. Nous nous dressions donc mutuellement. J'amenai peu à peu mon humain à associer les récompenses aux bons codes. Vittorio excella bientôt à comprendre mon estomac en me demandant les choses au moment opportun et selon des séquences claires, répétées, non violentes et jamais plus de trois fois de suite. Il retenait bien la leçon. J'étais conquis.

Alors mon maître put commencer à se faire quelques sous avec moi, gagnés en petits numéros de cheval savant sur les places publiques, les jours où Giorgio et Luigi étaient au repos.

Fidèle à ses rêves militaires, Vittorio joua d'abord des percussions sur mon dos tandis que j'exécutais quelques figures au pas espagnol, ce qui fascinait les enfants. Puis il m'apprit un numéro où je devais répondre correctement à des questions mathématiques. Tout le monde applaudissait à chaque nouvelle addition que je faisais dans le cadre d'un petit sketch qui imitait un marchand de légumes et un client cheval. Le marchand, qui voulait me voler, devait me rendre ma monnaie, ce que je corrigeais adéquatement quand Vittorio en faisait le décompte, et toujours de mes coups de sabots, je réclamaï toute pomme oubliée qui m'était due.

En fait, un ami de mon maître jouait du tambour un peu plus loin, et m'indiquait le nombre de fois où je devais taper du pied pour répondre exactement à la question posée, devant les badauds épatés.

C'est ainsi que mon maître se lia d'amitié avec François, un médecin militaire en permission dans cette région de l'Est pour visiter sa famille, qui avait découvert la supercherie et s'en était beaucoup amusé.

François, qui était un grand cavalier, trouvait que j'étais le plus bel étalon qu'il ait jamais vu. Il admirait aussi mon maître pour son audace à m'apprendre plein de tours à un si jeune âge.

Vittorio et François prirent vite l'habitude de discuter de tout et de rien tandis que Vittorio regagnait le campement et que le médecin rejoignait sa famille dans un village non loin, si bien qu'ils devinrent très amis. Pendant cette longue marche, ils

échangeaient des idées sur la vie, sur la musique, sur les chevaux et une autre passion commune, l'armée.

François fut invité plus d'une fois à passer la soirée au campement dont il appréciait de plus en plus l'ambiance conviviale de notre vie nomade; de plus, il ne la jugeait pas.

Cela démontrait une ouverture d'esprit peu commune en ces temps. Il faut comprendre que les Gitans étaient houspillés et chassés des communes ou des emplacements qu'ils trouvaient, et ils devaient se retirer toujours plus loin dans les terres, là où personne ne prendrait ombrage de leur présence. Il y avait donc peu de rapprochements entre les communautés.

François vit combien la vie de mes maîtres était rude, mais il découvrit aussi que c'étaient des éleveurs de talent en matière de chevaux, car il découvrait, stupéfait, la beauté de ma race de chevaux (Gypsy) et il en partageait la passion.

François se sentait quant à lui honoré d'être des leurs, et je l'avais observé se mettre à rêver d'une tout autre vie lorsqu'il regardait les jeunes femmes effectuer des danses du ventre aussi sensuelles que spectaculaires au coin du feu. C'était encore plus vrai les soirs de fête, quand les recettes des animaux savants avaient été généreuses et que les humeurs s'échauffaient, et je remarquai à son œil et à sa sueur qui changeait légèrement d'odeur, que François trouvait les femmes fort belle.

Aussi savait-il apprécier les charmes de notre monde, où l'humour n'était pas non plus en reste, si bien qu'il devint comme un grand frère pour Vittorio, très heureux de sa présence et de cette amitié qui traversait les cultures et les âges.

J'avais entendu Vittorio dire combien il appréciait son ami *blanc* comme il disait, en référence à la couleur de sa peau qui détonnait de son propre teint mat et basané. Il rêvait en plus de devenir militaire comme lui un jour.

C'était d'ailleurs un drôle de cuir que la peau humaine, sans poil, sans taches ni marque distinctive. Elle pouvait saigner ou suer de façon identique par tous les pores de la peau, quels que soient la couleur, la race, l'âge ou le sexe de l'homme qui la portait. Mais elle semblait vectrice de tant de différences qu'elle travaillait l'esprit des gens encore bien davantage que nos robes bigarrées, chez les chevaux. À voir comment les hommes blancs traitaient les Noirs et comment les Jaunes, eux, voyaient les Blancs, je me disais qu'il était encore heureux qu'ils n'aient pas, comme nous, d'hommes pie.

Je voyais bien qu'il y avait peu de gens capables de dépasser les préjugés tenaces des villageois inquiets et intolérants à l'égard des bohémiens. J'étais encore bien jeune pour saisir l'enjeu de tout ceci, mais bien que je sois d'une espèce différente de celle de mes maîtres, je ressentais comme eux le rejet et les jugements haineux que passants et voisins nous lançaient. Moi aussi, je savais parfaitement quand je n'étais pas le bienvenu.

Un cheval ressent les émotions d'un homme et a le don d'empathie. À cette différence près que j'avais peur d'une façon totalement étrangère aux hommes. J'étais habité d'une peur fondamentale venant du plus profond de moi, qui était sans doute liée au fait que j'étais une proie : la peur d'être exclu d'un troupeau, d'un village ou de mes maîtres revenait pour moi à celle d'être mangé.

Dans la tête d'un cheval observant son environnement, tout était matière à nourrir une anxiété malade : je vivais avec un concept permanent, que je résumerai symboliquement à « la peur du loup ».

En fait, je craignais sans cesse qu'un prédateur ne sorte de derrière un fourré, une porte, une table, un recoin ou un lac.

Dans un tel état d'esprit, tout pouvait potentiellement me sembler louche : un tas de bois ayant une drôle de forme, une poubelle branlante ou placée différemment ce jour-là, une porte trop étroite derrière laquelle pouvait rôder un ours, et même l'envolée d'un oiseau. Comme tous mes confrères, je vivais mes peurs comme j'avais mon foin.

J'anticipais une fuite au moindre signe suspect. Il me fallait donc beaucoup de courage et de maîtrise de moi-même pour rester calme en toute situation aux côtés de mon maître. Je devais substituer ma confiance envers l'homme à mon instinct de fuite. Et à vrai dire, je doutais fort que les humains aient pu en faire autant pour nous.

Cette peur fondamentale, liée à ma nature de proie, était le propre de tous les chevaux et guidait chacun de mes pas. Les hommes n'imaginaient pas la lutte intérieure perpétuelle qui habitait leur monture, y compris et surtout à leur égard, eux, nos prédateurs par nature.

La façon dont leurs yeux étaient placés, bien de face sur leur visage, comme chez les chiens, les ours ou les fauves, et non de chaque côté comme nous et chez une proie, me rappelait leur régime alimentaire préféré : moi.

Leur sueur de mangeurs de viande et surtout leur attitude dominatrice nous rappelaient combien ils pouvaient contrôler leur environnement sans jamais craindre d'être mangés, ce qui nourrissait à part égale ma peur et mon admiration envers eux.

Je devais donc faire confiance à mon maître et lutter à chaque instant contre mon instinct pour le laisser monter sur mon dos, lui, mon premier prédateur par défaut.

Je me demandais parfois ce que ressentiraient les hommes, s'ils avaient eu à porter un tigre sur leurs épaules chaque jour. Ce serait sans doute ce même sentiment d'angoisse qui m'habitait toujours, bien malgré moi. Mais avec de la nourriture, des soins ou même par la force ou encore la peur, c'est fou ce que l'habitude pouvait obtenir des chevaux. Heureusement, il y avait chez les hommes cette culture et cet esprit dont je ne me lassais pas et qui me faisaient tout leur pardonner, tellement j'apprenais de choses à leurs côtés.

J'écoutais ainsi mon maître et François parler des nuits entières de tout et de rien, confiants en l'avenir, insouciant de mes peurs, admiratifs de ma beauté et heureux de leur partage.

François appelait cela « philosopher ».

Vittorio, qui le tenait en grand respect et le prenait pour modèle, voulait tout savoir de son expérience, de l'armée à la médecine; bref, tout ce qu'il savait de la vie.

François était un sage, je l'avais senti tout de suite, tandis que Vittorio était d'un tempérament typique de son âge, fougueux et impatient, mais très curieux de tout, exactement comme moi à cette époque. C'est ainsi qu'un soir d'été particulièrement chaud, ils eurent cette conversation dont j'allais me souvenir longtemps.

– Ce monde est-il bon selon toi, François?

– Mais bien sûr, Vittorio.

– Alors comment expliques-tu les maladies, les malheurs, la famine?

– Eh bien, tout dépend de ton jugement sur une situation, selon moi, et non de la situation en tant que telle. Je crois vraiment que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. C'est ce que disait un grand philosophe nommé Voltaire, sinon un de ses personnages nommé Pangloss. Il faut donc faire confiance à la vie malgré ses aléas et laisser le destin suivre son idée. Un jour ou l'autre, on comprend mieux son dessein.

– Explique-moi alors pourquoi nous, les Gitans, sommes toujours rejetés par les autres? On est sans cesse victimes des gadgés²⁰!

François devint songeur.

– C'est vrai, poursuivit Vittorio, dès qu'il y a un vol ou une agression dans un village près duquel on s'installe, et même si on ne demande rien à personne, c'est toujours nous qu'on accuse... Ce monde est trop injuste!

Vittorio, assis dans l'herbe, lançait des cailloux au loin tout en parlant. François le regarda un moment sans rien dire puis plongea son regard dans les étoiles :

– Je sais que cela peut te choquer, mais je reste persuadé qu'il faut garder foi en la vie, et s'occuper à y faire notre part, en travaillant aussi fort que possible. Comme ça on n'a rien à regretter et on fait toujours de son mieux. Partant de là, on est toujours bien avec soi-même, quoi qu'en disent les autres. Garde en tête la maxime de

²⁰ Un gadgé, ou gadjo, est le nom que donnent les Gitans à celui qui n'est pas de leur monde.

Voltaire sur le bon côté des choses et un jour ou l'autre, son sens caché t'apparaîtra.

– J'ai du mal à te croire...

– Eh bien, connais-tu l'histoire de l'éleveur de chevaux chinois, qui n'avait qu'un fils?

– Non, pourquoi?

– Tu pourras te la rappeler quand tu te sentiras dépassé par le cours des choses.

– Tu parles d'un éleveur de chevaux comme mon grand-oncle?

– Oui. Enfin... Ton oncle a quatre fils, ce n'est pas l'exemple parfait! Dans mon histoire, il a un fils unique et cela a son importance! Mais tiens, tu me donnes une idée. Je suppose que tu sais combien tu es précieux aux yeux de ton père.

– Bien sûr! Comme ma petite sœur Paloma, il nous aime beaucoup!

– Eh bien, je vais transposer cette histoire dans ta propre vie pour que tu la comprennes mieux...

Vittorio avait hoché la tête avec empressement. Je connaissais bien mon maître, il était rare de le voir aussi concentré. J'écoutai moi aussi avec attention.

Il était une fois Cesare, un éleveur de chevaux respecté. Cet homme avait un fils, la prunelle de ses yeux, qui se nommait Vittorio. Cesare et sa famille vivaient modestement de leurs chevaux, qu'ils dressaient avant de les vendre.

Un jour, Vittorio, qui se promenait dans les bois, tomba nez à nez avec un magnifique étalon sauvage qui se promenait avec sa horde de juments. Vittorio était fasciné par l'animal, et rêvait de le capturer pour le dresser. Alors, il vint chaque jour observer l'animal qui brounait au même endroit et à force de patience, il en sut plus sur la hiérarchie du groupe. Il découvrit que l'étalon était particulièrement attaché à une jument grise, douce et curieuse, qui avait sa préférence.

Vittorio eut une idée : au lieu de risquer de se rompre le cou à lutter contre l'étalon pour le ramener de force chez lui, il observa la jument qui se tenait toujours près de lui, et qui était beaucoup moins farouche. Chaque jour, il vint lui porter une pomme. La jument la croquait avec délectation tandis que cela contrariait l'étalon. Peu à peu Vittorio parvint à apprivoiser suffisamment la jument pour lui mettre un licol, puis une bride. L'étalon le regardait faire avec perplexité et soufflait souvent fort dans sa direction pour l'impressionner et le mettre au défi. Mais Vittorio restait concentré sur la jument qui se laissait faire et appréciait de plus en plus les récompenses qu'il lui apportait. Chaque jour, même, elle l'attendait.

C'est ainsi que ce qui devait arriver arriva : après deux mois d'un travail patient, Vittorio fut en mesure de monter sur la jument à cru, puis de la diriger afin de la guider.

La première fois qu'il y parvint, il revint chez lui et parla à son père :

– Papa, je vais nous ramener plusieurs chevaux.

Le père s'étonna mais ne posa qu'une question :

– As-tu besoin d'aide?

Vittorio était heureux que son père le laisse faire sans s'immiscer dans son projet.

– *Oui s'il te plaît, peux-tu tenir le grand enclos près à les accueillir demain?*

Le père accepta et la nuit fut courte, tant Vittorio était excité.

Le lendemain, Vittorio retrouva le troupeau, monta sur la jument et, cette fois, il la mena jusque chez son père. Évidemment l'étalon la suivit, ainsi que toute la horde.

Bien qu'ombrageux et contrarié qu'on lui « emprunte » sa jument, il se résigna à simplement veiller sur elle, puisqu'elle avançait de son plein gré : il ne savait vraiment que penser de ce petit homme qui avait soudain poussé sur son dos.

Alors, Vittorio les conduisit tous jusque dans le grand pâturage clôturé, où son père l'attendait. Avant de refermer la barrière sur eux. Cesare, très ému, constatait que grâce à son garçon, leur troupeau s'était enrichi de dix bêtes magnifiques, certaines même gestantes de poulains à naître. De plus, ils possédaient désormais un très bel étalon. Comme ils étaient pauvres, c'était une chance inestimable car ils ne paieraient plus autant pour les faire accoupler avec les chevaux des autres.

Les voisins observèrent l'arrivée de la horde avec surprise. Envieux, ils s'empressèrent de dire à Cesare :

– Comme tu as de la chance! Dix chevaux de plus! Et quel étalon! Voilà ta fortune faite, Cesare !

Stoïque, Cesare répondit :

– Chance ou malchance, qui sait ?

Les voisins, surpris de sa réponse, considérèrent qu'il défait la bonne fortune par son ingratitude.

François s'arrêta alors pour demander à Vittorio ce qu'il pensait de cette chance. Mon maître hésita avant de répondre :

– Ce n'est pas de la chance : le fils a été récompensé de sa patience, de son travail et de sa ruse.

François sourit et poursuivit son histoire.

Évidemment, dès le lendemain, Vittorio voulut dresser l'étalon. Il tenta de l'attraper, mais celui-ci se débattit si violemment que la corde avec laquelle il le retint lui brûla les mains. Furieux, il demanda l'aide de son père, mais celui-ci refusa :

– Mon fils, c'est ton expérience : mène-la jusqu'au bout.

Vittorio changea alors de stratégie et fit longuement courir l'étalon afin de le fatiguer. Sa technique marcha. Au bout d'une heure de galop infernal, l'étalon en sueur était à bout de ressources. Victorieux, le garçon s'empessa de l'attraper pour lui passer la bride car le cheval n'avait plus la force de résister. Aussitôt, il grimpa sur son dos et parvint à y rester malgré quelques cabrioles non convaincantes de l'étalon.

Vittorio montait très bien et le cheval, épuisé et hagard, ne bougea bientôt plus. Le corps secoué par sa respiration haletante, et le choc d'avoir un humain sur son dos, il semblait résigné. Vittorio avait réussi!

Tout le village avait assisté à sa prouesse. Ils lui firent mille éloges, soulignant la chance qu'il avait d'avoir un tel don avec un tel cheval. Le fils, enorgueilli de sa réussite, voulait surtout que son père le complimentât. Son approbation comptait plus que tout pour lui. Descendant de cheval, il alla trouver Cesare qui se tenait en retrait de la foule et lui dit :

– Père, j’ai dressé l’étalon en un jour !

– Mon fils, n’est-ce pas un peu rapide pour un cheval sauvage?

Encore une fois, François s’arrêta pour demander à Vittorio ce qu’il pensait de cette chance. Ce dernier répondit :

– Oui, c’est de la chance, car ça ne marche pas à tous les coups quand on s’y prend ainsi!

François lui ébouriffa les cheveux.

– Toi, tu es plus brillant que le petit Vittorio de mon histoire. Un vrai homme de cheval!

François se racla la gorge et reprit :

Le lendemain, Vittorio décida de monter cette fois sur l’étalon avec une selle. Il avait conscience d’aller un peu vite, mais tous les voisins le regardaient et il voulait être à la hauteur de leurs louanges. Il croyait soudain en son don. Mais il n’était pas fou : il refit donc courir le cheval, lequel montra des signes de fatigue beaucoup plus vite que la veille. Alors, il lui passa de nouveau la bride et poursuivit sur sa lancée en le sellant. Le cheval était essoufflé mais couchait les oreilles et fouaillait de la queue en signe d’exaspération. Vittorio ignore ces avertissements et le sangla d’un coup.

Le souffle coupé, le cheval, surpris par la morsure du cuir qui l’enserrait, se retint d’exploser et réfléchit un peu. Il lui fallait d’abord respirer mieux. La violente course de la veille l’avait endurci et il espérait reprendre le dessus. Quand Vittorio mit son pied dans l’étrier, il se laissa enjamber. Il voulait reprendre ses forces d’abord. Pendant ce temps, les voisins exultaient :

– *Quelle chance! Quel talent tu as, Vittorio! Un si beau cheval sauvage qui se soumet ainsi!*

Vittorio allait répondre, mais l'étalon ne lui en laissa pas le temps. Il le désarçonna soudain si violemment, qu'en retombant vingt pieds plus loin, Vittorio se brisa la jambe dans un épouvantable craquement. Tous accoururent pour le secourir et tenter d'éloigner l'étalon furieux qui faisait un rodéo pour se débarrasser de sa selle. Ils durent s'y mettre à quatre pour le maîtriser et défaire les sangles. L'étalon, l'œil blanc de rage, fulminait à l'autre bout du pré avec ses juments en toisant la foule de haut, tandis qu'on portait Vittorio chez son père. Quand le médecin diagnostiqua la fracture, qui imposait plusieurs mois de convalescence en pleine période des foins, alors que le père aurait besoin de l'aide de son fils, tous les voisins compatirent :

– *Mon pauvre Cesare, quelle malchance que ton fils se soit cassé la jambe !*

Imperturbable, Cesare répondit :

– *Chance ou malchance, qui sait ?*

Sur le coup, les voisins le prirent pour un fou. Des rumeurs se mirent à circuler selon lesquelles le père n'aimait pas son fils et se réjouissait parce qu'il s'était fait mal.

François se tourna vers un Vittorio songeur.

– Vittorio, selon toi, est-ce la chance ou la malchance qui a frappé ici?

– Selon moi, c'est surtout la bêtise! Il aurait dû réfléchir avant de forcer ce cheval et prendre le temps de mieux l'apprivoiser. Tout dresseur le sait!

– Quelque temps plus tard, la guerre éclata. Tous les jeunes hommes valides furent réquisitionnés de force par l’armée. Tous, sauf Vittorio, dont la jambe était cassée.

Alors qu’ils voyaient partir leurs enfants sur le front, des voisins dirent à Cesare :

– Vraiment, Cesare, quelle chance tu as que ton garçon se soit cassé la jambe! Il ne partira pas pour la guerre, tandis nos enfants ne reviendront peut-être pas. On t’envie!

Cesare, imperturbable, répondit...

– Ça va, François, j’ai compris! s’écria Vittorio. On ne sait jamais d’avance les conséquences de ce qui nous arrive dans la vie...

– C’est le sens de cette histoire pour toi?

– Ben oui! Le bon devient mauvais, puis l’inverse, alors que ça semble d’abord le contraire!

Puis Vittorio reprit, perplexe :

– Quelle autre morale pourrait-il y avoir?

– Je ne sais pas : beaucoup de morales sont possibles ici.

– Comme?

– Que dis-tu de celle-ci : et si le bien et le mal se valaient autant l’un que l’autre? Ou encore, si le mal n’existait pas et qu’il n’y ait qu’une sorte de hasard? Bref, si c’était notre regard sur les circonstances qui nous poussait à les qualifier de bonnes ou de mauvaises, selon nos intérêts?

– Ça voudrait dire que ce n'est ni bien ni mal que d'autres nous rejettent ou nous accusent faussement, juste parce qu'on est gitan?

– Eh bien, vous menez une vie difficile, toi et les tiens, et le rejet dont vous êtes sans cesse victimes est très dur à vivre, Vittorio. Mais si tu ne peux pas choisir les événements de ta vie, tu es au moins libre de choisir ton regard sur eux. Tu peux te plaindre d'être une victime toute ta vie et ne te réjouir que lorsque ta chance l'emporte sur la malchance. Mais il y a aussi une troisième voie, qui consiste à réserver ton opinion pour voir la suite d'une situation, avant de poser un jugement. Cela t'ouvre plus de perspectives, car un jugement t'enferme et t'empêche de te surprendre toi-même. Du coup tu ne peux pas te dépasser, ça te met toi-même dans une case...

– Tu as raison, François... Même si on est rejetés, c'est un peu une chance, parce qu'en fait, je sais qu'on est plus heureux que ces villageois! Quand j'y pense, j'ai des parents qui m'aiment et j'ai déjà mon propre cheval! Quel autre garçon de mon âge peut en dire autant dans ces villages?

– C'est une bonne façon de voir les choses, mon garçon, et c'est un peu ça, philosopher, résuma François qui souriait de la diagonale qu'avait tirée Vittorio sur la morale de cette histoire. (*Mais c'était normal, il n'avait que 15 ans.*) L'important pour toi, mon garçon, c'est de trouver une façon de voir la vie qui te rende heureux : ainsi tu ne regretteras jamais rien et tu seras toujours fier de qui tu es.

La nuit suivante, au son des grillons et sous cette lune resplendissante, tandis que le feu du campement finissait de s'éteindre en crépitant, je ruminai cette histoire avec mon foin.

Mon point de vue était autre. Selon moi, la morale de cette histoire était que la ruse et la violence l'avaient emporté sur un pauvre

cheval. Quelque part, je me sentais soudain dans la peau de cet étalon captif, puni d'avoir fait confiance à l'homme. En fait, je ne m'étais jamais posé de pareilles questions auparavant, ni vu la vie que je menais comme une forme d'aliénation, mais toutes ces paroles m'avaient laissé perplexe, ne sachant si les hommes, nos maîtres, étaient finalement des sages, ou encore des bourreaux.

Tout cela me laissa perplexe. Je perdais peu à peu mon insouciance, juste à les écouter, et j'en étais chagriné : les hommes avaient leur propre vue sur les événements, qu'ils considéraient parfois comme bénéfiques, même s'ils étaient malheureux, pour nous les chevaux. Nos intérêts divergeaient. Mais l'intérêt de qui primait-il sur l'autre? Ma vie valait-elle moins que celle d'un homme que je servais pourtant avec patience? En même temps, ce dernier me nourrissait bien, mais il m'enfermait et je le servais aussi. Devais-je vraiment me soumettre à lui?

À défaut de trouver des réponses au milieu de tous ces points de vue qui me sautaient aux yeux, je découvris en tout cas comment occuper mon temps désormais : en philosophant un peu.

Je me mis à me poser des tas de questions sur la vie : mais tout devenait encore plus compliqué si on essayait en plus d'entrevoir les bons et les mauvais côtés de chaque situation. Cela me donnait parfois le vertige et pour y penser, je devais prendre mon temps. Mais ça tombait bien, car du temps, ma vie de cheval m'en laissait beaucoup.

Et puis un soir, comme François m'observait depuis quelques jours, il demanda soudain à Vittorio :

– Dis-moi, il va bien ton cheval?

– Oui, pourquoi tu me le demandes?

– Je n'en suis pas sûr, mais parfois, j'ai l'impression qu'il nous écoute. Et d'autres fois, il semble déprimé et ne mange plus son foin. En fait, c'est bizarre, mais on dirait qu'il réfléchit.

Vittorio se retourna vers moi, m'observa un moment et rit :

– Tu sais, il est gourmand, il ne manque de rien! Par contre c'est vrai, mon cheval est futé, tout le monde dit ça de lui! Papa pense même qu'il est un peu philosophe, parce qu'il rumine dans son coin et se tient à l'écart des chevaux. Il paraît réfléchir tranquillement sous son tas de crins! ajouta Vittorio, ravi que l'on parle de moi.

Il en était si fier!

– Tu as raison, Vittorio, ton étalon est magnifique. Sans doute est-ce le plus beau que j'ai vu depuis longtemps. Il me touche, ce cheval. On dirait qu'il nous comprend. Et même qu'il aurait quelque chose à dire! Avec son air bonhomme et sa moustache, c'est un original. Tout comme toi!

François passa affectueusement sa main dans les cheveux de Vittorio, qui en rit.

– Si Xăladitka parlait, il ne dirait que deux mots : du foin!

J'en prenais pour mon rhume. Tâchant de rester impassible, je transférai mon poids de mon postérieur droit au postérieur gauche, comme si de rien n'était. Et j'écoutai :

– En fait, tu es jaloux, François, parce que tu aimerais bien avoir un beau cheval comme lui! Et puis, tu verras, il brillera sur le front, vous seriez beaux tous les deux à la guerre! répondit Vittorio avec fougue.

– Jaloux, je ne le suis pas, et la guerre, crois-moi, il faut prier pour qu’il n’y en ait pas. Ce n’est pas du joli, tu sais, quand ça arrive.

François jouait avec son couteau en dessinant dans le sable, en disant ça. Il se tut un moment puis reprit :

– Mais oui, tu as raison sur un point, Vittorio : tout le monde rêverait d’avoir un aussi beau cheval que toi! Tu as beaucoup de chance, et j’en suis heureux pour toi!

– Ah! Chance ou malchance, qui sait? explosa de rire Vittorio, sans savoir ce que le destin lui réservait.

Je les écoutai rire tout en admirant le crépuscule qui tombait, et je me dis que c’était un de ces beaux moments dans la vie, où tout semble parfait et tout le monde ne fait qu’un. Je me sentais bien.

Après plusieurs jours de réflexion sur tous ces échanges, j’en étais en fait venu à la conclusion que le point de vue des chevaux valait bien celui des hommes. Mais si c’était ça, philosopher, composer avec les intérêts de chacun sans qu’aucun prime sur l’autre, je n’étais pas sorti de l’auberge pour trouver un sens à cette vie, vu le nombre de créatures et de points de vue qui s’affrontaient dans la nature!

Je n’étais pas encore au bout de mes surprises.

Cet été-là, j’appris ma deuxième pénible leçon de l’existence : les moments de grâce ne durent jamais longtemps. Quelques semaines après cette « nuit de la philosophie » qui m’avait profondément marqué, la maladie éprouva durement la famille de mon maître. Paloma, la petite sœur de Vittorio, fut atteinte d’une grave pneumonie, qu’elle développa après être tombée dans un torrent glacé. Elle marchait alors pieds nus sur des pierres couvertes de mousse, près d’une chute en montagne. En tendant le bras pour

remplir un seau, elle avait glissé puis avait été emportée plus de cent mètres plus bas dans un grand bassin d'eau glaciale. Par chance, Vittorio l'avait entendue crier et avait pu accourir rapidement pour la sortir de là. Autrement, elle serait sûrement morte de froid en se retrouvant ainsi immergée plus longtemps.

Mais quand elle se mit à tousser du sang, mon maître en fut désespéré. On fit venir un médecin tzigane, qui ressemblait selon moi davantage à un dresseur d'ours. Après plusieurs décoctions d'herbes et fumigations dans la roulotte, son diagnostic se révéla très pessimiste. L'enfant était appelé ailleurs par le destin selon lui. Les parents étaient effondrés, impuissants. Ils ne faisaient que prier.

Vittorio avait bien tenté de parler des talents de François comme médecin militaire à ses parents, mais son père n'avait dit qu'un mot, mettant un terme à toute discussion possible :

– Gadgé.

Vittorio pleura des nuits durant au chevet de Paloma, où tous se relayaient pour lui transmettre courage, prières et surtout beaucoup d'amour. Paniqué à l'idée de perdre sa petite sœur qu'il aimait tant, Vittorio ne la quittait plus. Un autre jour passa encore.

François s'inquiéta de son côté de ne plus voir la famille au marché. Par chance, il décida d'emprunter encore une fois le petit chemin de terre qui menait au campement, et vint nous rendre visite. Lui qui voulait convaincre Vittorio du bon côté de cette vie quelques semaines plus tôt, fut catastrophé en voyant l'état de Paloma.

Mais si je sentais son angoisse, il fit tout son possible pour rassurer mon maître et se montrer optimiste : il pouvait la soigner. Je le

sentais un peu vexé que la famille n'ait pas pensé à faire appel à lui plus tôt, mais il se contenta d'ausculter la petite.

Les parents, faute d'espoir, acceptèrent son aide. Il parla d'une pneumonie et de médicaments. Mais la famille était trop pauvre pour se les procurer. Alors François leur dit de ne pas s'en faire et qu'il allait s'occuper de tout.

Il parvint à se procurer de coûteux médicaments par le biais d'un autre camarade de l'armée et il veilla Paloma trois jours durant. La petite délirait, toussait et crachait du sang. Elle devint aussi maigre qu'une plume.

Elle était minuscule dans ce grand lit blanc. Je la voyais par la fenêtre de la roulotte à laquelle j'étais attaché, avec sa toute petite tête d'oiseau au creux d'un oreiller de plume, comme dans un nid trop grand, où ses grands yeux noirs n'avaient déjà plus d'éclat.

Heureusement, un matin, alors que je finissais de consommer ma moulée, j'entendis une vague de cris de joie se répandre de roulotte en roulotte : tous sortaient, se prenant dans les bras : Paloma allait mieux ! J'étais si heureux moi aussi que j'en oubliai mon grain : quelle chance c'était pour ma famille, pour cette enfant !

Alors, avec ce sens de l'honneur si théâtral que je lui connaissais bien maintenant, mon maître fit une chose curieuse à laquelle je ne m'attendais pas du tout : il m'offrit en cadeau à François pour le remercier d'avoir dépensé la totalité de sa solde annuelle pour l'achat des précieux médicaments qui avaient sauvé Paloma.

Quand j'entendis le tout, je restai la tête suspendue dans les airs. Je n'en revenais pas. On pouvait *vraiment* me donner à quelqu'un ? Je n'étais pas de cette famille, quelque part ? Et un peu de leur sang ?

François refusa d'abord tout net. Mais quand Cesare s'approcha de lui en lui serrant la main, puis le bras, puis en y mettant son autre main, les larmes roulant sur les joues mais le regard fier et sans dire un mot, François comprit bien vite toute la dignité, le renoncement et l'amour dont faisait preuve cette famille pour le remercier à la hauteur du don si précieux que représentaient les joues, de nouveau roses, de la petite Paloma.

François, alors, la mort dans l'âme pour Vittorio qui se tenait très droit et lui serrait la main, lui aussi comme un homme et sans rien ajouter, accepta.

Il venait finalement d'être rappelé par son régiment. Il dit, la gorge nouée, qu'il tiendrait sa promesse et que je deviendrais un cheval de cavalerie. Vittorio le serra très fort dans ses bras puis lui tourna le dos, de cet air sérieux et très préoccupé qu'ont les enfants qui grandissent soudain trop vite.

Mon maître me brossa avec application, ce matin-là. Puis il me tressa la queue, la crinière, démêlant mes mèches blanches, les séparant des mèches noires, encore, une dernière fois. Ensuite, il me sella, très tranquillement, puis me brida en vérifiant chaque trou. Il s'assura que mon mors soit bien propre et qu'il ne me blessât pas la langue ou le coin des lèvres, pour faire cette longue route qui nous mènerait à Paris. Il se tint ensuite en face de moi.

Je ne savais que faire, alors je fis ce que je faisais toujours. Je tendis le cou, lui indiquant sa poche.

Il en sortit une pomme. Et je fis ma jambette. Alors, il s'approcha et me serra le plus fort qu'il put.

Je m'en souviens encore car je sentis ses larmes rouler entre mes crins. Il recula ensuite, s'essuya d'un geste de grand les yeux et prit les rênes à la main.

Vittorio s'approcha de François, qui pleurait en silence. Et sans dire un seul mot, il les glissa doucement dans celles de son ami.

Quant à moi, le pas lourd et douloureux devant cet abandon que je ne comprenais pas, je me résignais peu à peu à faire fi du destin, quoi qu'il m'arrive.

Dans mon dos, je ne voyais que deux mains qui se serraient très fort : celle de Vittorio et de sa petite sœur. Alors, reprenant mon courage avec un brin de foin, je parvins peu à peu à saisir le cadeau que m'offrait le destin : j'allais réaliser le rêve de mon maître avant lui, et devenir un vrai cheval de cavalerie. Ce dont Vittorio avait parlé des jours et des nuits durant, les yeux dans les nuages et le cœur enthousiaste, moi, j'allais le vivre pour de bon. Chance ou malchance, qui sait, je me dis qu'il fallait être fort et donner sa chance au destin ! Peut-être que quelque chose de grand m'attendait encore. *Je serai le plus brave des chevaux : un animal reconnaissant*, me dis-je.

C'est donc sur mon dos, le cœur lourd mais fier, que François me conduisit loin de tout ce qui avait composé ma vie jusqu'ici. Finies, les musiques tziganes et les belles dansant au coin du feu tandis que nous broutions, ivres de liberté, entre les roulottes. Finis les cavalcades en forêt et le cheval savant des rues. Terminés les campements de fortune et les folles nuits de philosophie. Mais voilà, malgré tout ça, mon cœur battait toujours, j'étais en vie et j'entrais dans Paris.

C H A P I T R E IV

Voltaire

26 avril 1885

Navail me faisait réviser mon français depuis plusieurs jours. Il était clair qu'il le trouvait mauvais, mais il fallait que je sois prêt à faire une ambassade adéquate en France.

Je m'y prêtais de bonne grâce et je le rejoignais tous les matins à sept heures dans son petit bureau, au collège français où il enseignait près de Windsor. Froid et sévère, il me faisait penser à un reptile. Et manque de chance, tout ce que j'aimais, il l'avait en horreur. À commencer par les chevaux.

Cela avait été toute une surprise de m'en rendre compte. Cela s'était d'ailleurs passé aux côtés de Voltaire, auprès duquel je l'avais invité afin que nous puissions tous deux en faire la meilleure description, dans un français parfait qui nous servirait quand nous serions en France.

J'avais observé minutieusement l'animal et consigné dans mes notes tout trait particulier propre à l'étalon, pendant plus de deux heures. Quand Navail arriva, sa première remarque donna le ton :

– Jolie carpette.

Je ne relevais pas. C'était de l'humour très français. Pour ma part, je comprenais fort bien que Sa Majesté veuille en savoir plus sur ce cheval, car il était absolument magnifique même s'il était très maigre. Je comprenais moins bien pourquoi il m'avait accolé un si triste compagnon.

Après l'avoir manipulé, je constatai qu'il était aussi doux, aimable, et assez proche de l'humain. Chose curieuse, il bénéficiait déjà d'un régime de faveur au Haras national du Pin. Je ne l'avais donc pas trouvé au box comme les autres étalons de trait, mais plutôt au pré, aux côtés d'une jument qui ne le quittait plus. Le chanceux avait, paraît-il, fait bien des kilomètres un jour en fugue avec elle, et il y était très attaché.

La jument était d'ailleurs fort belle. De la race des frisons, son regard charbonneux était aussi intense que doux. Il ne me lâcha pas des yeux un seul instant. Elle relevait la tête, devenant plus nerveuse, dès que je faisais signe d'éloigner l'étalon, par le licol ou même en laisse. En fait, j'avais le très net sentiment que les deux animaux s'assuraient en tout temps qu'on ne les sépare pas.

Étonné que l'étalon soit autorisé à saillir en liberté une jument Frison qui n'était pourtant pas de sa race, je demandai des explications au groom croisé dans ces quartiers d'écurie et situés à l'opposé des miens. Ce dernier précisa, non sans cacher son mépris devant ce qu'il considérait comme une aberration, que c'était un caprice de la reine.

– Du coup, ils me gâchent la litière complète d'un box de poulinière chaque nuit à eux deux, se plaignit-il.

– Au moins, tu n'as qu'un box à faire au lieu de deux. De quoi te plains-tu? répliquai-je.

– C’est que la jument est là pour rester! Et elle rend mes autres étalons complètement fous! Moi, je dis qu’une jument n’a pas sa place dans un haras, une fois ses chaleurs passées, grogna-t-il en poussant furieusement son balai.

Si son opinion était un peu extrême, il n’avait pas tout à fait tort. J’avais en effet remarqué l’agitation des autres chevaux de l’écurie. Je l’avais mise sur le compte de la jalousie, ces derniers voyant leurs comparses au pré, tandis qu’ils étaient eux-mêmes confinés en box et donc en mal de liberté. Mais les ordres de Buckingham ne se discutaient pas.

De mon côté, je continuai d’observer Voltaire. Il était patient et facile à gérer. Je le maniai pour évaluer son tempérament et sa conformation, en réponse à l’effort. Ainsi, tel qu’on m’avait appris à le faire, je lui pliai les genoux l’un après l’autre pendant plusieurs minutes, avant de le laisser trotter sur la terre battue pour détecter toute boiterie. Mais il n’en avait pas. À en juger par toutes ses cicatrices, c’était très étonnant, mais ce cheval était tout à fait sain.

J’auscultai ses yeux, ses dents et ses oreilles, et je conclus que s’il était borgne, il voyait pourtant très bien. Du moins de l’autre côté. De plus, le ternissement de sa cornée ou peut-être la fuite du liquide cristallin, n’avait en rien affecté son aspect sur le plan esthétique. Le tout n’avait fait qu’agrandir la tache de bleu dans son œil, qui était curieuse en plus d’être fort belle.

Les yeux mi-bleus étaient rares chez les chevaux, mais typiques des chevaux gitans, comme je le pensais. Je me doutais qu’il devait avoir entre 16 et 20 ans d’après l’usure de ses dents et l’angle qu’elles formaient. Je vérifiai aussi soigneusement son pelage de même que sa crinière et son abondante queue, étonnamment fournies, sans oublier ses fanons impressionnants, afin de m’assurer qu’aucune dermite ou galle ne s’y cachait. Là encore, tout était sain.

Je devinais que l'animal avait déjà été observé par les vétérinaires de la Couronne. J'avais pourtant moyennement confiance en eux. Mon père m'avait appris bien des choses qu'ignoraient ces hommes de science, car notre savoir était davantage basé sur l'expérience, la pratique et quatre générations de gens du métier, que sur de simples livres et probabilités.

Je suivais donc ma routine d'auscultation typique d'évalonnier quand Navail m'interrompit.

– Il est clair que cette carne ne vivra pas vieille.

– Détrompez-vous, osai-je répondre. Pour son âge, et malgré les accidents qu'il a sûrement subis, cet animal est étonnamment conservé. Il pourrait vivre vieux.

– Hum. Et quel âge peut atteindre un cheval?

– Entre 25 et 30 ans en moyenne, quand la vie les épargne.

– Hum. Et le plus vieux avait?

– Old Billy était un cob issu de l'élevage d'Edward Robinson à Woolston. Il est né en 1760 d'après les registres et est mort en novembre 1822, à l'âge de 62 ans.

– Fille de toutoune! lâcha Navail dans un français que j'imaginai très coloré, tout en sifflant entre ses dents.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il venait de dire, mais ça l'épatait. Il nota quelques détails dans un carnet qu'il cacha de nouveau bien vite dans le revers de sa veste.

– J'aimerais moi-même atteindre un tel âge... marmonna-t-il. Et pour celui-là? me demanda-t-il, en pointant dédaigneusement du menton Voltaire.

Je lui montrai plusieurs cicatrices, ici et là sur les flancs et les pattes, mais il s'en moquait et ne regardait pas. Lui jetant un coup d'œil, je remarquai soudain que les mains de Navail tremblaient. Je fis mine de rien :

– Eh bien, c'est dur à dire. Voltaire ne l'a pas eue facile. Je ne crois pas qu'il atteindra 30 ans. N'empêche qu'il semble avoir survécu à tant de choses, et c'est aussi un cob; alors, qui sait?

Voltaire soupira en renâclant du nez. Navail recula jusqu'à entrer dans le mur.

– Avez-vous peur des chevaux? demandai-je, soudain frappé par l'évidence.

L'homme contrarié émit une série de petits grognements et conclut simplement :

– Un cheval c'est inconfortable au milieu, et je crains chaque extrémité. Quant au reste, je m'en passerais fort bien.

Cet homme était de toute évidence phobique. Pourquoi m'accompagnait-il donc dans cette mission-là? Je n'osais pas lui poser la question d'entrée de jeu. Mais l'essentiel était dit... Ce voyage allait s'avérer un vrai plaisir.

– Jeune homme, j'ai ma dose d'écurie pour aujourd'hui. Et ces odeurs d'étables m'insupportent. Je propose qu'on se retrouve demain au bureau. Vous aurez votre dernière leçon, sur les normes et les consignes à suivre relatives aux échanges à tenir avec les gradés français. Je vous salue bien bas.

– D'écuries, précisai-je, un brin agacé.

Mais comment allais-je pouvoir mener enquête avec un tel énergumène?

– Pardon ? releva-t-il.

– Ces odeurs d'écuries, précisai-je. Ici ce ne sont pas des étables, comme vous dites. Vous savez, les chevaux ça sent, mais ça ne pue pas.

Après tout, les nôtres étaient tenues avec une religieuse propreté. Et ça sentait à peine.

– Ça reste à voir, lâcha-t-il, en se penchant pour attraper un mouchoir qu'il porta à sa bouche, écœuré. Eh bien je dois y aller, je crains d'être allergique!

Me faisant une courbette pour marquer la fin de l'entretien, Navail me salua puis s'éloigna, non sans faire le saut tandis qu'il passait devant un box où un cheval nerveux voulut l'attaquer depuis ses barreaux.

Il ne se retourna pas pour voir si je l'avais vu – il m'aurait vu rire –, mais il épousseta nerveusement son manteau du revers de la main en grommelant tout bas.

Je finis de noter mes observations et m'assurai que le fourreau de mon étalon soit propre et qu'aucun résidu de boue ou de terre n'obstrue son urètre.

C'était un problème fréquent, même chez les hongres, à l'origine de problèmes urinaires, parce qu'il fallait nettoyer leur organe au moins une fois par an. Cette manœuvre de pansage peu appréciée des hommes comme des chevaux était pourtant nécessaire, car ces parties s'encrassaient d'une argile pâteuse composée des résidus

de la poussière des routes et des manèges, accumulés en chemin quand l'animal courait. Tout allait bien de ce côté-là.

Je constatai aussi que ses testicules étaient bien descendus et en place, sans champignon, kyste, malformation ni risque d'infecter une jument. Les organes réagissaient aussi correctement et l'animal se laissait manipuler sans en prendre trop ombrage, même s'il do-delinait de la tête quand je me plaçais à sa droite. Sans doute me voyait-il mal.

Par égard pour lui, je le manipulai alors à gauche, ce qui le calma. Je l'observai aussi en liberté avec sa jument et je notai qu'il la respectait beaucoup : il décodait immédiatement ses messages de rejet ou d'approche sans lui forcer la main, alors qu'elle n'était pas en chaleur. Voilà qui était sage et recherché chez un reproducteur, car cet instinct lui éviterait toute blessure inutile avec les femelles. En vérité, malgré son âge, cet animal aurait fait un excellent étalon au Haras.

Enfin, en le regardant de façon plus générale, je fus grandement impressionné par ses très longs crins et fanons. Je me doutais que l'agacement du groom à l'égard de l'étalon provenait du travail fastidieux que nécessitaient ses crins en soins quotidiens attentifs et constants, pour ne pas risquer de les casser ou emmêler.

Il lui manquait pourtant des touffes de poils. Le fait que l'animal ait été trouvé errant en forêt, voici quelques mois en Amérique, expliquait les nombreuses marques sur tout son corps.

Il avait dû manquer de soins récemment, vu son état de chair maigrelet²¹ qui lui donnait des airs de Rossinante²². Ses côtes et ses hanches pointaient plus qu'il n'aurait fallu, mais j'étais persuadé que nos bons soins à Windsor effaceraient rapidement cet état de fait.

Je m'attardai ensuite à ses cicatrices. La plus visible, son marquage au fer de la Garde, était encore très net sur le haut de la cuisse droite. Sans équivoque, je reconnaissais l'armoire du lettrage pour l'avoir déjà étudiée. L'animal avait dû être formé à la Garde républicaine depuis un certain temps, car ses poils avaient partiellement repoussé blancs sur les chairs grises et brûlées. Ça faisait sans doute plus de quinze ans.

Je regardai aussi son ventre, à l'affût de la moindre plaie de sangle pouvant m'en dire davantage sur le type peu de monte auquel on l'avait destiné. Mais il n'y avait ni cicatrice ni plaie de garrot. L'animal avait sûrement été traité avec le respect qu'on accorde d'habitude aux animaux de grand prix, par opposition à la plupart des chevaux courants. C'était d'ailleurs à ce genre de détails que l'on savait à quel milieu social était rattachée une monture. Mon père se plaisait à dire que la robe d'un cheval en révélait plus sur son maître que sa propre épouse.

Je remarquai soudain une longue cicatrice en dents de scie sur le flanc gauche. On aurait dit une marque de barbelés. L'armée

²¹ L'état de chair correspond à la quantité de graisse visible sur un cheval, sur les côtes, les hanches, la croupe, etc. Il s'évalue de 1 à 9, 9 étant un état d'obésité morbide et 1 un stade de maigreur fatal. On évalue ainsi sa condition générale et si son poids est adapté à l'effort quotidien fourni. Des chevaux en santé se situent autour de 6,5 de côte de chair, car ils sont arrondis et on ne leur voit les côtes qu'à l'effort.

²² Rossinante est le nom de l'étalon rachitique de Don Quichotte, dans l'œuvre de Miguel de Cervantes.

proscrivait toujours ce genre de clôture, très dangereux pour les chevaux, et les bons éleveurs les craignaient tout autant. Sans doute était-ce plutôt arrivé sur le champ de bataille avec une de ces barrières typiques du front de l'Est dont j'avais entendu parler, qui avaient été dressées entre Français et Prussiens voici dix ans.

Mais à en juger par la longueur de la plaie, l'animal avait eu bien de la chance qu'on le recouse. Il avait dû recevoir de sacrés bons soins pour ne pas mourir d'une infection généralisée dans un contexte où les hommes eux-mêmes n'avaient presque rien. J'avais eu vent de la boucherie qu'avait pourtant été cette guerre pour la cavalerie française. Alors, à moins que l'on parle d'un cheval aux gènes exceptionnels capable de résister à l'impensable, il devait avoir été épargné ou avoir abouti entre de puissantes mains pour ne pas y succomber.

Je remarquai plus bas une cicatrice plus étonnante, assez creuse et qui courait le long de son postérieur, jusqu'au canon. L'entaille avait dû être très profonde, car les chairs semblaient avoir été déchirées par des crocs, ce dont cette cicatrisation étoilée était typique.

Ce cheval avait été mordu et y avait même perdu un peu de viande... Peut-être s'était-il battu contre un animal sauvage dans les forêts canadiennes? Mais encore là, il serait étonnant que ce cheval y ait survécu, la morsure des coyotes entraînant presque systématiquement la septicémie puis la mort. Qui aurait pu le soigner?

Il me manquait en fait des pans entiers de son histoire et son parcours m'intriguait donc de plus en plus.

Mais en dehors de ces observations que je notais avec soin dans mon calepin, après avoir pris soin de l'examiner sous toutes ces coutures, comment savoir au juste ce qu'il avait vécu?

Je remarquai alors qu'il m'observait tandis que je l'auscultais. Je le laissai faire. Il me renifla avec délicatesse, sans se montrer trop invasif. Cependant, quand je fis un geste brusque avec le bras en l'air, je constatai qu'il remontait brutalement la tête, l'œil blanc, les oreilles en arrière, avec l'attitude typique du cheval qui a enduré quelques violences à un moment ou à un autre. Je le notai aussi.

Son œil manquant pouvait aussi expliquer bien des choses, son champ de vision, comme les angles morts autour de lui, étant réduit de moitié.

Les chevaux devaient déjà composer avec plusieurs angles morts autour d'eux : il y en avait un juste en face d'eux, un sous leur tête (là où les humains aimaient se tenir pour leur curer les pieds, comme par hasard, ce qui occasionnait toutes sortes d'incidents du fait qu'ils ne les voyaient pas), et un vers les fesses, de chaque côté.

Mais partout ailleurs, leurs yeux mobiles et saillants, placés de chaque côté de leur crâne, leur permettaient de voir presque à 360 degrés, s'ils bougeaient rapidement la tête.

Je savais donc que les chevaux ne voyaient rien de face. Je me disais toujours que le saut d'obstacle était un miracle, ou une hérésie, parce qu'en jumping, les chevaux sautaient de face des obstacles qu'en fait ils ne voyaient même pas.

Et dans le cas de Voltaire, la moitié de son environnement avait disparu. Pas étonnant de le voir tourner la tête si rapidement, ni la pencher pour mieux entendre!

En tout cas, je parvins rapidement à le calmer en lui parlant doucement et en le caressant, si bien que son anxiété demeura passagère et inoffensive.

Enfin, je voulus savoir comment ce cheval avait été nourri par le passé. Les chevaux ont ceci d'étonnant que leurs sabots nous dévoilent tout. J'observai attentivement les siens en écartant ses interminables fanons, et j'y découvris des pieds larges et puissants, assez impressionnants pour tout homme soucieux de protéger ses pieds afin qu'ils n'écrasent pas les siens.

Cachés sous une nuée de crins blancs, les sabots n'apparaissaient qu'au hasard d'une envolée de fanons, tel un talon aiguille émergeant d'une robe de soirée.

Je regardai la paroi et remarquai que ce cheval avait dû subir un grand choc voici moins de deux ans, sans doute en raison d'un changement d'alimentation violent. Une ligne blanche horizontale marquait son sabot, au dernier tiers de sa hauteur. Ou le cheval avait « fourbé²³ » par un excès soudain d'herbes trop riches au pâturage, ou il avait reçu trop de grains après un long repos. Il pouvait aussi avoir traversé un épisode de coliques ou une sous-nutrition marquée. Mais cela aurait dû le tuer, car un cerclage apparent indiquait que c'était souvent arrivé, et sur une ou des longues périodes. Il avait dû subir un jeûne prolongé, ce qui était curieux pour un cheval aussi soigné.

Heureusement, il ne présentait aucune difformité ni un problème d'aplomb sérieux causé par un mauvais ferrage ou parage de ses sabots. L'animal n'avait d'ailleurs plus de marque de clous dans sa corne, signe qu'il ne portait plus de fers depuis bien longtemps, et nous n'en avions pas encore remis vu qu'il restait au pré.

Tandis que je l'observais sous tous les angles, je croisai son regard bleu-noir, doux mais vif, qui ne me quittait pas. Il me fit

²³ La fourbure relève d'un choc intestinal qui peut s'avérer grave, voire mortel, lorsqu'un cheval gardé en boc et mangeant du foin et des aliments déshydratés, se trouve soudain mis au pré avec des herbes trop riches.

l'impression d'un cheval intelligent et attentif. À vrai dire, j'aurais donné cher pour savoir ce qu'il pensait et connaître ses secrets de vie.

Si seulement je pouvais savoir laquelle de mes déductions était juste! Je le regardai encore. Je n'aurais pas voulu manquer un détail important.

Ah oui, les dents!

Même après avoir vérifié sa bouche, je vis que ses dents avaient été entretenues régulièrement par un parage de dentiste. Aussi étais-je presque sûr que cet animal n'avait jamais manqué de soins bien longtemps.

La seule chose qui m'étonnait était son nom. Voltaire, c'était certes très français, mais un peu curieux pour un cheval de sa race, encore plus pour un cheval militaire.

Cela me fit craindre qu'il ne soit bâtard, ou qu'il porte un nom d'emprunt, quoi qu'aient pu dire les artistes qui juraient de l'avoir reconnu à des noces princières. Même avec une excellente conformation, il ne pourrait jamais intégrer le *stud-book* pour accoupler des juments de la reine, s'il n'était pas traçable.

Pourtant, quand je me mis à le dessiner dans mon carnet, il me semblait presque parfait : un dos court et droit, une croupe en cœur, bien dessinée et musclée malgré son manque de gras, enfin des aplombs équilibrés, malgré un léger angle panard²⁴ aux membres postérieurs. Cela pouvait cependant provenir d'une habitude stationnaire à l'attache ou de sabots abîmés, plutôt que d'être un problème génétique.

²⁴ Un des membres postérieurs forme un angle légèrement ouvert quand l'animal est au repos.

L'encolure était large et puissante, mais elle restait gracieuse et bien plantée. Ses oreilles, courtes et mobiles, réagissaient rapidement à son environnement.

Son grand œil mi-bleu, caché par ses crins, semblait maquillé de mascara du fait d'une tache de poils noirs qui l'entourait. Son ventre, musclé et ferme, dénotait un entraînement régulier, et sa silhouette équilibrée inspirait un sentiment général de force et d'harmonie. C'était une qualité rare pour un cheval gitan, très peu d'entre eux étant entraînés aux exercices de dressage en raison de propriétaires peu adeptes des manèges ou d'une culture équestre traditionnelle...

Pour tout dire, les Gypsy Cobs étaient originaires de chevaux issus des Highlands irlandais, croisés avec des races de cobs mixtes plus rustiques, élevés notamment par le peuple tzigane. À force de trier les lignées, les bohémiens étaient parvenus à créer une race polyvalente, au corps assez fin pour tout travail en selle, quoiqu'encore rustique, et avec de bons os, pour maintenir un état de chair rebondi tout en se nourrissant de peu.

Ces chevaux étaient parfaits pour le travail de selle léger et de bât. Les Gypsy, comme on les appelait, étaient des répliques miniatures des chevaux-tambours de la reine. Gracieux avec leur crinière fabuleuse, leur robe bigarrée et le plus souvent pie, ils avaient de très longs crins et fanons, en plus d'avoir souvent un ou deux yeux bleus, ce qui leur donnait un charme totalement atypique, qui me faisait penser à leurs maîtres.

Leur nature patiente était très recherchée pour les enfants. Leur calme était légendaire, bien qu'ils soient capables de courir vite, certains d'entre eux étant parfois qualifiés de très « chauds²⁵ ».

Ils assuraient à leur propriétaire d'avoir un animal sain, en bonne santé et résistant, avec de bons pieds qui ne nécessitent aucun soin particulier en dehors d'un parage régulier des sabots tous les deux mois. Enfin, comme ils vivaient dehors à l'année longue, grâce à leur épais pelage qui ne s'affinait, comme les chameaux, qu'au début de l'été, ils résistaient à tout climat et aux intempéries.

Je ne trouvais que deux choses à redire sur cette race : sa taille relativement modeste, de moins d'un mètre cinquante au garrot, relevait plutôt du poney. C'est d'ailleurs le point sur lequel nous travaillions à les grandir à Windsor, en créant les Drum Horses de la reine, qui pouvaient se résumer à de grands Gypsy obtenus par croisement avec d'immenses Shire ou des Clydesdales aux longues pattes poilues.

Encore là, puisque Voltaire mesurait à la toise plus de seize mains²⁶ au garrot, qu'il était grand et présentait une taille peu commune pour la race, il avait pu convenir comme cheval militaire. Cela en faisait un spécimen aussi rare que précieux pour améliorer sa race – ainsi que celle des Drum Horses, auxquels il pourrait fournir beaucoup de crins.

L'autre point problématique des Gypsy était paradoxalement ce qui en faisait la singulière beauté : leurs longs crins abondants et tellement fournis, que la dermite y faisait son nid, à moins d'un

²⁵ On parle d'un cheval chaud, ou ayant beaucoup de sang (sous-entendu de sang chaud), quand l'animal est nerveux et vif dans ses réactions (comportement typique des pur-sang anglais, arabes, etc.). On dit qu'il est froid, ou doté de sang-froid, quand il est calme et lent à réagir (ce qui est typique des chevaux de trait).

²⁶ Une main correspond à dix centimètres, et seize mains à une hauteur d'un mètre soixante au garrot.

pansage quotidien rigoureux. Il était impensable de laisser ces chevaux dans des prés boueux, car à la longue, avec l'humidité, bien logée sous des crins imperméables empêchant la peau de sécher, les chairs finissaient par être attaquées et, après quelques mois de négligence, les tissus mous et les os pouvaient s'en trouver durablement affectés.

Mais en dehors de ce point qui sacrifiait selon moi l'esthétique au fonctionnel – car il était possible de tresser les crins, y compris les fanons –, c'était d'excellents chevaux. Polyvalents, ils étaient de bons compagnons pour les familles. Au pire, on pouvait se résoudre à les raser. Mais c'eût été sacrilège que de renoncer à les voir se mouvoir avec leurs longs crins, tel un nuage de soie, car lorsqu'ils trottaient ou galopaient, les chevaux gitans flottaient au milieu d'une crinière à couper le souffle, qui faisait toute leur beauté.

Voilà, j'avais noté l'essentiel des traits de caractère de l'animal. Ne me restait plus qu'à le monter. Je le sellais, et vis que ça lui était indifférent. Comme je l'avais entré dans une allée d'où Opérette ne pouvait plus le voir, il devint un peu nerveux, et elle aussi, mais rien de méchant. Je ne voulais pas les séparer trop longtemps.

Placide et soumis, ce cheval s'avéra particulièrement conciliant en reprise de dressage, car après les quelques minutes d'échauffement requises, je constatai avec surprise qu'il répondait parfaitement à mes demandes d'*épaule en dedans*²⁷, et se pliait avec souplesse tout en gardant une foulée vers l'avant conséquente. C'est qu'il était souple, l'animal!

Étant donné son gabarit de cheval lourd et compact, j'étais très étonné. Je constatai aussi qu'il cédait volontiers aux déplacements

²⁷ Figure de dressage où l'on demande au cheval d'avancer droit tout se courbant, de sorte que son épaule intérieure précède l'extérieure, une fois en piste, en vue de l'assouplir pour le travail de haute-école.

latéraux pour faire ses *appuyers*²⁸ sans présenter de résistance, ce qui était peu évident pour un cheval qui voyait si peu.

Finalement, il connaissait la plupart des figures d'école : les écuyers avaient dit vrai. Je ne voulais pas abuser de ses bonnes dispositions en exigeant trop de lui pour une première monte, mais je parvins presque à réaliser une pirouette au galop en fin de séance. Il cassa à trot peut-être par manque d'impulsion, mais bien qu'imparfaite, une telle figure était étonnante de régularité pour un cheval lourd comme lui. On l'avait dressé à l'art de la haute-école, je n'avais plus aucun doute là-dessus.

Avant de mettre pied à terre, je voulus m'assurer qu'il s'agissait bien d'un cheval-tambour. Nouant alors mes rênes aux étriers, totalement confiant dans son bon caractère puisqu'il ne demandait qu'à garder un œil sur sa jument qui nous suivait des yeux à travers les grandes baies du manège, depuis le pré, je lui fis entamer le pas militaire, sans les mains. Il céda à mon assiette, pour s'arrêter à ma demande dès que je me redressais, et il anticipait un pas dès que je mettais des jambes²⁹. Je pris grand plaisir à le chevaucher car il était facile à mener, quoiqu'un peu froid.

Certes, il manquait un peu d'avant, mais après tout, aucun timbalier ne se serait risqué à monter un cheval devançant une demande pour galoper au front! Je mis pied à terre et le dessellai vite : c'était un bon cheval. Je lui parlai doucement tandis que je le douchai, pour débarrasser ses poils de la sueur. Il continuait de lorgner sa jument, qui hennissait pour se manifester à intervalle régulier, et il lui répondait avec la régularité d'un métronome. Mais il ne

²⁸ Figure de dressage où le cheval se déplace latéralement et croise ses membres, ce qui donne l'illusion qu'il glisse subtilement vers la droite ou la gauche tout en continuant de marcher ou de trotter avec régularité.

²⁹ Mettre des jambes signifie que le cavalier donne un petit coup de talon ou fait pression sur le ventre du cheval avec ses jambes.

chercha pas à m'échapper ni ne perdit patience. J'aurais aimé moi aussi cet animal. Sa Majesté avait raison de s'y intéresser.

Finalement, quand j'eus réuni toutes mes notes, j'estimai avoir assemblé beaucoup d'informations utiles. Il me restait à les valider dès que possible auprès de militaires français, histoire de démêler le vrai du faux. Sans doute ce descriptif suffirait-il à identifier l'animal pour qu'on puisse en retracer les origines, et mes dessins feraient le reste. J'étais excité mais j'avais aussi le trac. Je n'étais jamais parti si loin de chez moi, je manquais d'expérience et j'avais peur de mal représenter la reine, ou pire, de la décevoir. Nous partîmes dès le lendemain par bateau.

Ni Sa Majesté, ni mes supérieurs, ni ma mère, ni aucun de ceux qui allaient croiser ma route aux quatre coins de l'Europe et de l'Amérique, ni même moi, pourtant prêt à tout pour l'aventure, ne nous attendions à la suite de cette histoire. Mais de tout, pour le moment je me moquais : moi, le fils de l'éta lonnier, moi le petit étudiant sans le sou, je partais pour Paris!

C H A P I T R E V

Le cheval-tambour

Je fus bouleversé par tout ce que je découvris dans la capitale. J'avais beau ouvrir grands mes yeux bleus, ils ne parvenaient pas à entrevoir tout ce qu'il y avait de trop fou, trop peuplé et trop bruyant autour de moi. C'était peu commun de voir autant d'humains, de voitures et d'animaux hétéroclites, réunis en si peu d'espace.

Je prenais le pouls de Paris, une ville dont le cœur bat comme un organe affolé, perdue dans sa grandeur et ses monuments. Sa population pressée et pédante était gonflée d'émotions et de soucis divers. Les regards vous fuyaient, que ce soit dans le faste des grandes avenues ou dans les quartiers empuantis et misérables.

J'avais, timide et quelquefois inquiet des calèches lourdes et débalancées qui me doubaient à la hâte après un bref avertissement qui me faisait sursauter. De pauvres hères qui ne pesaient presque plus rien les tiraient avec peine, enserrés dans des harnais blessants et mal ajustés. Les pauvres chevaux, aux étranges numéros gravés sur les sabots, manquaient de se tordre les boulets sur les pavés inégaux et glissants sous nos fers.

Je découvrais, mais un peu tard, la chance que j'avais eue de grandir à la campagne dans un cadre de vie libre et bohème.

François me guidait d'une main calme et assurée et me parlait fréquemment. J'obéissais de mon mieux et nous gagnâmes une énorme bâtisse en plein cœur de la capitale, qui résonnait du pas des soldats. Il semblait que nous étions arrivés et j'en étais heureux, car j'étais épuisé après cinq jours de marche. Nous nous rendîmes dans une immense cour carrée où il me dessella avant de me mettre à l'attache après un anneau de fer incrusté dans l'épais mur de la caserne. Des soldats s'approchèrent de moi, interloqués. Certains sifflèrent d'étonnement en me voyant; d'autres me tripotaient les crins; tous semblaient fascinés. J'en ignorais la raison. Je craignais le pire. Inquiet, j'écoutais, mes oreilles tournant avec le souffle de chacun.

– En tout cas, en voici un dont il faudra tirer au sort la corvée de pansage, pendant la mue! Quel tapis! conclut l'un d'eux, en soulevant mon épaisse crinière pour la troisième fois.

Ils rirent tous de bon cœur. Ils n'avaient pas tout à faire tort. Vittorio pouvait quotidiennement passer deux heures à me panser lorsque j'avais eu à marcher dans la boue, tant mes fanons s'imbibaient de tout ce qui croisait ma route.

Une heure plus tard, alors qu'il revenait d'un bureau où il s'était engouffré derrière un gradé, François semblait heureux. Fidèle à sa promesse de faire de moi un cheval militaire, il venait de me confier à un capitaine de la Garde républicaine dont j'avais attisé la curiosité.

De toute évidence, j'avais plu à ce dernier, frappé par ma beauté et mon calme placide. Il vint m'observer sous toutes mes coutures en tournant autour de moi, en inspectant un sabot puis un autre, en m'ouvrant la bouche pour examiner mes dents, en manipulant mes oreilles, mes membres ou ma crinière, tout en se battant avec

mes crins qui l'encombraient. À un moment donné, il se releva prestement, étonné :

– Mais dites-moi, il est étalon?

– En effet, répondit François en souriant.

– Hum!

– Cela vous déplaît?

Le capitaine semblait songeur et se pencha pour regarder entre mes cuisses. François semblait inquiet.

– Heu, ce serait certes un peu dommage... Mais au besoin, on peut toujours... commença François, dépité, tout en se penchant lui aussi vers mon entrejambe, à mon plus grand désarroi.

– Mais non, pensez-vous! l'interrompit le capitaine en se relevant. Ce cheval est d'un calme, ce serait inutile. Non, on ne touche à rien, d'autant que c'est plus une paire de pelotes de laine qu'autre chose, ce qu'a ce cheval-ci. Pour moi, c'est un vrai nouveau-nours, on le voit tout de suite! Je crois vraiment qu'il est parfait pour nos besoins.

François sourit, car de toute évidence, je faisais l'affaire. Perplexe quant à moi, j'avais cessé de respirer. J'ignorais à quoi avaient fait allusion ces deux hommes à propos de mes parties génitales, mais ça ne me plaisait pas. En fait, comme le capitaine n'émit plus que des sifflements entre ses dents, je commençai à craindre qu'il me trouve plus à son goût en steak.

– Vous dites qu'on pourrait déjà l'utiliser pour nos prochains défilés?

– Oui mon capitaine, aucun problème! Il peut aussi servir comme étalon pour couvrir les juments des haras nationaux, cela va sans dire. D'autant que c'est un beau spécimen. Moi, je ne reviens pas avant six mois de toute façon.

– Alors l'affaire est conclue!

Le capitaine serra vigoureusement la main de François. Je compris plus tard que j'étais le premier Gypsy Cob que cet homme voyait. Impressionné par mon imposante carrure sous mon air placide, il voulait évaluer ma race et son potentiel pour un corps de métier de la cavalerie.

François se garda bien de préciser mes origines tziganes quand on lui demanda d'où je provenais. Il mentionna vaguement que j'étais issu d'un élevage de l'est de la France tenu par d'excellents hommes de chevaux, un peu originaux, qui s'orientaient vers du Drum Horse. Il précisa aussi que mon ancien maître m'avait dressé à marcher au son des tambours.

À ces mots, le capitaine me regarda avec encore plus d'intérêt :

– Ah, comme c'est intéressant! Eh bien, s'il convient, j'en fais un cheval-tambour!

J'ignorais de quoi il parlait au juste, mais j'espérais bien ne pas finir tanné sur une grosse caisse. François semblait pourtant comblé par l'accueil qu'on me réservait.

– Et comment s'appelle-t-il?

La colle!

François ne se souvenait pas de mon nom tzigane, Xăladîtkaş, pour le moins imprononçable. Aussi, il improvisa et me nomma

Voltaire. Voulait-il rendre hommage aux débats philosophiques tenus avec Vittorio? Je veux bien le croire et j'en fus flatté. Je ne philosopherai pas en vain avec ce nom-là.

Il ne fut pas question d'argent entre eux, ou cela m'a échappé. Les deux hommes se quittèrent en excellents termes et François me fit une dernière caresse, le cœur un peu ému en me recommandant à l'oreille de « les épater tous ».

Mais déjà, on me conduisait aux écuries, tenues avec une rigueur toute militaire. Mes voisins de stalle étaient d'imposants chevaux normands à l'air peu commode, qui mesuraient bien deux mains de plus que moi. Les rations étaient confortables, les litières impeccables et les soins attentifs, mais je ne m'attendais pas du tout à travailler comme j'allais le faire ici.

C'est ainsi que j'appris à la dure le métier de timbalier.

Je fus marqué au fer dès le lendemain. Un épisode douloureux et sauvage dont je garderai un terrible souvenir, le feu de la brûlure semblant fendre ma croupe en deux. Cela me blessa si profondément que je compris que je porterais dans mes chairs le sceau de la Garde jusqu'à ma mort. C'était le prix à payer. Quelque chose me disait que si ce marquage était pour moi un traumatisme, pour Vittorio il aurait été une fierté.

Nous faisions trois heures de reprise³⁰ par jour, tournant en rond au pas cadencé, encore et encore, jusqu'à m'étourdir. Il semblait évident que les humains voulaient détacher mes épaules de mon arrière-train, tant il nous était demandé l'impossible : il fallait trotter, plié en deux, puis marcher droit, tête vers la queue, ou encore

³⁰ Une reprise est le nom donné à une séance d'entraînement équestre avec plusieurs chevaux répétant simultanément des figures de dressage en manège (grande salle couverte et ensablée).

regarder à l'opposé de là où j'allais, en galopant, tête première, vers le mur. Quelle était la logique?

Je trouvais ces exercices bien futiles. J'en avais la nausée, presque le mal de mer, à force de me tourner, de me contenir, d'avancer en crabe, en gardant la tête basse, puis haute, avec un air fier, puis soumis et enfin mis en boule. Ça s'appelait la Haute-École. Je n'osais même pas imaginer la basse...

D'un naturel accommodant, je ne me choquai pas de ce qui m'était demandé. Je savais que ces humains-là, je ne pouvais pas les dresser comme je l'avais fait avec mon maître, en mon jeune temps. Ici, il n'y avait pas place à la négociation.

Pour me donner du courage, je repensais donc à Vittorio qui avait toujours rêvé d'être à ma place. J'avais comme but de lui montrer un jour ce dont j'étais capable.

J'exécutais mes exercices volontiers et si mes muscles endoloris me faisaient souffrir et la tête me tournait, je gardais confiance en mon cavalier, qui s'arrêterait sans doute de lui-même avant que je m'effondre.

Après quelques semaines à ce régime, je retrouvai toute ma souplesse et commençai à me forger une musculature qui m'étonnait moi-même. Le dressage n'était rien d'autre qu'une sorte de yoga pour chevaux.

Je prenais goût au culturisme?

Avec ces miroirs placés aux quatre coins du manège, le narcissisme semblait de rigueur chez les militaires. Alors, à tourner en rond et faute de distractions, je guettais le frère poilu qui croisait ma route à chaque traversée du manège : « Arrêt en A. Saluez. » Ah tiens, c'est moi!

Les oreilles pointées vers le miroir, je me regardais, amusé : c'est vrai que j'avais tout d'une pelote de laine!

Ce qui était très drôle, c'était ces recrues de cinq ans, de jeunes anglo-normands alezans, qui prenaient ombrage du miroir et l'attaquaient dès leur première sortie. Difficile d'imaginer le cheval comme un être intelligent, quand on voyait ces yearlings³¹ courir à l'épouvante parce qu'un cheval leur donnait rendez-vous sur chaque mur!

J'appris un jour que notre intelligence équivalait à celle des chats et des chiens, mais pas à celle des singes – le double de la nôtre –, ni encore à celle des dauphins, qui doublait la leur, ni bien sûr à celle des humains, de loin la plus élevée. Mais ce n'était pas une garantie non plus.

Les exigences de précision de ces longues journées de minutie militaire ne m'épargnaient pas. Je travaillais dur, j'étais souvent épuisé. De plus, je vis bientôt que l'on était plus dur avec moi qu'avec ces autres chevaux d'arène qui, bien que musclés, avaient l'air d'automates au regard vide. Il semblait que l'on me destinait à tout autre chose et mon cavalier, le capitaine qui m'avait accueilli, exigeait de moi toujours plus de concentration. Je compris bien vite pourquoi.

Un jour, il cessa de tenir mes rênes et me fit marcher de plus en plus souvent à la voix. J'étais désormais guidé par des rênes attachées aux étriers, car la marge de manœuvre pour tourner se rétrécit de beaucoup. J'avançai d'abord timidement, car cette technique et l'équilibre qui en découlait me forçaient à tenir ma tête

³¹ Un cheval est appelé « yearling » pendant sa première année de vie.

basse. Peu à peu, je pris de l'assurance et bientôt, on me fit marcher avec des tambours.

J'en avais plein les oreilles mais j'étais fier!

Désormais dévolu à porter les timbaliers ouvrant la marche militaire lors des défilés, une tâche exigeante et noble, je prenais mon métier à cœur. Les mains de mon cavalier étant occupées à tenir ses baguettes, l'enrênement fixe aux étriers ne me permettait aucune initiative. Mes oreilles devaient faire tout le travail, en triant parmi les basses et les résonances les quelques mots d'encouragement de mon écuyer. Je me soumettais, attentif à chaque demande, afin de bien faire.

Je dus répéter, encore et encore, au pas, au trot puis au galop, toujours avec les tambours sur le dos, chacune des figures d'école : voltes, serpentines, demi-voltes, pirouettes, cercles sur une, sur deux puis sur trois pistes³², départ au galop depuis l'arrêt, puis arrêt depuis le galop, le tout avec toujours plus de souplesse, d'écoute, de pression... mais de moins en moins d'oreille!

Je n'étais pourtant pas malheureux et nos journées structurées et studieuses forgeaient nos caractères à une soumission complète, tout en nous gardant concentrés. Cette vie laborieuse me rassurait. J'aimais savoir ce que l'on attendait de moi, et ici, on me demandait toujours la même chose. J'y répondais avec application.

J'avais été profondément troublé d'avoir dû quitter Vittorio. J'avais désormais besoin de repères et de stabilité. Je m'étais persuadé, pour me rassurer, que si mon cavalier était pleinement satisfait de moi, je serais pour toujours à l'abri des imprévus. Je m'en voulais un peu d'avoir manipulé mon ancien petit maître pour lui

³² On dit qu'un cheval travaille sur deux pistes quand l'alignement de ses membres est légèrement décalé, comme s'il marchait en crabe en suivant deux sentiers parallèles. Cela l'assouplit.

apprendre les bonnes manières. Peut-être m'avait-il donné à cause de mon caractère? Je ne voulais pas refaire la même erreur car, de toute évidence, vouloir nous mettre sur un pied d'égalité l'avait détaché de moi. Je devais désormais pleinement satisfaire les besoins des humains. J'espérais donc qu'en travaillant sur moi, je contrôlerais ma vie pour n'être plus rejeté.

Les jours passèrent dans une relative quiétude malgré ce dépassement quotidien de moi-même. Pourtant, un détail me chagrinait. J'avais beaucoup de difficulté à « lire » mes compagnons de dressage, tous ces chevaux de cavalerie devenus automates dans cet environnement rigoureux. Ils me faisaient penser à des zombies aux yeux creux, répétant et répétant leurs manœuvres sans la moindre émotion, ce qui me perturbait beaucoup. Je me sentais démuni, ne pouvant communiquer avec eux malgré mes tentatives de capter leur attention du regard ou des oreilles, vu qu'ils ne me répondaient pas. Dieu savait pourtant que les chevaux étaient d'habitude des êtres sociaux, prévisibles et grégaires qui ne demandaient qu'à communiquer entre eux. Mais là, ces chevaux avaient été traumatisés et y avaient perdu toute flamme, ou j'avais affaire à une race sous tutelle coupée de ses racines, dont les comportements déviants étaient imprévisibles et éloignés de leur nature première.

En caserne, nous étions donc gardés dans une telle captivité que notre communication s'en trouvait grandement affectée et nous ne parvenions plus à nous comprendre. J'avais le cœur en berne de voir certains compagnons se balancer ainsi d'une patte sur l'autre des jours durant. L'ennui et la détresse suscités par ce confinement étaient tels qu'ils ne pouvaient alors plus se débarrasser de ce tic, ce qui contaminait parfois les autres chevaux par mimétisme.

En dehors des reprises, nous étions confinés au repos quinze heures par jour dans nos boxes, au lieu des cinq heures que nous

aurions consacrées à l'immobilité à l'état sauvage. Autant dire que nous avions envie d'exploser une fois libres! Pourtant, il nous fallait rester sages et patients sur les chaînes dans l'allée quand on nous sortait du box. Et rester calme lors du pansage, au montoir ou en manège. Si les humains avaient vécu ce qu'ils nous imposaient, ils n'auraient même pas tenu un seul jour en box. Donc, patienter et attendre que je ne sais quoi arrive un jour et donne un sens à nos vies était à cette époque notre seule perspective. Et c'est ce qui, en effet, arriva.

Quand la guerre frappa durement le pays quelque temps après mon arrivée à la caserne, le front me fut étrangement épargné. Contrairement à la plupart de ces pauvres compagnons d'écurie qui, si musclés qu'ils étaient, devinrent bien vite de la chair à canon, j'étais considéré comme une monture militaire précieuse en raison de mon dressage spécifique de cheval-tambour. Aussi le capitaine, qui avait un faible pour moi (entendez par là qu'il me chevauchait quotidiennement deux heures, au lieu d'une), fit tout son possible pour retarder mon départ pour le front. Mais avec l'hécatombe qui tombait de partout, il ne put me retenir plus longtemps, pas plus qu'il ne pouvait rester lui-même à Paris.

On m'envoya donc sur le front de l'Est. J'allais y jouer un rôle plus médiatique que courageux, en paradant vainement après le plus gros des combats, dans des villes saignées à blanc, pour remonter le moral des troupes, exsangues, et de la population, résignée. Je fus cependant détaché deux fois pour ouvrir le pas à un régiment en partance pour le front. Quelles horreurs je vis là!

Tandis que j'approchais d'un lieu sordide où flottait dans l'air une odeur de charogne qui ne me disait rien qui vaille, les canons se mirent à m'assourdir au point que le tambour qui battait sur mon dos me sembla aussi anecdotique que lointain.

Autour de moi, les corps des blessés et des morts, ramenés à la hâte et parfois pêle-mêle sur la charrette de l'infirmier, résonnaient de lamentations épouvantables. J'aidais l'infirmier à les ramener au dispensaire, dressé à la hâte en retrait. Le pauvre homme démuni qui les soignait avec quelques mots vides ne s'attardait presque plus aux vivants, et était sans émotion pour les morts.

Je me souviens surtout des corps des chevaux qui jonchaient les champs, parfois éventrés, quelquefois en détresse, mais jamais pour bien longtemps. La pluie de projectiles qui s'abattait sur nous nous faisait battre en retraite et ce qui avait été gagné le matin était perdu l'instant d'après.

Je n'oublierai jamais ce que je vis dans ces campagnes dévastées, toutes ces absurdités coûteuses en chair humaine et animale, pour un champ, une rivière ou un pont gagné sur l'ennemi, puis cédé deux jours après. La guerre était à mes yeux un monstre avide de sang, une partie d'échecs insoluble dont la cause était perpétuellement vaine, et l'appétit, insatisfait. Je survécus, je ne sais comment, à l'une des plus terribles batailles de cette guerre : je fus le seul cheval-tambour rescapé de Sedan. Mais à vrai dire, cela avait été si cauchemardesque, des pyramides de corps dans des étangs de sang, que j'en avais perdu toute mémoire. Mais j'en rêvais parfois la nuit.

Ce sont sans doute les propos rapportés par un lieutenant français que j'entendis un soir pleurer comme un enfant, qui me marquèrent le plus. Traumatisé et tremblant, je l'entendis rapporter de terribles faits à un camarade de régiment qu'il avait miraculeusement retrouvé, et qui se trouvait en charge de me guider durant le jour, tandis qu'en ambulance digne de ce nom, je tirais les convois de blessés et de morts.

Le pauvre Philibert avait péniblement survécu à la terrible hécatombe du « camp de la Misère », qui survint non pas pendant, mais plutôt après la bataille de Sedan. Il lui raconta en hoquetant qu'il ne parvenait plus à trouver le sommeil depuis tout ça, tant ses nuits étaient agitées des cris et des horreurs qu'il y avait connus. J'appris ainsi que sur une minuscule presqu'île, 80 000 hommes et des milliers de chevaux de l'armée française en reddition avaient été parqués ensemble, sans abri, ni eau, ni vivres, avant d'être abandonnés à leur triste sort. Personne ne venait les évacuer, et tandis que les soldats ennemis les tiraient comme des lapins dès que quelqu'un tentait de fuir, hommes et chevaux s'étaient entredéchirés pour survivre.

Ils passèrent de longues journées ainsi, sous des averses de pluie continues, se débattant, se combattant, pour s'extirper d'une boue omniprésente qui les rendait tous fous. Livrés aux mains de l'armée bavaroise qui les tenaient captifs depuis la reddition, ils subirent la vengeance de ceux-ci après les lourdes pertes que les Prussiens avaient subies à Bazeilles aux mains des Français. Leur vengeance fut d'autant plus terrible qu'ils se contentèrent d'être les spectateurs indifférents au plus terrible des chaos, celui d'une guerre pour la survie entre humains et animaux.

Durant ces journées terribles, les chevaux affamés s'étaient débattus jusqu'à parvenir à se détacher puis se regrouper en hordes, retrouvant du même coup leur instinct grégaire afin de survivre face aux hommes. Désespérés, ils chargeaient les humains pour les chasser des rares endroits où il restait quelques brins d'herbe, le sol de la presqu'île n'étant plus que boue. Les hommes qui tentaient de faire un peu de feu pour se réchauffer, brûlèrent vainement chariots et selles, mais l'eau détrempait tout. Les soldats vainqueurs qui se tenaient de l'autre côté de l'île les écoœuraient en leur montrant leurs vivres et en tirant à vue.

Alors, les hordes de chevaux désespérés percèrent les rangs des bataillons de soldats qui n'avaient même plus de chaussures, pour se disputer tout espace et accéder à l'eau de la Meuse. Celle-ci étant malheureusement déjà contaminée par les corps des soldats tombés plus tôt en amont, cela entraîna des vagues de dysenterie mortelle. Les cadavres des hommes et des chevaux s'accumulèrent en tas sur cette terre maudite.

Bientôt, les survivants prirent en chasse les chevaux pour les manger, mais leur viande s'avéra infecte, sans feu nourri ni sel. Si bien que les humains continuaient de mourir tandis que les derniers chevaux résistaient de leur mieux, confrontés aux couteaux. C'est dans des nuées de cavalcades endiablées écrasant tout sur leur passage, que les deux camps s'affrontèrent pour survivre, au grand bonheur des Prussiens spectateurs. Le restant des troupes ne fut évacué que plus tard, après que la nature et le désespoir des survivants eurent fini leur œuvre.

Humains et équidés s'étaient affligé de si lourdes pertes qu'en plus des épidémies qui galopaient, on ne parla plus du camp de la Misère que comme d'un tableau vivant de l'apocalypse. D'ailleurs, ceux qui furent témoins de ce qu'il était advenu des restes de l'armée française sur cette presqu'île ne furent plus jamais les mêmes.

Évidemment, l'écoute de ce terrible témoignage me laissa profondément meurtri. Je comprenais peu à peu que les hommes formaient une espèce animale qui avait beau être plus intelligente, plus technologiquement développée et donc bien supérieure aux autres en force, ruse et moyens, elle n'en était pas moins folle, car elle courait continuellement à sa perte. Il ne nous serait jamais venu à l'esprit de nous faire subir massivement tant d'horreurs. Êtres profondément grégaires, nous savions vivre ensemble selon une hiérarchie dictée par la nature, en harmonie avec les lois de ce monde.

De mon point de vue, quoi que ce soit paradoxal, en perdant son statut d'animal, l'humanité avait beaucoup perdu au change...

À force d'écouter les propos de soldats toujours plus désespérés chaque soir, tout en tentant d'éviter les canons durant la journée, je comprenais que c'était ceux qui avaient subi les pires atrocités qui se révélaient étrangement les plus humains. Ainsi, le lieutenant Philibert, qui taisait les détails de sa propre histoire au camp de la Misère, prenait grand soin de moi. Je sentais bien qu'il avait quelque chose à se faire pardonner.

Quoi que ce fût, il me brossait le soir avec patience et minutie pour démêler mes crins cassés par les terribles conditions du front, sur mon pelage couvert de boue, de branchages et même parfois de sang, crins tellement emmêlés que je me demandais pourquoi personne encore n'avait eu l'idée de me raser. Mais après le départ de son ami, qui mourut trois jours après lui avoir relaté son histoire, Philibert ne parla plus qu'à moi. Il me disait en boucle :

– Toi, tu vas vivre. Hein? Toi, tu vas vivre! Dis, tu vas vivre pour tous les autres!

Il me pensait longuement la nuit au clair de lune, souvent sous la pluie, tandis que les autres dormaient.

Un matin, très tôt vers l'aube, alors qu'il pleuvait encore et qu'il faisait le guet, ce pauvre soldat voulut me déplacer pour m'éviter la boue aux sabots. J'avais les paturons en sang après des jours de marche dans la glaise. Lui-même n'avait presque plus de chaussure au pied droit et je faisais de mon mieux pour ne pas blesser ses orteils bleus par le froid, qui dépassaient d'une chaussette émiet-tée dont il ne resterait bientôt plus rien. Il me mena juste quelques mètres plus loin et m'accrocha à un semblant de barricade, pour me harnacher tranquillement. Mais quelques minutes plus tard, le

chariot qui contenait l'artillerie lourde et que je tirais avec peine depuis plus de douze jours, vola à ma droite en éclats sous un boulet de canon.

Philibert fut tué sur le coup. Enfin, je suppose, car il se désintégra d'un coup. Quant à moi, je pris la fuite non sans une bonne balafre au flanc, car les barbelés s'étaient presque incrustés dans mon corps sous l'impact.

Je galopai un bon moment, complètement sourd après la détonation. Lorsque je me fus calmé, je constatai enfin qu'autour de moi, tout n'était que désolation. Nulle herbe, nul pré, nul bâtiment, nulle vie : il ne semblait rien rester sur cette terre, hormis la boue.

Je voulus revenir sur mes pas mais fus rattrapé en chemin par des soldats trop heureux de trouver un cheval. Ils avaient faim et n'auraient pas dit non à un festin leur tombant du ciel : ça se voyait à leurs yeux, à leurs mains tremblantes et à leur haleine aigre d'hommes à jeun depuis longtemps. Dans ce contexte, le miracle tombé du ciel, je comprenais que c'était moi.

Ces hommes s'excitaient et salivaient à l'idée de me cuisiner. Leur plus grand souci était de m'assaisonner, à ce que j'entendais. Pourtant, leur officier vint m'observer de plus près. J'étais blessé, donc je ne bougeai pas. Et alors qu'ils insistaient, il refusa tout net que l'on « m'apprête », ainsi que le suggéraient ses hommes. Je ne dus ma survie qu'à mon marquage au fer qu'il frota de ses manches sales et trempées. Il vit aussi ma blessure, mais il ne dut pas la juger si profonde, car au grand dam de ses soldats dépités, il décida de me porter à un autre régiment en poste au sud-ouest près de Dijon, où était attendu un commandant d'un jour à l'autre. Nous fîmes trente kilomètres dans la nuit. Comme je perdais un peu de sang et que mes paturons me blessaient, je boitais sévèrement quand nous

arrivâmes. Mais j'endurais ma peine, car les hommes autour de moi souffraient tout autant. En vérité, leurs visages décharnés aux traits tirés m'incitaient à me faire très discret.

Quand le commandant arriva, j'appris qu'il n'avait plus de cheval, le sien étant mort à la suite d'une blessure qui s'était infectée. Ce fut lui qui me recousut le flanc assez adroitement ce soir-là en me faisant quelques points avec un peu d'alcool, carrément sous sa tente, à la lueur faiblarde d'une bougie. J'étais trop faible pour lui donner du fil à retordre. J'étais résistant à la douleur et d'une patience d'ange, ce qui me valut son respect. Il s'étonna de ma gentillesse et me donna, après l'avoir cherché partout comme de l'or, un quignon de carotte – denrée rare en ces temps de guerre.

L'officier qui m'avait amené reçut en échange trois cageots de topinambours et glissa un pli dans sa veste dont je n'ai jamais su le contenu. Il repartit « enchanté » de son échange. Je pigeai quant à moi que je ne valais plus grand-chose sur le marché noir. Je lui étais cependant reconnaissant de ne pas m'avoir laissé finir sous la dent des soldats.

C'est sûrement cet enchaînement de circonstances qui me valut en tout cas de survivre au restant de la guerre, malgré nos échauffourées quotidiennes en butte aux Prussiens. J'étais sous la selle d'un homme sage et avisé, qui appréciait par ailleurs mes qualités équestres et qui faisait preuve d'une volonté de fer sur le front comme ailleurs.

J'avais en fait rejoint des bataillons connus pour former l'armée des Vosges, laquelle tenait campagne contre les Prussiens comme personne d'autre ne le fit de toute la guerre.

Mon nouveau maître était un grand homme de guerre et un habile stratège. Au contraire des postes abattus que j'avais

fréquentés jusqu'à présent, les bataillons où j'évoluais désormais avec fierté se targuaient d'être encore et toujours victorieux, car ils n'avaient jamais cédé devant l'ennemi.

Je n'appris que plus tard que cet homme avait joué un grand rôle pendant la guerre, bien que je ne me souvienne que de son prénom, aux consonances similaires à celles de mes anciens maîtres roms. Il se nommait Giuseppe. Souvent, il me parlait italien quand nous traversions la ville; et si des bousculades ou des tirs troublaient notre quiétude, il savait me rassurer.

J'admirais le courage de cet homme qui avait toujours un bon mot pour un soldat souffrant ou héroïque, afin de le remercier et de l'encourager à tenir bon. Je crois que je fus son seul plaisir tout le temps que dura notre compagnonnage, car il me confia un jour, peu avant que la vie nous sépare, « être heureux d'avoir trouvé un cheval hors norme pour finir une sale guerre qui l'était tout autant³³ ».

Quelques semaines plus tard, alors que la guerre semblait perdre de sa vigueur et que peu à peu tous s'y résignaient, y compris certains parmi nous, il y eut cet accident. Mon monde se rétrécit soudain de moitié, mais devant tant d'horreurs, ce fut presque un soulagement.

³³ Voltaire fait référence à nul autre que le commandant Giuseppe Garibaldi au courage légendaire, qui a su tenir la ville de Dijon jusqu'au bout malgré Sedan, et que Victor Hugo salua ainsi à l'Assemblée nationale du 8 mars 1871 : *De toutes les puissances européennes, aucune ne s'est levée pour défendre cette France qui, tant de fois, avait pris en main la cause de l'Europe [...], pas un roi, pas un état, personne ! [...] un homme est intervenu, et cet homme est une puissance. [...] Il est le seul des généraux français qui ont lutté pour la France, le seul qui n'ait pas été vaincu. [...] Il y a trois semaines, vous avez refusé d'entendre Garibaldi. [...] Aujourd'hui vous refusez de m'entendre. Cela me suffit. Je donne ma démission.* (V. Hugo, *Actes et paroles*, t. II : *Pendant l'exil, 1852-1870*, Paris, J. Hetzel/A. Quantin, p. 219-221.)

Un jeune fantassin avait tiré près de moi une salve par mégarde après avoir mal apprêté son fusil, si bien qu'un éclat de métal me fit perdre l'œil droit. La jeune recrue, qui n'avait pas 16 ans, en pleura pendant des heures, ne sachant comment s'excuser auprès du commandant. Je devins nerveux, d'autant qu'aucun soin n'était possible. J'avais vu tant d'horreurs, que les diviser par deux faisait quelque part mon bonheur.

– Un cheval borgne ne peut qu'être ombrageux. C'est terminé pour lui : qu'on réforme ce pauvre cheval, avant que toute sa beauté en soit définitivement gâchée, conclut à regret mon commandant.

Et c'est ainsi que pour moi, sans autre coup d'éclat, la guerre cessa. Détaché de mes fonctions, je servis simplement à ramener à Paris un convoi de vétérans blessés. Placé dans les traits aux côtés d'un gros belge, rescapé tout comme moi, de cette guerre insensée qui nous avait coûté si cher, à nous les chevaux. Giuseppe était du voyage car il avait d'intenses tractations à mener à Paris.

Comme j'y voyais très mal, mon commandant fit un dernier geste pour moi. Il tint à m'escorter lui-même jusqu'à la Garde républicaine, où il souligna ma bravoure auprès de l'intendant de garde, qui n'en revenait pas. Croiser un tel homme venu lui porter en mains propres un cheval éborgné et couvert de cicatrices était inexplicable.

Giuseppe, en parfait gentleman, exprima vivement ses regrets pour mon œil, sachant mes qualités équestres, devant un intendant muet comme une carpe, qui n'y comprenait rien. Puis faisant claquer ses bottes, mon commandant prit congé car on l'attendait, et un tel détour était un luxe dans son emploi du temps serré. Je lui sentis soudain l'âme en peine au moment de me quitter, pour une

raison que je ne compris pas tout de suite. Il se contenta de me glisser gentiment, en italien :

– *Tutto va bene, il mio cavallo...*

Avant d'ajouter dans sa barbe, tout en me tournant tristement le dos :

« *Ma che peccato, nonostante tanta bellezza³⁴!* »

Puis il m'adressa un petit salut du chef que je ne saisis qu'à demi, et encore, en penchant fortement la tête pour tenter de le suivre de mon œil gauche. Puis il disparut hors de mon champ.

Voilà. J'étais donc destiné à voir partir mes maîtres les uns après les autres, et personne ne voulait vraiment de moi.

Quand on voulut me déplacer d'une cour à une autre, comme je me heurtai à tout obstacle sur ma droite, il apparut clairement que je n'y voyais plus assez.

L'intendant resta perplexe. Que faire d'un cheval qui rentre dans les murs? Ce n'est pas si aisé à manier. Il me mit donc au box où je pus au moins me reposer. Mais l'écurie étant complètement vide, il y avait une étrange atmosphère. Où étaient donc passés mes compagnons d'infortune? Et les soldats de la caserne?

Je profitais du calme et d'un bon box, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des mois, pour apprivoiser mon nouvel état de cheval borgne et tenter d'améliorer mes repères spatiaux.

J'essayais de me diriger tant bien que mal et je remarquai que mon ouïe s'affinait. J'étais de plus en plus alerte et je secouais souvent la tête, parce qu'ainsi, les sons ambiants me parvenaient mieux.

³⁴ *Tout va bien, mon cheval. Mais quel dommage, malgré tant de beauté!*

J'apprenais peu à peu à compenser mon handicap, que j'espérais pouvoir cacher afin de me tenir prêt à servir d'autres soldats, et à reprendre la haute-école, ou tout carrousel, afin d'être à la fois utile et bon pour quelqu'un. J'avais le besoin urgent de servir car je craignais la suite si ce n'était plus le cas.

Sept jours plus tard, j'étais conduit au marché à bestiaux. L'armée manquait cruellement de fonds pour ses vétérans estropiés. Alors moi, comme tant d'autres, je devais faire ma part pour cet « effort de guerre » dont tous se plaignaient tant.

C H A P I T R E VI

Paris

1^{er} mai 1885

Le voyage n'avait pas été des plus confortables. D'abord, j'avais le mal de mer. Un fait que j'ignorais jusqu'ici. Ensuite, le temps orageux et la houle n'avaient en rien adouci les conditions maritimes. J'avais été malade tout au long.

Pour un voyage d'une matinée, me direz-vous, ce n'était pas grand-chose. Mais pour moi les conséquences étaient autres : je craignais déjà d'avoir à me rendre jusqu'au Canada. Une semaine de voyage au long cours sur un paquebot géant m'achèverait à coup sûr!

Navail fumait la pipe, impassible, tandis que moi, je vomissais mes tripes. Une fois sur la terre ferme, j'allais mieux. Mais ce fut au tour de Navail d'être malade. De toute évidence, il avait mangé sur le bateau un sandwich avarié, et il dut faire arrêter la diligence trois fois, de Calais à Paris. Bref, le voyage fut pénible, de Londres jusqu'à la capitale.

À Paris, Navail descendit au même hôtel que moi, mais il me dit bien vite qu'il était attendu chez une sœur et que nous nous retrouverions le lendemain à l'hôtel dès huit heures du matin, pour

commencer l'enquête. En attendant, malade comme il l'était, il préférait retrouver de la parenté pour voir éventuellement un médecin.

Comme cet homme était étrange... J'acquiesçais bien volontiers : j'aurais au moins mon après-midi tout à moi, à Paris.

– Vous pourriez sans doute en profiter pour visiter la Garde républicaine, me glissa-t-il rapidement. Et nous avancer un peu dans l'affaire qui nous occupe.

– Ah... euh, vous ne venez pas avec moi auprès de ces officiels? bredouillai-je.

– Je vous en crois capable à présent. Et ce sera votre baptême du feu, et nous vous avons suffisamment bien préparé. Voyons de quoi vous êtes capable, nous ferons le point ici-même demain matin. Peut-être une simple prise de rendez-vous pour gagner du temps auprès d'un quelconque officier serait une bonne chose. Je doute que vous trouviez vraiment grand-chose en une journée, marmonna-t-il.

J'étais piqué; aussi planifiai-je immédiatement de trouver toutes sortes d'indices importants ce jour-là, histoire de l'impressionner.

Je n'étais pas fâché qu'il me laissât tout seul jusqu'au lendemain.

Il me remit deux plis officiels de Sa majesté, ainsi qu'une petite bourse. C'était un laissez-passer, une recommandation de sa Majesté et un peu d'argent.

– Tel que convenu. Faites-en bon usage, ajouta-t-il.

Et avant de me tourner le dos pour partir, il précisa :

– Et étonnez-moi donc, Silver-Lave, qu'on en finisse rapidement avec cette affaire de bourrin dont vous êtes l'expert. Et dans un

français parfait je vous prie! Vous êtes désormais apte à toute conversation soutenue, avec tout ce que nous avons travaillé, précisait-il une dernière fois.

Comme cet homme était désagréable! Je compris qu'il se moquait bien du sujet de notre mission et qu'il me méprisait assez. Alors, pourquoi était-il là?

Ah ça, c'était un bon professeur de français, j'avais repris presque tous mes moyens – et mon éloquence – grâce à ses cours particuliers en session intensive. Mais je fus soulagé quand il eut tourné les talons et que j'investis enfin la petite chambre coquette qui m'était louée dans un hôtel familial du quinzième arrondissement de Paris. Il avait été choisi pour sa proximité de tout car il était situé non loin de la Garde républicaine. Comme j'étais ravi d'être seul!

Puis très vite, me rendant compte que j'étais cette fois au pied du mur, dans un autre pays, et que j'allais devoir mener enquête en représentant la reine, dans une langue étrangère, j'eus le trac. Une fois seul, j'eus toute la difficulté du monde à sortir de ma chambre en matinée.

Qu'à cela ne tienne, une fois que j'eus commandé mon premier repas dans un petit bistrot à proximité de notre hôtel de la rue du Commerce, égayé par un bon vin, je m'enhardis davantage pour mener cette enquête en reprenant du poil de la bête.

Je m'étais régalié d'un bon gigot d'agneau et d'un fameux bordeaux, ce que je n'avais jamais dégusté jusqu'ici. Quelle jouissance! Finalement, être en France avait soudain du bon, et me faire dire *Monsieur* par un maître d'hôtel parisien m'avait ragailardi.

J'optai tout de même prudemment pour une sieste avant de me rendre à la caserne, lorsqu'en rentrant à l'auberge, je manquai heurter une charmante jeune femme, qui me sourit en me tendant ma casquette qui était tombée. Elle était fort belle et me plaisait beaucoup, ses longs cils battant ses joues fraîches et blanches comme une porcelaine. Tout à fait mon type. Espérant qu'elle aime malgré tout les roux, je tentai ma chance en cherchant à réunir mes esprits :

– Feriez-vous une *manche* avec moi?

Elle eut un air si surpris en regardant mon manteau que cela me donna à penser que quelque chose clochait. Je reformulai :

« Nous promenons-nous? »

Elle rit alors, comprenant mieux ma tentative, mais je sentis son embarras et elle déclina l'offre.

Ne voulant surtout pas la mettre en peine, je la saluai tout bas, la laissant partir avec regret. Je compris aussi que l'alcool m'avait quelque peu échauffé.

Je voyais sa taille menue se balancer avec grâce tandis qu'elle s'éloignait. J'en retins deux choses : tout d'abord, mon accent anglais pouvait m'être utile en terre étrangère pour compenser quelque manque de vocabulaire, quoique sûrement très indélicat par moments; d'autre part, je sentais l'attrait du papillonnage rendu possible à Paris auprès de toutes sortes de fleurs... J'étais enivré.

Je commençai donc par faire une petite heure de sieste, histoire de dégriser, et c'est à 14 heures précises que je franchis le pas de la porte de la Garde républicaine, munie du laissez-passer que m'avait remis Navail.

Je reconnus instantanément l'odeur douceâtre des écuries et l'ambiance poussiéreuse des manèges. Je traversai les bâtiments où un jeune sergent me conduisit jusqu'à ses supérieurs. Je serrai nerveusement le laissez-passer de Sa Majesté dans le repli de ma redingote, lequel exposait brièvement l'objet de sa requête, et une demande d'autorisation pour accéder aux registres de cavalerie.

Je fus reçu avec froideur par un capitaine qui de toute évidence n'aimait guère mon accent anglais. Je cherchais mes mots, légèrement intimidé car je ne m'étais pas préparé à être battu froid malgré mon sauf-conduit.

Bien sûr, l'histoire du cheval me semblait un peu trop rocambolesque pour que je l'expose d'entrée de jeu au capitaine. J'aurais passé pour un fou. Aussi je m'en tenais à quelques informations sommaires après avoir présenté le laissez-passer de Sa Majesté, qu'il prit à peine le temps de lire. Je lui présentai ensuite mes croquis de l'animal. Ils étaient assez détaillés quant au marquage de sa robe, présentée de face comme de profil. Le capitaine ne dit tout d'abord pas un mot, puis se releva de son bureau pour me tendre la main avant de m'éconduire. Il ajouta simplement :

– Désolé, je ne connais pas ce cheval, il n'est pas de la Garde.

L'exaspération me gagna d'avance mais je luttai pour la contenir.

S'il avait pris le temps de regarder correctement les croquis présentés, il aurait reconnu le marquage qui discréditait son propos. Mais je pris un ton aimable et fis de mon mieux pour exposer, dans un français diplomate, tous les détails de ma requête. Je précisai que le cheval avait dû passer par la Garde autour des années 1871, avant d'être vendu aux enchères, sans doute réformé après la perte de son œil droit.

C'était selon moi la seule explication possible au fait qu'un cheval militaire se retrouve vendu sur un marché à bestiaux.

– Je regrette, Monsieur, ce ne sont pas nos pratiques. Les chevaux de la cavalerie française qui ont survécu au front sont honorés comme nos vétérans, pas vendus au poids pour finir en vulgaire rôti.

Son ton était cinglant. De toute évidence, ce Français était piqué au vif par mes propos. Hésitant, je tentais de m'expliquer sur le fait que je ne voulais en aucun cas juger leurs pratiques, mais cela ne fit qu'enliser nos positions.

Alors, je voulus résumer rapidement le parcours de ce cheval formé chez eux, désormais à Windsor, après avoir été capturé au Québec, mais je vis sa moustache, tirée à quatre épingles, s'entortiller à mes propos. Je compris qu'il prenait le tout pour une histoire à dormir debout. Mais il resta (presque) courtois.

– Quelle histoire! C'est tout à l'honneur de votre reine de s'enquérir d'un tel cheval. Mais à ma connaissance, aucun timbalier de la Garde n'a été rapporté ni emporté, au Québec... depuis des siècles. Nous ne sommes plus en guerre, mon cher.

Je sentis à son ton ironique tout son mépris.

Voilà, on y était : mon pays en entier et moi-même étions en procès d'intention. Ces Français, ce qu'ils pouvaient être pédants...

– Capitaine, repartons sur de bonnes bases. Je ne veux manquer de respect à personne, ni vous faire perdre un temps précieux avec cette histoire. Elle est dure à suivre, mais c'est sans doute ce qui explique que la reine s'investisse autant pour comprendre la valeur de ce cheval peu ordinaire. Nous voudrions retracer ses origines, car selon nous, la Garde peut le savoir pour l'avoir recueilli puis

formé autrefois. Ma présence vise juste à vérifier un parcours qui nous semble tout aussi étonnant. Et pour l'avoir moi-même observé, je vous jure qu'il porte bien le sceau de la garde sur la fesse droite.

Je craignais que mon insistance ne mène au quiproquo et à un énième incident diplomatique, mais à mes derniers mots, le capitaine s'anima soudain :

– À droite, dites-vous ?

Sa vive réaction me prit de court. Je lui montrai encore mes croquis.

– Affirmatif, mon capitaine, répondis-je, conscient qu'un ton neutre doublé d'une concision de subalterne le flatterait.

– Remontrez-moi vos dessins, je vous prie.

Je m'exécutai de bonne grâce.

– Hum, c'est bien nos armoiries. Mais ce cheval aurait plus de 16 ans aujourd'hui... Cela me semble impossible!

– Je le crois en effet, mon capitaine.

– Savez-vous son âge?

– Sa dentition m'indique qu'il a entre 15 et 20 ans. Seize ans me semble plausible, mon capitaine.

– Nous marquons à gauche depuis 1870 ans pour des raisons pratiques : nous avons changé de modèle de travail³⁵ à cette époque. Quand nous enfermions les chevaux dans l'ancien appareil

³⁵ Système de contention des chevaux et du bétail qui ressemble à un enclos en métal ou en bois très étroit, permettant notamment de ferrer et de parer équidés et bovins.

de contention, il leur arrivait de pouvoir ruer du postérieur droit. Cela a manqué tuer un de nos hommes à l'époque, nous avons réglé le problème en changeant la conception de l'appareil et le côté de marquage pour les droitiers.

– Hum... Voltaire aurait donc 16 ans, fis-je, songeur.

– Voltaire, dites-vous?

– Oui, c'est le nom que lui donne une cavalière qui jure l'avoir reconnu chez nous à Londres il y a quelques mois, après l'avoir fréquenté en 1881 à Paris.

– Ça ne me dit rien. Et c'est un nom curieux, pour un cheval militaire.

L'homme prit un air songeur avant de poursuivre :

– Écoutez Monsieur, rares sont les chevaux militaires rescapés de la dernière guerre. Les cheptels d'élevage en ont pris un sacré coup avec ce conflit sanglant qui nous a tous ruinés, puis la famine mémorable de l'hiver 1881. Les chevaux ont nourri une partie de la population quand nous n'avions plus rien. Alors, je serais moi-même curieux de connaître cet animal, s'il est toujours vivant et provient bien de chez nous. Car c'est un survivant!

Je m'exécutai de suite : pour une fois que cet homme s'avérait conciliant! Il jeta encore un coup d'œil à mes dessins et, après quelques minutes d'observation, il se ravisa.

– Je regrette, vraiment, je ne reconnais pas cet animal. Il semble avoir beaucoup de crins et sa robe pie me fait dire que ce n'est pas le type de race que nous retenons habituellement.

– N’avez-vous pas quelques registres? Je m’offre pour les consulter, si vous voulez.

– Monsieur, ne le prenez pas mal, mais aucun sauf-conduit d’un quelconque monarque d’Europe ne saurait vous ouvrir les archives de l’armée française.

Et toc! Dans les dents. Il n’avait pas tort, j’étais d’abord un Anglais.

Il poursuivit :

« Les registres d’avant-guerre ont été mis à mal pendant le conflit. Beaucoup d’archives ont été égarées et certaines ont disparu dans un incendie malheureux. »

J’étais dépité. Le capitaine observa ma profonde déception.

« Ce que je peux faire... »

Comme je redressais la tête, il se pencha vers moi en parlant à voix basse :

« Je suppose qu’avec les arguments d’une reine qui accompagne d’habitude généreusement un tel laissez-passer, nous pourrions mener enquête et délier toute langue utile. Y compris chez nos vétérans. Que pensez-vous de nous donner rendez-vous d’ici quelques jours après une brève enquête que je me propose de mener pour vous? »

À première vue enthousiasmé par sa proposition, ma connaissance du français doublée de mon étrange sentiment devant son air entendu m’amena à considérer que je n’avais peut-être pas tout saisi. Quand il se racla la gorge, très droit, les mains dans le dos, tout en regardant devant lui en attendant une réponse, je compris

qu'il en appelait à... Mais oui, cet homme me demandait un pot-de-vin!

Ce soldat tentait de m'extorquer, certes poliment, des fonds de Sa majesté pour un travail qui relevait pourtant de ses fonctions. J'étais intérieurement choqué, mais je m'appliquai à garder mon flegme. On disait donc vrai par chez nous : ces Français, quels truands! Je lui souris d'un air entendu, me gardant bien de laisser transparaître la moindre opinion.

Cet homme était ma seule porte d'entrée sur le passé de Voltaire. Et ne disait-on pas au pays des Français que la fin justifiait les moyens? Le capitaine n'était pas un idiot, il avait dû se douter qu'un ordre de la reine ne se discute pas et vient rarement sans quelques moyens financiers pour y répondre.

– Très bien mon capitaine, je crois avoir ce qu'il vous faut pour ce travail (*je cherchais le mot*), oui, pour ce travail d'archive.

– Alors c'est entendu.

Bien que cela m'horripilât de le faire, je déposai sur son bureau une bourse contenant l'équivalent de 30 de nos livres sterling royales, soit à peu près la solde de ma semaine.

– Je vous remercie, Monsieur. Présentez-vous ici à la même heure dans trois jours. Je vais voir ce que je peux faire pour votre reine, répondit-il pompeusement.

Puis il me reconduisit à travers les divers bâtiments. Je dois bien avouer que j'étais jaloux de la beauté des écuries que j'entrevis par la grande porte. Leurs entre-deux ³⁶ étaient magnifiques,

³⁶ Les entre-deux sont des espaces qui permettent de garder à l'attache les chevaux en rangées parallèles. Ils sont aussi plus étroits que les boxes (où les chevaux sont au contraire libres). On y attache les chevaux par leur licol à une longe qui les retient au mur devant eux. Ils peuvent y manger et

ornementés de fonte sculptée par-dessus les ouvrages de bois, donc à l'épreuve des coups de dents comme du temps. Un luxe que nous aurions apprécié à nos écuries, car à Windsor, il nous fallait remplacer régulièrement nos pièces de bois, rongées par l'impatience des chevaux.

Je me permis alors une question, car maintenant que j'étais là, j'étais curieux d'en savoir plus :

– J'aimerais visiter ces écuries... Croyez-vous la chose possible la prochaine fois?

– Elles vous plaisent?

– Certes.

Mon ton était sincère et il s'en rendit compte. L'orgueil fit le reste :

– Mais bien sûr. Nos écuries sont modernes et font la fierté de l'État français!

Comme tout devenait facile, quand on savait brosser les gens dans le sens du poil...

J'en soupirais d'aise et j'acceptais ainsi l'idée de prendre mon mal en patience jusqu'au vendredi suivant. Je pris congé et il me salua sèchement avec une brusquerie toute militaire.

Quand je sortis de la cour carrée de la Garde, qui était par ailleurs majestueuse, je décidai de marcher un peu dans Paris. Les

même s'y coucher pour dormir malgré le peu de confort que ce système de stabulation confinée leur procure, et qui tombe en désuétude sauf dans les grands élevages et le milieu des calèches, où il faut optimiser l'espace.

avenues étaient larges, les immeubles haussmanniens magnifiques et le mouvement des calèches incessant.

Bien que je sois habitué à la circulation à Londres, le fait que tout ici était quelque peu différent m'obligeait à me concentrer, car il me fallait lire les panneaux d'avertissement pour m'orienter, jeter un coup d'œil aux mendiants, aux passants, aux pickpockets et aux affiches sur les murs, tout en évitant les voitures pour ne pas me faire renverser. Tout ceci donnait le tournis.

Je choisis de marcher le long des quais de la Seine en souvenir de la Tamise, afin d'y admirer les bateaux et les amoureux transis qui se promenaient main dans la main. Après tout, j'étais à Paris, la ville de l'amour! Ce n'était pas sans éveiller en moi une certaine excitation, car je rêvais secrètement, comme tout jeune homme, de trouver l'amour. Et qui n'aurait pas rêvé d'une élégante Parisienne?

Maintenant que mon courage était revenu et que j'étais dans la rue, je voulais tout découvrir. Je planifiai de me rendre à pied jusqu'à Notre-Dame en suivant les quais. Il faut dire que pour me guider, il me suffisait de chercher dans le ciel ses deux tours colossales que l'on distinguait aisément au loin par-dessus les immeubles.

Je croisais ainsi de magnifiques quartiers et quittai à l'occasion les quais pour remonter le long des grands boulevards, afin d'apprécier notamment la place de la Concorde d'où l'on pouvait apercevoir une partie du Louvre, mais aussi l'Assemblée nationale à son opposé. J'étais ravi. Je continuai ma route, rêveur, en souriant avec tout le charme possible aux jeunes filles que je croisais, les saluant d'une courte révérence en ma qualité d'Anglais de bonne famille traversant le grand Paris. La plupart me souriaient en retour avec un air gêné qui m'encourageait.

Juste avant d'atteindre le pont Neuf mais après avoir dépassé le pont au Change, je longeai le quai de la Mégisserie et ses ménageries, où l'on entendait gémir et pépier chiots et canaris.

Je croisai quelques Parisiennes distinguées accompagnées de leurs enfants, mais aussi de jeunes filles timides aux tenues riches, impeccables et à la taille cintrée, toutes coiffées d'un élégant chapeau, à la fois sobre et raffiné, d'un style très différent des fioritures victoriennes qui avaient cours chez nous.

J'écoutais les conversations, soucieux de savoir si je pouvais tout suivre :

– Mais maman, euh! Vous m'aviez promis ce pain au chocolat si je vous accompagnais, euh! s'écria un enfant d'environ cinq ans à l'attention de sa mère qui ne voulait pas céder.

– Antoine, pas de crise. Nous en avons déjà parlé, vous mangerez le moment venu. N'êtes-vous pas satisfait de ces jolis oiseaux ?

– Non, ils sont moches, je n'aime pas le jaune! Et voilà, je vous déteste! Vous êtes une méchante !

La mère manqua de patience.

– Ah mais! Antoine, celle-là, vous ne l'avez pas volée!

Retournant l'enfant d'un geste vif et se penchant vers lui, elle lui mit une brève fessée sur la voie publique.

– Même pas mal ! renchérit le petit, entre deux sanglots d'humiliation.

Le saisissant alors par la main, la mère poursuivit son chemin, avec sous chaque bras un enfant boudeur et les vilains canaris qui

auraient volontiers pris leurs ailes à leur cou. J'aurais aimé prêter main-forte à la dame, mais son air déterminé m'intimidait.

Je fermai les yeux un instant puis les rouvris : aucun doute dès le premier coup d'œil, nous étions à Paris. Ici, il n'y avait nulle gêne, nulle discrétion. Au milieu des bâtisses historiques d'une beauté à couper le souffle, une population raffinée mais explosive, et à l'ingratitude d'un enfant gâté, répandait cris et chantages échangés en pleine rue. Certes, c'était bien l'esprit français qui régnait tout autour de moi.

Cela dit, à ces éclats répondait cette architecture aussi raffinée qu'historique. Les sculptures au détour des chemins, les anecdotes gravées dans la pierre des immeubles sur le fait que tel artiste ou tel auteur y avait vécu, mangé ou trépassé me donnaient le vertige. J'avais l'impression d'évoluer dans un roman, en plein cœur de l'histoire. M'enfonçant un peu plus dans la ville en direction de la place des Vosges, je croisai ainsi l'ancien hôtel de Rohan-Guéméné où Victor Hugo avait loué un appartement seize ans durant, au deuxième étage, jusqu'en 1848.

J'étais un fervent de son œuvre, depuis qu'un membre de ma famille éloignée avait maintenu l'avoir un jour croisé près d'*Exile's Rock*³⁷ où il rencontrait, paraît-il, d'autres réfugiés politiques tous aussi brillants que lui. Tous fuyaient la police de Louis-Napoléon Bonaparte, soit pour s'être opposés à son coup d'État du 2 décembre 1851, soit par rejet de son régime³⁸.

³⁷ Appelé rocher des Proscrits, ce lieu est connu pour les rencontres politiques et stratégiques du célèbre auteur avec d'autres exilés français sur l'île de Jersey où il vécut trois ans.

³⁸ Pourtant, Hugo et Napoléon ont plus qu'une vie d'exil en commun : leur hommage aux chevaux, notamment avec son célèbre poème *Le cheval* pour le premier, et le second pour avoir emmené son cheval Wagram en exil sur l'île d'Elbe, tandis que les Anglais ont même gardé le squelette de son célèbre cheval Marengo, toujours conservé à Londres.

Grâce à Hugo, l'histoire avait donc rejoint un lointain village de ma famille à Jersey et cela me passionnait. Du coup, j'avais étudié son œuvre et sa vie avec fascination, ce qui m'amenait aujourd'hui à vouloir marcher au moins une fois sur ses pas. Alors, en parcourant ainsi la ville des *Misérables*, quelle émotion c'était pour moi ! J'avais en tête quelques-uns de ses plus beaux vers sur le cheval, lesquels en ces instants ne me quittaient plus :

*Je l'avais saisi par la bride ;
Je tirais, les poings dans les nœuds,
Ayant dans les sourcils la ride
De cet effort vertigineux.*

...

*Tout génie, élevant sa coupe.
Dressant sa torche, au fond des cieux.
Superbe, a passé sur la croupe
De ce monstre mystérieux.*

...

*Plus d'un sur son dos se déforme ;
Il hait le joug et le collier ;
Sa fonction est d'être énorme
Sans s'occuper du cavalier.*

(Le cheval, dans Les chansons des rues et des bois, 1865)

Je poursuivis mon chemin, l'âme poète, en direction de Notre-Dame, dont j'admirais déjà l'imposante silhouette flanquée de la

Seine avec ses bateaux. Je remis en place mon col et lissai ma redingote, soucieux de ma tenue, car les jeunes femmes par ici devenaient plus nombreuses, encadrées comme des dévotes, mais ravissantes tant elles papillonnaient des cils à mon approche tout en serrant contre elles leur missel. Bien qu'inévitablement accompagnées de vilains chaperons, leurs yeux doux taquinaient ma rousseur naturelle. Je m'enflammais d'un rien et j'étais tout sourire.

Debout sur le parvis de Notre-Dame, faisant face à la cathédrale monumentale, je constatai combien le style anglais de nos propres églises était nettement plus ouvragé que le leur, monumental et sombre. J'en conclus que le peuple anglais, qui n'était que retenue et flegme au quotidien, avait choisi de lâcher son fou dans ses édifices religieux.

J'entrai dans la cathédrale en enjambant de mon mieux des mendiants, des estropiés de guerre et quelques visiteurs épuisés qui s'étaient assis sans gêne dans l'entrée : en France, quelle improvisation ! Mais à l'intérieur, j'eus le souffle coupé. C'était immense, majestueux, surpeuplé, enfumé d'encens, élancé, coloré de vitraux mais sombre comme des funérailles, à tel point que le vertige me prit. Je bravai la foule, réprimant une réticence naturelle à me trouver enfermé dans un endroit trop fréquenté.

J'avais lu Victor Hugo, je voulais voir et comprendre et là, je restais stupéfait devant la ferveur et la beauté qui résumaient à elles seules, sous la grande rosace, la foi et les combats de presque mille ans d'histoire.

La prière des fidèles, les femmes agenouillées sur leur prie-Dieu et les orgues retentissants qui faisaient vibrer les dalles de pierre où je me tenais (sous lesquelles étaient inhumés rois et évêques), tandis qu'un chœur entamait un alléluia, me troublèrent tant que je fus

saisi d'une puissante émotion. Une grâce, ou le sens de la grandeur – ou de notre petitesse –, me toucha alors de plein fouet.

Succombant au charme de Notre-Dame, je décidai de brûler un cierge, bien que je fusse moi-même anglican. Je voulais remettre dans les mains de Dieu la tâche qui m'était confiée par la reine, afin qu'elle s'avère porteuse du plus grand bien, pour les hommes comme pour les bêtes.

J'en ressortis tout ému par ces lieux, cette foi, cette grande ville battant au cœur du monde, comme si soudain je n'étais plus ni étalonniér ni même anglais, mais avant tout un humain tenu de donner à tous le meilleur de lui-même.

Un peu secoué par cette réflexion interne, je poursuivis ma route dans le quartier Saint-Germain, où déjà la population avait nettement changé : badauds et touristes faisaient place aux guichetiers de petits troquets et cabarets, qui vous interpellaient dans la rue pour vous inviter à prendre place pour un verre ou un café. Je croisai même, plus loin, quelques femmes d'un autre genre. Leurs tenues décolletées et provocantes, leur accent lascif, le rouge de leur corset et leurs bas évocateurs me rappelaient l'idée que je me faisais du French cancan et de la *French touch* du Tout-Paris. Les cabarets devaient être non loin ! Je rêvais secrètement d'assister au moins à un de ces spectacles, et qui sait, une fois mes affaires conclues, pourquoi ne pas oser le Moulin Rouge ?

J'en étais là dans mes pensées quand une belle femme, la trentaine sonnée, mais assez court vêtue, m'apostropha au détour de la rue Gît-le-Cœur.

– On monte ? me demanda-t-elle.

Comme je ne voyais pas trop quoi, je déclinai poliment.

Une entrée en matière un peu trop franche avec une femme me coupait mes moyens. Elle hocha la tête d'un air irrité et me tourna le dos.

Dans les petites rues alentour, je continuai à bredouiller quelques excuses tout en déclinant les invitations répétées de plusieurs femmes du même genre. Je venais de comprendre. Je décidai alors de regagner les grands boulevards, le rouge aux joues.

Il faut dire que si je trouvais que Paris était une splendeur, quelle agitation! En plus des femmes de mauvaise vie qu'il fallait démasquer, j'avais manqué me faire renverser deux fois par de jeunes livreurs de glace ou de charbon qui ne s'excusèrent même pas. Mieux, ils me hélèrent pour que je me pousse plus vite ou pour m'insulter. Décidément, la seule chose qui clochait dans cette ville, c'était les Parisiens. Je souris moi-même à cette idée sectaire, mais quand on est anglais, on ne se refait pas.

Je ne comprenais d'ailleurs pas que la dernière guerre survenue en France l'ait été contre les Prussiens. De tout temps, les deux pays ayant été le plus en guerre l'un contre l'autre étaient, presque par tradition, la France et l'Angleterre. C'était presque des olympiades tant nous avions coutume de nous affronter. Et ma courte entrevue à la Garde me rappelait bien pourquoi. Quelque part, nous ne pouvions pas nous supporter : à leur esprit libertin répondait notre droiture, et à nos traditions répondait leur mépris. Mais quel goût ils avaient!

Nous avions finalement tout d'une fratrie qui ne se supporte pas parce qu'elle se complète trop bien. Mais avec les Prussiens, c'était tout autre chose. Les Français et leur esprit bouillant et souvent brouillon étaient complètement dépassés par leur nihilisme discipliné. La guerre de 1870 s'était mal soldée, car quelque part, elle

n'avait jamais fini : et tout ceci ne présageait selon moi rien de bon pour la suite, y compris pour nous, Anglais.

Mais bien que je m'amusais de façon quelque peu malsaine à me moquer de cette population française, au fond je l'admirais également pour sa culture et son caractère. Mes petites piques et moqueries n'étaient donc en rien méchantes mais peut-être, oui, un peu jalouses. J'en prenais conscience tout doucement, tandis que je marchais nonchalamment sous les platanes, admirant des perspectives monumentales au hasard de l'enfilade des avenues.

Il était déjà tard, les boutiques fermées et les commis évanouis; aussi me rendis-je compte que j'avais mal aux pieds et que ma gêne s'évanouissait peu à peu dans Paris, en un rapport inversement proportionnel à ma fatigue. Je choisis de souper rapidement dans un petit troquet avant de regagner mon hôtel.

Comme je rentrais tard ce soir-là, je choisis d'opter pour une calèche. Plusieurs étaient stationnées non loin des quais. Mon cœur, qui aimait si fort les chevaux, me poussa à choisir l'animal qui me semblait pouvoir le mieux profiter des quelques sous que je pouvais dépenser au nom de la Reine, pour que cela lui profitât.

J'en choisis un qui me faisait pitié, épuisé par sa longue journée que je voulais adoucir avec mes sous, car je me montrerais généreux, et ma course serait aussi tranquille que reposante. La bête, un percheron pommelé, efflanqué malgré sa race lourde, les poils collés par la sueur froide d'un précédent effort, était mal ferrée, et ses sabots étaient abîmés. Son maître manquait sûrement de moyens. L'animal tirait vaillamment la lourde voiture, un nouveau modèle fait d'acier et non de bois, si bien que l'on sentait à son souffle et son pas nonchalant, combien la journée était longue. À

mon grand désagrément, notre départ lui mérita malheureusement des coups de fouet aussi répétés qu'inutiles, car la bête n'offrait aucune résistance. Je n'aimais pas que l'on fouette les chevaux gratuitement. Je me permis alors de sortir la tête de la voiture, en insistant sur le fait que je n'étais pas pressé, et que l'homme pouvait prendre son temps, je voulais visiter tranquillement Paris. « Comme vous voudrez », marmonna le cocher. Quelques rues plus loin, au coup de collier qui secoua fortement la voiture et au sifflement typique qui l'accompagnait, je sus que le cocher fouettait encore sa bête. Cette fois, prenant soin de bien choisir mes mots, je me permis d'insister :

– Monsieur, je vous en prie, ne fouettez pas votre animal, il est épuisé et j'ai tout mon temps.

Sa réaction ne fut pas celle à laquelle je m'attendais.

– Eh bien pas moi!

– Je vous demande pardon!

– Moi, je n'ai pas tout mon temps, monsieur. Une course qui s'étire, c'est une autre de moins.

Il fouetta de nouveau l'animal, qui soupira pour fournir un effort supplémentaire et inutile sur les pavés glissants, sous la morsure du cuir. J'étais contrarié, je sentais ma soirée gâchée, mais je ne voulais pas lâcher prise.

– Je suis moi-même étonné, je le vois bien monsieur : cet animal n'en peut plus!

– Que Monsieur me pardonne, mais je connais mes bêtes.

– C’est qu’elles sont généreuses... Les chevaux nous en donnent toujours plus qu’ils ne peuvent. Pourriez-vous...

À ce moment-là, le cocher arrêta brusquement la calèche, tirant violemment sur le mors du pauvre percheron qui dérapa sur les pavés.

– Si Monsieur n'est pas content, qu'il descende ici.

La voiture arrêtée, l’animal soupirant péniblement, je fulminais de cette réaction impromptue. Mais je me ressaisis :

– Très bien, je double le prix de la course. Et nous irons au pas et sans fouet. Promettez-moi ensuite de rentrer vous reposer tous deux.

– Entendu.

Le cœur soudain plus léger, je me sentis rasséréné par mon initiative. Je profitai comme jamais de cette magnifique traversée nocturne de la capitale. Les façades des immeubles se succédaient, sur lesquelles courait l’ombre difforme des platanes projetés en format géant par les fameux réverbères à bec de gaz de Paris. Lorsque j’arrivai à l’hôtel, je réglai ma course et fis une caresse à l’animal exsangue, qui du moins ne transpirait plus et avait bien repris son souffle. Je regagnais alors ma chambre, coquette et bien rangée, le cœur enjoué par cette première journée dehors. Je me déchaussai avant de fermer les rideaux. Grand mal m’en prit : sous mes fenêtres, j’eus tout juste le temps d’apercevoir le cocher embarquer un nouveau client devant l’hôtel voisin. Alors qu’il fouettait vigoureusement le pauvre percheron qui sursauta vivement, la calèche repartit de plus belle pour une nouvelle course.

Mais qu’est-ce que je m’imaginais? Il en irait toujours ainsi de la vie des chevaux.

*Les documents visuels de cet ouvrage proviennent d'archives en lien avec l'époque qui fait l'objet de ce récit. D'autres plus récents constituent, pour leur part, une interprétation contemporaine de la reconstitution de cette histoire dans le cadre des Opé-
ras équestres du Québec.*



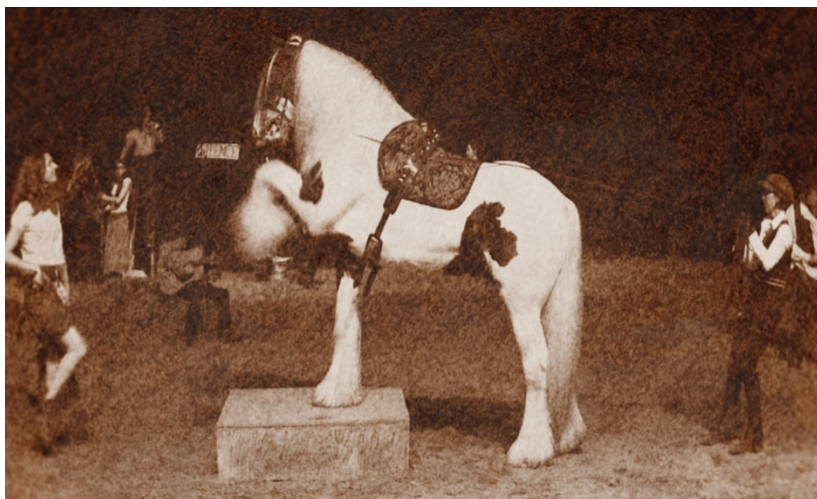
Voltaire et Blanche Allarty (1881)



Voltaire avec Vittorio (1869)



Suzie et Voltaire en pas de deux (Cirque Molier, 1881)



Jambette de Voltaire (Cirque Molier, 1881)



Cheval-tambour (Drum-horse, 1900)



Opérette et Marie (Cirque Molier, 1882)



Cirque Molier, tableau d'art pompier exotique, vers 1881



Extrait du spectacle de Buffalo Bill: deux cabrers



Cracher de feu au galop par Dragon le Terrible (Cirque Molier, 1881)



Opérette et Marie, scènes de cabaret (Cirque Molier, 1881)



Opérette et Voltaire durant leur numéro de chevaux amoureux (1881)



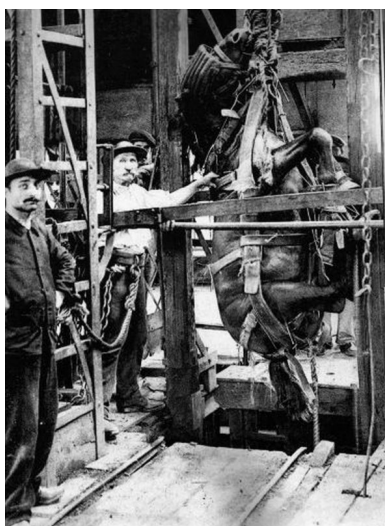
La garnison avec Voltaire (Août 1870)



Troupe de Buffalo Bill (Boston, 1884)



Cheval savant Hans sur la place publique



Descente d'un cheval dans les mines



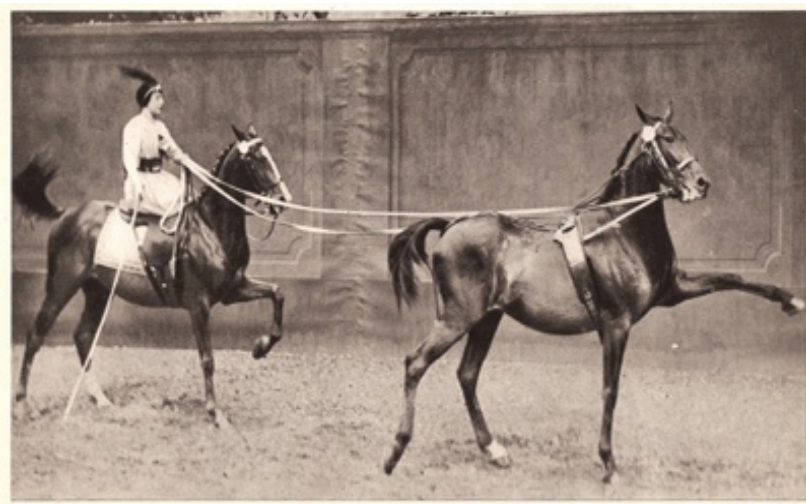
Goldy et son drapeau



Cabré renversé en amazone



Manon patine des fers aux pieds (rivière des Mille Isles, 1884)



Blanche Allarty au Cirque Molier, 1882



Campement gitan avec Voltaire (chez les Boglioni, 1869)



Soirée tzigane (1869)



Sur les routes de France avec les chevaux gitans



Affiche du Buffalo Bill Wild West Show (Montréal, 1885)

Cheval, mode d'emploi



Humain, mode d'emploi

Selon Voltaire



C H A P I T R E VII

La vie est un cirque

Chaque semaine, le marché réunissait des milliers de vieux chevaux, mais aussi des bœufs, des chèvres, des moutons, des agneaux, présentés pêle-mêle dans des enclos de fortune, au milieu d'une épouvantable cacophonie. Ces halles étaient un lieu populaire puant, sordide, brutal et bruyant de Paris. Il faut savoir que le cheval d'école moyen pesant près de 600 kilogrammes, il pouvait manger de 6 à 12 kilos de foin et 1 kilogramme de grains chaque jour, soit l'équivalent d'une demi-botte de foin, sans compter qu'il buvait 45 litres d'eau en hiver, et jusqu'à 100 litres d'une eau qui devait rester propre et fraîche en été. Alimenter un bon millier de chevaux était donc, en soi, tout un défi.

Mais ajoutez à cela que chaque cheval urinait près de 6 litres par jour et faisait environ 10 crottins quotidiens de 3 kilos. Cela représentait au final près de 8 tonnes de fumier solide par an et par cheval. Sachant que des milliers de chevaux étaient regroupés ici chaque semaine pendant deux jours, sans compter les autres bestiaux de ferme, je vous laisse imaginer la gestion plus ou moins réussie qu'une telle régie d'écurie à ciel ouvert exigeait.

Paris présentait un visage sale et horriblement puant en ces lieux. À vrai dire, à cette époque, la pollution liée aux crottins de chevaux qui tiraient les calèches commençait à devenir un véritable casse-tête pour les villes dont la démographie explosait. Nombre d'idées farfelues émergeaient pour y pallier, y compris une qui m'amusait

beaucoup : des hommes d'affaires et des inventeurs sillonnaient le marché en vue de trouver des investisseurs parmi les acheteurs de chevaux à des fins de transport. Ils cherchaient à les convaincre d'investir dans leur projet, expliquèrent-ils devant mon enclos, car ils travaillaient à concevoir des machines roulantes dites *automobiles*, où l'on pourrait s'asseoir comme dans une calèche tout en se déplaçant sans effort, ni cheval. Comme elles ne rejetaient aucun crottin, ces voitures étaient sensées révolutionner l'avenir des humains et leur environnement, ce qui voulait aussi dire : mettre mon espèce à la retraite. En vérité, j'avais bien hâte de voir ça!

En attendant, nous marchions littéralement tous dans la merde, car il n'y avait pas d'autres mots, au sein d'un immense marché devenu victime de son succès. J'y fus pourtant brossé, briqué, jaugé, tâté, harnaché, monté, exhibé comme un cheval de bois devant une foule de badauds criards, harcelés de leur côté par les mendiants et les femmes de mauvaise vie. Mais la plupart des passants me regardaient comme ils auraient jaugé un morceau de viande, et je les entendais se dire : avec tous ces crins, combien pèse-t-il au juste, celui-là?

J'avais d'ailleurs déjà repéré le maquignon³⁹ car tous les chevaux qui entraient dans l'arène des ventes gardaient les yeux rivés sur lui, tremblant à l'idée qu'il mise sur leur tête. Mais je fus soulagé de l'entendre dire avec dédain, lorsqu'il me vit passer en trottant devant lui, lors des démonstrations :

– Vraiment trop de poils...

Je regardais filer cette journée-là avec les passants, me demandant à quelle sauce j'allais être mangé.

³⁹ Commerçant de chevaux qui les mène à l'abattoir.

Comme d'autres, je hennissais de temps à autre, de dépit ou d'espoir, parfois au hasard d'un parfum qui me rappelait les grands moments de liberté d'antan, et souvent en humant la peur qui émanait d'un cheval, d'une jument en chaleur ou même d'un... flehmen. Mais oui, tiens, qu'était cette odeur?

Je refis plusieurs fois un flehmen avec mon museau pour m'assurer d'une information olfactive de grande importance : aucun doute, j'en aurais mis ma patte au feu tant cette odeur douceâtre mêlée d'une émotion d'angoisse sourde ne pouvait être qu'une chose! Parmi nous une jument était en train de mettre bas, au milieu de tout ce chaos! Remontant le trajet invisible de ce filet d'odeur, du bout de mon museau, je vis qu'en effet une jument était couchée là, et semblait mal en point, dans l'enclos voisin du mien.

C'était à vrai dire une jolie petite jument arabe de couleur blanche, dont le ventre arrondi était presque distordu par la naissance imminente du poulain. La pauvre essayait de trouver une position plus confortable et rassurante pour mettre bas, se couchant et se relevant avec anxiété, en regardant tout autour d'elle avec panique. Mais son enclos était ouvert sur les quatre côtés et il lui était difficile de trouver un peu de paix et de sécurité. La jument avait sans doute fait son possible pour se retenir jusque-là, car les poulinières préfèrent toujours attendre le milieu de la nuit, au calme, quand tout est tranquille, pour donner vie. J'étais abasourdi qu'une naissance ait lieu ici. Dire qu'après d'intenses efforts et souffrances, son poulain allait naître juste à temps pour commencer sa vie... à la boucherie.

La situation me stressait et je me mis à hennir de plus en plus fort. Je sentais la détresse de la jument me gagner par contagion, à un point tel que c'en était pour moi insupportable. Mon sang

d'étalon prenait le dessus, mon instinct grégaire de protection des miens refaisant soudain surface dans cette situation plus que délicate. Je finis par être si agité par l'émotion d'angoisse qui m'étreignait, aussi forte et entêtante qu'un parfum, qu'elle contamina à son tour tous les chevaux alentour.

Des gardiens de bétail vinrent pour tenter de nous calmer. Ils voulurent me faire peur avec un bâton pour me faire taire, mais je ne pensais qu'à cette pauvre poulinière du box voisin et je bondissais furieusement de plus belle. Finalement, les chevaux autour de nous firent à leur tour tant de chahut, hennissant si fort que les humains ne parvenaient plus à s'entendre les uns les autres; cela eut pour conséquence de réduire au silence les passants, soudain inquiets de l'agitation de tous les animaux.

Alors, par bonheur, une jolie brunette qui passait par là accompagnée d'une petite blonde s'arrêta devant mon enclos, interloquée. Elle semblait comprendre que j'essayais d'attirer l'attention. La petite fille tremblait derrière elle :

– Blanche, j'ai peur, pourquoi les chevaux crient-ils si fort?

– C'est vrai, mon ange, je me le demande aussi : qu'ont-ils donc tous?

Elle jeta un coup d'œil dans ma direction et s'approcha doucement.

– Mais tu es une bête magnifique, toi! Quel beau cheval tu ferais chez nous!

Glissant sa main vers moi, elle murmura tout bas :

– Mon beau, dis-moi, que t'arrive-t-il donc?

Je m'étais arrêté, essoufflé, et je tendais la tête de côté pour comprendre ce qu'elle me voulait.

– Est-ce que ce cheval a mal? C'est pour ça qu'il crie?

– Non, ma belle, ce cheval a peur. Il est inquiet. Les chevaux sont des êtres sensés, mais comme ce sont des proies, ils ont souvent très peur de beaucoup de choses. Mais on peut toujours trouver la cause de leur angoisse et régler le problème en leur montrant que c'est sans danger. C'est ainsi qu'on dresse les chevaux de la bonne façon, mon ange.

– Alors il faut à se mettre à leur place pour deviner les mots qu'ils ne peuvent pas dire? s'enquit l'enfant.

– Oui, c'est exactement cela. On doit penser comme eux, et identifier la source de leur malaise afin de pouvoir les calmer. Allez, petite Clara, aide-moi à trouver ce qui peut bien rendre ce cheval aussi nerveux.

La dame avait pitié de moi, je le sentais à son ton plein d'empathie et à la douceur qui émanait d'elle. Elle s'approcha davantage pour tenter de me calmer avec des mots rassurants, mais si je cessais de hennir, j'étais toujours aussi agité. Sa fille et elle regardaient tout autour de nous sans rien remarquer malheureusement.

– Voyons, il y a sans doute une raison. Peut-être y a-t-il quelque part un sac qui fait du bruit, qui change de forme et qui l'effraie? Ou encore est-ce une odeur qui vient de l'éta! de boucher? Les chevaux sont sensibles à cela tu sais, et je parie que tous ici craignent le maquignon...

– Peut-être qu'il a perdu un ami et qu'il l'appelle ?

– Peut-être, mon lapin, c'est possible... Voyons surtout ce qu'il regarde.

Cette femme m'étonnait par sa perspicacité, car rares étaient les humains capables de nous déchiffrer. Elle ne comprenait pas encore d'où venait ma détresse, mais comme je faisais les cent pas vers la jument secouée de contractions contre la grille voisine, elle ne tarda pas à saisir.

– Mon Dieu, Clara, regarde le cheval blanc qui est là! Mais oui, la pauvre jument! Elle est en train de pouliner dans cet horrible endroit! C'est ça qui énerve tous ces chevaux!

– Oh, ça veut dire qu'elle va avoir un bébé?

– Oui, mon ange! Elle attend un poulain. Mais il y a trop de bruit et de gens et la jument est inquiète au milieu de cette agitation. Elle a peur pour son petit, qui sera vulnérable. Elle sait qu'elle sera incapable de le défendre et c'est pour ça qu'elle se retient.

– Oh! je vous en prie, faites quelque chose!

La dame hésita un instant. Mais tout, dans son attitude, me laissait penser que c'était une femme d'action, et à vrai dire, elle semblait très en moyens à en juger par la riche tenue de fourrure qu'elle et sa petite fille portaient en cette froide journée d'hiver.

– Hum. Eh bien, il lui faudrait un coin plus calme...

Elle regardait autour et héla un homme qui portait des sacs derrière elle. Ce devait être un domestique qui l'accompagnait pour porter ses commissions. Elle lui glissa un mot à l'oreille.

J'ignore ce qu'elle lui dit, ni qui était cette femme, mais quelques minutes plus tard, quelqu'un vint vers la jument et son numéro lui

fut ôté de l'oreille pour être remis à la dame. Quelle chance, on l'avait achetée!

Comme je voyais la jolie brunette sourire et embrasser l'enfant qu'elle serrait contre elle, je compris qu'elle venait d'acheter la jument, ce qui la sauverait sûrement, car le stress risquait de tuer le poulain et sa mère. Il était rare qu'un ange plane au-dessus des chevaux : cette femme était une sainte, je n'en revenais pas!

Ils déplacèrent la jument qui s'était relevée à la hâte encore une fois, mais qui n'y tenait plus. Ils l'emmenèrent tout doucement à travers les enclos du marché, car elle marchait avec beaucoup de difficulté, les postérieurs très écartés, jusque dans la Grande Halle couverte, où je la perdis de vue.

Je retrouvais alors peu à peu mon calme, tout comme les autres chevaux. J'étais redevenu ce gros étalon inoffensif doux et poilu qui soupirait d'aise, dégageant mon angoisse de mes naseaux vibrants, ainsi que les chevaux ont l'habitude de le faire après l'effort ou le stress.

Je venais de prendre conscience de ma force et de la forte impression que je pouvais faire aux humains. Qui sait, si cela pouvait m'être utile un jour? J'étais bien heureux d'avoir été compris.

À mon étonnement, la dame revint me voir, seule cette fois, quelques minutes plus tard. Deux personnes un peu étranges et curieusement habillées la suivaient de près et m'observèrent attentivement, tout en restant en retrait. Elle me tendit quant à elle une pomme.

– Tiens mon beau, tu as été brave. Je te remercie de nous avoir tous alertés. Cette jument et son poulain te doivent la vie. Je prendrai soin d'eux, tu n'as plus à t'inquiéter. Tu es sans doute...

Elle jeta un coup d'œil vers mon fourreau.

– Le papa? Quelle chance ce serait qu'il soit beau comme toi!

Comme je n'y étais pas pour grand-chose, je restai impassible, savourant goulûment ce bonheur tout simple et salivant sur ma pomme. Elle reprit :

– Cela tombe bien, nous cherchions une petite jument pour Clara... Je la lui présenterai dès que nous saurons si le poulain s'en sortira ou pas. Inutile de l'attrister inutilement.

Je restais stoïque, conscient des risques de complications pour la mère et son petit. La dame se mit à me caresser et y prit même plaisir. Elle connaissait parfaitement les chevaux et n'avait aucune peur. Elle dégagea de mon chanfrein mes longs crins noir et blanc, afin de révéler mes yeux.

– Mais tu as les yeux bleus! Quel charme, mon cher! Et quels beaux yeux! Mais...

Y regardant de plus près, elle rapprocha son visage de ma joue droite.

– ...Pardon, quel bel œil! Dis-moi... Quel est ton nom déjà? Elle jeta un coup d'œil au papier placé sur ma porte. Ah oui, Voltaire, le cheval militaire. Eh bien! tu n'y vois plus très bien de ce côté-ci, n'est-ce pas?

Elle fit quelques gestes puis me caressa encore un bon moment avant de découvrir mon marquage au fer.

« Tiens, tiens! Un cheval de la Garde? Oh, mais je comprends mieux pour ton œil! Je pensais pourtant qu'on récompensait mieux

que cela les vétérans! Pauvre cheval, les hommes doivent drôlement te décevoir... »

L'intelligence de cette femme me fascinait.

« Il faut dire qu'avec cette terrible famine qui a traumatisé Paris, tout a changé », ajouta-t-elle en me tressant le toupet pour que j'y voie mieux sur ma gauche. Elle reprit : « Il ne faudrait pourtant pas qu'un si beau cheval finisse au boucher... »

Elle jeta alors un coup d'œil sur la fiche de vente placée sur mon enclos de fortune. Elle lut attentivement ma description sans rien dire, puis elle s'éloigna soudain d'un bon pas, sans se retourner ni ajouter un seul mot. Elle parla vivement avec les deux personnes en arrière puis tous s'éloignèrent et je ne la revis plus. Je restai perplexe.

J'étais émerveillé de constater qu'une femme comprenne si bien mon fonctionnement au lieu de me craindre ou de vouloir me raisonner. Elle avait cherché la cause de mon désarroi, et l'avait même trouvée, au lieu de me contraindre ou de me fuir. C'était nouveau pour moi.

Il y avait trois grandes catégories de signaux vocaux entre les chevaux et peu d'hommes savaient les reconnaître : c'était le vocable de l'alerte, le vocable hiérarchique, et le vocable du bien-être. Cette femme avait détecté celui de l'alerte, ce qui me troublait. Par ailleurs, elle avait raison : rien n'était aléatoire ou gratuit dans nos comportements. Il suffisait de chercher la cause d'une agitation et de nous aider à la dépasser pour renforcer notre courage.

Nous, les chevaux, nous mettions par principe en alerte dès qu'une menace planait, sans jamais feindre l'angoisse, bien réelle pour nous. Une simple boîte aux lettres ou un reflet dans l'eau

pouvait nous terroriser tant que nous n'arrivions pas à les identifier. Mieux valait nous apprendre à dominer nos peurs que de nous forcer. D'autant que nous disposions d'une dizaine de vocables sous forme d'intonations variées nous permettant d'interagir avec notre environnement et nos semblables.

Parmi les intonations rassurantes, il fallait d'abord comprendre que chaque cheval avait un timbre de voix propre doublé d'un hennissement caractéristique. J'avais toujours celui de ma mère en tête et les gémissements clairs et inoubliables de mes premières heures étaient ancrés dans ma mémoire.

Le hennissement classique était en général un appel à utiliser, une sorte de « radio équine » entre nous. Il commençait par des notes très aiguës qui s'achevaient dans des tons graves et puissants.

Les chevaux hennissent pour maintenir la liaison avec leurs comparses s'ils sont éloignés les uns des autres par les hommes. Il y a des natures très expressives, notamment chez les chevaux ayant grandi ensemble et qui tiennent à garder contact ou à hennir à tout événement quelconque dans l'écurie (à l'ouverture d'une porte, au déplacement d'un cheval ou à l'apparition d'un humain dans l'allée), tandis que d'autres ne s'expriment presque jamais ou à voix basse.

Aussi, il y a ce long soupir qui dégage nos naseaux, accompagné d'une vibration de bien-être ou de soulagement, typique d'un relâchement de détente après l'effort ou la tension, et lorsque nous mangeons notre foin.

Le gloussement grave et doux, venant du fond de la gorge et semblant rebondir en deux ou trois à-coups, reste typique de la jument saluant son poulain, ou du cheval saluant son maître ou

d'un ami humain distribuant de la nourriture. A contrario, un cheval qui s'en abstient manifeste une forme d'anxiété face à l'homme.

Par contre, parmi les vocables requérant notre attention, il y a d'abord ce bref souffle aigu, comme si le cheval se mouchait, qui sert à alerter tout groupe de l'approche de quelque chose d'inconnu.

Un reniflement long qui semble rouler par les naseaux, souvent dans des tons graves, marque notre perplexité face à quelque chose que nous ne parvenons pas à comprendre ou à interpréter dans son environnement. Je me souviens l'avoir fait un jour où je vis un conifère avancer, tout seul et très droit, en plein milieu d'une route pavée. Mystifié, cela me prit un certain temps à comprendre qu'un homme transportait un gros sapin qu'il avait coupé, tandis qu'il marchait dessous, bien caché sous son branchage. Heureusement qu'au moins j'avais fini par sentir la présence de l'humain à défaut de le voir ce jour-là, car ce genre de révélation pouvait bouleverser tout ce que croyait savoir un cheval sur la vie, éprouvant au plus haut point son gros cœur d'équidé impressionnable.

Le râle de soupir, comme un ronflement, survient dans une phase de profond sommeil ou dans une grande douleur. Si un cheval en colique l'émet en se tordant de douleur, il faut agir très vite car il n'en peut plus. Parfois, des chevaux grognent aussi en se roulant, ou encore en effectuant des sauts de mouton.

Parmi nos échanges relatifs à l'établissement d'une hiérarchie, le hennissement provenant du fond de la gorge est caractéristique des chevaux qui se sentent les naseaux pour se demander mutuellement comment ils vont, un peu comme les chiens se reniflent à tout coup les fesses. Pouvant varier de hauteur ou d'intensité, ces souffles mélodieux ou aigus marquent toujours une affinité plus ou moins marquée entre nous, et peuvent aussi s'arrêter net en cas de mésentente.

Le cri très aigu appartient au registre du poulain appelant sa mère, ou à l'appel frénétique du leader du troupeau appelant sa horde et qui en est séparé.

Un son encore plus aigu, semblable à un crissement ou un bref cri d'excitation, relève d'une mère rappelant immédiatement à l'ordre son poulain en cas de danger imminent. Cela peut s'observer lorsqu'un petit est éloigné de sa mère, tandis que s'approche un adulte inconnu, ce qui l'expose alors à un grand danger potentiel⁴⁰.

Voilà tout l'éventail des possibilités de notre registre vocal, que nous partageons avec les hommes sans qu'ils sachent vraiment s'en servir en retour. Si nos maîtres avaient pu en saisir la portée, j'étais persuadé qu'ils auraient pu apprécier l'immense politesse dont nous étions capables pour saluer, informer, remercier, alerter... Mais ils étaient sourds à nos partages, tandis que pour survivre, je devais toujours me hâter d'apprendre les leurs⁴¹.

Ce soir-là au marché, je compris que la naissance imminente du poulain avait ravivé mes souvenirs d'enfance. J'étais heureux d'avoir aidé une naissance à risque, car je savais qu'en cas de complication, les juments ne pouvaient pas subir de césarienne du fait de leur anatomie et du poids des viscères, qui tiraient trop la fine peau de leur ventre une fois sur pied. Tout risque inutile pris lors du poulinage se payait souvent cher, de la vie du petit et de sa mère.

De la même façon, des jumeaux s'avèrent une catastrophe qui conduit le plus souvent mère et petits à une mort certaine, puisque l'un des deux se présente en siège, entraînant l'incapacité

⁴⁰ Bien que cela reste rare, certains étalons peuvent tuer une progéniture en bas âge qui n'est pas la leur.

⁴¹ Les chevaux captent un plus large spectre auditif que l'humain, s'étendant de 25 à 55 kilohertz (kHz), ce qui leur permet de percevoir des sons beaucoup plus aigus que nous.

de la mère à l'expulser, ou encore le plus chétif survit moins que l'autre s'il y a peu de lait.

Tout se joue donc durant les délicates minutes du poulinage pour la mère, et dans la première heure de tétée du précieux colostrum⁴² et de mise sur pied, pour le petit. Faute de quoi, la mère se détourne du petit s'il ne se lève pas, pressentant toute faiblesse ou problème le condamnant à mourir de toute façon.

J'étais d'ailleurs le premier à savoir combien une naissance pouvait être délicate et tourner rapidement à la catastrophe. J'en avais moi-même réchappé de peu et sans intervention humaine, je n'aurais pas été là pour en témoigner.

J'étais né une nuit de mai 1867 dans les collines d'Auvergne. Ma mère, la belle Kaila, une grande jument Gypsy de 16 mains au garrot et de robe baie, était déjà relativement âgée au moment de ma naissance, puisqu'elle avait près de 20 ans⁴³. Elle s'était montrée encore une fois très courageuse au moment du poulinage. Mais elle poussait désespérément depuis plus d'une heure sans obtenir de résultats car je m'étais mal présenté. Son propriétaire, Scipion, avait remarqué qu'une seule de mes deux pattes se présentait en premier et que ma tête n'était pas non plus alignée pour sortir convenablement du ventre de ma mère. Mon corps risquait de se mettre en travers, empêchant la jument de m'expulser.

⁴² Lait de naissance riche en anticorps que le poulain doit boire dans les premières heures de sa naissance pour protéger son système immunitaire fragile et pouvoir ainsi survivre.

⁴³ Certains spécialistes équins ont établi une équivalence approximative en âge humain : un poulain de six mois serait comme un enfant de quatre ans et un yearling, comme un enfant de huit ans. Un cheval de 2 ans serait l'égal d'un adolescent de 16 ans; un cheval de 5 ans équivaldrait à un jeune de 23 ans; un cheval de 12 ans, à un humain de 40 ans; un cheval de 20 ans aurait 60 ans en âge humain, et un cheval de 30 ans aurait 85 ans humains. On dit que les chevaux de plus de 40 ans sont l'équivalent de nos centenaires, et que le plus vieux cheval du monde, Old Billy, se serait éteint à l'âge de 62 ans.

Heureusement, Scipion savait comment procéder dans ce genre de situation. Il aida Kaila en réglant ses interventions sur le rythme des contractions de ma mère. Il attrapa ainsi ma deuxième patte, qu'il avait trouvée en tâtonnant dans le placenta visqueux le long de mon flanc. Il en fut soulagé : tout était encore possible. Calant alors son souffle sur celui de la jument, cet homme mit toute sa force pour tenter de redresser mon corps par l'intérieur, afin d'entraîner mon encolure puis ma tête dans le mouvement, ce qui arracha un long râle à ma mère. Mais ce fut avec succès. Je me retournai suffisamment pour que la délivrance soit possible. Dès lors, dégageant du placenta mes naseaux qui chercheraient bientôt de l'air, Scipion aligna mes deux petits sabots encore mous, avant la prochaine contraction. Ma mère souffrait, j'entendais son souffle rauque et chaud. Mais elle tenait bon, c'était une poulinière d'expérience, elle savait qu'elle serait bientôt délivrée et que ma vie n'attendait plus qu'un effort d'elle. Dans une ultime poussée, mes épaules furent dégagées et Scipion fit le reste, adoucissant ma chute depuis les flancs de ma mère jusqu'au lit de paille qu'il avait apprêté pour ma naissance. J'étais apeuré, il faisait froid et l'air brûlait mes petits poumons neufs. Mais tout alla tout de suite mieux dès que ma mère parvint à reprendre son souffle, puis à se relever pour, enfin, me lécher. Alors, je sus que j'étais aimé, et j'eus immédiatement une intense soif de vivre. Moins de trois heures plus tard, je jouais et trottais fièrement autour de ma mère.

Mais au marché à bestiaux ce soir-là, je m'étais fait une raison, me persuadant que ma vie s'arrêterait au marché. Je serais vendu aux enchères pour ma viande, et finirais sur un croc de boucher. Si cela ne m'avait pas affecté plus que cela, c'est que tout moyen d'échapper aux horreurs de la guerre était une bonne chose à considérer pour moi. Finir dans une boucherie, sur le front ou sur l'étal, m'importait peu. Je ne voulais juste pas souffrir inutilement.

Contrairement aux hommes, ma génétique m’alertait sans arrêt, me criant que je risquais d’être mangé à tout instant : je me sentais une proie au milieu des hommes, mais une proie dont ils avaient provisoirement besoin aussi; rien de ce qu’ils pouvaient faire, des coups comme des caresses, ne pourrait raisonnablement m’enlever cette méfiance innée de mon esprit.

Il faut dire aussi que j’ignorais à quoi je ressemblais sans mon œil valide, et je pensais être défiguré. La réaction de la femme qui avait acheté la poulinière un peu plus tôt ce jour-là, partie sans se retourner dès qu’elle avait vu que j’étais borgne, en disait assez long. Mais à ma grande surprise, ce fut une troupe d’artistes exubérants du nom des Rastakouers qui fit mon acquisition.

J’intégrais le troisième univers de ma vie en fanfare : musique, lumières, fauves, cuivres et paillettes, tout y était possible, passionné et fou. J’entrai dans une nouvelle arène qui allait décider du restant de ma vie et j’y découvris, émerveillé, le milieu du cirque.

Les artistes que je rencontrai en intégrant ce milieu-là étaient explosifs, les femmes provocantes, les chevaux enjoués et les fauves sur les dents : le cirque était un monde à part, où trinquaient ensemble anges et démons. J’avais été acheté par une petite troupe qui travaillait à quelques spectacles de province. Nous suivions le cirque lors de ses déplacements, de place publique en place publique chaque dimanche, et je travaillais à parader auprès des fauves et au son des tambours. Cela m’était facilité par mon solide bagage de timbalier, et quant aux fauves, le tout n’était possible que grâce à mon œil droit manquant. En fait, j’ignorais la menace, puisqu’il en est ainsi dans la tête d’un cheval : ce qu’on ne voit pas n’existe pas!

Je connus une vie nomade relativement similaire à celle avec Vittorio, et sauf quelquefois nos maigres rations, notamment les jours

de petites recettes, je n'avais pas à me plaindre de ma vie d'alors. Nous eûmes bien une grande frayeur quelques semaines seulement après qu'on m'eut acheté, mais je voulus l'oublier le plus vite possible, tant cela réveillait mes vieux démons.

Un mouvement insurrectionnel avait gagné Paris, et la troupe, alors installée non loin du quartier de la Butte-aux-Cailles, se retrouva prisonnière sur un terre-plein, non loin d'une place qui était l'enjeu d'affrontement, à l'angle des rues Buot et de l'Espérance, qui portait selon moi bien mal son nom. S'y déroula une révolte populaire, vite écrasée par les Versaillais qui revinrent à la charge deux jours de suite, mais dont les horreurs et l'absurdité n'avaient rien à envier au front que j'avais connu naguère.

De ce que j'en sus, les coups de feu des soldats sonnant que nous entendions sonnaient le glas des malheureux insurgés condamnés à mort, ceux-là même que nos maîtres que mes maîtres nommaient avec affection « communards⁴⁴ », avec dans la voix une certaine empathie. Durant une interminable soirée, tandis que les incendies étaient peu à peu étouffés et que le sang et l'odeur des morts flottaient encore dans l'air autour des barricades de meubles improvisées à même les rues, les coups de feu résonnèrent à intervalle régulier. Un des acrobates décida de jouer du tambour pour couvrir le bruit de la dernière balle des condamnés à mort, et ce furent les plus tristes percussions que j'entendis jamais.

Nous quittâmes vite les lieux fin mai. Nos clowns en avaient perdu tout sourire, d'autant qu'une de nos acrobates s'était fait tuer par erreur lors des affrontements. La troupe choisit de gagner la province que nous sillonnâmes pendant trois ans, avant d'oser

⁴⁴ Voltaire fait allusion aux événements de la Commune de Paris, et à la « Semaine sanglante » du 21 au 28 mai 1871, qui s'acheva par un véritable massacre lors de la bataille d'Issy des Fédérés communards, par les Versaillais. Les événements de la Butte-aux-Cailles impliquèrent le déménagement du lieu du commandement de la Commune près de la place Jeanne-D'arc.

revenir à Paris pour affronter un traumatisme qui hanta longtemps la troupe...

Je dois dire qu'en dehors de ce triste événement, vivre auprès des Rastakouers éclectiques m'offrit un moment de répit dans ma vie qui me fit grand bien. Après les horreurs de la guerre, j'aspirais à retrouver goût aux choses et confiance en la vie, et j'appréciais le sourire émerveillé du public qui chassait de mon esprit les grimaces des soldats morts que je revoyais parfois en rêve.

Peu à peu, je parvins à laisser de nouveau mon esprit vagabonder librement, tous mes sens allumés par les rebondissements continuels de la vie de cirque. Comme je préférerais ces mises en scène où l'on risquait nos vies pour le plaisir des yeux puis d'être applaudi, à l'extrême dureté de la vie au-dehors, dépourvue de sens et où les héros n'étaient salués qu'une fois en terre.

Au cirque, je compris vite que différents mondes coexistaient autour de moi : celui des gros bras qui battent des records de force et qui tirent en sens inverse un cheval de trait en plein effort; celui des lions, furieux sous les fouets, mais qui font juste semblant d'être sauvages alors qu'ils attendent leur pâtre, et celui des éléphants dépressifs qui se balancent d'un pied sur l'autre comme un pendule, désespérant car enchaînés, soixante ans durant.

Je connus aussi des écuyères qui paraient au sol et dans les airs avec la grâce d'une colombe et le poids d'un moineau, tandis que d'autres nous retombaient sur le dos avec la délicatesse d'un canon d'artillerie.

Quant à moi, dirigé par Luigi, un vieil homme unijambiste qui nous menait avec élégance mais fermeté, je découvris une approche du dressage équestre tout autre, celle de la liberté avec des chevaux nus évoluant à égalité devant les hommes sur scène.

Curieusement, sa technique n'était pas basée sur l'usage de har-
nais et de longues pour nous permettre de mémoriser nos figures
comme je le voyais faire dans d'autres cirques, mais plutôt sur l'ob-
servation constante de notre meneur, de la position de son corps,
de sa voix, de son regard et surtout de ses doigts.

Luigi avait développé une technique intéressante et il dirigeait
ainsi plus de dix étalons à distance, sans jamais se déplacer, avec
ses seuls doigts pour tout indice et à mon grand étonnement, il
savait se faire respecter en suscitant notre constante concentration
sans jamais nous lâcher, au point qu'il ne vint jamais l'idée à aucun
d'entre nous de se battre, de désobéir ou d'attaquer le suivant.
L'homme se contentait de rester au centre de la piste en bougeant
son index⁴⁵ pour nous diriger une, deux puis trois fois pour appeler
un cabrer (une cabrade), une pirouette ou une révérence collective.
Je me tenais en retrait, marchant au pas des tambours pour annon-
cer la pièce suivante, suivi de près par une éléphante adorable, à
laquelle je m'attachai quelque temps. Il était cependant ferme et
exigeant, et les réprimandes en cas de conflit ouvert avec lui pou-
vaient alors être sévères, d'autant qu'il avait toujours de ses bé-
quilles de bois à portée de main.

Mais il était rare qu'il nous touche et sa technique était si trans-
parente qu'elle faisait l'admiration de tous.

En coulisses, je tombais sous le charme des pachydermes, dont
l'intelligence faisait mon envie. Ils étaient dressés dès leur plus
jeune âge par un dresseur d'éléphant qu'on appelait cornac. Ce der-
nier n'adoptait même plus de gestuelle ou de code particulier avec
les éléphants adultes, se contentant de leur parler comme il l'aurait

⁴⁵ Une technique similaire, extrêmement raffinée, est actuellement développée par les entraîneurs de
chevaux en liberté Jean-Marc Imbert en France et le Giona Show en Italie. Ils n'utilisent ni selle ni
bride ni badine, et dirigent les chevaux à la voix, et éventuellement à l'aide des index ou d'une plume
en selle pour capter leur attention et affiner les demandes.

fait avec un humain, car leur compréhension du langage était si élaborée que de dire *Allez Fantine, assieds-toi sur la chaise et fais la belle, je monte sur ton dos* les maintenait tranquilles et ils collaboraient sans erreur ni distraction. Les éléphants n'étaient pas non plus habitués par cette peur d'être mangé qui me tenaillait tant, aussi leur confiance en eux-mêmes et en l'humain m'impressionnait.

Fantine fut cependant vendue quand son cornac décéda des conséquences d'un triste accident de trapèze, la poulie de sécurité l'ayant lâché à sept mètres du sol pendant un entraînement. Le pachyderme en fit une grave dépression qui le rendit soudain dangereux. J'appris ainsi que dans la nature, les éléphants suivaient un ordre matriarcal strict et n'obéissaient qu'à un seul leader, faute de quoi ils perdaient leurs repères.

Aussi, l'alternance de dresseurs auprès de Fantine qui suivit la perturba à un tel point que cette gentille femelle habituellement si pacifique, en vint à attaquer deux de nos acrobates qui s'étaient improvisés cornacs mais qui lui en demandèrent trop. Elle faillit tuer le premier en le chargeant puis le coinçant sous l'amorce de sa trompe, et écrasa la jambe de l'autre avant d'être maîtrisée à coup de bâtons et de piques.

Les deux artistes en furent quittes pour quatre côtes cassées et un plâtre à la hanche, mais cela valut à Fantine d'être vendue à rabais à Perrette, une artiste spécialisée dans la rééducation des tigres, lions et éléphants de cirque tueurs ou dépressifs qu'elle achetait à bon prix et en ultime recours. Dans le milieu, on l'appelait *la dernière chance*.

Je savais que Fantine n'avait plus d'alternative; aussi j'espérais qu'elle trouve la paix et l'équilibre auprès de cette femme étrange et masculine, qui vint la voir et la tester trois jours durant, sans que je perçoive une quelconque émotion de peur chez elle, malgré

leur différence de taille et la furie du pachyderme. Tout le monde tremblait et n'osait plus approcher de l'éléphante follement agressive depuis quatre jours; aussi n'y avait-il plus d'autre recours que cette femme, car cela représentait un risque mais aussi une perte considérable pour la troupe.

Mon box étant voisin de sa cage, je vis tout ce qui s'ensuivit. Évidemment, Fantine ne voulut pas obéir à la jeune femme carrée et laconique, mais celle-ci s'y connaissait assez en éléphants pour adopter une stratégie qui m'étonna. Elle demanda à tous de quitter les coulisses quand elle viendrait et demanda qu'on lui confie l'éléphante pendant trois jours.

Elle précisa étrangement qu'elle ne passerait que deux minutes avec elle, quatre fois par jour. Elle demanda aussi que personne ne touche à son eau et sa nourriture pendant ce temps, et mentionna qu'elle dirait dans trois jours si elle l'achetait ou si on devait l'abattre.

Comme elle refusa toute présence, je fus un des rares à observer sa stratégie, qui m'étonna par sa simplicité pacifique : elle lui retira l'eau. Elle revint quatre fois par jour pour lui présenter son bassin; l'éléphante ne pouvait l'approcher qu'en collaborant aux ordres d'avancer ou de reculer, faute de quoi elle lui retirait encore l'eau jusqu'à sa prochaine visite. Fantine, déchaînée, la chargea deux jours durant. Le matin du troisième jour, n'y tenant plus, l'éléphante commença à obéir en restant en retrait. Perrette lui présenta une fois encore le bassin, mais quand elle lui demanda d'avancer, Fantine arriva si vite qu'elle n'obéit pas à l'ordre de reculer que Perrette lui cria au dernier moment. Celle-ci lui retira une fois encore son bassin. J'en souffrais moi-même pour Fantine, que je sentais sur le point de défaillir, étourdie et déshydratée à un point tel que je craignais pour sa vie. Le pauvre animal était à bout.

Quand Perrette revint à midi, l'éléphante, attentive, écouta chacun des ordres et collabora volontiers bien qu'en titubant. Elle put boire un peu, mais Perrette limita sa consommation pour éviter qu'elle ne tombe malade.

Alors, elle l'acheta à mes propriétaires, lesquels se réjouissaient mais n'y comprenaient rien étant donné les passages éclair et l'absence de bruit que faisait Perrette auprès de Fantine. Personne ne sut jamais comment elle s'y prenait à part moi, et je dois bien avouer que la petite femme m'avait beaucoup étonné par sa malice.

Deux heures plus tard, Perrette tendait le bassin à l'éléphante qui la suivit sans résistance jusqu'à sa nouvelle cage, en échange de quelques arrêts pour un peu d'eau. C'est ainsi que mon amie disparut dans une diligence grillagée tirée par quatre chevaux, lesquels diminuèrent dans mon œil gauche jusqu'à ce qu'éléphant et équidés ne fussent plus qu'un petit point à l'horizon, et enfin plus rien.

Que d'émotions et d'anecdotes je vécus ainsi en coulisses pendant ces huit années passées avec la troupe à sillonner les petites villes de la banlieue parisienne. Quand nous commençâmes à fréquenter le Cirque d'été de la Capitale, je fus repéré par une troupe de musiciens et d'acrobates qui m'achetèrent après d'intenses tractations.

L'argent venait à manquer à mes propriétaires d'alors, mais ils ne voulaient pas me céder sans en tirer le meilleur parti. C'est ainsi que j'aboutis dans la troupe Mogador, un ensemble d'écuyers, dresseurs et musiciens hors pair, qui faisaient tout en musique, improvisant à cheval ou dans les airs, sur les grands airs d'opéra.

Ils formaient un ensemble bouillonnant de culture qui n'avait rien à voir avec ce que j'avais connu jusque-là. Mes nouveaux maîtres avaient été engagés par les propriétaires d'un grand cirque urbain très à la mode, nommé le Cirque Molier, dont le chapiteau (disons plutôt le manège, mais les artistes tenaient au terme) était élevé à même la cour d'un riche aristocrate en mal d'occupation.

La culture débordait des conversations des artistes et de leurs mécènes, et j'avoue que de retrouver ce mélange d'esprit, d'humour et d'anecdotes amusantes me fit un bien fou. Je remarquais d'ailleurs que l'humour venait finalement avec l'esprit, et l'esprit avec l'éducation. Si nous les chevaux n'en étions pas dépourvus, chez l'homme plus elle se faisait rare, moins l'esprit brillait. Ma faveur allait donc aux humains dotés d'humour. Ceux-là ne cessaient jamais de penser.

Nous logions rue Benouville, en plein cœur de Paris et tout près de Boulogne, où j'avais la chance d'aller galoper deux fois par semaine avec mon nouveau maître, de son nom d'artiste Jean Sans Peur. C'était un ancien jockey qui avait été blessé à la hanche lors d'une chute en course. Il n'avait eu comme unique option que de se reconverter dans le cirque équestre du fait de sa petite taille. Il prenait soin de moi mais me poussait toujours plus quand nous courions, de sorte que je sentais sa nostalgie poindre avec l'ennui, sur le cheval de somme que je représentais à ses yeux.

Par ailleurs, j'avais deviné, aux répétitions intenses et rapprochées que nous commençâmes à tenir, que les spectacles que nous préparions seraient pour bientôt et d'un style bien particulier, car si mes maîtres étaient des acrobates musiciens et écuyers professionnels, les autres artistes ressemblaient davantage à des touristes issus de l'aristocratie.

Nous devions donner deux représentations prochainement et nous répétions énormément pour permettre à ces artistes amateurs de montrer leur étoffe en piste. Nous visions des numéros audacieux où l'innovation n'était pas en reste, et où les chevaux avaient la part belle. Le propriétaire du Cirque, Ernest Molier, était un artiste doté d'une âme assez fleur bleue. Grand cavalier mais aussi poète à ses heures, il aimait créer des décors fastueux et des mises en scène originales en planifiant ses numéros.

Je le vis souvent monter parmi nous les premiers temps de mon arrivée chez les Mogador. Il avait un faible pour mon allure un peu stricte de vieil aristocrate poilu et adorait le fait que je sois exercé au travail du cheval-tambour. Il avait fait de moi une sorte de maître de piste, et je servais à annoncer les numéros avec humour. Le chapiteau était décoré de façon excentrique de toutes sortes d'éléments du monde des courses en guise de décorations. Il paraissait qu'on avait même dépouillé un hippodrome pour créer notre cirque.

Ernie, comme chacun l'appelait, s'était mis en tête de réaliser avec moi un numéro de cheval-tambour où tout était à l'envers : j'avancais pompeusement au pas espagnol, mais c'était moi qui frappais de mes antérieurs un gros tambour que tractaient deux clowns devant moi sur une voiturette. Je n'y brillais pas toujours, ayant un peu de difficulté à me coordonner avec tous mes crins et fanons qui me brouillaient la vue. De plus, j'étais bien plus à l'aise en selle qu'en airs de fantaisie⁴⁶.

Mais l'homme n'exigeait jamais plus que ce que je pouvais donner, aussi je ne lui en voulus pas quand il choisit de me remplacer sur ce numéro par un autre étalon, Candy, que je n'aimais guère

⁴⁶ Les airs de fantaisie regroupent la plupart des figures équestres utilisées dans les cirques : le cheval y est assis, couché, il fait des jambettes, le pas espagnol, le salut de la reine ou la révérence...

d'ailleurs. Il faut dire que les écuries offraient à elles seules tout un spectacle, et c'était même de loin celui que je préférais. Je trouvais mille fois plus captivant de voir les belles courir d'un bord à l'autre avec leur corset noué à moitié au milieu des selles et des harnais, tandis que les jongleurs tentaient de tasser l'éléphant, assis sur la quille qu'ils recherchaient partout, ou que le lama arrachait le nez rouge du clown sans que personne ne comprenne jamais pourquoi. C'était une folie évanescence mais perpétuelle qui gagnait chaque artiste, fiévreux avant son numéro. Les phrases se faisaient plus brèves et le ton devenait impatient, mais c'était beau de voir les larmes de fierté poindre dans les faux cils quand un artiste s'était dépassé et que le public l'applaudissait à tout rompre. Et puis comme toujours, au milieu de tout cela, des amitiés se nouaient, souvent passagères car les artistes vont et viennent et les troupes se défont, mais j'avais quant à moi sympathisé avec Germinal, un gros trait breton doué d'un esprit fin. À l'aide d'un pinceau qu'il tenait à la bouche, Germinal avait appris à écrire tranquillement sur une toile devant les spectateurs ébahis. Nous devisions sur les progrès de nos touristes aristocrates le soir venu, et j'avoue que ce cheval faisait preuve parfois d'un humour décapant.

Et puis, il y avait toutes ces tentatives de numéros ratés, une réalité ignorée du public. Au cirque, tout se préparait pendant des semaines avant qu'un numéro soit effectivement au programme, et les séquences sur scène trop recherchées pouvaient s'avérer finalement écartées car hors propos.

Ce fut le cas de cette scène inspirée de l'Art pompier (pompiérisme) – un mouvement artistique très tendance pour l'époque, aussi provocant que recherché, où tout n'était que méli-mélo de styles dans une mise en scène pathétique.

Ernest avait demandé aux femmes acrobates de poser seins nus pour la beauté de la pause, en clin d'œil au *Radeau de la Méduse* de Delacroix, tandis que des artistes déguisés en cavaliers maures posaient en arrière-plan. Ernest adorait le résultat, mais j'entendis dire que sa femme fit une terrible colère et s'y opposa farouchement. Sans oublier le débat peu démocratique que cela avait engendré dans la troupe!

Aussi, en dehors des répétitions au Cirque Molier, on vendait nos services au très traditionnel Cirque d'été des Champs-Élysées, dont le public était nourri de *gens de la haute* comme disaient mes maîtres. C'étaient de riches familles bourgeoises de Paris. J'aimais bien ce cirque, son ambiance et je m'y reposais d'ailleurs beaucoup. Il faut dire qu'il détonnait d'un cirque d'un autre genre, que je détestais : le Cirque Napoléon. J'y avais fait quelques prestations, mais le public correspondait plus au quartier du boulevard du Temple dont il était issu, et qui portait le nom de boulevard du Crime. La troupe Mogador y connut quelques déconvenues financières avec les gérants, en plus de prises de bec avec des clients saouls qui touchaient aux animaux; aussi ne revint-on plus que rarement. Tant mieux, voir de petits truands vendre à la dérobée des places à moitié prix contre de faux billets me choquait. Après tout, j'étais un artiste, et mon cachet n'était pas le leur.

En tout et pour tout, nous étions dix chevaux et trois ânes à tourner dans ces cirques. En ces temps de vaches maigres, les directions misaient davantage sur les numéros avec artistes et animaux exotiques comme les fauves ou les éléphants, qu'avec les animaux domestiques comme les chevaux.

Nul n'étant prophète en son pays, je constatais que nous étions trop présents parmi les hommes pour qu'on nous regardât autrement que comme de simples véhicules. Il fallait donc frapper fort

pour étonner le public avec un cheval, et surtout, il fallait que tout contribue au succès du numéro : mise en scène éclectique, musique inspirante, écuyère sensuelle et tour de force ou de passe-passe à couper le souffle.

Par ailleurs, comme les écuries ne comptaient que des mâles, cela contribuait à cette atmosphère de garçonnière pleine de testostérone, où les chevaux rivalisaient d'audace et d'agressivité, pour se dépasser auprès de leurs maîtres. Il n'y avait d'ailleurs qu'au cirque que des étalons se côtoyaient en liberté. Dans la réalité, la même situation aurait entraîné d'incontournables blessures, les entiers pouvant lutter jusqu'à la mort, s'ils n'avaient pas grandi ensemble.

Mon naturel placide faisait dire aux artistes que j'avais oublié *mes parties* au vestiaire. Je me comportais en eunuque, certes, mais c'était un peu ce qu'on attendait de moi. J'étais un gentleman. Je ne créais jamais de problème en présence d'un autre étalon. Je préférais nettement observer et réfléchir qu'agir. Pour tout dire, j'ignorais les autres chevaux la plupart du temps. Sauf peut-être Candy, ce misérable cheval espagnol à la robe baie qui m'agressait sans cesse et que je ne pouvais plus voir en peinture. Mais bon. Se soumettre aux humeurs des hormones, qui sont bien mauvaises conseillères et nous mènent le plus souvent au coup de pied, à la morsure ou au feu d'une cravache trop agacée, était selon moi un mauvais calcul. Mais je ne devrais pas dénigrer pour autant mes semblables : ainsi sont faits les chevaux.

Donc, la plupart de mes camarades d'alors, poneys et ânes confondus, gonflaient les rangs des écuries du Cirque Molier plutôt que ceux des autres chapiteaux. Ce dernier, il faut dire, coordonnait de loin mon spectacle préféré, car il misait beaucoup sur l'originalité et le raffinement de la haute-école équestre, avec quelques nouveautés d'avant-garde pour ce milieu. Il comptait notamment des

écuyères de grand renom, et de ce fait, le public venait de loin pour les applaudir! Les bouquets de roses rouges s'entassaient après les représentations sur les bottes de paille près de moi, si bien que je ne leur trouvais pas mauvais goût : c'est dire le succès que rencontraient les filles.

Quant aux aristocrates qui se mêlaient à la troupe, ils le faisaient surtout pour se désennuyer. Comme ce n'étaient pas des professionnels et qu'ils exigeaient davantage d'égards que de remises en question, ils n'offraient le plus souvent que leur grande oisiveté et un idéal paresseux et soupe au lait à la troupe, qui devait les mater en gérant les susceptibilités. Autant dire que c'était tout le gratin qu'il fallait rééduquer à l'effort.

Tel jongleur était le riche héritier de la compagnie des chemins de fer, et telle écuyère, celle d'un magnat de l'alimentation. De fait, les bévues, blessures mineures et grands moments de honte étaient fréquents, au grand dam des propriétaires du Cirque qui misaient beaucoup sur le succès de leur audacieux pari et s'inquiétaient de l'amateurisme de ces artistes dorés. Mais comme ceux-ci participaient avec largesse aux achats des costumes et décors, les Molier fermaient les yeux, à ce que j'avais compris. En quête de flonflons et de paillettes, nombre de jeunes filles plus ou moins en fleurs rêvaient donc de porter publiquement un tutu, tandis que les jeunes hommes rivalisaient certes en gros muscles, mais beaucoup moins en esprit.

Le ridicule de situation faisait le bonheur des membres de ma troupe qui se frappaient les cuisses de rire après les répétitions. Je voulais rester stoïque, mais même pour un cheval de trait, la retenue a ses limites. Ce que l'orgueil et la vanité attirent, l'humiliation le retire bien souvent.

Il faut dire que j'avais été le dernier rempart de la honte d'une forte femme déterminée à devenir écuyère à tout prix, aussi pouvais-je lâcher mon fou. Il avait quand même fallu deux hommes pour la hisser sur mon dos, mais voilages et tutu ayant craqué sous l'effort, quand elle voulut lever la jambe, elle se retrouva nue comme un ver avec mes crins pour tout bagage.

Au même moment, le trompettiste parti sur sa lancée laissa mourir la note dans une telle perplexité qu'un fou rire incontrôlable gagna l'ensemble des artistes. Bien sûr, nous ne la revîmes jamais.

Ainsi filèrent mes premiers jours dans cette troupe pleine de fougue et d'ironie. Heureusement, tous ces artistes en herbe n'étaient pas de la même trempe et certains avaient même beaucoup de talent.

Et puis, c'est à cette époque que j'eus une belle surprise : figurez-vous que la femme qui avait acheté la jument pur-sang arabe qui mit bas au marché à bestiaux neuf ans plus tôt, s'était un jour présentée à moi en coulisses le plus naturellement du monde. Cette dame, à ce que je compris un peu tardivement, n'était nulle autre que l'épouse d'Ernest Molier. Comble du comble, car je l'ignorais à l'époque, ce n'était pas juste une cavalière... Non. C'était *la* cavalière.

Ici, tout le monde l'appelait Blanche, mais la presse l'appelait la centauresse. Elle réalisait de telles prouesses que la foule se déplaçait souvent rien que pour la voir. Nous étions au temps des grandes écuyères courues des cabarets du Tout-Paris, et celles-ci avaient la célébrité et les éloges pour elles, tant le fait de voir des élégantes réaliser des prouesses à cheval encore plus spectaculaires que celles des hommes, emballait les foules. De plus, elles montraient avec un degré de difficulté supplémentaire, puisque c'était en

amazone⁴⁷ : être ainsi posée en robe sur un cheval qui se cabrait, comme une poupée de porcelaine à l'épreuve des coups, impressionnait beaucoup. Le milieu du cirque fut d'ailleurs, selon moi, le premier lieu de l'égalité hommes-femmes.

Lorsque Blanche me revit pour la première fois accoutré de mes tambours qui m'encombraient plus que de coutume, elle éclata d'un rire contagieux :

– Et en plus il a une moustache! Un vrai colonel, ce Voltaire!

J'avais oublié ce détail. Chaque année en hiver, une curieuse moustache se retroussant en favoris ridicules, barbouillait ma lèvre supérieure, me compliquant prodigieusement la tâche quand venait le moment de trier mes grains dans ma ration du soir. Et je ne vous ferai pas de dessin sur les conséquences directes d'une bonne lampée d'eau.

Blanche m'avait en tout cas reconnu au premier coup d'œil. Elle révéla aux artistes présents quel avait été mon parcours dix ans plus tôt. Elle m'appelait colonel, en clin d'œil à la Garde républicaine.

Blanche trouvait extraordinaire que j'aie survécu à Sedan, très peu de chevaux militaires ayant eu cette chance. À sa connaissance, aucun cheval-tambour n'en était d'ailleurs revenu, et elle me dit qu'elle allait le faire savoir, car j'étais un héros vivant.

À ces mots, j'eus une pensée douloureuse pour mes anciens camarades, et tous ces fantômes du passé que je tentais chaque nuit d'oublier... Mais qui eût cru qu'un humain ait pu suivre à travers

⁴⁷ La monte en amazone se faisait traditionnellement en montant « dans les fourches » pour les dames, autrement dit en plaçant les deux jambes sur le côté gauche du cheval, dans une selle offrant deux ou trois fourches, selon le degré de difficulté, pour retenir la cavalière, ainsi posée sur le cheval. Au XIX^e siècle, cette monte était préconisée pour les dames, entre autres pour protéger l'hymen des jeunes vierges, la monte à califourchon pouvant entraîner son déchirement selon les rumeurs.

les années un parcours aussi hétéroclite que le mien? Par ailleurs, je fus surpris qu'elle ait retenu le nom que François m'avait donné. Elle demanda aux artistes présents s'ils ne trouvaient pas extraordinaire qu'un cheval de guerre se nomme Voltaire.

Le jongleur entonna alors avec esprit ce fameux air de ritournelle :

– On a perdu la guerre, c'est la faute à Voltaire!

Tous éclatèrent de rire. Je restai coi au milieu de la scène, l'air mi-figue, mi-raisin, si bien que Blanche vint vite me faire quelques caresses enjouées. Sa perspicacité me laissait pantois : c'était de bien belles retrouvailles.

Je fus vite frappé par la hardiesse à cheval de cette femme pas comme les autres, surtout lorsqu'elle traversait le décor sur d'Artagnan, son cheval, transperçant un immense disque de papier qui volait en éclats sous l'impact, dans une explosion de pacotilles inondant le public.

Quel moment fabuleux!

Il fallait aussi voir ses numéros de haute-école, plus difficiles les uns que les autres, qu'elle enchaînait en amazone, gracieusement assise dans ses robes : piaffer, passage avant, passage arrière, pas puis trot espagnol, galop arrière, galop sur trois pattes, et même courbette et cabriole... Rien ne lui était impossible.

Avec d'Artagnan, elle réalisait une cabrade étonnante car absolument droite, et il y avait surtout ce spectaculaire saut plané sans obstacle, une sorte de cabriole fantastique, très haut perchée dans les airs.

Enfin, elle savait faire rire les enfants en sautant à la corde avec sa monture, ce qui n'était pas si évident avec les mains coincées

dans les genoux. Bref, c'était une femme très talentueuse et d'une grande exigence, d'abord avec elle-même, par amour du travail bien fait avec les chevaux.

Aussi l'aimions-nous tous jusque dans ses colères légendaires que nous lui pardonnions volontiers, artistes comme chevaux.

Un jour pas comme les autres, elle vint avec Ernie, mais cette fois, à pied. Elle venait assister à la performance d'une proche qui venait faire la démonstration de son numéro équestre préféré, me confia-t-elle en me grattant la moustache. J'attendais patiemment dans ma plus belle tenue de scène, toujours dans mon rôle de cheval maître de la piste avec mes tambours.

Elle m'avait bien parlé d'une certaine Marie Lizzi, violoniste et grande amie à elle, qui était elle aussi à l'origine du Cirque Molier. À vrai dire, ses confidences me surprirent et attisèrent ma curiosité : quelle cavalière pouvait bien impressionner une femme comme Blanche Allarty? Je le compris le jour où je vis Opérette, sous la selle de son amie, Marie, violoniste en effet. D'ailleurs, tout le monde s'en souvint, comme le soulignèrent les journaux.

En fait, Opérette œuvrait pour la troupe depuis un an mais je ne l'avais encore jamais vue jusqu'au fameux soir du réveillon. La première fois que j'avais croisée sa maîtresse, elle s'était installée en effet à ma grande surprise dans un fauteuil roulant! Elle revenait tout juste d'épreuves de dressage à Fontainebleau et Chantilly, c'est pourquoi je n'avais jamais croisé ma belle jusqu'au soir de première.

Chaque jour en répétition, j'admirais donc mon Opérette, auréolée de ses crins abondants et soyeux, exécutant avec grâce des figures d'école étonnantes avec Marie, pour le plus grand plaisir des yeux comme des oreilles.

Marie était une femme vive et passionnée d'opéra et d'équitation. Elle faisait corps avec sa jument qui était tout pour elle : leur complicité n'échappait à personne. Elles réalisaient ainsi une série de numéros d'art équestre où la souplesse et la grâce d'Opérette me mettaient dans tous mes états. Les voir ainsi, fusionnant les arts sur du Mozart, était un ravissement pour le cœur comme pour l'âme.

Et donc, ce qui devait arriver arriva et comme j'étais tombé sous le charme des deux, follement, irrésistiblement, fatalement amoureux de la Frisonne que je couvais des yeux, mais que je me tenais, la troupe avait fini par remarquer l'extraordinaire attirance que nous ressentions l'un pour l'autre.

Il était rare que l'on prenne le risque d'intégrer une jument à une troupe gardant des étalons. Mais les artistes en avaient parlé à Marie et tous avaient décidé de faire un essai car des chevaux aussi attachés étaient étonnants à voir.

On nous avait donc placés l'un à côté de l'autre, bien qu'il soit rare de prendre de tels risques avec des étalons, tentés de sauter sur la jument ou de se déconcentrer à la première occasion. Mais j'aimais Opérette de tout mon cœur et j'aspirais à vivre et à partager chaque instant avec elle en la traitant en lady, aussi me tenais-je sage la plupart du temps, me laissant broser des heures sans rien dire à ses côtés, pour mieux la voir et toujours mieux la respirer.

Nous mangions ensemble, nous dormions ensemble. Finalement, comme nous parvenions à propager un étonnement indicible autour de nous juste à l'affection que nous nous portions, les artistes décidèrent de nous faire répéter un premier numéro tous les deux. On choisit de nous réunir autour d'un numéro touchant, où nous restions sages comme des images, couchés derrière nos instruments. Cela faisait tout un tableau!

Il commençait juste après celui de l'hongre traversant le grand disque blanc qui volait en éclats et le cracher de feu du terrible Dragon, un être étonnant, moitié homme, moitié feu, que je ne vis jamais faire autre chose que du galop sur un cheval.

Après notre intervention romantique sur une sonate, les deux tigres entraient en scène. Autant dire que nous en croisions, du fauve, dans les coulisses!

J'aidais de mon mieux Opérette à garder son calme en se concentrant sur la piste, plutôt que de se dissoudre de peur face aux lions. La pauvre était transie, les naseaux dilatés, dès qu'elle sentait les félins approcher.

À en juger par les sueurs froides que cette épreuve lui procurait, je constatais que j'avais un net avantage sur elle dans ma gestion de la peur, n'y voyant bien sûr qu'à moitié. Aujourd'hui encore, j'étais furieux parce qu'un commandant m'avait réformé pour mon œil manquant, sous prétexte qu'il me rendait ombrageux, ce qui m'avait presque condamné à l'abattoir, quand c'était tout le contraire : la perte de mon œil avait fait naître un courage bien plus grand, que j'ignorais jusque-là finalement.

Bref, en renversant toute tradition équestre, on nous fit monter ensemble sur scène, moi l'étalon tzigane aux côtés de ma jument bleu-noir, pour une valse en pas de deux entourée de danseurs, où s'entremêlaient nos crins et nos encolures amoureuses, tandis que des écuyères s'envolaient au-dessus de nos têtes et au son des tambours, tournoyant dans leurs voiles sous une pluie d'étoiles pendant que nous pirouettions. Ce numéro ne cessait d'étonner par sa grâce et sa poésie, avec des écuyères suspendues en plein vol et le souffle coupé du public. J'en ai encore conscience aujourd'hui, tant d'années plus tard : nous étions vraiment beaux à voir, et ce charme renversait même les hommes, car à l'évidence on s'aimait.

D'autres numéros s'intercalèrent bientôt entre les nôtres, et nos âmes complices appréciaient les risques que prenaient les acrobates avec des animaux exotiques toujours plus farfelus, pour délasser un public encore hébété par la guerre, dix ans plus tard.

Quelque part, je crois que l'on soignait les gens par l'émerveillement. Quant à moi, j'étais tout simplement heureux et comblé par la vie : je souhaitais pour toujours vivre ainsi.

J'offrais souvent des roses la nuit à Opérette, que j'attrapais depuis mon box parmi celles lancées aux écuyères par le public. Je m'amusais parfois à faire mine de les lui offrir pour préférer les manger ensuite. Cela fâchait gentiment ma douce, dont le regard charbon se faisait parfois démon, tandis qu'elle criait sa rage d'une note suraiguë. Frappant son box, elle appelait alors mes caresses et je me rattrapais en lui grattant le cou. Nous en étions heureux.

Mais lancinante, continue, une angoisse sourde en moi grondait : et si les humains, qui sont capables de tout, nous séparaient un jour : comment y survivrais-je ?

J'ignore le pouvoir de la peur, d'attirer le malheur, ou si c'est le hasard qui parie sur nos vies, mais ce que je craignais doucement approchait.

C H A P I T R E VIII

La peur

11 mai 1885

Prétextant de puissants maux de cœur attribuables aux odeurs des écuries, ou une migraine soudaine au moment de visiter la ménagerie d'un cirque, Navail disparaissait un jour sur deux. J'ignorais où il allait et je ne lui posai aucune question : son attitude ombrageuse me tenait loin de lui. En dehors des leçons de français et de savoir-vivre qu'il continuait de me prodiguer – oui, oui, lui! quel paradoxe! car il y excellait –, je ne lui adressais qu'un compte rendu quotidien de mon avancement. Il consignait le tout par écrit et l'adressait à sir Desmond. J'aimais la liberté que cette situation m'offrait. Aussi enquêtai-je seul auprès des journaux, des marchés et des cirques. Mais deux semaines après notre arrivée, j'avais visité tous les lieux requis. Nulle trace de Voltaire dans les registres des marchés de Paris. Il ne restait que ceux de La Villette, dont l'officier de la Garde républicaine m'avait déjà parlé. D'après les informations obtenues, Voltaire y avait été vendu comme monture de cirque peu après la guerre.

J'avais besoin d'aide pour ainsi scruter des milliers de factures en français. Je demandai à Navail de bien vouloir m'accompagner : nous ne serions pas trop de deux pour les éplucher. Il fit la moue

mais ne refusa pas. On s'y rendit en semaine, la veille du marché, afin que le personnel soit plus disposé à nous recevoir.

On entra dans ces lieux sans vraiment y penser. Mais sur place, c'était sordide : une odeur oppressante de viande et de sang flottait dans l'air au-dessus des Halles. Comme il pleuvait, tout était boueux et sale. Avec cette pluie torrentielle, les gouttières débordaient, ainsi que les égouts. Des mares d'eaux usées, diluées de sang séché, de crottins et de bouses, longeaient les bâtiments. Le bas de nos pantalons trempait dans cette soupe infâme.

On demanda le chemin à un commis peu aimable : les bureaux administratifs se trouvaient à l'entrepôt des carcasses, derrière les enclos à bestiaux. Le site étant immense et les salles innombrables, cela nous prit une demi-heure pour trouver les enclos. À quelques ruminants près, couchés sur des montagnes de fumier, tout était désert. J'étais soulagé que cela ne soit pas jour de marché. Je craignais d'assister aux horreurs qu'on y voyait souvent.

Tandis qu'on arpentait ces allées interminables, les rafales de vent colportaient les râles d'animaux en créant un écho entre les bâtiments. Cela ne me disait rien qui vaille : j'avais la chair de poule. On croisa de nombreux bouchers aux tabliers maculés de taches sordides. Ils portaient sur leur dos des carcasses qu'ils pendaient aux crochets. Nous vîmes passer aussi quelques chevaux, maigres, vieux, mal bâtis, qu'on menait à leur destination finale. Je pressai le pas. J'avais hâte de trouver les bureaux pour m'épargner tout ça. Navail marchait derrière moi en boitillant avec sa canne. Il sifflait, imperturbable. Un homme à l'épreuve de tout, sauf de son estomac.

On croisa plus loin deux femmes portant une énorme marmite d'où s'échappait un fumet de terrine.

– Voilà comment je préfère les chevaux, ironisa mon collègue.

Je ne relevai pas. Quand on eut traversé le site, on resta tout pe-
nauds : nulle trace des bureaux. On les avait manqués.

Une vieille femme en tablier passa non loin. Nous pressâmes le
pas pour lui parler. Je ne comprenais rien de ce qu'elle disait : il lui
manquait des dents et elle n'articulait pas. Comme Navail non plus,
nous restâmes bredouilles: nous étions prisonniers de la Cour des
miracles.

– Allons par là, me suggéra-t-il en pointant l'index vers un couloir
qui coupait au travers des bâtiments.

On y trouverait sûrement conseil, il y avait beaucoup d'activité.

Il fallut du temps à nos yeux pour s'acclimater. Quelle cacopho-
nie aussi! Mais on était à l'abri du vent. On avança lentement, les
mains sur les oreilles. Quand nos regards se portèrent vers l'avant,
nous fûmes saisis par un triste spectacle. De vieux chevaux, des
mules, des baudets, des poneys et des ânes attendaient que
viennne leur tour. Les pauvres carnes étaient édentées, aveugles ou
borgnes, et tellement paniquées qu'elles tombaient par terre en
se blessant. Certaines étaient ailleurs, coupées du monde, ne levant
plus le chanfrein : ces bêtes-là avaient déjà renoncé. Elles s'entas-
saient à l'entrée de l'abattoir numéro deux, toutes à l'attache de
solides anneaux ancrés dans les arches.

Tous ces chevaux hennissaient en même temps, affolés, ap-
pelant on ne sait qui, désespérément. Ne leur faisaient écho que les
coups de masse et le bruit des corps tirés ou qui tombaient, assour-
dis par les deux portes battantes de l'entrée, qui livraient un temps
sur deux des aperçus effrayants.

Un commis déplaçait les bêtes une à une, au rythme où elles entraient. Beaucoup résistaient, se faisaient traîner ou cherchaient à fuir, détournant la tête comme pour éviter la suite, ou arquant le corps pour ne pas y aller. La peur les avait gagnées, toutes sans exception.

Navail regardait, fasciné. Devant nous, les chevaux se fuyaient même entre eux, craignant de se faire mordre ou lancer une ruade. Ils misaient en vain sur des humains, pourtant indifférents, qui passaient avec les caisses de filets mignons de leurs camarades précédents.

Seuls les chevaux qui détestaient les hommes et avaient l'attitude ombrageuse du cheval cravaché savaient à quoi s'attendre. Pour eux, ce qui se passait ici était écrit et réédité depuis des millénaires. Je vis un hongre bai, jeune, beau et furieux, charger un manieur en lui soufflant au visage. Il se débattait si violemment qu'on ne le fit céder qu'au tord-nez. Alors il entra comme les autres, par les doubles portes. Un long moment passa : le bruit de sabots qui piaffent; de brefs ordres donnés; deux coups, un grand silence, un poids qui s'effondre. Et un glissement sourd. C'en était fini de l'hongre. Tous les chevaux à l'attache avaient dressé les oreilles au même moment. Ensuite, ils reprirent leur ronde désespérée.

C'est dans ces conditions que les animaux attendaient la mort, devant la salle des Couteaux, après une vie de service. Chacun tirait sur son anneau, faisant un bruit de tous les diables, surtout ceux qui portaient des fers. Mais ceux-là, on ne tarderait pas à les leur retirer – ce serait même plus simple une fois morts, afin de recycler les fers.

C'était l'effroi. J'avais rarement vu dans ma vie autant de regards de chevaux suppliants et soumis. Ils voulaient tous fuir, car chacun d'eux *savait*.

– Partons d’ici. Ces lieux sont innommables, murmura Navail, d’un ton de voix très doux que je ne lui connaissais pas.

Je le regardai du coin de l’œil : blafard, ébranlé, tout son corps tremblait : ça alors!

– Vous allez bien? lui demandai-je.

Le pauvre homme, qui m'avait toujours paru hypocondriaque, avait peut-être vraiment la santé délicate. À bien le regarder, il me faisait penser à cet artiste maudit, Toulouse-Lautrec, et j’avais toujours le sentiment que cet homme mystérieux menait une double vie. Surtout quand il revenait, la mine sombre, certains matins, alors qu’il n’était pas rentré à sa chambre de la nuit.

Je le vis saisir son éternel mouchoir et se frotter le nez – ou les yeux? – d’un geste saccadé.

– C’est cet air, cette puanteur, ce bruit... J’étouffe! souffla-t-il en suffoquant.

Je voulus l’aider à dégrafer son col.

– Attention! nous cria un commis. Dégagez! Vous n’avez rien à faire là!

Dans un réflexe, je tirai mon collègue vers moi. Juste à temps. On évita l’embardée d’un poulain qui venait de s’échapper.

J’attrapai Navail par le bras, il titubait. On fit une centaine de pas rapides quand soudain, autour de nous, des milliers d’odeurs devinrent complètement insupportables. C’était les poubelles des Halles, couvertes de mouche, qui débordaient de restes et d’abats. J’eus la nausée. Pour Navail, ce fut trop : il vomit.

Ce geste décida malheureusement de la suite. On nous héla et il y eut une bousculade derrière. Une jument, affolée, se rua sur nous. Je pus l'éviter de justesse. Mais quand je cherchai de nouveau à attraper Navail par la veste, penché comme il l'était, je n'attrapai que du vide. Trop tard. Leurs corps se heurtèrent dans un craquement étrange. Ils roulèrent dans les poubelles, glissant sur une dizaine de mètres.

Vite, je cherchai Navail. Je ne vis que sa jambe, pliée sous l'encolure du cheval. J'eus un frisson : le pli du pantalon formait un angle improbable. Et l'animal ne bougeait plus. Seul, je ne pourrais le bouger.

– À l'aide! hurlai-je en boucle.

Trois commis arrivèrent enfin.

– Il est blessé? demanda un vieil homme hirsute.

– C'est... c'est parce que... C'est la mère du poulain : elle a forcé le chemin, hoqueta un jeune homme, atterré, qui regardait chacun comme pour se justifier.

– Vite, sortons-le de là, il faut bouger la jument, elle ne se relève pas! Et là, il est coincé sous elle!

On s'organisa : à la une, à la deux, à la trois!... On poussa tous ensemble la jument, dont la colonne vertébrale était brisée. Elle ne levait même plus la tête. Comme si cela ne suffisait pas au tableau, ce fut le moment où son poulain revint, paniqué, pour la renifler de partout. Elle respirait à peine, incapable de tendre le cou vers lui, bien qu'elle essayât.

– Navail, vous m'entendez?

Le pauvre homme faisait pitié. Il avait une mine horrible et tentait de protéger son tibia, plié à angle droit. Mais il était vivant.

– Là, elle est vraiment cassée; surtout ne bougez pas, reconnus-je, désolé.

On nous escorta dans les fameux bureaux qui étaient, comble du ridicule, juste à l'entrée des lieux. Un médecin vint rapidement examiner mon collègue, qui souffrait le martyr. Il dut replacer la fracture, dans un craquement épouvantable. Navail perdit conscience.

Deux jours après, il quittait l'Hôtel-Dieu pour regagner Londres et y recevoir tous les soins que requérait son état. Il partit en fauteuil roulant, cadeau payé par les deniers de Sa Majesté.

Je reçus quant à moi des ordres par missive. On était satisfait de mes services, des notes et des croquis réalisés. J'adresserais désormais directement ma correspondance à sir Desmond et l'on me dit que je pouvais continuer seul : je n'avais plus besoin de chaperon.

Les abattoirs de la Villette habitèrent longtemps mes nuits : et j'entendais toujours hennir le pauvre poulain qui appelait sa mère. Celle-ci avait été abattue sous ses yeux, à la masse, à même le sol. Un surplus de travail et d'effort, pour tirer la carcasse, à tenir le poulain, dont les hommes se seraient bien passés.

Une semaine de recherches plus tard, au milieu de deux milliers de documents, je retrouvai comme prévu la trace de Voltaire. J'y appris quelques éléments utiles, mais aucun qui justifiait tous ces efforts et cet accident.

Quand je revis Navail un an plus tard, par chance, il marchait. Avec une canne.

– Cette fois, c'est vrai! confirma-t-il avec un clin d'œil.

Alors c'était donc ça? Je commençais à comprendre.

« J'aime un peu trop les femmes. Elles seules me consolent. »

Bien des années plus tard, je le visitai à l'hôpital peu avant qu'il ne meure : il souffrait de la goutte. Cet homme étrange me confia alors un mystère bien gardé :

– Un jour, un cheval a tué mon père. Enfin, c'est plutôt moi qui l'aie tué. Il était forgeron. Moi j'adorais ce métier, je voulais l'imiter. Un matin, il m'a confié un fer rougi, tout prêt. Nous ferions à chaud, c'était ma première fois. Le cheval était nerveux. Et moi, j'avais très peur. J'ai fait semblant de rien et j'ai tremblé. Je lui ai brûlé par accident l'antérieur droit. L'animal a rué si fort que papa a traversé la grange. Plus tard, ils ont tué le cheval. Moi je n'ai rien raconté. Alors, ce qui était mon refuge est devenu ma prison. Aujourd'hui c'est une vieille note que je règle avec les chevaux.

Cet homme était résigné. Je réalisai combien la peur engendrait le mal, et combien le mal appelait la peur. C'était un cercle vicieux dont on ressortait perdant. Les chevaux, créatures émotives, nous enseignaient l'empathie. Mais la peur avec elle, aussi.

Le cœur de Navail était resté à jamais terrorisé par son passé. Avec raison. Quant aux chevaux des abattoirs, ils continueraient longtemps dans ma mémoire de tirer sur leurs liens solidement fixés. Nul employé ne leur porterait jamais secours si ce n'était pour les mener, directement, vers la somme de toutes leurs peurs.

C H A P I T R E IX

Déchiré

C'est ainsi que cette vie, qui fait de nous des funambules oublieux de marcher sur un fil, me rattrapa encore plus vite que mes peurs.

Comme c'est souvent le cas dans le milieu des arts, malgré les applaudissements et les bravos, l'argent vint à manquer. Notre gloire et notre beauté avaient émerveillé le cœur du Tout-Paris, où Opérette et moi étions devenus des stars. Il était maintes fois arrivé que certains spectateurs fortunés, frappés par notre grande beauté, offrent très cher pour nous acquérir l'un et l'autre. Mais nos maîtres, toujours, avaient refusé. Cependant, la situation économique déclinait de plus en plus depuis la guerre. La troupe vivait désormais de fortes dissensions et certains aspiraient à plus, tandis que d'autres voulaient s'arrêter, ou d'autres encore, voler de leurs propres ailes. Quand finalement la troupe se scinda, j'appris qu'on m'emmènerait en Amérique. Une angoisse épouvantable me gagna. Bien que cela soit le propre des chevaux, proies par définition, que d'avoir peur, je cédaï pour la première fois de ma vie à la panique. Mes pires angoisses se concrétisaient, là, sous mes yeux.

Ce soir-là, le cœur en apnée, je m'enfuis avec Opérette afin que personne, jamais, ne nous sépare de force.

Les premiers moments d'angoisse passés, nous avions connu une brève euphorie de liberté en sautant tour à tour par-dessus des bosquets, des charrettes, les trottoirs, un square et même un mendiant, qui n'en crut pas ses yeux et qui cria longtemps. Nous dépassâmes au grand galop des voitures et des calèches dont les cochers

perdirent presque le contrôle, leurs chevaux n'en revenant pas d'être ainsi doublés par deux chevaux en fuite, ivres de liberté.

Nous dérapions beaucoup sur les pavés bruyants, ce qui déclencha la grogne des chiens du quartier, et réveilla même nombre de voisins qui vinrent aux fenêtres voir ce qu'il se passait et râlerent en nous montrant le poing.

Pour ma part, je craignais que nous ne nous fassions mal en tombant en raison de nos fers, mais l'angoisse de la séparation me tenaillait encore plus et l'on devait tenter le tout pour le tout. Je me répétais que tant que j'avais Opérette avec moi, tout irait bien. Voler avec elle comme deux ombres furtives dans Paris, libérées de toute chaîne, était de toute façon merveilleux.

Évidemment, le monde ne s'arrêta pas pour nous pour autant. Opérette fut repérée, puis prise en chasse par des agents de police qui patrouillaient à cheval aux abords de Boulogne. Ils distinguèrent de suite que c'était un cheval de sang et ils ne me virent pas en premier lieu, car j'étais plus loin devant eux. Mais ils ne lâchaient pas d'une semelle ma belle qui hennit plusieurs fois pour m'appeler. Je lui répondis, ce qui contribua à me faire repérer également des agents, mais j'avais une bonne avance. Malheureusement, si Opérette était splendide de noblesse avec des allures gracieuses dont la beauté coupait le souffle quand elle courait, ses foulées pleines de rebonds la ralentissaient cependant beaucoup; aussi parvinrent-ils à l'attraper en l'acculant dans une impasse. Perturbé, le cœur sur le point d'exploser, ma peur fut la plus forte et je continuai au grand galop, jusqu'aux portes de la ville. J'étais aux quatre cents coups, ne sachant que faire. Devais-je y retourner pour rejoindre ma belle? Celle-ci allait-elle tenter de me retrouver? Des chiens à mes trousses, je craignais même pour ma vie et ruais furieusement...

Dire que je ne voulais surtout pas qu'Opérette et moi nous manquions de peu!

J'avais pourtant perçu la brève hésitation dans le regard d'Opérette à l'idée de fuir, et je savais notamment l'attachement qu'elle portait à sa maîtresse. Mais elle n'avait pas hésité plus longtemps et m'avait suivi avec fougue. Cette nuit-là cependant, perdu dans Surresnes, le cœur serré et ne sachant que faire, j'errais comme une âme en peine le long des champs. Finalement, quand j'atteignis les abords d'un village et tandis que la pluie frappait mes flancs, je trouvai refuge sous un vieux hangar... Comme la plupart des chevaux, j'évitais toujours de rester confiné, notamment sous un toit de tôle, car la pluie qui tombait dessus le rendait toujours si bruyant que cela m'empêchait de capter les bruits portés par le vent. Je fuyais donc d'habitude les toits, car ils me rendaient anxieux. Mais cette nuit-là, je n'étais pas anxieux; j'étais détruit. Je ne savais plus que faire et n'avais même plus la capacité de m'accrocher à mon instinct. Je voulais juste rester un moment à l'abri, pour mieux voir dans une semi-obscurité où mon œil manquant me faisait grand défaut, car je devais réunir mes esprits. Grand mal m'en prit.

Des paysans cupides m'avaient observé depuis leur maison et je ne les entendis pas approcher. Ils m'attachèrent avec une corde si rêche qu'elle me blessa. Je me débattis, ce qui était bien la première fois, mais le fermier était un homme solide et sans pitié et j'étais épuisé par ma course folle. Ses cordages coupèrent mes paturons si bien que je cessai de lutter.

Le couple songea d'abord à me cacher, pour me manger, puis il observa ma conformation. Il choisit plutôt de me garder pour me vendre au prix fort pour la selle. Mais c'était avoir d'avoir vent, le lendemain, de la récompense offerte par mes nouveaux propriétaires, à qui me ramènerait. La transaction eut lieu vers midi, et je

fus ramené le soir même. J'appris en arrivant qu'Opérette et moi avions fait les gros titres du Tout-Paris en nous enfuyant : le mendiant avait rapporté la peur de sa vie, sans doute en échange d'une coquette somme... Je fus donc remis dans les mains furieuses de Jean Sans Peur, qui avait craint de perdre le meilleur investissement de sa vie. Mais quand j'arrivai à mon box, le box voisin était vide. Plus la moindre trace d'Opérette. Valentino, le vieux poney Shetland, spécialiste des numéros burlesques, me raconta avec émoi que Marie, la maîtresse d'Opérette, s'était violemment disputée avec mes propriétaires de Mogador, en apprenant que j'avais été vendu et que nous allions être séparés. L'altercation avait été spectaculaire, mais les Molier étant absents, elle avait préféré partir, furieuse, en emmenant sa jument.

Quant à moi, on m'enchaîna comme un tigre. Je ne voyais plus rien, je ne sentais plus rien, c'était comme si mon cœur venait d'être retiré de ma poitrine.

Bien que je n'aie gardé que peu de souvenir de ces tristes moments tant j'étais abattu, je sais que nous gagnâmes Le Havre, où j'embarquais avec Jean Sans Peur, sur un énorme bateau. On m'avait acheté à prix d'or à la troupe, et mes nouveaux investisseurs avaient même, paraît-il, payé deux fois le prix en réglant ma récompense. Autant dire que ces affreux paysans savaient bien compter... Mais c'est ainsi, enchaîné comme un fauve, qu'on me fit traverser l'océan.

Les flots indifférents m'éloignaient toujours plus de ma belle. Le cœur lourd, je rejoignis New York, dont j'avais tant entendu parler, mais dont la grandeur m'était désormais totalement indifférente. Mais où la vie m'étonnait le plus, c'était dans sa faculté à me faire faussement croire que je ne pourrais pas tomber plus bas.

C H A P I T R E X

Dans les pas de Voltaire

30 juin 1885

Après le départ de Navail, de retour au pays avec sa jambe cassée, d'où il me faisait maintenant un suivi administratif pour mes dépenses et envois de documents divers pour le compte de Sir Desmond, j'étais arrivé à une impasse. Ma seule piste valable restait celle du Cirque Molier, par l'intermédiaire des souvenirs que Marie avait partagés à Clara, sa fille, que je n'avais moi-même pas pu rencontrer lorsqu'elle était à Londres.

Cette dernière ne fréquentait d'ailleurs plus le cirque maintenant que j'étais à Paris. Je fus vraiment dépité d'apprendre qu'après la vente d'Opérette, la jeune femme était partie s'installer aux États-Unis. Elle avait d'ailleurs vendu la jument assez cher, ce qui la mettait sans doute pour un bon moment à l'abri du besoin. C'était une violoniste de talent, tout comme sa mère. Aussi les États d'Amérique lui offraient sans doute plus de perspective, avec ou sans cheval, que Paris désormais.

L'avoir manquée me posait un vrai problème car il me manquait des pans entiers de la vie du cheval pour boucler mes recherches. Elle avait néanmoins reconnu et décrit parfaitement Voltaire, nous avait donné son nom et les principales étapes de son parcours,

d'après ce qu'en savait sa mère. C'était tout le témoignage qu'elle nous avait laissé.

Heureusement, si la troupe Mogador qui possédait l'étalon à l'époque avait été dissoute, il restait les propriétaires du Cirque Molier où elle avait travaillé. J'appris que le responsable du cheval-tambour, à l'époque, Jean Sans Peur, était parti avec le cheval, très chèrement payé pour l'époque par des investisseurs des États-Unis pour plus de 500 francs.

Des rumeurs avaient circulé selon lesquelles il avait eu un contrat avec le colonel William Cody, pour le *Buffalo Bill's Wild West Show*, mais la correspondance que j'avais tenté d'établir avec la troupe en Amérique était restée lettre morte. Quant à Opérette, il m'avait semblé curieux que la jument soit encore en vie, vu l'âge avancé que lui prêtaient mes calculs. Mais en réalité, elle était beaucoup plus jeune que l'étalon. Sur les papiers remis à la reine après son rachat à Marie Lizzi, suite aux noces de la princesse Béatrice et du prince Henri Maurice de Battenberg, à Saint Mildred de Whippingham en juillet 1885, sa naissance était datée de 1873. La jolie jument frisonne n'avait en réalité que 12 ans.

Je savais aujourd'hui de façon assurée que Voltaire avait été acheté par la troupe des Rastakouers, avec l'aide indirecte de M^{me} Ernest Molier, soit Blanche Allarty, qui leur avait avancé la somme au moyen d'une note de crédit que j'avais retracée dans les registres du marché à bestiaux, autour du 10 mars 1871. Ce fut la première fois que le cheval avait croisé sa route, mais non la dernière, car elle avait tenu à suivre son parcours en entente avec les Rastakouers : ensemble, ils avaient établi un pacte de préférence en cas de vente ultérieure du cheval, afin de permettre à Blanche de l'acheter la première.

J'avais mené quelques recherches sur le Cirque Molier, et découvert que ses deux représentations annuelles de la saison parisienne étaient à voir. Chroniques mondaines et politiques se disputaient âprement la participation des héritiers de grandes familles aristocrates au spectacle, ce qui générait parfois des scandales. Ainsi, le propriétaire de la chocolaterie Meunier, outré de n'avoir pas été invité à y participer, avait fondé son propre spectacle : le Cirque Meunier. Et ceci n'était qu'un exemple parmi d'autres, des proportions que tout événement prenait à Paris.

Finalement, je lisais avec amusement que certains journaux voyaient dans ces dérives aristocratiques de « parades vaniteuses à cheval » les stigmates d'une décadence morale flagrante. Du haut de mes 25 ans, je trouvais que tout ceci sentait le souffre, d'autant que les chroniqueurs, par-delà la beauté des performances qu'ils omettaient souvent de souligner, n'y allaient pas de main morte pour accoler aux numéros des finalités plus politiques et stratégiques qu'artistiques et risquées. Les premières polémiques sur une prétendue dégénérescence de la race commençaient même à se lire ouvertement dans les colonnes de presse. Je commençai à craindre pour l'équilibre de nos démocraties. L'époque que nous traversions, y compris en Angleterre que les grèves, les mouvements populaires et la récession affectaient, n'annonçait rien de bon...

En revenant aux propos de M^{me} Molier que j'avais retranscrits dans mes notes, je me rappelai qu'elle m'avait dit avoir consulté la fiche de l'animal au marché à bestiaux. Il y était annoncé comme un cheval partiellement aveugle, ce qu'elle réfutait pour l'avoir examiné lors de l'encan. Un cheval de la Garde ayant survécu à la guerre, ce n'était déjà pas courant. Mais un étalon militaire d'une telle beauté, certes borgne, et portant le nom de Voltaire, était pour elle un clin d'œil du destin. Blanche, de son vrai nom Lamiday, était vendéenne. Née à La Rochelle où elle avait commencé très tôt

à s'entraîner, puisqu'elle était écuyère dès l'âge de 13 ans, elle avait beaucoup appris de son père, lui-même frappé d'un handicap visuel. C'est pourquoi elle m'avoua que pendant des années, elle n'avait eu qu'une envie : racheter Voltaire, qui lui avait porté chance et l'avait inspirée pour développer plusieurs numéros pour Ernest Molier, dont elle avait été l'élève avant de l'épouser.

Pour l'avoir vue en spectacle, je considérais Blanche comme la plus grande écuyère contemporaine. Elle montait divinement bien en amazone et réalisait des numéros d'un degré de difficulté inouï. Aussi, quand elle avait vu qu'il manquait un œil à l'étalon du côté où elle n'avait pas de jambes, elle ne s'en était nullement formalisée et elle l'admirait plutôt d'évoluer ainsi sans prendre ombrage malgré son handicap. Elle m'avoua avoir rêvé de porter un flambeau sur son dos pour créer un numéro dont on parlerait encore, en profitant ainsi de sa cécité.

Blanche m'avait dit grand bien de Voltaire, qu'elle n'avait eu de cesse de vouloir récupérer dès que son mari et elle avaient pris la décision de monter leur propre cirque selon leur concept original de travail essentiellement équestre, dès 1879. Elle regrettait amèrement de ne l'avoir pas acheté elle-même au marché à bestiaux, mais elle avait ce jour-là dépensé une forte somme pour une jument et son poulain qui débutèrent finalement son élevage de spectacle. Puis chaque occasion s'était dérobée à elle.

– Que voulez-vous? C'est la vie! me lança-t-elle avec philosophie, tandis qu'elle allumait une longue cigarette pendant notre passionnant échange.

Il avait fallu plus de trois ans à Blanche pour retrouver la trace de Voltaire et pouvoir enfin présenter une offre de rachat. Mais des conflits d'intérêts l'avaient obligée à passer par le biais de la troupe Mogador pour en faire l'acquisition, les précédents propriétaires

craignant finalement la concurrence du Cirque Molier et refusant de le lui vendre en direct, sinon pour dix fois son prix. Ils prétextaient que dans les mains de Blanche, ce cheval aurait fait le tour du monde et serait passé à l'histoire. « Balivernes », me dit-elle. Mais pour avoir écouté le projet de numéro qu'elle avait en tête, je ne doutai pas un instant qu'ils aient vu juste!

Elle n'avait finalement jamais pu acquérir le cheval et à sa re-vente, elle n'en eut même pas vent, puisqu'elle était alors en déplacement. Voltaire fut acquis à son insu par de riches investisseurs pour une coquette somme, lorsque la troupe Mogador s'était scindée en deux pour gagner l'Amérique. Décidément, rien n'était jamais simple, même dans les milieux du cirque! Je me dis que c'était fou de constater combien les jalousies vous forçaient, dans la vie, à prendre toutes sortes de détours. Ces détours menaient eux-mêmes à d'infimes détails administratifs qui, un jour ou l'autre, pouvaient décider du cours d'une vie.

Elle me raconta ensuite qu'ils avaient fait fortune quand ils avaient choisi d'intégrer des écuyers de grand talent et leurs proches amis aristocrates, parmi lesquels Marie Lizzi, la propriétaire d'Opérette. Elle me raconta que les deux chevaux avaient fait sensation tant ils étaient attachants et attachés, l'un à l'autre. Elle me dépeignit un numéro de pas de deux qu'ils avaient accompli avec des acrobates aériennes qui les avaient rendus célèbres à Paris.

J'étais fasciné par ses propos et je buvais ses mots. Je m'en souviens comme si c'était hier : nous baignions dans la lueur colorée de son charmant petit salon richement décoré, avec ses boiseries et ses bronzes, des sculptures, des peintures, des prix et des trophées ornant chaque recoin. Elle me souriait, ses grands yeux bruns répondant aux teintes de henné de sa chevelure sombre, dans une élégante robe en voile de chiffon blanc.

Quand je racontai moi-même comment vivait désormais le cheval, M^{me} Molier fut si heureuse d'apprendre qu'il était toujours vivant et en santé, sous nos soins attentifs, qu'elle m'embrassa. Quelle femme! Et elle sentait si bon, par-dessus une petite note de cuirs et d'écurie que je reconnaissais bien! Elle me fit alors quelques confidences. Et j'aurais dû lui rendre la pareille, mais pour une raison qui m'échappe encore, j'hésitais alors à parler ouvertement. Je ne lui dis donc rien de ce que je savais du cheval ni de comment il était mystérieusement parvenu jusqu'à Londres. Je le regrette tant, encore à présent! Cette histoire était si fabuleuse finalement, que sans doute cela lui aurait-il inspiré je ne sais quelle saga dont ce monde aurait profité à l'occasion d'un spectacle lui rendant hommage! Avec cette femme, tout aurait été possible...

Mais elle ne posa pas de questions. Sans doute crut-elle simplement que la reine l'avait vu à Boston avant de l'acquérir. C'est un des grands regrets que je porte en cette vie, que cette couarde retenue auprès d'une si grande dame qui me donna bien plus que ce que ses mots me transmirent.

Tout heureuse de savoir le cheval aux Haras royaux, elle m'avoua ensuite être en train de travailler un numéro étonnant qui renverserait Paris et choquerait sans doute bien des cavaliers. Elle me présenta alors Sapho... Je restai interloqué. Sapho était son chameau! Jusqu'à ce que je la voie en selle, je ne compris pas tout de suite ce qu'elle voulait me montrer. Mais quand ce fut le cas... je restai estomaqué.

On lui connaissait d'Artagnan, un hongre qu'elle avait elle-même dressé à accomplir des tours et des sauts étonnants. Elle commençait aussi à travailler avec un nouvel étalon du nom de Don Juan, sur lequel elle misait beaucoup. Mais Sapho balayait tout

ce que je croyais savoir des chevaux. Blanche n'était pas une amazone équestre, c'était une amazone tout court. Ce que je lui avais vu faire sur le dos d'un cheval, elle le faisait devant moi, sur le dos d'un chameau! J'eus même droit à une reprise, en privé : incroyable mais vrai, la centauresse faisait de la Haute-École, avec piaffements, appuyers et changements de pied...

Je rentrai ce soir-là sans mot, à mon hôtel. Comme homme et comme cavalier, je ne serais plus jamais le même : après avoir vu cette femme-là, un nouveau courage naquit en moi.

Voilà donc tout l'héritage que me livra cette petite cavalière exemplaire, pleine de dynamisme et d'esprit d'entreprise. J'eus rarement l'occasion de rencontrer un tel talent équestre dans un si petit corps, mais ce fut une des plus belles rencontres de ma vie, que cet après-midi du mois de juin passé à l'écouter parler, dans un petit salon qui fleurait bon le cuir et les écuries, rue Benouville à Paris...

Quelques détails s'étaient éclaircis quant au passage de Voltaire à la Garde républicaine. Le cheval avait bien été sur le front en 1870 avant d'être vendu au marché à bestiaux la même année. Heureusement que M^{me} Molier avait constaté que le pauvre étalon, au milieu de toutes ces péripéties, y voyait bien d'un œil et qu'elle avait convaincu des acheteurs potentiels de l'acheter, sinon il n'aurait probablement pas survécu au maquignon. J'avais appris que Paris, à l'époque, vivait une famine meurtrière. Les chevaux y étaient d'ailleurs presque tous passés pour nourrir un peuple vaincu, exsangue, abattu et affamé.

D'habitude les chevaux vétérans étaient honorés par l'armée, mais en 1871, la France souffrait non seulement de la faim, mais les coffres étaient vides et l'armée, sans le sou. Quand Voltaire fut rendu à la Garde, ce n'était fatalement pas pour y rester. Le

capitaine Jean Duhail qui m'avait reçu en me prenant de haut au début de mon séjour à Paris, s'était finalement éclipsé rapidement, sans doute un peu gêné; il m'avait donné accès aux registres trois jours plus tard, mais il ne m'en dit pas plus. Car au printemps 1871, les écuries de la Garde étaient vides.

Quant à ce soldat qui l'avait soi-disant remis entre les mains du capitaine Javel en 1870, je savais désormais qu'il se nommait François. François Lebreton, amputé de guerre. Mais je n'en avais retrouvé aucune trace, ni parent, ni domicile, ni personne qui le fréquentait encore.

Je sus seulement qu'il avait épousé Paloma Boglioni, dont je ne trouverais malheureusement aucune trace à l'état civil, aussitôt après la guerre. Les noces avaient été célébrées non loin de Langres en Haute-Marne. J'appris que sa solde lui avait été remise en totalité à sa demande, au lieu de lui être versée chaque mois, ce qui n'était accordé qu'aux vétérans mutilés après la démobilisation de mai 1871. Les registres indiquaient la perte d'une jambe d'un certain F. Lebreton, médecin-chef, sans en dire plus. Dire qu'il était médecin! Quelle tristesse pour un cavalier... Moi qui m'imaginais facilement le talent que François Lebreton devait avoir eu pour élever et entraîner Voltaire, je reconnus que c'était la pire mutilation qui puisse frapper des écuyers : perdre l'usage de leur jambe.

J'appréciai d'avance la grandeur de cet homme qui avait sans doute beaucoup aimé son étalon avant de l'offrir à la Garde, et quand on voyait le résultat de son imprégnation à l'homme, s'il en était l'éleveur, il avait drôlement bien travaillé. Le cheval était cordial, franc, soumis mais courageux au besoin, et j'avais tant appris sur son audace et sa détermination depuis que j'enquêtais sur son parcours, que j'en étais venu à l'admirer.

Moi, l'éta lonnier de Sa Majesté, l'homme d'écurie blasé, habitué aux chevaux coûteux des nobles de toutes sortes, j'admirais un éta lon rustique issu du peuple gitan...

Je commençai donc à me faire à l'idée de revenir bredouille quant aux origines de ce cheval, qu'il m'était impossible de retracer. J'avais bien découvert son passage à la guerre, puis à l'encan⁴⁸. Je savais aussi qu'il avait sans doute fui les coulisses du spectacle de Buffalo Bill pour se retrouver très au nord, près du Fort de Québec, mais je ne comprenais pas trop la motivation du cheval à faire un tel parcours.

J'étais en fait très déçu d'avoir fait chou blanc. J'avais parcouru tant de lieux, courant les marchés à bestiaux, les cirques mais aussi les casernes, avec un descriptif assez précis du cheval pour que la plupart des personnes que j'interroge se rappellent parfois l'avoir croisé, mais s'il avait marqué certains par sa gentillesse et la beauté de ses crins immenses, je n'avais toujours pas retracé ses origines. Seul son premier propriétaire, le médecin, aurait pu m'aider... Mais d'où sortait-il au juste? Je n'en savais pas plus.

Les seuls chevaux similaires à Voltaire que j'avais croisés, sans être aussi beaux, appartenaient à des Roms⁴⁹ de l'Italie, et tiraient les roulottes de ces adeptes du voyage. Quant à ceux à qui j'avais pu m'adresser, avec beaucoup de difficultés étant donné nos accents différents, en croisant une de leurs colonies dans l'est de la France où je m'étais rendu, personne ne reconnaissait le cheval que je nommais Voltaire. Un enfant me mentionna connaître un cheval semblable à mes croquis, mais il aurait appartenu à un clan dont je

⁴⁸ Marché aux chevaux et aux animaux de viande, dits de bouche.

⁴⁹ Peuple originaire du nord de l'Inde émigré en Europe centrale (Roumanie, Bohême) et parlant une langue spécifique. Ils font partie des Tziganes, ensemble de populations originaires de l'Inde principalement établies en Europe. On distingue les Manouches (Italie), les Gitans (Espagne) et les Roms (Europe centrale).

ne parvins pas à retenir le nom. Ses parents me mentionnèrent vaguement, et avec beaucoup de difficultés de langage, une famille de dresseurs d'ours, qui n'était plus en France depuis quelques années. Je ne voyais là aucun rapport possible et j'écartai cette piste improbable.

Je devais donc me rendre à l'évidence, Sa Majesté ne permettrait pas à Voltaire de joindre les rangs des meilleurs étalons. C'était triste quand j'imaginai tout ce que ce cheval avait traversé et enduré, et qui me semblait exceptionnel! Je m'étais déjà préparé à cette hypothèse, et j'étais prêt à offrir de le racheter s'il était mis en vente, à même ma paye, quitte à le payer sur plusieurs années, même s'il décédait entre-temps. Bien sûr le cheval avançait en âge, mais j'étais touché par son histoire incroyable et quel étalonnier n'aurait pas souhaité en faire son champion? Secrètement, je rêvais d'en faire la surprise à M^{me} Molier...

Que n'aurait-on pas fait pour plaire à une telle femme?

C H A P I T R E X I

Le nouveau monde

Le sentiment de vide, de trahison, de manque et la futilité des gestes quotidiens me blessaient jusque dans ma chair, depuis que j'avais été arraché de force aux beaux crins d'Opérette.

J'avais perdu du poids, je ne mangeais plus et mes nouveaux maîtres s'en inquiétaient beaucoup. Ils avaient tenté de me chevaucher, mais j'étais désormais froid à la jambe et je n'avancais plus. On me battit même pour me sortir de ma léthargie, mais rien n'y fit. Il faut bien dire que j'en avais du poil, pour parer les coups.

Mes nouveaux propriétaires, furieux, pensèrent avoir fait une mauvaise affaire avec mon acquisition. Sans doute traînais-je quelque obscure maladie. Mais le vétérinaire, qui me rendit visite trois fois, fut catégorique : j'étais sain, et je semblais simplement très abattu. Il fallait donc m'occuper, me redonner des forces et de l'appétit en me faisant travailler et sans doute à l'aide de quelques soins et promenades. Peut-être avais-je eu un choc ? Ou le voyage s'était-il avéré traumatisant ?

Comme personne n'osa dire que j'avais été enchaîné cinq jours durant, on me longea, on me brossa, on me cajola, on me joua même de la musique pour que je retrouve l'appétit. J'appréciais l'effort, mais rien n'y fit. Et puis, comme il faut toujours se méfier du calme placide que nous inspirent les ruminants, un soir où le jeûne

commençait à me faire délirer tant j'étais faible, je trouvai soudain une nouvelle façon de vivre.

J'ignore si c'est d'ennui ou de désespoir, mais je commençai à raconter mes mémoires pour la première fois à une vache imperturbable. Ruminant sans relâche, elle m'écouta déblatérer sur mes origines tziganes, en se léchant gracieusement les trous de nez d'une langue habile à l'occasion.

À partir de ce jour, j'allais avoir de nombreux confesseurs avec qui partager mes nombreux souvenirs les mois suivants. Car plus que tout, je ne voulais rien oublier. Ni elle, ni qui j'étais, ni d'où je venais, ni ce dont je rêvais : en parlant d'elle, je parvenais à la retrouver.

Sans doute est-ce son esprit, ma flamme ou mon amour pour elle qui m'inspira la décision de sortir de ma réserve naturelle. Parler de tout et de rien, philosopher du peu, du triste et du terrible de cette existence illogique, m'aidait en tout cas à tenir. Un premier soir, puis un deuxième, j'entamai le récit de mes mémoires.

Je parlais de ce que j'avais retenu de ces longues soirées d'amitié entre Vittorio et François, lesquels m'avaient en fait transmis la piquête d'une réflexion plus vaste sur nos vies. Rire ou pleurer de leurs pieds de nez, quoi qu'il en soit les partager, m'aidait à tenir, un petit pas à la fois, pour ne pas m'effondrer.

Je fis une sorte d'inventaire magique de mon passé, et je vis que j'étais riche après tout de bien des souvenirs, gardés précieusement en moi comme des bijoux éternels : j'avais connu la beauté, l'amour, la liberté, les arts, la musique, l'histoire et la culture. Je devais m'y accrocher pour ne pas sombrer dans le désespoir ni renier qui j'étais. J'avais besoin de trouver un sens à ma vie, surtout maintenant qu'elle en semblait dénuée.

Je me souvenais des paroles pleines de sagesse de François, le médecin militaire, sur le sens de notre existence. Comme il l'avait si justement résumé : on devient quelqu'un qui ressemble au sens que l'on donne à la vie, parce qu'on est aujourd'hui le produit de toutes nos pensées d'hier. Je m'étais admiré amoureux, à la fois perdu dans l'abandon des yeux d'Opérette, et étonné de la grandeur d'âme, de la générosité d'esprit et de l'oubli de soi qu'elle me procurait, je voulais avec l'amour rester au meilleur de moi-même. J'étais un étalon et je demeurerais, pour toujours, follement amoureux.

Évidemment, ayant perdu tout ça dans cette Amérique si vaste et si différente, je n'arrivais plus à garder en dedans de moi cette peine, cette rage et cette douleur; il me fallait en parler.

Alors je me livrais, soir après soir, à tout voisin de box faisant mine de m'écouter. Le lendemain de la première du nouveau spectacle de Buffalo Bill auquel je prenais part en l'agrémentant d'un cheval militaire issue de la vieille Europe, ce qui me ridiculisait doublement, je poursuivis avec un bison.

Ce fut malheureusement un long monologue, car bien qu'interactif, l'animal était nettement moins coopératif pour mes questions. Il grognait et envoyait des coups de corne dans ma direction de temps à autre, semblant ponctuer mon propos comme si les faits rapportés le rendaient aussi furieux que moi envers ce qui me contrariait. Je vis en tout cas avec lui que la domestication avait parfois du bon.

Peu à peu, cela devint un plaisir, puis une manie, de m'exprimer pendant des heures sur les aléas de la vie auprès de mes autres compagnons de fortune. J'avais finalement trouvé ma voie, ma force, le remède à tout ce que le destin me ferait subir : l'ironie du sort n'avait plus prise sur moi, car si l'amour m'inspirait, l'humour

me sauverait. Moi, le dénommé Voltaire, je philosophais désormais ouvertement.

Maintenant que je me sentais plus fort, riche de l'amour pour ma belle qui m'habitait, comme si elle était présente à l'intérieur de moi, je recommençais à regarder autour de moi.

Le grand Buffalo Bill lui-même, le colonel William Frederick Cody, nous avait embauchés. À vrai dire, cet ancien chasseur de bisons et homme d'affaires redoutable ne m'impressionnait pas. Il avait beau avoir créé sa propre troupe de spectacle singeant la conquête de l'Ouest, c'était à mes yeux un homme colérique, ambitieux et qui sentait fort l'alcool et les femmes. Mais c'est vrai qu'il avait le don de réunir les gens autour de sa vision pour la leur faire partager afin que chacun y contribue en la bonifiant. Cody était la synthèse des paradoxes de l'histoire, et avait su faire collaborer Indiens, cow-boys, bisons, chevaux et soldats vers un but commun : la gloire. De fait, c'était un monde curieux, rempli de tous les contraires, qui désormais était le mien, car tout y semblait à l'envers.

J'y découvris des cow-boys qui jouaient aux Indiens, des vaches choyées comme des chevaux, des Indiens parqués comme un troupeau et des chevaux qui pensaient comme des vaches. Je n'y comprenais rien. Mais ce monde-là avait un dénominateur commun qui unifiait les visions bien mieux qu'aucun dieu ne l'aurait fait : l'argent.

Curieusement, malgré ce mélange hétéroclite et explosif de contraires, le spectacle était un triomphe. Allez savoir pourquoi, si en Europe la concurrence était rude et les critiques implacables, capables de coucher des mois de préparation sur la phrase assassine d'un seul journaliste, ici tout était bon public, encouragements et cris d'allégresse. Le public américain était vraiment bon enfant.

Je contribuais à ce succès en ridiculisant mes origines, car je sin-geais un cheval de régiment et des manies militaires rigides, bur-lesques, toutes britanniques. Je n'étais pas le seul. Le bétail soumis aux cow-boys avec rudesse se comportait souvent sans aucune lo-gique. Chevaux et vaches se fondaient et, je dois bien le reconnaître bien que cela me déplaît, avec une certaine harmonie.

N'en voulez surtout pas aux chevaux de se sentir (un peu) au-dessus des bovins, mais c'est ainsi : les ruminants, d'habitude, nous ennui-ent. Nous les tolérons à la limite comme voisins au champ, mais on ne se mélange pas pour autant avec eux. Après tout, nous avons nos standards ! Non pas que je sois devenu sectaire, mais j'étais trop souvent témoin de choses totalement contre nature... Combien de fois vis-je des veaux téter des juments, et inverse-ment ?

Quant à moi, au milieu des *Yahoo!*, des coups de revolver et des lassos, je me sentais comme un dinosaure égaré en pleine partie de polo. La vie m'était de toute façon égale ; aussi, je regardais passer le train de mes journées sans ciller.

Les numéros se succédaient. Je découvris avec perplexité les cas-cades tonitruantes du *sauvetage*⁵⁰ de cavaliers, une étrange ma-nœuvre de l'équitation western qui consistait à attraper au grand galop tout cow-boy à pied exposé à un danger au milieu du bétail, afin de le mettre en croupe sur sa monture. Les hommes effec-tuaient aussi des courses de barils, pour déterminer qui d'entre eux avaient le cheval capable de visser un clou le plus vite possible.

Non, je plaisante. C'est juste que ces chevaux me donnaient le tournis, à force de courir en rond autour de leurs tonneaux. Leurs

⁵⁰ Le sauvetage est une des épreuves typiques du gymkhana, lors de laquelle un cavalier en attrape un autre, à la volée, pour le mettre en croupe sur le dos de son cheval qui continue de galoper.

cavaliers concouraient en fait en effectuant un parcours en trèfle autour de gros barils, avant de revenir au point de départ le plus rapidement possible. Cela s'appelait du gymkhana, mais la gym se faisait surtout du côté des chevaux.

Il y avait aussi le *roping*, une discipline équestre qui consistait à transformer des chevaux dressés à conduire le bétail en chiens de berger. Ici dans l'Ouest, les chevaux étaient des bonnes à tout faire. Il faut croire que les hommes n'avaient pas le temps de dresser des chiens, alors leurs montures avaient fini par développer un étrange *cow sense* – littéralement, un *sens des vaches*. Pourquoi pas, à défaut d'avoir le sens de l'humour? Parce qu'après tout, si ces chevaux s'étaient vus, ils en seraient à tout jamais tombés des nues.

Je les regardais sauter à droite et à gauche, en appui sur leurs postérieurs joints comme si un taon les avait piqués. Puis ils couchaient les oreilles et montraient leurs dents aux vaches – comme si elles pouvaient décoder notre langage! Ils effectuaient ensuite des *roll-backs*, c'est-à-dire des demi-tours *sur une pièce d'un cent*, comme ils disaient dans leur jargon, afin de tenir tête à la bête. Ils pouvaient ainsi contenir la vache ou la diriger au gré de la volonté du cow-boy.

Il faut dire que les idées de ce dernier étaient imprévisibles et je le trouvais même impoli comme passager : il sautait n'importe quand de sa monture, pour ficeler un veau avec son lasso comme un rôti vivant, sans se soucier du cheval. Et avec raison : car chaque fois, sa monture l'attendait patiemment.

Tout ceci m'énervait, car je trouvais la soumission de ces petits chevaux risible et grossière. Je les voyais travailler parfois jusqu'à l'épuisement, et il est arrivé que l'un ou l'autre d'entre eux décède des suites d'une colique, d'un coup de sang rattaché à trop de travail, avec absence de suivi après l'effort, soit à cause des portions

de grain ou de l'eau. Je me souviens de Peppermint, cet appaloosa fringant, de dix ans plus jeune que moi, qui faisait la démonstration de son étonnante habilité à gérer le bétail. Enorgueilli de son fameux *cow sense* lors de ses manœuvres, il aidait son cavalier pour qu'il s'empare d'un veau fougueux en quelques secondes, avant que ce dernier ne se retrouve ligoté au sol. Le traître! Dire que ce cheval utilisait ce qu'il savait des codes du bétail – en étant un lui-même – pour s'en servir contre ces derniers. Ce manque de jugement, ou trop-plein d'abnégation, me laissait pantois. Du coup, l'habileté du cow-boy, valorisée par la bête surentraînée à répondre au doigt et à l'œil à son maître, me faisait soupirer d'ennui. Peppermint décéda d'une fracture à la patte survenue durant sa folle course consistant à sautiller sans cesse à droite comme à gauche, face au bétail. Elle avait cassé net et sa patte folle et molle s'agitait alors sous les yeux du public médusé. Pauvre bête trop vaillante, tout avait fini au son d'une carabine dans les coulisses peu après...

Ici les chevaux ne valaient pas cher, car il en pleuvait de partout et de toutes les couleurs. Hormis peut-être mon propre cas, la rareté de ma race, de mon allure et de mes origines faisant que l'on me bichonnait, comme on veille précieusement sur un important investissement...

Ces petits chevaux Quarter horse étaient pourtant de la même espèce que moi, puisqu'ils répondaient aux mêmes signaux et se comportaient de façon prévisible entre eux, mais leur tendance à tout tolérer m'exaspérait. Je les avais bien observés et je savais qu'ils décodaient correctement les grandes lignes de notre communication non verbale. D'autant que ce n'était pas sorcier, car avec un peu d'entraînement et un troupeau de chevaux sous la main, on pouvait vite se pratiquer à deviner ce qu'avait en tête chaque animal en un instant. C'est ce que j'exposai un soir à Madelon, une jolie vache Jersey aux yeux cerclés de noir que j'avais

ainsi nommée car elle semblait maquillée comme une femme du même nom, croisée au cirque d'été, qui était une de mes artistes préférées. Je lui fis donc un cours, car si j'avais eu un jour à tenir le rôle de précepteur équin pour décrypter l'humeur des équidés, j'aurais commencé par recommander de se concentrer d'abord sur la posture globale d'un cheval, pour saisir en un clin d'œil son état d'âme.

Notre silhouette livrait toute impression utile sur notre état d'esprit. On savait si nous étions bien disposés, ou non, envers autrui en considérant : la position, haute ou basse, de notre tête et de notre encolure; l'angle de nos oreilles, couchées ou pointant dans une direction ou l'autre; l'intensité de notre regard; et la position de notre corps et de nos membres. Enfin, nos mouvements généraux achevaient de transmettre un message sur l'aspect temporel de nos projets, afin d'indiquer ce que nous avions en tête dans les secondes qui suivaient : la hauteur de la tête (plus relevée, nous étions prêts à fuir), mais aussi la queue et les oreilles, étaient alors les premiers signaux à consulter.

En évaluant ces divers éléments ensemble, on pouvait facilement déterminer la réceptivité d'un cheval sans se tromper. Je m'étais moi-même, très jeune, composé un abécédaire des postures.

Quand j'eus fini mon cours, je remarquai un peu outré que Madelon dormait. Qu'à cela ne tienne, elle n'aurait pas droit le lendemain à la suite de mon exposé et je repartis, un peu vexé.

J'étais pourtant un gentleman, ce qui ne courait pas les rues dans un monde de machos. Comme on s'en doute, ce *show* était un monde exclusivement d'hommes – à part cette étrange Calamity Jane, d'après le nom du personnage impliqué dans la conquête de l'Ouest, qu'elle jouait à grands coups de revolver. Mais à mes yeux, cette cowgirl n'était pas vraiment une fille, car elle n'avait peur de

rien et elle suivait les hommes sur leur propre terrain sans y mettre le style, jusque dans les rodéos.

Pour une fois que j'avais davantage peur pour un humain que pour les chevaux! Il n'y avait pas de place pour des femmes dans ce spectacle, et d'une façon générale guère d'intérêt pour les êtres délicats et gracieux dans cette société non plus. Oubliées, la grâce et la sensualité. Ici tout n'était que pétards, cascades et soumissions, à la gloire du plus fort. Je m'ennuyais de la délicatesse, de l'harmonie, de la beauté et de la musique. Peut-être étais-je un peu dur avec les gens de l'Ouest, mais j'avais le cœur gros.

Parfois, l'approche américaine avait pourtant du bon : nulle hiérarchie dans le public ou parmi les artistes. Chacun était invité à développer ses talents ou ses idées sans préjugé social, du moment qu'il rapporte. Du coup, une certaine ouverture était possible, renversant toute idée préconçue du travail avec les animaux. Je voyais donc des dresseurs effectuer avec du bétail des tours absolument stupéfiants et parfois d'autres risibles, car ici le burlesque rivalisait avec le talent. Ainsi, il y avait heureusement ces défilés militaires de confédérés, qui me faisaient bien rire, tant je trouvais les soldats négligés. Évidemment, d'avoir appris à la dure au sein de la Garde républicaine m'avait peut-être rendu un peu snob. J'avais surtout gardé le souvenir nostalgique des cuivres rutilants des gardes rasés de près, et des bottes cirées qui claquaient contre les pare-bottes des manèges d'entraînement, sur nos cuirs impeccablement graissés. Mais ici, je voyais des hommes aux cheveux longs sous des imperméables sales, avec des harnachements usés à l'os, et tous en sueur sur de vieilles carnes n'ayant sûrement jamais connu d'étrille. Alors cela n'étonnera personne que mon spectacle préféré soit de loin celui des Indiens, des hommes à plumes qui avaient toujours le regard, l'attitude ou le geste qui me rassurait et me parlait. J'aimais à me reposer non loin de Sitting Bull, le grand chef

indien, qui continuait de fumer tranquillement son calumet sacré en compagnie des « guerriers » Crow Eagle et Frisking Elk sous leur tente, dont je percevais les effluves agréables certains jours de relâche. Dans l'air doux du mois de mai à Boston, j'aimais aussi sentir le parfum du foin d'odeur, cette herbe sacrée qui me rendait si zen.

Malheureusement, ces hommes étaient à peine mieux traités que les chevaux et il m'apparut flagrant, pour la première fois de ma vie, que les hommes entre eux se traitaient comme gardiens et bétail. Mais j'aimais les voir monter à cru, galopant fougueusement au son des tambours que j'affectionnais toujours autant, pour monter puis descendre de cheval au grand galop, avec une agilité et une prestance inégalables.

En tant que cheval-tambour, je me tenais dans mon coin, en restant bien droit et militaire, sans jamais m'abaisser à interagir avec le bétail en spectacle. J'avais des principes. Je me sentais responsable de ma charge et d'un certain idéal de courage et de fierté. Moi qui mesurais à la toise près d'un mètre soixante-cinq au garrot et qui me perdais encore un peu au milieu de mes poils, d'autant que je n'y voyais plus que d'un œil, j'avais peu d'empathie pour ces chevaux américains soumis aux plus durs exercices d'endurance et de soumission. Pour moi, c'était clair : ces chevaux pensaient, mangeaient et parlaient « vache ». J'avais rencontré des chevaux-bovins.

Et puis, que dire des stupidités qu'on leur demandait d'accomplir? Je revois cet épouvantable plongeon du haut d'une rampe, qu'un cheval fou – ou martyrisé – effectuait au grand galop pour se jeter dans le vide, avant de retomber 20 mètres plus bas, dans un bassin d'eau d'à peine 6 pieds de profondeur!

J'assistais pour la première fois à la scène un jour depuis mon box. Je me souviens que ce jour-là, mon foin était particulièrement délectable, chose peu commune, mais je perdis tout plaisir pourtant à le mâcher.

En fait, je cessai soudain de manger quand je compris ce qui se tramait sous mes yeux, là-bas dans les airs. Ce pauvre cheval sans doute drogué, abusé et trompé par un quiproquo affreux, était hissé à une trentaine de pieds dans les airs. Il devait alors courir à perdre haleine pour prendre son élan sur une rampe de lancement ridicule, avec un cavalier sur le dos. En fait, c'était une jeune fille en tenue de bain une pièce, rayée de rouge, qui s'accrochait à son cou en fermant les yeux. En bas, on l'encourageait. Mais qu'avait donc fait la pauvre pour mériter de tels parents? Elle-même n'osait pas regarder, alors que penser du cheval! Je n'en revenais pas de la situation paradoxale : aucun des deux ne semblait vraiment savoir ce qui les attendait.

Soudain je vis le cheval sauter dans le vide : la plateforme sur laquelle il courait s'était rabattue d'un coup. Ah les chiens! Ils les avaient condamnés à une mort certaine! En direct. Pour 50 cents le billet! Mais dans quel monde abject étais-je donc tombé?

Ils chutèrent ainsi durant d'interminables secondes. Je m'en souviens parce que mon cœur avait cessé de battre. Je n'aurais su dire qui du cheval ou de la cavalière portait l'autre sur son dos. Alors ils disparurent sous l'eau, séparés par l'impact violent.

Quelle ne fut pas ma surprise de voir émerger, quelques secondes plus tard, la tête du pauvre cheval qui cherchait son air, avant de se diriger à la hâte vers la rampe de sable aménagée dans le bassin pour qu'il en sorte de lui-même! Surprise encore! La petite cavalière, trempée et indemne, était de nouveau sur son dos, les

yeux pleins d'eau. Et la foule, hystérique, les applaudissait à tout rompre.

Mais c'était trop pour moi. À mes yeux, tout ceci était un non-sens, de la violence gratuite où la vie ne valait plus rien. Ou l'art d'ici était trop brutal pour moi, ou ce dépassement perpétuel des limites si rude pour les animaux était possible parce que les hommes eux-mêmes s'infligeaient le pire.

Mon seul moment de répit consista donc, durant de long mois de participation à cet étrange spectacle, à écouter les Indiens me parler d'un grand rêve qu'ils avaient fait, à regarder paître les troupeaux de vaches que l'on menait hors du site vers quelques pâturages qu'arpentaient des bisons imperturbables et à me confier à des voisins de box taciturnes. J'essayais parfois d'oublier mon ancienne vie en me résignant au présent, afin de moins souffrir. Les journées passant, j'espérais évacuer peu à peu tout souvenir de mon ancienne vie.

Du moins jusqu'à cette affiche.

Je la vis à Boston. Au milieu des violons dessinés de mains d'homme, ma belle Opérette, se cabrant avec grâce sous la selle d'une cavalière à califourchon (qui n'était pas Marie), était annoncée quelque part! Sans doute les filles avaient-elles progressé dans leurs tours et changé quelque peu leur numéro, mais aucun doute possible, c'était bien Opérette!

Comme je ne savais pas lire, un détail assez fâcheux pour qui évolue dans le monde des hommes, j'épiaï pendant des heures, avec une vigilance extrême, chacun des passants intéressés par l'affiche depuis mon box. Je compris avec certitude qu'il était bien question d'elle sur l'affiche, lorsqu'une vieille dame en lut le

contenu d'une voix chevrotante pour sa sœur au fort accent anglais, qui semblait myope comme une taupe.

– Oh! Un grand jubilé de la reine est annoncé au Fort de Québec!

– Hum, mais ce cheval est vraiment superbe!

– Et que dire de la musique : voyez plutôt, ils joueront du Sullivan! Je m'ennuie tant de notre belle Angleterre...

– Combien de jours, déjà, pour se rendre à Québec, Margaret?

– Par les Maritimes, il faut bien compter six jours de voiture.

– Mais non, voyons, Cindy! Avez-vous perdu la tête? Il y a le train désormais!

– Mais oui, suis-je bête, la ligne est ouverte désormais! La belle idée que d'aller fêter notre reine avec une opérette!

Mon sang ne fit qu'un tour. Déjà je ne les entendais plus.

Ce soir-là, misant sur ma robe pie, je choisis de me dissimuler parmi les vaches de même couleur, si bien que les cow-boys ne me remarquèrent pas au milieu du troupeau. Je n'eus pas l'ombre d'un regret pour mes maîtres d'alors, encore moins pour les artistes français qui m'avaient entraîné ici. Eux savaient pourtant tout ce qu'Opérette et moi avions pu offrir aux Parisiens pour leur plus grand bonheur, au lieu de tous ces cris et cette agitation, sans aucune profondeur... D'ailleurs mes maîtres d'alors, Jean Sans Peur le premier, commençaient à déchanter depuis leur arrivée. Certes la gloire, certes la foule : le spectacle était un triomphe et y prendre part flattait l'ego. Mais il avait fallu revoir les contrats trois fois pour des détails qu'ils n'avaient pas prévus au départ, et ils se rendaient compte peu à peu qu'ils y perdaient au final. Leur intérêt sur

les recettes maigrissait à vue d'œil tandis que les heures de répétitions et le nombre de performances allaient augmentant. Finalement, eux aussi devaient sûrement regretter la France, mais en bons Français qu'ils étaient, il leur faudrait longtemps avant de le reconnaître.

Cette nuit-là, comme l'enclos des vaches parmi lesquelles je m'étais habilement dissimulé était beaucoup plus bas que celui des chevaux, je pus aisément le sauter et m'enfuir dans l'obscurité. J'avais cru deviner des silhouettes qui me guettaient, plus haut dans le chemin, mais je ne voulais penser à rien et tant pis si on tentait de me rattraper, j'avais l'avantage d'être devant. Suivant mon instinct, je partis alors au grand galop et traversai les halles, puis la ville, le cœur battant, tandis que les chiens aboyaient à tout rompre sur mon passage. Je priais que personne ne me vît et je fus exaucé. Je courus ainsi à perdre haleine et je m'arrêtai plus d'une heure plus tard, au beau milieu de la campagne. Cette fois, je ne fis pas l'erreur de me tenir près des maisons. J'errai dans les sous-bois et le long des fossés. C'est ainsi que je découvris la liberté.

La vie allait devenir difficile et pleine d'embûches pour moi, blessures et angoisses ne tarissant pas, mais j'étais libre et je repensais souvent à l'histoire de l'étalon sauvage contée par François. Ni chance, ni malchance : les hasards de mon destin, je ne les subirai pas.

J'étais bien décidé à combler le trou béant de mon cœur, en prenant pour seule boussole mon amour droit vers le Nord.

C H A P I T R E X I I

Sitting Bull

2 juillet 1885

J'avais appris en vrac toutes sortes d'informations plus ou moins utiles sur l'existence de l'étalon depuis mon arrivée à Paris.

J'avais fait de mon mieux pour lancer quelques recherches et j'avais consulté maints registres : ceux de l'Église, de l'armée, de la Garde, des vétérans et même des médecins. Mais personne ne savait où Lebreton se trouvait, ni s'il était encore en vie. Par ailleurs, le seul camarade vétéran qui l'avait connu, un certain Paul Giguère, avait maintenu qu'il ne lui avait jamais connu de cheval, bien qu'il fût un grand cavalier.

Je me heurtais donc à un mur. Je fis savoir par missives à l'intendant général des écuries de Sa Majesté, à qui je référais chaque semaine le fruit de mes recherches, mes conclusions immédiates peu fructueuses en France. J'avais le sentiment d'échouer et je lui proposais finalement de rentrer, pour limiter les frais. C'est alors qu'à mon grand étonnement, je reçus par courrier un ticket d'embarquement pour New York quelques jours plus tard.

Moi qui commençais à avoir mes petites habitudes à Paris, et un certain confort, sans compter la nourriture et les vins que j'appréciais de plus en plus, je trouvais difficile l'idée de repartir. Pour

rejoindre l'Amérique, c'était encore plus angoissant. Je n'avais quitté Paris qu'une fois, pour m'aventurer dans l'est de la France afin de consulter les registres de la cathédrale Saint-Mammès à Langres, ce qui était bien le point le plus éloigné où j'étais allé depuis mon départ de Londres. Aussi, l'idée de gagner l'Amérique ne m'excitait plus autant qu'avant.

Mais l'ordre ne se discutait. Je montais donc le lundi suivant dans le premier paquebot en partance du Havre.

Mais quel épouvantable voyage je fis là ! Je fus malade de bout en bout, ce qui s'avéra un vrai supplice.

Ma seule consolation fut que des chevaux avaient embarqué avec nous, et j'allais donc régulièrement les brosser, ayant sympathisé avec leur soigneur, pour garder mon esprit occupé. Rester dans ma cabine à regarder un hublot semblable à un niveau à bulle m'était insupportable. D'ailleurs, à la seule évocation de ce dernier, je re-voyais l'eau de mer monter puis descendre inlassablement, ce qui suffisait à me tordre les boyaux. De plus, c'était une toute petite cabine assez obscure où je me sentais comme un rat en cage. Juste à y penser et mes hauts-le-cœur reprenaient. Aussi avais-je sympathisé avec Nathan, le palefrenier en charge des chevaux, qui parlait aussi ma langue, ce qui me simplifiait bien les choses pour une fois.

Et grand bien m'en prit : ce monde est si petit parfois.

Par le plus grand des hasards, cet homme se souvenait parfaitement de Voltaire. Quand il me raconta ce qu'il savait de ce cheval, je n'en crus pas mes oreilles. En vingt ans de métier, Nathan n'avait jamais vu un animal aussi déprimé. L'étalon avait selon lui traversé l'océan enchaîné vainement comme un fauve, accroché aux anneaux de soutien des cages, qui ne servent qu'en cas de tempête, pour stabiliser les sections.

Il me dit avoir trouvé ça si disproportionné pour contenir un simple cheval, qu'il avait voulu dégager ce dernier des entraves qui le retenaient, le temps d'un bon pansage. Mais l'étalon était devenu furieux dès qu'il se sentit libre, cherchant à s'échapper en ruant comme un fou dans son box. Aussi Nathan avait-il pris peur. Il avait fallu cinq hommes pour l'enchaîner de nouveau, et plus solidement encore. Le plus curieux, conclut Nathan, était que cet étalon, en vertu de sa conformation, du regard, de son état et de sa race, était aussi placide qu'inoffensif; il s'était comporté comme un véritable agneau le reste du temps. En réalité il avait même l'air si abattu qu'il ne mangeait plus. Il se souvenait d'autant de cette anecdote que cela avait créé toute une histoire. Quand ils avaient compris que le cheval jeûnait, puisqu'il n'y avait aucun vétérinaire sur le bateau et que le voyage durait encore une semaine, ils se préparèrent au pire. Comment garder un cheval en vie dans ces conditions, sans risquer la colique, sans doute fatale? Mais curieusement ce dernier n'en avait développé aucun symptôme, si ce n'est l'abattement. Pendant trois jours, ils le veillèrent de près, le cheval maigrissant, mais toujours en vie; aussi chacun resta perplexe.

Lorsque Nathan eut demandé aux propriétaires de lui raconter l'histoire de ce cheval et la raison de sa rage si soudaine, ceux-ci répondirent qu'ils n'y comprenaient rien eux-mêmes, l'animal étant d'habitude des plus doux et bien dressé. Ils lui racontèrent qu'il s'était même enfui une semaine plus tôt avec une jument qu'il avait prise en affection, à travers tout Paris. Cela avait fait sensation jusque dans les journaux qui avaient couvert l'anecdote. Ils lui montrèrent l'article, qu'un homme de petite taille, se vantant constamment de son ancienne carrière de jockey, avait sorti de sa poche, comme il le faisait d'ailleurs vingt fois par jour. C'était bien la photo du même étalon, œuvrant dans un cirque comme cheval-tambour. Apparemment, Voltaire était connu pour ses tours, ce qui

avait poussé des investisseurs à l'acquérir pour enrichir leur *show* outre-mer. Mais ils étaient troublés du soudain changement de l'animal, et craignaient qu'il n'ait soudain plus le talent qu'on leur avait promis.

Dès que Nathan m'eut conté l'anecdote, je brûlai d'impatience de retourner en France pour consulter les journaux. Un article parlant d'Opérette et Voltaire fuguant dans Paris! Si l'histoire était vraie, elle était incroyable, et je voulais la lire de mes yeux.

En réalité, tout ceci était si noble pour un cheval, qu'une histoire très différente de celle que j'avais imaginée de prime abord pour ce cheval commençait à poindre en mon esprit. Et si Marie avait vu juste? Et si ces deux chevaux avaient vraiment souffert de leur séparation et tout fait pour se retrouver? Nous, les hommes, domestiquions les chevaux depuis 10 000 ans, mais que savions-nous d'eux exactement ?

Une fois apprivoisés, ces animaux étaient coupés de leur instinct grégaire. Mais si l'on avait coutume de dire qu'un étalon vivait avec sa horde de juments, se pouvait-il qu'il en ait une préférée? Se pouvait-il qu'il soit monogame?

Un grand ami de mon père autrefois, forgeron de métier, avait maintenu quand j'étais jeune qu'en Écosse, il avait vu de ses yeux un étalon sauvage et sa jument, vivre ensemble plus de quinze ans. L'animal avait eu plusieurs autres compagnes en son jeune temps, lorsqu'il avait formé sa horde, mais comme c'était fréquent chez les animaux sauvages, la nature s'était montrée cruelle et toutes étaient mortes d'accident, de faim ou de maladie, sauf celle-ci, et lorsque des plus jeunes cherchèrent à les rejoindre, il les ignora. Son propre père l'avait aidé à reconnaître les chevaux au marquage de leur robe, comme il l'avait initié à la psychologie des chevaux afin de mieux préparer les poulains au travail du forgeron sans

être blessé au premier parage⁵¹. C'est pourquoi il était convaincu que ce même couple d'Irish Cobs évoluait ensemble depuis plus d'une décennie, ce qui était d'ailleurs devenu un dicton régional pour le moins paradoxal pour les hommes du coin. Dans son village, il était courant de se dire *fidèle comme l'étalon irlandais*.

Pour ma part, si une telle chose était possible, il était tout à fait remarquable que Voltaire ait vraiment cherché à retrouver la jument sur laquelle il avait jeté son dévolu.

J'avais bien sûr eu l'occasion de les observer tous deux au pré, et ils étaient inséparables. Ils se respectaient aussi beaucoup, n'envahissant pas l'autre cheval plus que cela, mais sans jamais s'en éloigner. Je me doutais maintenant que l'étalon montait Opérette durant ses chaleurs, quoique je ne l'aie pas vu faire. Nous étions cependant assurés d'avoir de beaux poulains au port altier du Frison, mais avec la robe et les crins pie et fournis du Gypsy, d'ici moins de onze mois – si ce n'était déjà fait.

Mais je m'expliquais mal pourquoi l'étalon avait fui la troupe de Buffalo Bill pour monter à Québec. Il aurait dû regagner New York, lieu de son débarquement, car les chevaux ont une mémoire exemplaire des lieux qu'ils traversent et un sens aigu de l'orientation. Ceci ajouté à l'agressivité soudaine de Voltaire en bateau, doublé d'un total abattement, me laissait très perplexe. Aurait-il pu *vraiment* souffrir de sa séparation de la jument? Il n'avait pas la rage. Alors pourquoi ce changement soudain de comportement et comment expliquer une telle furie cyclothymique?

À force de fréquenter les chevaux, je savais qu'il existait quatre profils-types de chevaux, et aucun d'eux ne me semblait

⁵¹ Le parage dans le cas présent est l'acte du forgeron consistant à couper puis limer et arrondir les sabots.

interchangeable en cours de vie. Aussi, lorsque vous parveniez à déterminer à quel type l'un d'eux appartenait, il était plus aisé d'évaluer la difficulté de son entraînement et de ses manipulations quotidiennes, ce qui était utile à de nombreux égards. Et l'animal étant prévisible, vous saviez toujours à quoi vous en tenir.

Évidemment, chaque animal était d'un tempérament unique, mais j'avais aussi vu qu'il développait souvent une deuxième tendance qui teintait la première, au cours de sa vie.

Il y avait d'abord le modèle standard correspondant à la majorité des chevaux, que j'appellerai le cheval éveillé : un animal amical, curieux et sensé, qui coopérait et apprenait volontiers, avec plus ou moins d'efficacité selon l'expérience, mais de bonne volonté. Calme et confiant, il pouvait se montrer assez sensible pour répondre aux divers besoins de collaboration avec l'homme. Ce profil était celui de la plupart des chevaux croisés dans la vie.

Ensuite, il y avait le profil du cheval têtu, de loin celui que j'appréciais le moins : l'animal se fermait à l'apprentissage, il fallait souvent tout lui réapprendre et il ne coopérait qu'à contrecœur. D'un naturel terne et paresseux, quand il ne comprenait pas ou qu'il se fatiguait de ce qu'on lui demandait, il semblait soudain totalement déconnecté, s'entêtant dans une boucle où tout semblait à refaire. Ce genre de cheval nécessitait beaucoup de patience et un entraînement répétitif. Son problème venait parfois d'un souci neurologique ou morphologique, par exemple en raison de petits yeux rétrécissant son champ de vision, sa confiance et ses interactions avec le monde extérieur.

Le troisième profil équin typique, que l'on croisait tous au moins un jour, était le cheval nerveux, qui représentait un défi que j'aimais particulièrement relever.

Facilement excitable, et difficile à calmer, ce cheval, souvent de sang chaud, manquait la plupart du temps de confiance en lui, ce qui exagérât son ressenti en toute situation. Mais on pouvait l'aider à la développer. Il anticipait tout par défaut, et souffrait parfois d'une anxiété de séparation, ce qui créait des difficultés importantes à le contraindre ou le confiner. Ce type de cheval ne pouvait être entraîné que par des hommes de chevaux expérimentés, et parfois, le fruit d'un travail calme et patient permettait d'en faire un excellent cheval capable de dépasser sa nervosité pour mettre sa grande sensibilité au service des hommes, car il pouvait fournir des efforts avec une générosité exemplaire.

Mais le dernier profil de chevaux que j'avais croisé dans ma vie était le modèle agressif. Caractérisé par un comportement explosif, ce type de cheval pouvait charger, mordre, ruer et frapper. Il était rare de pouvoir l'entraîner, le manipuler ou le dompter de façon assurée et en toute sécurité, en dehors d'entraîneurs tout aussi exceptionnels. Ce genre de cheval était la crainte de tout éleveur, car il n'y avait que peu d'espoir de le soumettre un jour.

Or, selon moi, Voltaire appartenait sans aucun doute possible au premier profil équin, celui du cheval éveillé, alerte et amical; il n'avait rien d'un équidé agressif et dangereux, à manipuler avec des pincettes. Même éloigné de sa jument, il avait accepté de coopérer, du moins tant qu'il la voyait. Il était vrai que je n'avais pas tenté de partir seul avec, en m'éloignant des écuries. Je me promis de tenter l'expérience, pour voir si le fauve en lui se réveillerait à l'idée d'être éloigné de sa belle.

J'avais attentivement écouté l'histoire de Nathan, et sa description de Voltaire ne cadrerait pas avec l'animal que j'avais connu, sinon pour des moments de résignation et de placidité. Mais un fauve cherchant à se débattre au prix d'une contention dans des

chaînes, ayant nécessité l'intervention de quatre hommes : c'était dur à croire. Que s'était-il donc passé avec lui?

Était-ce vraiment le résultat d'une anxiété de séparation majeure, comme cela arrive quelquefois entre deux chevaux particulièrement attachés l'un à l'autre? Pourtant, à force de séparation et avec le temps, les animaux finissaient toujours par oublier leur congénère. Ils pouvaient passer par une petite phase de déprime, mais il fallait alors tenir leur mental occupé en les sollicitant avec toutes sortes de nouveautés. Les tours de cirque et autres airs de fantaisie étaient d'excellents exercices en ce sens. Mais le fait qu'un étalon perpétue son comportement anxieux tant de jours après une séparation m'étonnait.

Son profil ne correspondait plus du tout à ce que je savais des chevaux en général, qui était pourtant le fruit d'une longue expérience transmise par mon père, laquelle avait fait ses preuves. Alors à moins que j'aie vraiment affaire à un nouveau profil, je continuai de croire que Voltaire était un de ces chevaux éveillés ayant développé, pour une raison que j'ignorais, un vice de comportement lié à un trop fort attachement à Opérette. Se pouvait-il que cela l'ait conduit si longtemps à fuir sur deux continents? Pour le moment, j'en doutais raisonnablement, et je me replongeai dans mes pensées au long cours, tandis que le voyage continuait.

Finalement, après des jours de nausées entrecoupées de visites aux écuries de fortune, nous accostâmes à Manhattan. Il faisait très chaud ce jour-là, et je m'en souviens très bien : c'était le 12 août 1885.

Je commençais à m'ennuyer de mon pays mais je n'avais que très moyennement hâte de reprendre le bateau pour l'Europe. Encore un peu, et j'aurais sans doute vomi jusqu'à mes tripes.

J'espérais tomber nez à nez avec le spectacle de Buffalo Bill; je le voulais de passage à New York. Il m'aurait fallu réunir les derniers indices qui me manquaient sur Voltaire et sa folle course en Amérique, pour n'avoir pas à pousser l'aventure jusqu'à Québec. Je craignais qu'autrement, mon retour chez moi ne soit encore plus long qu'à l'aller.

J'avais décidé d'écrire à la hâte quelques billets destinés aux grands quotidiens parisiens, en leur demandant s'ils avaient connaissance d'un article traitant de la fuite de deux célèbres chevaux de cirque dans Paris vers mars 1883. S'il m'était possible de n'avoir pas à retourner dans la capitale, je pourrais peut-être écourter le voyage en bateau pour me rendre directement à Windsor : ainsi je pourrais mieux observer ce cheval que je commençais à bien connaître par personnes interposées. Mais comme chaque fois que j'arrivais quelque part, j'avais envie de fuir et je devenais casanier quitte à m'inventer les pires arguments. Pourtant, ma mission me passionnait... La vie est parfois compliquée par nos propres contradictions!

Je n'avais pas d'objectif précis en arrivant à Manhattan, outre tenter de rencontrer les artistes du *show* de Buffalo Bill. J'en profitai dès le premier soir pour flâner un peu après mon arrivée à l'hôtel, une charmante auberge anglaise, dans le quartier de Greenwich Village.

Celle-ci était tenue par deux sœurs, d'origine londonienne, qui avaient plus de 70 ans. Elles me reçurent fort bien, et le seul fait de manger quelques bons ragoûts de chez nous avait suffi à me ragail-lardir. Elles me conseillèrent de me rendre à Broadway, afin de me renseigner à la billetterie principale de la date de tenue du spectacle du colonel Cody. Elles-mêmes y avaient assisté quelques années plus tôt, elles en étaient enchantées. Elles avaient trouvé ça *charming*,

avec les bisons, les lassos, les soldats *et les Indiens à peau rouge avec des plumes*; je cite Margaret, pour l'avoir noté dans mon carnet.

Elles n'avaient cependant pas souvenir de la description des chevaux, aussi regrettaient-elles de ne pouvoir m'aider au sujet de Voltaire. Elles se rappelaient simplement qu'à la même époque, elles avaient voulu assister à un autres spectacle plus au nord, au Québec précisément, où se tenait un grand bal suivi d'un opéra équestre, en l'honneur de Sa Majesté, à l'occasion du prochain jubilé royal. Je notai le tout en les remerciant. J'avais quant à moi hâte de me dégourdir les jambes.

Je n'en revins tout simplement pas de la démesure de New York. J'étais pourtant bien habitué aux bains de foule et aux grands monuments. Qui plus est, pour avoir traversé Paris aux heures où tout le peuple se déverse sur les trottoirs et les rues comme des fourmis sur le miel, à l'heure exacte de fermeture des usines, je savais ce que signifiaient des heures de pointe. Mais je ne les avais jamais imaginées aussi colorées, de toutes les origines et couleurs de peau, aussi bien celles des passants que des ouvriers travaillant d'arrache-pied à élever une ville haut perchée! Les édifices étaient immenses, et portaient vraiment bien leur surnom de gratte-ciels.

On y entendait tout le jour les coups de marteau et le bruit des poulies, actionnées par les dockers du port qui élevaient de nouveaux étages, toujours plus vertigineux, et qui charriaient des conteneurs en provenance de tous les pays.

Je décidai de traverser la ville à pied jusqu'à Broadway. Je remontais au travers de Chinatown, un quartier où se regroupaient les ouvriers chinois en provenance de l'Ouest canadien, lesquels contribuaient autant à l'élévation des gratte-ciels qu'aux constructions des lignes de chemin de fer.

Il y avait d'ailleurs là toute une faune, qui me dépaysa beaucoup. Des épiceries devant lesquelles je passais, aux relents de poissons séchés ou pourris, je n'aurais su dire, mais s'y amoncelaient toutes sortes de fruits ou légumes exotiques aux aspects les plus divers.

Puis je continuai ma marche, et traversai à l'occasion d'étranges terrains vagues, où rien n'était encore bâti, mais où des marques et des repères étaient déjà en place, dressés par les ingénieurs et les contremaîtres de la ville. Parfois, c'était des fondations, et devant leur trou béant, des dents d'acier plein le béton, qui s'élevaient vers vous comme pour vous empaler si vous y tombiez; on ne pouvait qu'être saisi d'effroi devant notre petitesse.

Enfin, il y avait de petits quartiers un peu plus campagnards, où l'on croisait encore des vaches et des poulets, tandis qu'au carrefour d'après, tout ressemblait à la ville la plus moderne qui soit. Banques, élégantes boutiques, immenses librairies, restaurants chics : il semblait que le monde des biens et des services palpitait à vos pieds.

Finalement je parvins jusqu'à Broadway, et j'y admirai les affiches hautes en couleur de quelques cabarets. Tout y était digne du Moulin Rouge : des femmes au décolleté vertigineux, sur des affiches grandes comme une locomotive, tendaient des lèvres sensuelles vers un gentilhomme désabusé, qui semblait les boudier.
Chocking!

Je demandai mon chemin à un jeune commis des journaux. J'en profitai pour l'interroger sur le lieu où se tenait le « *show* avec les cow-boys, les Indiens et les bisons ». Comme il me regardait avec des yeux de merlan frit, j'en déduisis qu'il n'avait pas la moindre idée de ce dont je parlais. Sans doute le spectacle ne se tenait pas ici en ce moment.

Il ne savait pas non plus de quelle billetterie je voulais parler, et mon fort accent anglais ajoutait à la méprise. Il m'indiqua plutôt une maison de presse, où se vendaient tous les journaux possibles. C'était à quelques coins de rue. Je choisis d'y aller.

Ce qui me frappait le plus dans cette ville, c'était la facilité avec laquelle il nous était possible de nous orienter. Ici, nul besoin de carte, tout était aligné en rues numérotées, croisant des avenues qui l'étaient aussi. Quel contraste avec Paris! J'avais fini par m'habituer aux détours des petites rues détruites au profit des grands boulevards, des places portant le nom des rues, des avenues portant le nom des ruelles, des galeries couvertes, et des quais superposés qui longeaient le fleuve parisien. Là-bas, demander son chemin était une question de survie! Mais ici, j'étais aux anges. À New York, tout nouvel arrivant pouvait s'y retrouver sans déranger les passants. Voilà enfin un environnement où l'on se trouvait immédiatement compétent.

Je trouvai donc la maison de presse en question, un lieu fort agréable où il était possible de prendre son thé et de consulter des journaux sans nécessairement les acheter. Voilà un concept révolutionnaire, normalement réservé aux gentilshommes de Londres et à leurs clubs très fermés. La dernière fois que j'avais eu vent d'un endroit pareil, c'était en lisant *Le tour du monde en 80 jours* de Jules Verne et son *Reform Club*, où Phileas Fogg consultait le *Times* en sirotant son café.

Je me pris donc au jeu et imitant ce héros, j'eus tout le loisir de lire aussi bien notre grand quotidien national de Londres que *Le Monde*, ou encore le *Los Angeles Times* de l'Ouest américain, sans oublier son homologue de New York. Cela faisait déjà trois heures que j'étais dans la boutique et je m'y plaisais bien. J'envisageai alors d'y manger, mais je souhaitais prendre auparavant un

autre thé. Et tiens, pour m'accompagner, puisque j'étais en Amérique et que je connaissais mon français, pourquoi ne pas jeter un coup d'œil à la presse canadienne? À défaut de trouver un journal en anglais, je tombai par hasard sur un quotidien francophone, du nom de *La Patrie*. Je commençai par le feuilleter distraitement car je cherchais à en savoir davantage sur le Québec sans attente particulière, du moins au cas où il me faudrait me rendre jusqu'au fort de la ville du même nom, là où Voltaire avait été capturé par la garnison en poste.

M'informant des derniers événements locaux, j'en profitai pour découvrir une langue française plus colorée au Québec. Mais alors que j'étais sur le point de finir d'avaler mon thé, je manquai de m'étouffer. En date du mardi 11 août, c'est-à-dire la veille, *La Patrie* avait pour titre un éloge fait au *Buffalo Bill's Wild West Show* de passage à Montréal pour encore quatre jours. La foule y était considérable et cela se tenait au Montreal Driving Park. Le succès était tel, précisait l'article, « qu'il n'y avait⁵² (sic) plus de place dans les estrades ». Cela continuait ainsi, avec quelques détails croustillants qui me mirent l'eau à la bouche :

Buffalo Bill n'est ni un comédien ni un écuyer de cirque, mais le plus extraordinaire coureur de plaines qu'ait jamais produit le Nord-Ouest américain. Rien que pour le voir, on donnerait volontiers cinquante cents. Et que dire des tours de force et d'adresse incroyables qu'il exécute sur son cheval, soit qu'il prenne au lasso buffles ou chevaux, soit qu'il fasse valoir sa supériorité comme tireur. Car il y a des buffles avec lui, et ses chevaux sont de véritables mustangs.

⁵²Je fus le premier surpris de noter cette faute de français.

Puis à côté de Buffalo Bill il y a Sitting Bull le fameux chef indien, Crow Eagle, Frisking Elk et d'autres guerriers dont les noms sont écrits en caractères de sang dans l'histoire américaine.

Tous ces hommes des bois et les fameux cow-boys du Mexique et du Texas, avec lesquels ils ont toujours eu à lutter, donnent au public une idée de la vie périlleuse que l'on menait, il y a encore très peu d'années, dans le Far West.

L'attaque simulée de la diligence de Deadwood était un spectacle émouvant et a soulevé d'immenses applaudissements.

Les séances de dompteurs et chevaux sauvages ont aussi été admirées. Ceux qui n'ont jamais été témoins des prouesses de ces cavaliers de l'Ouest, ont peu d'idée de leur extraordinaire habileté et ne pourront pas regretter d'être allés voir Buffalo Bill et sa troupe. C'est une véritable exposition de la vie des plaines que ces spectacles qui vont être donnés tous les jours de la semaine au Montreal Driving Park, à la Pointe Saint-Charles ⁵³.

Je sautais quasiment de mon siège en finissant de lire l'article et je demandai de suite quel était le moyen le plus rapide de rejoindre Montréal depuis New York, non sans avoir au préalable acheté le journal. La serveuse, charmante par ailleurs, avait un accent à couper au couteau et elle admit n'en avoir aucune idée. Elle ajouta n'avoir jamais elle-même quitté la ville.

Je calculais rapidement : l'article datait du 11, date à laquelle il restait quatre jours de spectacle. Or, nous étions le 12 au soir. Il me restait moins de trois jours pour me rendre jusqu'à Montréal et y rencontrer Cody. J'ignorais quel serait le transport le plus rapide sur ce continent pour un trajet d'au moins 500 miles, mais je priais

⁵³ Authentique article du journal *La Patrie* en ce 11 août 1885.

secrètement qu'une voie de chemin de fer desserve en direct les deux villes. Je remerciai poliment la serveuse, lui laissant un pour-boire conséquent car j'avais aimé la place. Je prenais goût au fait d'avoir toujours de quoi payer, et de mener la grande vie, mais je me dépêchai de regagner l'hôtel, conscient que j'avais un travail à mener le mieux possible. J'en profitai pour demander au cocher de me conduire à la gare centrale. J'admirai en passant la grandeur de cette ville, son parc central, ses vues des avenues qui filaient droit jusqu'à l'horizon et toutes les calèches qui se croisaient en tous sens dans une joyeuse cacophonie. Par bonheur, Dieu m'avait entendu : une ligne directe Montréal – New York était en service depuis quelques années, mais je n'avais pas une minute à perdre, le trajet prendrait plus de onze heures... Je pris donc un billet pour le lendemain aussi tôt que possible, direction : Montréal ! Comme je devais partir à l'aurore, je choisis de me coucher le plus tôt possible ce soir-là, vert d'excitation pour le lendemain, mais à peine remis du bateau de la veille, ni du décalage horaire du jour. Je m'excusai auprès de mes hôtes, qui me dirent encore une fois regretter de ne pas avoir fait leur voyage au Québec quelques années plus tôt pour ce fameux concert donné en l'honneur de Sa Majesté. Elles auraient pu admirer de splendides chevaux noirs avec des musiciens dessus : mais elles étaient trop malades. Je promis de leur envoyer une carte postale. Elles me souhaitèrent la meilleure des chances dans mon entreprise. Je n'avais pas eu le temps de visiter New York plus que cela, mais ce n'était pas grave pour moi. Je constatais que je m'adaptais de mieux en mieux à la nouveauté. Merci à Blanche Allarty pour la leçon de courage qu'elle m'avait donnée par son exemple de hardiesse face à la vie...

Le lendemain débuta dans une course contre la montre. Je ne devais surtout pas manquer mon train, car le trajet s'annonçait long et je ne voulais pas arriver un jour trop tard.

À l'aube, je pris congé de l'auberge. Tout se passa bien, sauf que j'arrivai en sueur dans la voiture de 1^{re} classe de la Delaware and Hudson Railway Company, que je m'étais offerte. Je craignais les voleurs à la tire dans cette Amérique de la démesure, et je me sentais moyennement rassuré depuis que j'avais mis les pieds ici... Il y avait beaucoup de pionniers, pas assez de balises et très peu d'Indiens selon moi pour me guider en toute sécurité sur ce continent...

On arriva tard dans la nuit à Montréal. Il y faisait une chaleur suffocante et la ville, bien que ce soit une île, reflétait la chaleur renvoyée par les briques rougies par le soleil accablant du jour, de tous les immeubles. Épuisé, je n'avais pas encore pensé à mon hébergement. Je me contentai donc d'une chambre dans un hôtel minable aux abords de la gare Windsor et je dormis d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, j'eus bien du mal à me lever. Je pensais avoir attrapé un virus lors de mes divers périples, à moins que ce soit la fatigue. Finalement, un cocher m'indiqua la fameuse Pointe Saint-Charles, de vieux quartiers campagnards et excentrés par rapport à la ville, traversés par le chemin de fer. Il me conduisit sur le site du colonel Cody, qui le longeait non loin. Quand je vis la centaine de roulottes, les parcs, les bisons, les chevaux, les diligences et les veaux, je n'en revins pas de la démesure du spectacle.

J'eus toutes les peines du monde à m'y frayer un chemin, car personne n'avait de temps à me consacrer, et ce soir avait lieu la dernière de la tournée, donc tous étaient affairés. À moins qu'on ajoutât quelques supplémentaires? La rumeur commençait à circuler, à ce que j'entendis. Des artistes exaspérés ne cachaient pas

leur indignation. Apparemment les payes n'étaient pas à la hauteur des promesses.

Finalement, un peu comme un enfant au milieu d'une confiserie, je ne savais quelle allée prendre une fois perdu parmi les tentes d'artistes. Et tout comme un enfant, je choisis le tipi.

C'est ainsi que, croyez-le ou non, ne sachant s'il me fallait cogner avant d'entrer, comme l'exigeait l'usage avec une porte d'entrée, je restai intimidé devant la tente bariolée de mains et de figures animistes. Prenant alors une bonne respiration, je frappai sur le cuir d'une sorte de porte en peau devant moi. Quelle idée stupide.

Le cuir était sec. Il glissa sans offrir la moindre résistance sous ma main, dont j'avais mal adapté la force. Tombant presque, je perdis l'équilibre et manquai donner un coup de poing au vieil Indien auréolé de plumes qui s'apprêtait à sortir. Il ne m'avait pas vu venir, aussi le gras de ma main mourut-il sur sa mâchoire. Mon cœur se serra d'un coup au moment où je le frappai, tandis que le vieil homme me regardait, perplexe, tout en se frottant la joue. Je bredouillais quelques mots d'excuse quand ses yeux changèrent soudain d'expression. Il lança d'une voix grave et courroucée :

– Toi provoquer nous.

Il grondait. Je balbutiai de plates excuses, sans lâcher des yeux les plumes qui voletaient devant moi à chacun de ses hochements de tête. J'étais à l'origine d'un incident diplomatique! D'autres hommes, massifs et aussi couverts de plumes, s'approchèrent de nous en m'encerclant.

« Toi mourir. »

Devant mes yeux exorbités, il marqua une pause avant d'éclater de rire :

« Mais non, je plaisante! Quelle idée de frapper avant d'entrer dans un tipi! »

Je restai figé.

– Euh, Monsieur... Votre Honneur... Non. Grand chef ? Oui ! Vraiment, je suis confus!

– Ah, mais tout s'explique : un Anglais! Le protocole...

Derrière nous, dans le tipi, une dizaine d'hommes éclatèrent de rire. Je compris à ce moment-là que je parlais à nul autre que Sitting Bull. Devant ma gêne et mes bredouillements, le vieux chef m'invita à entrer. L'homme avait les rides joyeuses du sourire facile au coin des yeux. Il était petit, trapu, ridé et basané, mais de son être se dégageait une bonté contagieuse. Les autres hommes qui l'entouraient semblaient quelque peu décalés et réagissaient avec retard à mes signes de tête. Je me demandai s'ils n'étaient pas sous l'effet d'un quelconque narcotique. Mais je chassai vite mes idées préconçues sur les Indiens d'Amérique quand Sitting Bull me mentionna qu'une vague de gastroentérite circulait parmi les artistes. Ils étaient tous malades! Je comprenais mieux.

Encouragé par son humour, je pris place parmi eux, et j'exposai au vieil homme, qui m'inspirait un grand respect, l'objet de ma venue. J'aimais la lenteur posée des gestes de ces hommes. Je ne leur exposais pas tout à fait tout, et je me gardai de leur parler de mes doutes naissants sur la possibilité qu'un cheval puisse en rechercher un autre à travers mers et mondes. Lorsque je leur montrai mes croquis de Voltaire, tous s'animèrent soudain. Ils le reconnaissaient!

S'ensuivit une longue discussion entre eux, assez houleuse et qui sembla les diviser. Les autres hommes étaient tout d'un coup beaucoup plus alertes, et me semblaient contrariés et méfiants. Finalement, au lieu de me demander le type d'information qui m'intéressait, Bull me posa plutôt la question à laquelle je ne m'attendais pas :

– Croyez-vous à l'Esprit du Cheval?

Je restais coi, ne sachant que répondre, bien que mon cœur d'enfant ait mille choses à dire sur le sujet. J'allai au plus court :

– Peut-être... depuis cet étalon.

– Certains d'entre nous hésitent à vous dire ce que nous pensons du cheval dont vous parlez. Peut-être vos démarches lui feront-elles du bien, mais peut-être en découlera-t-il du mal.

Ne sachant que répondre, je me tus, attendant de savoir ce qu'ils décideraient. Sitting Bull leur parla une dernière fois, puis chacun retourna à ces pensées. Plusieurs d'entre eux semblaient cependant contrariés.

– Je crois ton intention pure, et la vie en fera ce qu'elle juge bon. Si vos destins sont liés, ce n'est pas par hasard.

Le grand chef m'ouvrait une porte. Je m'y engouffrai :

– Je vous en prie, dites-moi ce que vous savez.

– Nous connaissons ce cheval. Nous avons beaucoup admiré sa force de caractère quand il était ici. Contrairement aux autres animaux, il n'était pas soumis à l'homme et nous semblait malheureux : comme coupé en deux. Quand il est arrivé parmi nous, il était malade et ne mangeait presque rien. Il était... comment dire... *(Il utilisa une expression dans sa langue natale et tous hochèrent la tête.)* Il

semblait en fait plus humain que bien des hommes dans cette troupe : il avait mal à l'âme ! Sans doute est-ce aussi la raison pour laquelle il s'est enfui. On l'a vu faire. Quoi qu'il en soit, cet animal avait de l'intelligence et de l'humour à parts égales.

– Comment a-t-il pu se sauver sous vos yeux ?

– Eh bien, c'est dur à croire, mais il s'est dissimulé un soir parmi le bétail. J'ignore s'il s'était rendu compte qu'avec sa robe pie, il pouvait se fondre parmi les vaches, mais il était presque impossible de l'y distinguer. Les Blancs ne l'ont jamais vu et nous, cela nous a beaucoup amusés.

– Et vous n'avez rien dit ?

– Surtout pas !

Sitting Bull et ses amis rirent de bon cœur de ma question naïve.

– Et pourquoi ?

– Parce que l'Esprit du Cheval nous avait informés de sa venue. Cet animal n'était pas là par hasard.

J'avais du mal à le suivre.

– Nous sommes restés pour l'observer ce soir-là. Ce cheval avait un plan ! Frisking Elk⁵⁴ et moi l'avons ainsi vu sauter la clôture des pâturages un peu avant minuit, quand plus aucun cow-boy n'était dans les parages. En vérité, c'était un sage, car c'est l'heure des jeux, des filles et du whisky.

⁵⁴ Son nom signifie littéralement *Élan qui gambade*.

J'étais un peu bouleversé par ce que j'apprenais. Sortant de ma réserve, j'osai poser une question franche au grand chef :

– Croyez-vous possible que ce cheval ait parcouru un continent en quête d'une jument ?

Il hésita.

– Chez les peuples des Premières Nations, nous sommes très respectueux de nos chevaux. Ils sont nos jambes, nos esprits et le vent qui souffle dans nos cheveux : ils sont notre liberté. Qui pourrait douter qu'un animal ne recherche pas, lui aussi, ce qui peut faire naître en lui cette somme de sensations ?

– C'est que... des Anglais l'ont retrouvé à Québec, à 300 km d'ici ! Depuis Boston, ça fait toute une trotte!

– Et pourquoi pas? Que lui est-il arrivé ensuite?

– Eh bien, il a été capturé par des soldats britanniques, puis ramené à Londres, où il a retrouvé la jument dont il était inséparable cinq ans plus tôt en France. Alors qu'il est au départ parti de Paris! C'est comme si ce cheval avait toujours su que, où qu'il aille, quoi qu'il fasse, il la retrouverait! Cela me perturbe, ce destin : même notre reine y a été sensible. Je dois désormais démêler le vrai du faux dans toute cette histoire.

– Et vous, que croyez-vous? C'est tout ce qui compte, me fit-il avec un clin d'œil.

Je me contentais de lui sourire. Je commençai, quelque part, à avoir ma réponse. Il ajouta :

– La création, dans son immense sagesse, cache des trésors sur notre route qu’il s’agit parfois de révéler aux autres pour que tous sachent que l’intelligence est partout et ne nous quitte pas des yeux.

Comme cet homme était sage... Nous parlâmes ainsi un bon moment et ce furent des instants précieux de profond partage entre hommes de chevaux. Cela valait vraiment la peine d’être venu jusqu’ici! Une étrange odeur flottait dans l’air, euphorisante, et j’avais l’impression d’être assis à une table fraternelle. Soudain, Sitting Bull alluma une très longue pipe à deux têtes, en tirant sur l’une de ces extrémités tandis qu’il me demanda d’un air narquois :

– Et si je vous disais que c’est l’Esprit du Cheval qui vous a choisi pour transmettre aux hommes l’essentiel de sa nature? Le croiriez-vous?

Je ne savais que répondre. Les minutes passèrent sur mes réflexions mitigées et je regardai circuler le calumet. Chacun hochait la tête en signe d’approbation envers je ne sais quelle entente tacite. Quand vint mon tour, malgré mon embarras, le vieil homme me tendit sans ambages son calumet.

– Osez-vous ?

Alors, j’osai.

J’appris bien plus tard que c’était un calumet jumeau, un objet extrêmement rare et qui, selon la légende, connectait les âmes pour le restant d’une vie, permettant de partager les rêves, les visions et l’espoir et jusqu’à l’âme de ceux qui le partageaient. Je tirai une bouffée du calumet jumeau à mon tour. Dieu que c’était fort ! Je toussai violemment. Les hommes rirent tout bas. Je découvris de

ces gens que la profondeur de leurs pensées n'excluait jamais l'humour. Au contraire : il semblait que leur forme de spiritualité reposait même dessus. Une ferveur fraternelle et légère qui était sans doute ce brin d'humanité manquant à nos églises.

L'objet circulait de main en main et je compris que ma première impression quant à l'étrange ambiance qui régnait ici quand j'étais entré était totalement fondée. Nous étions sous l'emprise d'un stupéfiant, mais quand l'un d'entre eux se mit à faire résonner un grand tambour de peau, objet sacré par excellence, tout mon corps et mon esprit se mirent à vibrer. De longues minutes passèrent avec le chant du tambour. Puis il cessa.

– Bien. Maintenant, nous pouvons te parler du reste, dit-il calmement.

– Le reste? Quel reste? répondis-je, en m'étouffant un peu.

– Ce cheval nous est connu. Nous en avons parlé jusque dans nos pow-wows⁵⁵.

– Comment ça?

– Ce n'est pas que ce cheval soit exactement célèbre pour nous au sens où l'entendent les Blancs – le pauvre, avec son œil en moins et sa triste vie de cheval de cirque, il a dû connaître son lot de malheurs tout comme nous... D'ailleurs, deux de nos frères et sœurs mohawks nous ont rapporté l'avoir trouvé un jour, presque mourant, en forêt, non loin de Kahnawake⁵⁶. Il était grièvement blessé, attaqué par des loups. Sa plaie était purulente et sans soins, il allait

⁵⁵ Un pow-wow est un rassemblement festif entre les différentes nations amérindiennes, réunissant les divers peuples pour danser, chanter et décider des grandes directions socioculturelles.

⁵⁶ Prononcer : Kanawaké. Territoire des Mohawks désormais connu comme une réserve amérindienne située sur la Rive-Sud de Montréal, à laquelle on arrive par le pont Mercier et les routes 132 et 138.

y rester. L'un d'eux l'ayant vu en rêve quelques jours avant, ils ont su qu'ils devaient le soigner. Ce cheval était selon lui important, car il aiderait autant les Peaux-Rouges que les Blancs dans un avenir plus ou moins proche. Son esprit est lié à chaque cheval dans nos vies, celui qui est partout à la fois et qui parle à chacun. C'est donc un petit frère venu nous unir en nous montrant l'exemple du courage et de la loyauté, pour nous apprendre à mieux nous parler et à nous respecter davantage. Un jour, l'histoire de cet ambassadeur des chevaux soignera le peuple blanc, qui ne sait plus ce que c'est que vivre ensemble, et qui a perdu le lien sacré avec l'animal, noble, en lui.

Je buvais ses paroles, fasciné.

– Alors, pendant deux mois ce cheval fut traité en suivant nos rites de guérison les plus sacrés. Puis, quand il fut guéri, il est reparti comme il était venu : sans un bruit. Ils ont eu le cœur gros en ne le retrouvant pas un matin, mais, comme nous aujourd'hui, ils seront heureux d'apprendre qu'il est toujours vivant, et qu'ainsi, ils l'ont aidé à atteindre son but pour retrouver l'amour.

– C'est une histoire merveilleuse, grand chef ! Plus rien ne m'étonne désormais avec cet animal. C'est incroyable le chemin qu'il a parcouru ! Quel modèle de persévérance !

– Ce n'est pas tout. C'est ce même Grand Esprit qui m'est apparu il y a plusieurs années, m'invitant à me joindre avec mes chevaux à cette mascarade de l'Ouest. Nos propres frères nous ont violemment rejetés pour avoir fait cela. Mon geste et sa motivation ont été incompris, et sont vus comme une trahison envers mon peuple.

Les autres hommes autour de lui hochaient la tête sans mot dire.

– Votre place dans ce *show* vous a donc séparés des vôtres?

– Eh bien, nous participons ici, avec nos plumes et nos peintures de guerre, qui sont pourtant des œuvres hautement sacrées, à un spectacle qui nous ridiculise, nous, les premiers peuples de ces terres, en nous faisant passer pour des barbares quand nous avons été nous-mêmes volés, parqués et le plus souvent tués sans scrupule. Tout ce qui est raconté ici, et que le public prend pour argent comptant, n'est qu'une partie de l'histoire : celle que les Blancs se racontent. C'est un mirage, une vision exotique de l'Ouest, à la gloire des Blancs. Personne ne parle du massacre de nos frères, de nos bisons, ni des terres qu'ils se sont appropriées, ni même de nos cimetières sacrés, profanés au profit de la prospection ou des chemins de fer... Les terres saignées, les sols souillés... Tout ceci, nous seuls le savons.

– Mais l'Esprit du Cheval est sage. Il m'a appelé pour me parler ainsi il y a quelques années : *Sitting Bull, fais connaître le peuple des chevaux au reste du monde. Que l'on sache qui vous êtes, et que vous existez. Un jour, les Blancs reviendront vers vous et c'est grâce à vous, et aux chevaux, qu'ils retrouveront justement le moyen de communiquer⁵⁷ et de collaborer ensemble, au lieu de tout soumettre et de tout exploiter.*

⁵⁷ Les techniques dites des chuchoteurs américains, révélées au public autour de 1990, proviendraient des Amérindiens, et auraient été transmises à des hommes de chevaux tels John Lyons, Monty Roberts ou Pat Parelli, célèbres depuis. Décodant le langage du corps, aussi bien pour les chevaux que pour les hommes selon une approche dite éthologique, ces méthodes s'inspirent des attitudes et des relations sociales des chevaux. Elles révèlent comment se placer pour faire avancer, reculer, céder ou suivre un cheval. L'inexacte légende de ces *hommes murmurant à l'oreille des chevaux* (puisqu'ils bougent au lieu de parler) s'appuie sur la posture d'un humain leader, utilisant sa position et son corps pour contrôler celui du cheval, avec des paliers d'éducation plus ou moins sévères et progressifs. Cela vise un *join up*, lors duquel tout cheval vient de lui-même, sans longe ni bride, se placer aux côtés de l'épaule du cavalier qui le dirige, une fois qu'il le reconnaît comme meneur. Cela se fait dans un *round pen*, ou corral circulaire, où le cheval fuit en vain l'homme qui reste au centre, toujours à une même distance de lui, ce qui le soumet. Le *join up* (faire équipe) est l'instant magique où la posture du cheval confirme qu'il est prêt à collaborer. Et tous le font.

J'en avais les larmes aux yeux. Il me dit enfin que le moment viendrait où s'achèverait ma mission, quand ma route croiserait celle d'un cheval doué d'humour et de courage, issu d'un peuple lointain et nomade, comme le nôtre.

À ces mots, je réagis tout de suite :

– Sauriez-vous précisément d'où vient ce cheval?

– Je n'ai eu que deux visions, et quand il m'est apparu la première fois, c'est comme s'il avait pris part à une autre conquête de l'Ouest, mais sur une terre lointaine où règne l'Esprit de l'ours. Il tirait la roulotte de gens nomades comme nous.

– Seigneur... Alors, vous l'avez vu avec des gitans ?

– Ah ! C'est ainsi que vous les appelez ?

– C'est le peuple des Roms, des bohémiens qui parcourent l'Europe avec chevaux et roulottes: ils ne s'établissent jamais nulle part et vivent souvent le même rejet que les Indiens...

– Hum!

J'étais renversé par ces révélations. C'était la deuxième fois que l'on me parlait des gitans et des ours. Si c'était vrai, ce cheval était bien d'origine tzigane, ce qui n'arrangerait pas ses affaires. Mais comment s'était-il retrouvé à la Garde dans les mains d'un médecin-chef ? Beaucoup d'inconnues demeuraient dans cette histoire.

– Je sais maintenant, avec ce que tu me racontes aujourd'hui, que mon mandat prendra bientôt fin dans ce spectacle. J'ai rempli ma part. D'ailleurs, je suis sûr que l'on ne me laissera pas me rendre jusqu'à ton monde, car même si je voulais parler, on ne

m'écouterait pas⁵⁸. Je sais que je contribue à une aberration de l'histoire, qui va à l'encontre des intérêts des miens. Mais le moment viendra où un dessein beaucoup plus grand apparaîtra au moyen de tout ceci. Rien ne survient par hasard, tu nous arrives à temps. Tu vas repartir sur le Vieux Continent. Maintenant sache qu'il te faudra transmettre tout ceci le moment venu. Mais je sais que tu sauras trouver les mots justes.

– Moi?

– Oui, toi.

J'étais sidéré.

– Je t'ai reconnu, cheveux rouges : tu es *Animitàgozìwin*, la Parole, celui qui devait paraître après le cheval.

Je n'en revenais pas. Bousculé, tout semblait concorder, comme si quelque chose de convenu et qui me dépassait se libérait enfin pour donner un sens à ma vie, à l'intérieur de moi. Mais une partie de mon mental, cette petite voix incrédule qui me dirigeait si souvent, ne voulait y croire :

– Mais je ne saurai jamais transmettre quoi que ce soit! Je ne suis pas écrivain ni conteur... Je ne suis qu'étalonnier!

– Bien sûr que tu sauras. Ton père, et le père de ton père avant lui, t'ont transmis le sens des chevaux, et tout ce que tu devais savoir pour être prêt à le faire au moment opportun. La vie se chargera du reste.

– Mais que dois-je dire?

⁵⁸Sitting Bull prit bien part aux divers spectacles du *Buffalo Bill's Show* aux États-Unis et au Canada, mais ne fut malheureusement pas autorisé à participer à la tournée européenne.

– Juste la vérité, celle dont tu as été témoin. Diffuse la sagesse de ces modestes créatures que sont les chevaux, tolérants et pacifiques, qui servent les hommes depuis des millénaires. Ainsi, elle atteindra le cœur des hommes blancs.

– Mais comment raconter tout cela? Et quand le faire?

– Tu sentiras l'appel. Ne t'inquiète de rien. Tout est parfait. D'ailleurs pour moi aussi, ma présence ici s'avère enfin utile et tout est accompli. Diffuse au plus grand nombre ce que ton cœur te dicte pour transmettre avec justesse les mots silencieux que te souffle l'histoire de ce cheval. Car bientôt tu comprendras qu'il est en fait une partie de toi qui te montre le chemin.

– Mais pourquoi moi? Pourquoi tout ça?

– J'ignore pourquoi l'Esprit du Cheval s'est ainsi manifesté à nous, mais il semble qu'un jour les Blancs auront grand besoin des chevaux pour se reconnecter à la vie. Ce sont eux qui les aideront à retrouver le chemin du cœur. Un jour, peut-être, dans un avenir lointain, tout ceci s'accomplira. Qui sait?

J'étais renversé par tout ce que je venais d'entendre, de vivre, de comprendre... C'était fabuleux et en même temps vertigineux. J'avais l'impression d'être tout à la fois en train de lire, de vivre et d'écrire un conte. Ma tête tournait. Nous restâmes encore un long moment à partager ces instants bénis dans le plus profond silence, chacun plongé dans ses pensées. Ou l'absence de pensée, je ne saurais le dire. Puis les hommes m'aidèrent à me relever et une femme, aimable, âgée et toute menue, vint m'apporter une tisane qui me revigora.

Le spectacle commencerait bientôt et je ne voulais pas déranger plus longtemps mes hôtes. Je pris alors congé, ne sachant

comment les remercier. Je leur remis alors un second croquis de Voltaire que j'avais dessiné. C'est tout ce que j'avais sur moi, et je l'aimais beaucoup. Il était normal qu'il leur revienne. Mais avant de partir, Sitting Bull me fit un dernier cadeau : une de ses plumes d'aigle, que je possède encore. J'en fus si profondément touché que, tout simplement, je pleurai.

Au moment de nous dire adieu, il me mit la main sur l'épaule, me regarda en souriant et me tapota fraternellement, l'air de me dire que tout irait bien. Je le serrai finalement dans mes bras, profondément ébranlé, puis je m'éloignai sans plus oser me retourner.

Alors que je venais de quitter la tente, il me cria une chose qui me fit sourire sourire :

– Mais tu sais, on a vraiment la gastro! Mieux vaut prévenir le mal, pour toi aussi!

Plus tard dans l'après-midi, j'eus une courte entrevue avec William Frederick Cody, un homme sûr de lui et que j'aurais pu résumer ainsi : une main de fer dans un gant de fer. Nous échangeâmes poliment quelques données de circonstance à propos de Voltaire, qui n'était finalement pas resté plus de trois mois au sein du *Buffalo Bill's Wild West Show*, et qui ne s'était pas avéré une bonne affaire à ses yeux. Cody avait finalement décidé de revenir à l'ancienne formule du spectacle une fois le cheval disparu, sans plus aucune allusion au Vieux Continent. Le mélange des deux genres, comme de l'histoire, lui avait paru prometteur et visionnaire pour l'avenir, mais cela n'avait pas marché et comme il me dit finalement avant de prendre congé :

– Dans la vie, mon gars, *un tiens vaut toujours mieux que deux tu l'auras.*

J'acquiesçai en souriant bêtement, ne sachant que faire d'autre devant cet homme atypique et pressé. Il m'avait fait tout visiter au pas de course : les coulisses du spectacle, les veaux, les bisons, les chevaux, les soldats; puis il avait rapidement pris congé de moi. Chacun devait se préparer car le spectacle débutait dans moins de deux heures. Quant à moi, je fonctionnais au ralenti depuis l'expérience du calumet.

Je sortis de l'aire des artistes et m'assis sous un arbre pour me reposer de la chaleur accablante, de toutes ces rencontres, de ces révélations et d'un trop-plein d'émotions. J'étais soudain très, très fatigué. Comme appelé ailleurs, je m'assoupis peut-être une quinzaine de minutes et fis le plus étrange des songes. Cela semblait réel, car tout se superposait, mais je fus troublé par la portée du voyage que je fis, car je rêvais de quelque chose d'extraordinaire.

J'étais au bord de l'eau et je plongeais mes mains dans une source. Quand mes mains trempèrent sous l'eau fraîche presque glacée, je les regardais, mais déjà ce n'était plus des mains, mais bien des sabots. Ils étaient même marqués et un numéro était gravé sur la paroi, comme je l'avais vu faire à Paris et New York pour identifier les chevaux des calèches publiques. J'y vis le numéro 18, qui me resta en mémoire. Tout autour de moi, soudain, je me rendis compte que je flottais dans l'eau, entouré de petits chevaux magnifiques, minuscules et transparents, qui se propulsaient avec une sorte de trompe. Je pense bien que c'étaient des hippocampes. Quant à moi, au milieu d'eux qui brillaient, je nageais non pas avec mes membres humains, mais bel et bien avec quatre pattes, ce qui était étonnant comme ressenti, car j'avais l'impression de fendre l'eau par l'avant de mon corps, très long, au lieu de flotter comme un bouchon, ainsi que le font les humains. Je voyais la couleur de mes pattes, au pelage alezan plein de reflets cuivrés.

Nager m'était peu évident et je ressentais la hâte de rejoindre la terre ferme quand je fus soudain enveloppé de crins majestueux, tous blonds avec une mince mèche rousse au centre. Immenses et doux, ils m'enlaçaient dans l'eau et les hippocampes vinrent s'y loger. Je me demandais à qui ils appartenaient, quand je vis soudain un cheval magnifique nager vers moi avec grâce, dans une robe curieuse.

Cette créature m'attira immédiatement par sa beauté voluptueuse, comme un aimant imaginaire : je ne pouvais plus la quitter des yeux. Quelle sensation ! Je n'avais encore jamais vu pareille couleur. Pommelée, elle était d'une rare teinte chocolatée, perlée de taches étoilées, tandis que les extrémités de ses crins étaient blonds⁵⁹. À ma grande surprise et sans que cela m'effrayât, ses crins m'enserrèrent et se rigidifièrent, semblables à des branches grossissant à vue d'œil, tandis que les hippocampes qui s'y accrochaient se transformèrent en bourgeons. Ils grandirent alors très vite pour finalement éclore en délicates fleurs roses et parfumées.

Autour de moi, tout n'était plus que fleurs. J'eus le net sentiment d'être bercé dans un cerisier en fleur, dont la fragrance délicate m'enivrait. Dieu que c'était beau à vivre, et bon aussi, car ce corps puissant que j'habitais me fascinait.

Tout à coup, je fis un bond en touchant le fond de l'eau et j'en sortis, écumant. Je ne peux expliquer pourquoi, mais ce fut comme une renaissance, un appel inexorable du grand air. Il me sembla avoir des poumons immenses ; mon corps était musclé, prêt à bondir, habité du sentiment de vivre, de respirer, comme pour la première fois. Je voulus courir comme je le faisais, jeune homme. Mais ce fut très différent : je ressentis une force, un appui et un équilibre

⁵⁹ L'auteur fait référence à la très rare et très recherchée robe dite Silver Dapple aux États-Unis, d'un chocolat pommelé étoilé, avec des crins lavés blonds (qu'on nomme aussi Chocolate Palomino).

incroyable grandir en moi tandis que je développais une puissance spectaculaire.

Je pouvais courir plus vite, et encore plus vite. En plein galop, je flottais dans le vent; quelle magie! Je courus ainsi, les naseaux grands ouverts, vibrants, absorbant l'oxygène comme si ce fût de l'or. Je galopais dans d'immenses prés jaune citron de colza en fleur, le long de lacs, de forêts et d'une ville quand soudain, tout autour de moi, s'abattit une pluie de feuilles mortes. Par milliers, elles n'étaient qu'ors, rouges et pourpres tombant du ciel.

Je n'en pouvais plus de toute cette beauté et de cette force qui m'habitait. Cet appel vers la liberté dans un environnement où tout me semblait délectable, bon, presque à croquer était un pur délice. Chaque herbe semblait me parler, me faire des promesses de saveurs âcres ou acides dont je raffolais soudain. Le monde entier, sa flore, ses tapis d'herbes tendres et même les routes que je longuais, étaient aussi appétissants que du chocolat. Être herbivore était une grâce : je pouvais tout croquer dans le paysage !

Puis soudain, je me retrouvai de nouveau face au mur de feuilles mortes. Elles glissèrent devant moi, révélant le reflet d'un magnifique cheval, probablement un pur-sang anglais. Je sentais son propre ressenti, un fait que je ne m'expliquais pas : il avait l'appel fiévreux de la piste, celui du cheval de course! Une pensée d'humain me traversa soudain l'esprit, et alors que je repensais au fait que j'avais toujours voulu être jockey... soudain, mon rêve se dissipa. Je n'en gardais que la dernière image, frappante : les feuilles mortes devant moi s'éloignaient et j'y vis le reflet de ce cheval à la robe cuivrée m'apparaître, aussi calme qu'éveillé; et je compris que c'était moi.

Alors je me réveillai. D'instinct, sans forcer, je sus enfin où résidait la vérité. Voltaire me montrait ma propre voie.

Ce soir-là, j'assistais, émerveillé, à l'extraordinaire *show* comme si j'étais un enfant. Et je peux confirmer que tout ce qui en était dit dans l'article de *La Patrie* était bien en deçà de la réalité. Cet homme et sa vision de l'Ouest nous offraient un plongeon incomparable dans l'histoire de l'Amérique. Cela plaisait beaucoup au petit cow-boy blanc que je portais en moi. Celui qui jouait aussi les militaires quand il fréquentait plus jeune les grands haras. Mais l'histoire à laquelle j'assistais plaisait nettement moins au petit Indien, peut-être même au jeune gitan, qui habitait aussi dans les replis de mon âme poète.

Quelques jours plus tard, par acquit de conscience, je poussais jusqu'à Québec afin de saluer la garnison en poste. On me confirma bien avoir trouvé un cheval de cavalerie hagard et affamé aux environs du fort, mais qui était dans un tel état et si peu conciliant qu'aucun soldat n'avait songé à le seller.

Ils avaient eu bien du mal à comprendre la volonté de la reine, mais se disaient réjouis d'avoir pu la combler s'il était en sa possession. Malheureusement, ils n'avaient pas d'autres informations pour moi. J'appris qu'ils avaient trouvé le cheval en mai, et comme Cody m'avait dit qu'il s'était échappé de leur troupe en novembre, je compris entre les lignes le parcours extraordinaire de l'animal, de Boston à Québec, tandis que je savais désormais qu'il avait été également soigné par des Amérindiens à Kahnawake près de Montréal. Je l'admirais.

Je n'avais plus besoin de preuves, il me restait à rédiger tout ça au propre. Je pris le bateau trois jours plus tard, non sans en avoir profité pour visiter un éleveur de chevaux canadiens. Ceux-ci avaient une histoire extraordinaire, car ces braves chevaux tout noirs avaient survécu à plusieurs siècles d'acclimatation aux pires conditions hivernales du Canada. Ils étaient arrivés au Canada en

partie sur les navires qui avaient amené les Filles du Roy⁶⁰. Survivant à cinq semaines de bateau, ils étaient largués par-dessus bord à l'arrivée pour regagner la terre ferme. Ceux qui ne se noyèrent pas en prenant le large constituèrent le cheptel que l'on connaît, qui fut menacé d'extinction pour avoir été en grande partie exporté aux États-Unis. Les Américains étaient friands de ces beaux chevaux noirs, polyvalents et au pied sûr⁶¹, qu'ils utilisèrent par ailleurs beaucoup durant la guerre de Sécession, ce qui contribua à en diminuer dramatiquement le nombre. J'ai même appris que la chaleur du corps des vaillantes petites montures canadiennes se stabilise à 31 degrés par grand froid, pour concentrer toute leur énergie à fournir les 38,5 degrés vitaux dans leurs organes vitaux.

Quand je vis ce jour-là un très beau spécimen femelle de trois ans que l'on me présenta avec fierté, et qui mesurait bien plus de 16 mains au garrot tout en ayant des crins spectaculaires, j'aurais presque juré être en présence d'un cheval frison. Je repensais à la femelle de Voltaire et à son long périple, et me dis avec humour qu'avec son œil manquant, il y avait peut-être eu confusion. Quelle bonne blague de cheval !

⁶⁰ Jeunes femmes qui avaient été élevées par les sœurs dans les couvents de France et qui furent envoyées au Québec pour s'y marier et avoir des enfants, tandis qu'elles contribuèrent à propager la langue française et la culture catholique. La population québécoise découle en grande partie des foyers qu'elles fondèrent avec des Français émigrés un peu plus tôt, tandis que les populations autochtones ont elles aussi beaucoup contribué aux mélanges des sangs.

⁶¹ Les chevaux canadiens sont aujourd'hui une espèce menacée. Symbole officiel du Canada, le cheval canadien est la monture de la Police montée de Montréal, mais a cessé d'être celui de la GRC qui choisit désormais aussi des chevaux de races européennes beaucoup plus grandes.

C H A P I T R E XIII

L'autre Amérique

Les naseaux grands ouverts, les crins dans le vent, empêtrés de branchages et de feuilles : c'est ainsi que je découvris l'Amérique profonde. C'était celle des campagnes et des bas-fonds, qui n'avait pas grand-chose en commun avec le côté fou et démesuré des villes. Ses forêts, ses campagnes, ses champs, lacs et montagnes à perte de vue, mais aussi ses mines, ses carrières et exploitations, au cœur de petits villages fermés au type de vie très puritain, me semblèrent aux antipodes de mon arrivée à New York.

Pour ces habitants et la vie sauvage, tout, dans ces immensités, n'était qu'occasion à saisir et lutte pour la survie. Magnifique, l'Amérique était aussi sans pitié. Et tellement variée dans ses paysages, sa faune, sa flore et ses mentalités, que je commençais à comprendre pourquoi les humains parlaient plutôt « des Amériques »... Avec les plantes, les insectes et les serpents parfois hystériques que je croisais, qui n'étaient comme nulle part ailleurs, j'étais perdu et la première fois que j'en vis un qui sifflait se ruer pour piquer un mouton qui se raidit et mourut de suite sous mes yeux, je sus que je devrais apprendre, vite, les rudiments d'un continent dont les règles premières m'échappaient. Je ne m'y reconnaissais même plus quand venait le temps de trier les herbes à brouter ou à éviter, sur le bord des chemins. Je voyais de plus en plus de conifères, mais je croisais encore quelques chênes et platanes de-ci de-là.

J'avais souvenir qu'ils étaient sans danger pour moi en Europe, quoique ma mère m'eût appris à me méfier des glands. Mais les feuilles dorées des platanes d'ici me brûlèrent sérieusement le ventre la première fois que j'y goûtai, pourtant avec parcimonie. De fait, j'étais vulnérable parce j'avais faim et que je ne reconnaissais pas la flore locale, ne pouvant me baser sur mes acquis de jeunesse pour éviter de m'empoisonner.

J'eus donc ma première colique et je crus que j'allais en mourir. En fait, je fus malade à plus d'une occasion durant ces longues semaines, mais chaque fois, je me souvenais de ce que nous faisaient les hommes en cas de colique, et je choisisais de faire disette en attendant que cela passe, tout en me poussant à poursuivre la route. Je ne devais surtout pas m'arrêter malgré la brûlure cuisante que je ressentais dans mes intestins.

J'avais entendu le vétérinaire, appelé un jour à la rescousse pour la colique fatale d'un des chevaux de cavalerie qui s'était empiffré de grain toute la nuit en sortant de son box mal fermé (le cas classique et la cause de décès numéro un de nos écuries d'école où la gourmandise se payait cher), dire un jour au capitaine de la Garde que nous, les chevaux, à cause de nos jambes et de nos intestins, étions des géants aux pieds d'argile.

Il précisa qu'il était quasi impossible de guérir une patte de cheval fracturée. Nous en avions quatre et nous courions vite, parfois avec de lourdes charges, ce qui multipliait nos chances de trébucher, de tomber et de nous en casser une. Sans compter nos fers qui glissaient sur l'herbe mouillée, ou à l'inverse nos sabots déferrés quand nous marchions sur la glace les jours de grand froid. Les occasions de tomber étaient légion! Une fracture entraînait alors le plus souvent l'obligation de nous abattre, car nos pattes étaient trop fines et toutes trop nécessaires, pour que nous tenions debout sur trois

pattes sans nous appuyer sur la patte cassée. De fait, aucun plâtre ne pouvait supporter notre poids dès que nous prenions appui dessus; aussi une fracture ne guérissait jamais dans ces conditions, les os ne pouvant pas se ressouder tranquillement.

Quant à nos intestins... Eh bien, ils mesuraient déjà près de 100 pieds⁶², alors autant dire que les occasions d'y faire quelques bouchons et nœuds en cas de colique⁶³ étaient monnaie courante pour notre espèce. Tout mauvais soin ou la moindre négligence d'alimentation pouvaient nous être fatals.

Par bonheur dans la nature, je ne manquais jamais d'eau, ce qui m'aida beaucoup quand les coliques me gagnèrent. Je faisais de mon mieux pour endurer la douleur et ne pas m'arrêter, jusqu'à ce que mon ventre reprenne une activité normale...

Je continuais ainsi mon périple vers le nord, observant ce monde en me tenant loin des hommes. Je volais grains et fourrages parfois dans les fermes la nuit, lorsque j'étais bien sûr que tout le monde dormait et qu'aucun chien ne donnerait l'alerte.

Je me rassasiais aussi des herbages généreux où paissaient les bêtes en sautant les clôtures, parfois avec des vues imprenables sur des lacs aussi profonds que l'océan. C'était magnifique. Toute cette liberté me grisait.

Je faisais tout pour rester libre. Mon air peu collaboratif décourageait tout humain de tenter de m'attraper. J'avais l'air si furieux

⁶² Trente mètres.

⁶³ Maladie intestinale courante chez les chevaux, qui peut être mineure ou fatale. Un cheval « en colique » peut souffrir autant de constipation que de diarrhée. Les symptômes sont son manque d'appétit et l'abattement; il veut se coucher, se roule, se regarde ou se mord les flancs et souffre visiblement, souvent avec des suées. La colique peut découler d'une alimentation ou hydratation problématique : trop de grains mangés d'un coup, une herbe trop riche au printemps lors d'une mise au pré non graduelle, de l'eau trop froide ingurgitée après un gros effort, ou encore une roulade créant une torsion intestinale consécutive à une colique ayant déjà ralenti le transit. Ces causes courantes entraînent souvent la mort des chevaux.

et sûrement si sale, mes crins étaient emmêlés comme si je sortais d'une épouvante; certes, ils devaient s'interroger sur l'espèce à laquelle j'appartenais.

J'avais pour seule compagnie quelques cerfs de Virginie, des compagnons timides et peu loquaces, bien que plus sympathiques et gracieux que les vaches. À la nuit tombée, quand tout devenait calme et que je me tenais proche d'un cerf, je continuais de raconter ma vie. Qui sait? L'un d'eux pourrait peut-être m'indiquer la route à suivre pour retrouver Opérette!

Je voyais que l'Amérique différait beaucoup de la vieille Europe parce que sa nature terrible était à peine maîtrisée par les hommes. En Europe, tout était défriché depuis longtemps. Ici les chevaux peinaient à aider les hommes, que ce soit pour les voyager sur d'énormes distances, pour défricher des forêts monumentales ou pour bâtir des maisons et même des villages, des villes, des bateaux, des immeubles et des chemins de fer. Quelle incroyable force de travail développaient ici mes compagnons, observés de loin avec quelque pitié depuis ma forêt!

Plusieurs races de chevaux m'étaient étrangères. Je reconnus quand même de vaillants Clyde, des chevaux lourds dont les fanons partageaient avec moi un drôle d'air de famille. Ils tiraient courageusement charrues et charrettes à fumier ou à grains, mais aussi déneigeaient vaillamment d'un village à l'autre.

Dans les petites villes, de fins chevaux anglo-arabes étaient utilisés pour la selle tandis que de lourds percherons et des chevaux normands tiraient les diligences. Mais j'étais surpris par le trot relevé des chevaux Hockney, typiques d'ici, ainsi que par le port de tête gracieux des American Saddlebred, aussi fins que polyvalents, qui servaient les intérêts des familles et des commerçants de la côte

Est, du laitier au boucher en passant par les corbillards des convois funéraires.

Je fus aussi touché par les courageux petits Morgan, des chevaux à sang chaud dont la silhouette ondulante rappelait celle d'un cygne. Ils sillonnaient les campagnes sous la selle des soldats, et j'étais admiratif car ils n'étaient pas apeurés par les trains, les coups de feu ou les brasiers.

C'est non loin du Vermont que j'entendis d'ailleurs parler de Charlemagne, le cheval du colonel Joshua L. Chamberlain, qui lui avait sauvé la vie lors de la célèbre bataille de Gettysburg au milieu de dizaines de milliers d'hommes tombés au combat...

Cela me rappela le pénible souvenir de la guerre de 1870 en France. Heureusement que partout sur terre, en Europe comme en Amérique, la Nature servait sa beauté et sa force de vie aux êtres vivants, en suivant des lois souvent plus nobles que celles des hommes! Parce que je dois reconnaître que nombre d'humains ont maltraité mes frères. Beaucoup les nourrissaient trop peu, économisant sur leur ration de foin, ce qui me semblait pourtant un bien mauvais calcul, puisque trop maigres, leur vie en serait écourtée.

D'autres les frappaient pour qu'ils travaillent encore davantage, les tuant parfois même à la tâche. Je vis des chevaux tomber dans leur trait, ce qui était un spectacle aussi pathétique que risible, l'homme se punissant en perdant son animal de trait...

Certains les nourrissaient et les traitaient par contre très bien en écurie, mais ils étaient sans pitié au moment de monter à cheval pour avancer au triple galop, jusqu'à ce que les poumons de l'animal brûlent ou que ses pattes ne répondent plus.

En fait, je connais bien des dictons sur les chevaux, mais tous sont à refaire.

Tenez, juste celui-là : *À cheval donné, on ne regarde pas la bouche*. Je conseillerais plutôt le contraire, parce qu'« à homme donné, mieux vaut surveiller la sienne »! Pour moi c'est clair : quand un homme se met à nous avoir dans le nez, la fourchette n'est jamais si loin de ses pensées... Cela me dépasse que l'on puisse finir un jour dans l'assiette des hommes après tout ce qu'on a fait pour eux.

Les chevaux ont pourtant tout donné au genre humain, en acceptant continuellement que l'homme contrarie leur nature. Car ils ont servi les hommes avec vaillance et ont accepté de renoncer à une vie de nomade pour être attachés, contraints et enfermés.

S'ils ont aussi accepté de ne plus manger régulièrement toute la journée des herbes grasses, comme la nature le requerrait pour eux 16 heures par jour en liberté, ils ne mangeaient plus qu'une heure par jour, une fois confinés, avec deux voire un seul repas, ce qui leur a occasionné des coliques, en plus de constituer un sacrifice énorme imposé à notre essence même de spécimens herbivores.

En plus d'être des claustrophobes nomades confinés dans des boxes pour y manger si peu, on nous sert une pitance bien peu fraîche... Où est passée la belle herbe grasse, tendre ou parfumée de toutes sortes de saveurs allant pour nous de la noisette à l'épinard, en passant par l'amer pissenlit ou l'acide trèfle, avec ces foin parfois poussiéreux et moisissus qui eux aussi entraînent des coliques? Il y a bien heureusement cette sorte de foin-là, notre caramel à nous, un foin doux et tendre, qui caresse notre langue et le velours de notre museau comme une peau. Presque vert-mauve, avec de nombreuses fleurs et graines encore présentes dans le mil et le trèfle, c'est un doux régal que ce foin délectable, en première coupe et gardé frais et vert, un régal aussi riche et délectable que des

copeaux de pommes. Dieu sait pourtant combien j'aime les pommes! Ce foin est d'ailleurs le foin de prédilection des jeunes poulains, qui mâchent encore trop difficilement ou ont le cou trop court pour brouter correctement, ainsi que celui des poulinières durant la lactation qui les épuise et les creuse.

Dans mon échelle des plaisirs à moi, que je partage avec mes semblables, je note que la pomme vient en tête, puis la moulée de céréales, ensuite les granulés, les carottes, l'herbe verte, puis l'herbe jaune, le foin mauve et frais, le foin vert, puis le foin sec et, en dépit de tout, la paille et finalement l'écorce... quand nous mourons de faim.

J'ai même dressé ma liste noire des aliments qui m'ont rendu malade et que l'homme ignare s'évertue pourtant à nous donner : coliques, pour du pain sec! Colique pour l'épi de maïs dont l'amidon nous colle les tripes! Et même colique, pour un trop-plein de carottes ou des innovations déplacées, avec toutes sortes de légumes comme des navets, des patates et des salades. Des originaux m'ont un jour tendu des épluchures de chou. J'ai voulu leur faire plaisir, par politesse, mais combien j'ai payé cher cette idée saugrenue! Non, nos estomacs sont faits pour les steppes, pas pour le potager.

Sans compter les objets avalés par mégarde, car nous sommes fort vulnérables en matière d'aliments.

Nous sommes physiologiquement incapables de vomir en cas d'empoisonnement. Ce que nous ingurgitons va donc dans l'estomac pour y rester...

Mais ce qui nous est finalement le plus souvent servi, c'est un foin raide et sec comme une trique, une simili-paille à peine bonne pour les bovins. Pourtant le foin des chevaux aurait toujours dû être plus délicat pour nos bouches tendres, et toujours sentir bon.

Le foin qu'on nous sert contient malheureusement souvent des tiges de cette luzerne vert vif qui ne nous convient pas, rendant malades beaucoup d'entre nous car elle n'est vraiment digeste que pour les bovins... Mais faire les foins est un art, et les éleveurs avisés en analysent les protéines et graminées afin d'engraisser profitablement leurs bêtes. Les plus généreux nous servent du foin à volonté, que nous mangeons le jour durant au pré – de vraies vacances ! – dans d'énormes balles rondes, dont le meilleur est au cœur. C'est pourquoi vous pouvez observer celles-ci toujours éventrées puis délaissées quand nous avons l'embarras du choix.

Enfin, on aime l'eau surtout fraîche, car nous sommes très sensibles à son odeur et à sa qualité, puisque cette méfiance est notre seule chance de ne pas nous empoisonner avec une eau contaminée. Mais le plus souvent, nous n'avons droit qu'à une vieille eau tiède devenue gluante dans des seaux sales, au lieu d'être fraîche et vive comme nous l'aimons dans les cours d'eau. En écurie elle croupit souvent avec des brins de foin détrempés et moisissés à force de rester au fond du récipient. Il suffirait pourtant de les laver plus souvent!

Parfois l'eau est même contaminée par des restes de crottin tombés par inadvertance dedans (eh oui! on sait où est notre tête, mais pas toujours où se rend ce qui tombe de nos fesses!), ce que personne ne remarque assez vite malgré notre dépit et notre agitation pour le montrer quand on ne peut plus y boire... Et je ne vous parlerai pas des abris dans les prés, mais du vent du nord, que nous avons en horreur et qui nous empêche d'entendre, ou du soleil qui nous assomme...

En effet, nous ne craignons pas vraiment le froid, tant que le vent reste discret.

Bref, les chevaux sont de grands cœurs vaillants et généreux, souvent incompris et injustement traités. Ils travaillent jusqu'à

l'épuisement, malgré une régie d'écurie pitoyable, sans compter les ferrages inadéquats ou trop espacés, parce qu'après tout, le cheval est bien le seul animal dans lequel on peut planter des clous! Tout ça pour, au final, faire encore don de leur carcasse à des maîtres qui s'en repaissent. Alors je le demande : qu'est-ce que les hommes sont en droit d'exiger des chevaux, que nous n'avons pas déjà donné?

Ils méritaient presque qu'on les prive de notre généreuse espèce. Imaginez un monde d'hommes sans chevaux. À quoi aurait ressemblé leur conquête de l'Ouest?

Et les dimanches de courses?

Sans oublier leurs parcours de saut d'obstacles?

Et les départs de chasse à courre?

Un dicton, entendu un jour de bouche d'homme, me plaisait beaucoup, comme quoi sur terre... « Il y a quatre choses plus grandes que les autres : les femmes, les chevaux, le pouvoir et la guerre⁶⁴. »

Je n'étais pas loin de le croire, pour les avoir fréquentés. Je regrettais seulement, quelquefois, que nous soyons ce que nous sommes, et que la Nature ne nous ait pas pourvus d'une tout autre façon.

Mais non. Dieu, dans son immense sagesse, nous a faits grands, forts, vaillants et curieusement peureux, capables d'aller vite mais pourvus de pattes bien fragiles, mangeant seulement de l'herbe

⁶⁴ Rudyard Kipling dans *La ballade du roi*.

pour porter un chasseur sur notre dos. Nous étions donc un paradoxe juste assez grand pour absorber les rêves du genre humain.

Je m'amusais souvent à jongler avec ces pensées, mais je me gardais bien d'exprimer mon point de vue sur la vie à mes semblables, car leur fardeau de cheval de bât, de bouche ou de bataille était déjà bien assez lourd à porter. J'aspirais cependant à les voir plus heureux, et je ne désespérais pas qu'un jour viendrait, dans des temps plus lointains, où l'homme serait reconnaissant de tous nos sacrifices, afin que le destin des chevaux devienne enfin plus doux.

Durant mon périple, je m'étais donné un repère me permettant de suivre de loin le chemin des hommes, qui me conduisait vers le nord, sur la route du Québec à ce que j'avais entendu. Il était important de demeurer sur mes gardes, sinon je risquais de me faire attraper. Ainsi, je me tenais toujours à bonne distance de fuite du chemin de fer qui se rendait au Nord. Je le voyais passer plusieurs fois par jour, autant de fois dans un sens que dans l'autre, sifflant toujours de la même façon à l'approche des villages dépourvus de guérite pour la traversée des voies. Cela contribuait donc à me guider, surtout pour moi qui n'y voyais pas tant que cela. Je me sentais quand même seul, malgré mes compagnons d'infortune du soir, qui étaient le plus souvent des vaches ou des cervidés. Mais je m'ennuyais surtout des miens, tous chevaux confondus. Un cheval est un être grégaire qui se sent en péril lorsque trop longtemps séparé des siens.

C'est pourquoi je fus si heureux lorsque je croisai pour la première fois une horde de chevaux sauvages, plus loin dans les terres. Malheureusement, ceux-ci étaient agressifs et d'un commerce peu invitant. C'étaient de fiers petits mustangs indomptables. Courtauds mais endurants, ils me toisèrent pourtant de haut. L'étalon

ne me laissa pas approcher à moins de 200 pieds. J'en fis mon deuil. J'étais quand même heureux de constater qu'il était encore possible, sur cette terre, pour des chevaux de courir heureux et libres, maîtres de leur destin. Je les suivis un bon moment, de loin, car ils semblaient aussi filer vers le Nord.

J'aurais pourtant aimé m'intégrer et jeter un coup d'œil à leurs sabots, eux qui galopaient parfois sur des dizaines de kilomètres, car les miens commençaient à me faire cruellement souffrir. J'avais une seime⁶⁵ qui remontait dangereusement vers ma couronne, et la paroi ainsi affaiblie par cette faille en plein milieu de mon sabot m'arrachait un grincement de dents quand mes pieds heurtaient des pierres par épuisement. J'aurais donné cher pour un maréchal-ferrant et une bonne paire de fers, mais par orgueil et surtout par respect pour ma condition de cheval libre, je serrais les dents et j'endurais la brûlure de mes pieds raccourcis par la marche, qui étaient maintenant douloureusement sensibles. Quand j'ai constaté à quelle vitesse ma corne s'amenuisait lorsque je gambadais sur les routes, une fois mes fers tombés, j'ai cessé de les emprunter pour leur préférer les bas-côtés herbeux et les pâturages que je franchissais en sautant avec précaution. On n'en prend jamais assez, d'ailleurs.

Quelques jours plus tôt, j'avais failli me blesser gravement dans des barbelés que j'enjambais, car j'avais mal évalué mon saut. Il est bien connu que les chevaux ne voient pas de face, et avec mon œil droit manquant, mon évaluation de la perspective me faisait défaut. Si bien qu'en prenant appui sur mon sabot fendu, cela m'avait arrêté dans mon élan. Trop tard. Je réussis à sauter, mais trop bas, me lacérant une partie du bas-ventre sur les dents de clôture acérées. Quelle étrange idée ont les hommes d'utiliser de telles clôtures,

⁶⁵ Fente verticale, due à une lésion, remontant la paroi du sabot jusqu'à la partie irriguée et sensible du pied.

coupantes et rouillées, pour garder un bétail, qu'ils souhaitent voir en santé?

Les barbelés coûtent cher en bétail quand nos pattes s'y prennent, car nous ne sommes alors plus bons que pour la boucherie, si la blessure est grave. Ces clôtures nous étaient donc souvent fatales, nous blessant cruellement en déchirant notre peau à de multiples endroits, ce qui limitait les sutures. Cela entraînait aussi bien souvent tétanos et infections multiples, bien que notre cuir soit connu pour être le plus fin de tous, et notre capacité de cicatrisation, parmi les plus élevées. Les peuplades arabes disaient, paraît-il, que nous avons le sang le plus pur de tous les animaux.

Je m'étais donc écorché sérieusement le bas du flanc gauche sur une dizaine de pouces, et je saignais beaucoup. Mon instinct sentait le danger, une piste de sang frais de cheval étant un chemin qui clignote comme un réverbère, pour annoncer un festin de roi à tout prédateur. Aussi, je me hâtai de trouver un point d'eau pas trop profond pour m'y coucher et refroidir le feu de ma blessure, comme me l'avait appris autrefois Vittorio à l'occasion d'une blessure mineure.

J'avais eu une bonne idée, car la plaie ainsi lavée à grande eau par le courant du ruisseau, se cicatrisa plus vite, le sang ayant fini de couler, ce qui me sauva sans doute de l'infection.

C'est ainsi que quelque temps plus tard, par une nuit de pleine lune, quand même fatigué de ma blessure dont je me remettais tranquillement, mais laissé pour compte par les autres chevaux, je sommeillais dans une clairière près d'une ferme, dans l'État de New York. La horde de chevaux sauvages s'était arrêtée pour la nuit dans une plaine à plusieurs kilomètres de moi, ce que je pouvais deviner aux effluves d'une jument du troupeau qui était en chaleur. Mais j'étais si fatigué que je préférais le calme des sous-bois que de

flairer cette piste si parfumée. D'autant que je craignais toujours que des humains m'attrapent.

J'en étais là dans mes réflexions quand soudain, fuyant à perdre haleine, un cerf sauta dans ma direction, totalement paniqué. Je compris, mais trop tard, qu'il était pris en chasse. Des loups. Contaminé par sa terreur de proie vulnérable, je m'enfuis tout comme lui, et nous fûmes pris en chasse tous les deux. Malgré mes furieux coups de sabot, deux loups parvinrent à se jeter sur moi car ils étaient nombreux et je courais bien moins vite en forêt qu'en plaine. En plus j'y voyais mal et je tombai deux fois dans un bosquet.

Quand ils m'atteignirent, je me débattis pourtant furieusement, blessant un des loups. Je ne dus cependant mon salut qu'au trépas du pauvre cerf. J'étais gravement blessé, mais je n'osai pas m'arrêter de marcher cette nuit-là. Les chevaux ne vinrent jamais à mon secours et je ne les revis d'ailleurs pas non plus. J'étais apeuré et faible, mais la pulsion de survie battait fort dans mes veines.

Traînant la patte, ce n'est que 10 miles plus tard que je m'écroulai sur moi-même, près d'une rivière, à l'entrée d'une forêt moins dense où s'élevaient des arbres grandioses. L'aube se levait. L'air y était chaud, et les arbres, rouges feu. Le ciel et la terre semblaient cuivrés. C'était si beau. Je rejoignais l'autre monde...

Lorsque je repris mes esprits, une épaisse fumée et des incantations m'enveloppaient. Épuisé, je sombrais, encore et encore, dans l'inconscient.

Je n'entrevois que plumes et fumée quand j'ouvris les yeux, sentant la présence de deux anges et leurs ailes, penchés sur moi. Mais quelle révélation c'était! Comment? On trouvait aussi des humains au paradis?

Je repris mes esprits avec une vague conscience... Mes chairs me brûlaient douloureusement. Ce n'est que lorsqu'un premier tapis de neige fut tombé que je vis que les deux êtres qui m'avaient soigné avec attention n'étaient pas des anges, mais des Amérindiens. Ils parlaient une drôle de langue qui claquait, l'iroquois comme je l'appris plus tard.

Quand je tentai, paniqué, de me relever pour fuir, ma patte arrière gauche ne répondit pas. Ces hommes étaient calmes et doux. Leurs gestes lents me rassuraient. Ils m'appelaient *Petit frère moustachu* et m'expliquèrent que j'étais gravement blessé. Je devais patienter, ils allaient me soigner. Ils connaissaient bien les chevaux et me laissèrent le temps et l'espace nécessaires pour me calmer et accepter ma situation. Une faculté d'adaptation à nulle autre pareille chez une proie.

Ils se présentèrent comme si j'étais leur égal, ce qui me troubla beaucoup. Ils se nommaient Lilly et Loup, et me souhaitèrent la bienvenue, sur les terres du Québec. Après avoir tant cherché ce territoire, je m'y étais finalement rendu! *Québec* signifiait, dans la langue de leurs cousins micmacs⁶⁶, la *terre aux rives qui rétrécissent*. *Kebec* en algonquin signifiait « là où le fleuve se rétrécit ».

C'est ainsi que je compris que le Québec n'était pas une ville mais bien une terre, presque un pays au grand complet. Quelle déception! Je ne savais dès lors plus comment faire pour y retrouver ma belle Opérette, attendue sur le territoire en début d'été comme l'affiche l'avait mentionné. Je n'appris que plus tard, au détour d'une conversation entre un Blanc et un chasseur du village qui troquait ses fourrures, qu'il existait bien une ville homonyme, mais celle-ci se trouvait beaucoup plus au nord, et sur l'autre rive.

⁶⁶ Les Micmacs font partie de la famille des Algonquiens.

Ignorant encore tout cela et prenant mon mal en patience, perdu et trop blessé pour bouger de toute façon, je découvrais tranquillement les mœurs de ces hommes, leurs mots et leur village, tandis qu'ils me prodiguaient mille soins quotidiens. C'était un peuple sédentaire établi sur la rive sud d'un fleuve immense, qu'ils nommaient de façon poétique *Magtogoek*, c'est-à-dire « le chemin qui marche⁶⁷ ».

Ils m'avaient tiré je ne sais comment jusqu'à leur communauté, mais je soupçonnais que ce fut grâce à l'un de leurs curieux traîneaux, fait de façon ingénieuse de deux simples troncs croisés. Au village, ils me visitaient deux fois par jour, m'appliquant des onguents le plus souvent en présence d'une grand-mère assez âgée, que Lilly appelait *kumkum*⁶⁸.

Celle-ci me préparait des emplâtres fabuleux, qui aidaient à résorber l'infection qui avait gagné ma plaie provoquée par la morsure du loup ayant arraché quelques lambeaux de mes chairs au niveau du jarret.

Ce jeune couple, amoureux, passait de longs moments près de moi et mes crins faisaient l'admiration des enfants du village qui riaient à pleines dents de mon œil bleu sous mon toupet. Les femmes venaient me montrer à leurs bébés curieux de me voir, serrés bien au chaud dans leur *tikinagan*, un berceau confectionné en bois avec de la fourrure qui tient bien au chaud.

Un de ces matins, j'assistai à un drame. Une jeune maman voulant monter dans un canoë qui bougeait trop en raison du vent agitant le fleuve, eut une frousse terrible. Son *tikinagan* avait glissé et l'enfant disparut sous l'eau avec son berceau. Tous avaient crié

⁶⁷ En algonquin.

⁶⁸ Pommade à base de curcuma (et de safran).

et j'eus le cœur serré d'assister impuissant à cet incident tragique. Le courant menaçait d'emporter le berceau qui serait bientôt hors de portée. Mais quelle ne fut pas ma surprise de voir le *tikinagan* se redresser de lui-même, flottant tel un bouchon pour maintenir naturellement le visage de l'enfant hors de l'eau! Quand les autres le ramenèrent à sa mère, au lieu d'être tous sous le choc, ils éclatèrent de rire en découvrant les sourcils et le regard furieux du bébé aux yeux en amande, qui n'avait guère apprécié d'être mouillé dans l'aventure. La maman le changea, et je m'appliquai à retrouver mon calme. Quel peuple sensé!

Je fus ainsi honoré de découvrir pendant quelques semaines une partie de leur riche culture.

Ces gens remplis de bon sens vénéraient la forêt, adoraient leur terre et remerciaient leurs animaux, y compris ceux qu'ils tuaient, les remerciant chaque fois du sacrifice de leur vie, qui leur permettrait de prolonger, grâce à eux, la force de vie qui les habitait – et qu'à leur yeux, tous partageaient sur un pied d'égalité. Cela me toucha beaucoup de découvrir ce respect envers les animaux tués, moi qui avais passé ma vie à subir le complexe de me sentir plus viande qu'animal dans le regard de certains hommes.

Le soir venu, la nation se regroupait pour manger et surtout conter des histoires, parfois au rythme des plus beaux sons de tambour que j'entendis jamais, car les histoires représentaient l'activité favorite des enfants. Ces contes ou légendes, que j'écoutais avec attention, me fascinaient, car il y était question d'animaux et d'esprits de la forêt, où les corbeaux étaient farceurs et les loups, sages. Et j'approuvais secrètement les craintes des Indiens vis-à-vis des carcassons, des créatures ongulées sanguinaires et des plus diaboliques. Toutefois ces Peaux-Rouges considéraient les loups et les ours comme des animaux futés : au-dessus d'eux veillaient l'esprit de

l'Aigle et le Grand Manitou, soucieux d'enseigner respect et équilibre des vies entre tous.

Ce respect pour toute chose, je l'observais encore quand il leur arrivait de manipuler des pierres avec vénération. Un grand rituel se préparait, et selon leurs croyances, les pierres représentaient les grands-pères et grands-mères de la nation. Les Amérindiens amassaient des galets le long du fleuve, qu'ils chauffaient à blanc au cœur d'un brasier vif, les faisant parfois éclater, pour les déplacer ensuite avec précaution dans un trou profond que je les avais vus creuser au centre d'une tente ronde et basse qu'ils avaient élevée. Ils devaient faire des rêves leur apportant des réponses à leurs questions, comme m'avait expliqué Lilly, pour me rassurer devant mon air inquiet. Tout ceci se passait à quelques mètres de moi et tous me regardaient étrangement ce jour-là; aussi avais-je eu peur de finir en méchoui. Mais il n'en fut rien : ils venaient simplement de dresser une étuve⁶⁹.

Je compris que cet amour de la nature était nourri de leurs croyances en un monde où tout ce qui les entourait était vivant et la manifestation du Manitou, le Grand Esprit caché derrière toute forme qu'empruntait la vie. Simple cheval, j'étais pour eux doublement sacré : d'une part parce qu'ils prenaient autant soin de moi que des autres chevaux, mais aussi parce qu'ils me trouvaient beau et que je leur étais tombé du ciel. Lilly m'avait vu en rêve et elle et ses proches devaient me soigner; aussi le faisaient-ils avec précaution.

⁶⁹ Hutte ou tente de sudation, aussi appelée suerie (*sweat lodge* en anglais), fabriquée à partir d'une armature de troncs d'arbrisseaux pliés et couverts de peau par-dessus un lit de branchages de cèdre au milieu duquel un grand trou sert de foyer aux pierres chaudes sur lesquelles les participants versent de l'eau pour créer une vapeur transformant la tente en sauna naturel. Ce bain de vapeur indien est un rituel de régression et de transe effectué au son des tambours, lors duquel apparaît parfois un animal totem sous forme de vision d'un esprit de la nature, livrant à l'occasion un message à un participant.

Durant les premiers temps de mon arrivée au village, on ne parlait que de moi. J'avais droit à de petites galettes de maïs subtilement sucrées, d'une sorte de jus d'arbre, que m'apportaient les enfants. Ma beauté de cheval atypique aux yeux bleus et aux crins immenses suscitait l'admiration de chacun, on venait me toucher et me caresser pendant des heures. J'avais rendu célèbre ce petit couple attachant et j'appris par la suite que la séance de sudation avait porté fruit, puisque Lilly et Loup attendaient depuis lors l'enfant qu'ils espéraient depuis longtemps.

Je me rappelle qu'alors, je restais encore très peu debout, même si je me levais autant que possible, car ma blessure me faisait un mal de chien.

J'observai donc longuement ces humains tandis que tranquillement je reprenais des forces et tentais de tenir toujours plus longtemps debout, la souffrance diminuant un peu chaque jour. Je me prêtais de bonne grâce à leurs soins et me couchais le plus souvent assis en vache, tranquille et résigné.

Ces hommes appartenaient au Clan de l'Ours, et étonnamment pour des humains, ils me comprenaient mieux que quiconque. Ces hommes savaient *parler cheval*. Pour une fois dans ma vie, je voyais des humains capables de vivre en harmonie avec leurs chevaux, de les soigner et les comprendre, mais aussi de s'en faire aider avec respect. Cela me touchait profondément. Même quand ils débourraient leurs chevaux, leur approche était digne et sensée. Ils le faisaient avec tact et sans prendre le moindre risque, bien que d'une étrange façon.

Devant l'habitat de la famille de Lilly, de Loup et de leurs aînés, auprès de leurs chiens innombrables et enjoués, je pouvais voir un marais qui s'étirait à mi-parcours entre les tentes et la rive. Ils y menèrent trois poulains de deux ans, jusqu'à ce que ceux-ci y soient

enlisés jusqu'aux genoux dans l'épaisse boue. Alors, le spectacle commença.

Ils enjambèrent les poulains en s'asseyant rapidement sur leur dos à tour de rôle pour les fatiguer; aussi les poulains ruaient-ils vigoureusement en faisant des sauts de cabri impressionnants pour se débarrasser de ce poids gênant. Mais bientôt, les poulains se débattaient moins, épuisés par la résistance que leur opposait la boue, et finalement ils se firent une raison, résignés à se laisser monter sans se faire mal ni blesser quiconque. Tandis que peu à peu ils se fatiguaient au point d'accepter l'homme sur leur dos nu, j'avais saisi qu'ils avaient en fait tout simplement préféré être montés à cru pour rester en sécurité et au sec hors de la boue, plutôt que d'y rester libres, mais seuls et épuisés.

C'était une méthode que je jugeais aussi intelligente que non violente et ils avaient toute mon admiration.

Les habitats de ce peuple étaient étranges et variés, certains étant mous et pointus, et non pas durs et de pierre comme ceux de l'homme blanc, et d'autres faits en longueur et couverts de cuir de cerf tanné, dont la hauteur et l'ossature étaient renforcées de petits troncs solides. J'avais vu des tentes similaires au *Buffalo Bill's Wild West Show*. Mais elles étaient alors plus claires, plus grandes et plus décorées, avec davantage d'ouverture au sommet pour laisser passer la fumée, car elles abritaient un grand nombre de personnes, tandis que celles que je voyais ici étaient sombres, sobres et étroites, ne logeant qu'un couple à la fois, et parfois même ne servant que de réserve ou de chambre d'appoint.

Ces humains étaient aussi assez curieux, car aucun d'eux n'avait le vertige. Je voyais les jeunes grimper aux arbres et s'y prélasser ou encore s'amuser à des acrobaties qui me fascinaient. Je me dis qu'ils n'avaient rien à envier aux artistes de cirque que j'avais fréquentés.

Les jours passèrent ainsi. J'allais physiquement mieux, mais dépourvu de but à présent. J'avais compris que je ne pouvais parcourir un pays au complet pour retrouver ma jument. Je m'abandonnai donc à la mélancolie et je ne mangeais que peu.

Lilly et Loup me murmurèrent à l'oreille qu'un cheval triste, c'était contre nature. Peu à peu, je me laissai monter pour leur faire plaisir en claudiquant un peu.

En moins de deux mois, herbes et onguents avaient guéri l'infection qui avait gagné mon postérieur et malgré de profondes morsures et lacerations jusqu'à l'os, j'étais remis, mes poils commençant même à repousser. Explorant avec eux les abords immédiats de la forêt, je découvris ainsi un autre volet de la faune et de la flore du Nord.

D'audacieux petits animaux fouillaient dans les sacs et les restes des repas des hommes. Ces ratons laveurs m'amusaient au plus haut point. Il fallait les voir tout retourner, créant un chaos épouvantable en quelques secondes seulement, puis s'enfuir avec leur prise tandis que les femmes, furieuses, criaient au voleur, pour la nettoyer ensuite au bord de l'eau avec la plus grande minutie, en la trempant de leurs petits doigts agiles. Il y avait aussi de grandes créatures que je trouvais tout d'abord contre nature quand je les croisais la première fois dans le bois, et tant ils me firent forte impression : j'en restais bouche bée. Vraiment bizarres, élancés et massifs à la fois, ces chevreuils du Nord semblaient croisés avec les grosses bêtes du désert que j'avais croisées au cirque, des dromadaires moches et impavides, qui rumaient le jour durant, avec une bosse sur leur dos.

À cette différence près que ceux que je voyais ici avaient des bois immenses et semblaient avoir mangé une locomotive en pleine face.

Peu sociaux et coopératifs, d'un naturel placide, ils se transformaient parfois en charmante fontaine publique.

Mais bientôt le temps se refroidit. Les jours filaient pour moi de façon plus douce depuis ma mobilité retrouvée, et tandis que ma mélancolie diminuait au fur et à mesure que je reprenais des forces, la couleur des arbres autour passa de l'or au blanc. Et puis il y eut ce blanc qui vint pour troquer des peaux de castors, de lynx et de loups que les hommes avaient trappés. Je l'entendis parler de la ville de Québec et tout devint plus clair.

Malgré les soins de mes bienfaiteurs, c'est le cœur un peu lourd, mais très reconnaissant, que je choisis de m'enfuir une nouvelle fois. Je n'ose imaginer la peine que je dus leur faire en les quittant, mais je n'oubliais rien du passé, ni de mon amour, plus fort que tout, qui me guidait. Peu avant Noël, je repris donc la route, avec Opérette en tête.

Je gagnai ainsi les rives d'un immense fleuve, où un vent sibérien soufflait ses rafales tandis que de gros flocons fouettaient mes crins. Je m'engageai avec précaution : la glace tenait bon. J'avais presque atteint l'autre rive quand un craquement sinistre résonna sous mes sabots. Pris de panique, je hennis de toutes mes forces et bondis vers la rive. Mais la glace céda et je me débattis furieusement pour m'extirper de ce cercueil de glace. Pétrifié par le froid et hagard, je rampai jusqu'à la rive où je m'écroulai sur un tas de vieilles feuilles que protégeait un appentis de bois.

Je dus dormir là plus d'un jour, ce qui est très rare pour un cheval. En réalité mon espèce dormait peu et jamais bien longtemps, en tout cas très rarement en restant totalement couchée sur le sol. Mais j'étais épuisé et transi. Heureusement, mon poil épais et fourni n'avait certes pas servi de barrière thermique aux eaux glacées, mais du moins mon encolure et ma tête avaient été en partie

épargnées par la morsure des glaces grâce à cette enveloppe de crins. Je n'en pouvais plus. Je tentais de m'ébrouer mais j'y parvins à peine, car transi. Je tentai de réunir le peu de forces qui me fuyaient déjà pour me rouler dans les feuilles mortes qui jonchaient l'appentis afin de me sécher.

Lorsque je retrouvai mes esprits, un oiseau flamboyant picorait ma crinière couverte de petits glaçons que le soleil frappait de mille reflets. Une fois encore, je crus être mort, mais non. L'oiseau, rouge feu, prit peur quand je levai mon encolure pour le voir et il s'envola sur une plus haute branche. Là, il se mit à chanter un petit air si beau, si clair qu'on eut dit le chant d'un rossignol. Là, couché sur les feuilles, épuisé par la nage et même encore humide, les paroles d'une chanson que la mère de la Paloma fredonnait autrefois à sa fille malade, *À la claire fontaine*, me revinrent en tête. J'étais encore bien mal en point, mais je me remémorai soudain ses mots magiques, et ses roses, et son eau, et ses feuilles et son amour perdu. Dieu que j'étais seul au bout et nu, sans elle.

Une tristesse infinie m'envahit, mais en même temps, j'étais frappé par cet instant de grâce et tous ses clins d'œil, signe éventuel du destin que ma tendre compagne n'était pas si loin. Opérette, ma toute belle, il y a en effet si longtemps que je t'aime... Jamais je ne t'oublierai.

Je soupirai en relaisant tomber mon encolure, et mon souffle fit s'envoler les feuilles mortes rouge et or sous moi. Elles se défaisaient avec la fonte des neiges. La tête ainsi posée au sol, j'étais semblable au dragon dont le feu jaillit des naseaux.

Alors, bien que je me croyais seul au monde et abandonné de tous, un rire d'enfant résonna dans l'air, aussi chaud que contagieux.

Je fus surpris mais incapable de me lever et je ne parvins tout d'abord pas à distinguer le petit. Je crus halluciner, mais non, il y avait bien un petit garçon, dont je sentais l'haleine mielleuse. Je tournai la tête et compris qu'il se tenait en fait dans mon angle mort.

Il se déplaça un peu et je le découvris, minuscule et courageux, s'approchant de moi avec timidité, ses boucles blondes dépassant d'un épais bonnet tricoté de couleur ivoire qui contrastait avec ses joues roses. Il m'observait en retrait d'un apprentis de bois d'où il devait me surveiller depuis un bon moment. Je n'avais rien entendu, moi qui avais l'ouïe pourtant si fine; c'est dire combien je dormais profondément tout ce temps.

Je ne le quittais pas des yeux malgré la fatigue : il était adorable et parlait français avec un drôle d'accent, tout en zozotant un peu. Quel âge pouvait-il bien avoir? Et surtout, pourquoi était-il seul ici? J'étais inquiet car les petits d'hommes étaient toujours escortés d'adultes, qui les suivaient à la trace. Mais j'étais si las, je me sentais incapable de me lever tout de suite. Tant pis si l'on m'attrapait.

Il s'approcha alors un peu maladroitement et, à ma grande surprise, il me tendit un seau de grains. De bonnes céréales, de délicieuses céréales qui croquèrent sous mes dents. Tandis que je mangeai, d'abord timidement, puis de bon cœur, l'enfant, enhardi, se rapprocha, et quand j'eus presque fini, il me serra très fort contre lui, enlaçant de ses petits bras potelés mon encolure et mes crins innombrables dans lesquels il disparut presque.

Je le laissais faire, finissant de manger goulûment. Comme je lui étais reconnaissant! Puis, sans plus d'explications, l'enfant s'en fut comme il était parti : mystérieusement.

Je me relevai alors une première fois péniblement, mes membres me répondant encore assez mal. Je fis un pas, puis un autre.

Le suivant étant toujours un moins hésitant, je tenais sur mes pattes quelques minutes plus tard.

Une heure après, je reprenais la route, sur les pas de l'enfant.

Je passai quelques mois dans ce pays étranger qui était fait pour moi, car à ma stupéfaction, il pleuvait des Opérettes à chaque coin de rue!

En fait, toutes les juments que je voyais ressemblaient à ma douce comme deux gouttes d'eau. Noires comme le corbeau, gracieuses mais fortes comme ma Frisonne, je découvris la race des chevaux canadiens, semblables à leurs lointains cousins frisons d'Europe. Peut-être un peu moins élancées, mais encore, avec le recul, mes souvenirs commençaient à se faire moins précis.

Ne pouvant détourner mon regard d'elles, j'étais fasciné par l'apparition de ma belle qui se rejouait sans cesse sous mes yeux. Peut-être était-ce le printemps, mais j'étais aux quatre cents coups et j'avais sans cesse le cœur qui battait la chamade, persuadé que j'étais de croiser l'amour au prochain coin de rue. Ces petits chevaux de fer, ainsi qu'on les appelait, avaient sculpté ces paysages, modelant le paysage québécois en défrichant des terres souvent ingrates ou intensément boisées, sous la piquûre des moustiques qui rendaient même les hommes fous.

Parmi eux, je découvris des chevaux de draveurs, qui tiraient des billots de bois souvent six fois plus lourds qu'eux jusqu'à la rivière, au risque d'être emportés. Je découvris aussi le destin tragique des chevaux de mineurs.

Car je découvris que s'il y avait des chevaux qui vivent au grand soleil, d'autres trimaient dur dans la noirceur des mines. Condamnés à tirer le minerai dans la noirceur la plus totale des mines

profondes de l'Abitibi, ces chevaux menaient une vie épouvantable, à tirer de lourds chariots chargés de charbon après avoir été hissés dans un trou d'où ils ne sortiraient jamais avant d'avoir rendu l'âme.

Ces chevaux étaient de vraies taupes : c'était des taupes de trait...

Bref, partout le destin des chevaux se mêlait à celui des hommes, les uns menant les voitures à l'église, déneigeant avec ardeur, engrangeant les foins ou passant la charrue avec la promesse du grain qui nourrirait chacun; les autres les ferrant, les harnachant et les soignant de leur mieux malgré la difficulté de transformer en champ d'imposantes forêts. Et sous ce rude climat, nul n'aurait su dire lequel des deux travaillait au service de l'autre, ce dont j'étais pour la première fois le témoin silencieux et admiratif.

Car que de neige ici! La première fois que je me fis doubler par une patineuse, je me demandais vraiment dans quel étrange pays j'étais tombé. Les hommes, aussi, devaient se mettre des fers aux pieds?

Quoi qu'il en soit, je continuais de longer le fleuve pour remonter toujours plus au nord. Je vis ainsi tant de choses curieuses dans cette contrée que je reste persuadé que personne ne me croira jamais. Par exemple, lorsque j'arrivais aux abords d'une grand ville nommée Montréal, à ma grande stupéfaction, je dus m'y reprendre à trois fois en ouvrant et fermant mon pauvre œil gauche qui, seul, pouvait m'offrir un semblant de vision périphérique.

Devant moi, des files de calèches, charrettes et diligences faisaient la queue pour traverser ce même fleuve où j'avais manqué mourir quelques semaines plus tôt. Mais surtout, au milieu de tous ces convois survoltés, apparemment pressés de se noyer sous la glace de ce fleuve sans nom : une locomotive et ses wagons! Je

doutais désormais que l'hiver finisse jamais dans ce pays de neige, en voyant des hommes si confiants dans ses glaces.

Je croyais avoir tout vu mais ce peuple du Nord, qui dressait des chemins de fer à la surface des eaux, décrochait la palme. Un chemin de fer posé sur la glace. Qui me croirait jamais⁷⁰?

Quand le printemps arriva, la nature qui sommeillait sous la neige explosa avec vigueur : arbres, fleurs, prés, tous débordaient de vie. Il me fut difficile de me résoudre à quitter les belles juments noires qui abondaient dans les fermes, autant de sosies de mon amour perdu, tant leur silhouette me réconfortait. Mais je me rappelais la grâce qui habitait Opérette quand la musique l'enveloppait et je repris ma route en gardant cette image en tête. Il était plus que temps que je la retrouve, et elle serait si surprise et heureuse que plus rien, jamais, ne nous séparerait.

Je hâtai le pas et continuai vivement ma route pendant plusieurs jours. Bientôt, à l'approche du fleuve et de monts majestueux qui le surplombaient, je compris que je n'étais plus très loin de Québec et c'était tant mieux, car l'été approchait.

Je parvins aux environs du fort, peu avant la Saint-Jean. J'étais fatigué mais fier de moi. J'avais perdu beaucoup de poids depuis ma blessure, et mon organisme ne me semblait plus assimiler l'herbe comme avant. Je me sentais plus las également. Je me sentais vieillir depuis la plaie des loups et je ne récupérais plus tout à fait comme avant. Il faut dire que ma vie comptait déjà plus de 18 printemps.

⁷⁰ Un chemin de fer a effectivement été monté sur le Saint-Laurent durant les hivers 1880-1883. Pour l'anecdote, la glace céda sous une locomotive, le 15 janvier 1881. Heureusement, les passagers eurent le temps d'être évacués et on ne compta aucun blessé. Deux jours plus tard, on rétablissait le service avec une locomotive moins lourde.

J'étais cependant fier de moi, heureux de cette liberté chèrement acquise, pour revoir bientôt ma belle à qui je ferais bientôt la surprise de sa vie. J'étais aussi émerveillé par la beauté du paysage, car lorsque je parvins en contre-haut des collines, juste au-dessus de cette ville qui s'étalait par étages jusqu'au fleuve, le point du vue s'avéra spectaculaire.

Des bateaux passaient par là. Le vent soufflait et les bruits quotidiens de la ville me parvenaient par bribes. J'entendais aussi de l'agitation au niveau du fort, mais le vent dans les crins, j'étais ivre. De Liberté, de beauté et d'espoir.

Plusieurs clairons retentirent non loin de moi, ajoutant à ce moment d'émerveillement peu banal.

J'admirais les toits de cuivre de Québec, tel un panoramique à 360 degrés, puisque mon œil ne me permettait d'apprécier le paysage qu'en tournant sur moi-même : des forêts majestueuses, des canons au loin, des drapeaux qui flottaient dans les airs, des vestes, des chapeaux, des...

Des cavaliers?

À quelques centaines de pieds de moi, une petite garnison de cavaliers en formation militaire m'avait repéré et se dirigeait droit vers moi. Pris de court, je décidai de filer le long du littéral au lieu de regagner les terres.

Par malchance, j'avais fait le mauvais choix.

Je me retrouvais totalement à découvert, le fleuve à mes pieds, la ville à l'opposé et des plaines s'étendant à perte de vue tout autour de moi, me laissant vulnérable et visible, des kilomètres à la ronde. J'entendis bien un homme hurler un ordre.

Ils se scindèrent en deux groupes et me prirent en chasse.

Alors, galopant comme un fou sur l'horizon spectaculaire de vastes plaines qui surplombait un fleuve digne d'une mer, je tentais de leur échapper, mais en vain. Ces curieux cavaliers, rouges comme des pivouines, les têtes ornées de larges chapeaux qui tous tombèrent sur leurs épaules durant cette folle cavalcade, me traquaient par paquets de trois. Me poussant à reculer toujours plus vers le fleuve.

Comment était-ce possible de commettre une erreur pareille?

Ma robe pie se détachait si nettement sur le vert d'une végétation uniforme d'herbage, qu'elle ne me laissait aucune chance.

C'était malheureux car je sus plus tard qu'ils n'étaient même pas des soldats du secteur, mais plutôt une garnison de cavalerie de passage. Ils ne me laissèrent aucune chance.

Cette garnison de soldats de la GRC⁷¹ en provenance de l'Ouest venait de rejoindre le fort dans le cadre d'une visite de courtoisie et de démonstration, dans le cadre du prochain jubilé de la reine. Surentraînés, aussi rapides, disciplinés que nombreux, ces cavaliers qui passaient par là pour profiter du paysage spectaculaire qu'offraient ces plaines au-dessus de la ville de Québec, avaient décidé de pratiquer avec moi l'exercice d'encerclement du jour...

Nous formions un tableau épique, les chevaux de la Gendarmerie royale, formés comme des machines, coursant un étalon Gypsy parachuté en pleine Amérique et fuyant tel un bagnard évadé et saoul

⁷¹ Il s'agit de la Gendarmerie royale du Canada, une police montée emblématique du pays, qui avait été fondée dix ans plus tôt et qui patrouillait déjà en sillonnant le nord-ouest du pays (au Yukon, etc.).

de liberté, tous crins au vent, en contre-haut des plaines et au-dessus du delta du large fleuve.

Je volais plus que je ne courais, l'angoisse de me retrouver en caserne ou sur le front grandissant en moi, tandis que je cherchais vainement, à droite et à gauche, tout troupeau de vaches à la robe pie dans lequel j'aurai pu me fondre, comme un enfant naïf espère ne pas être vu s'il ferme les yeux...

Mais non : nul bovin à l'horizon. Dans ce pays, tout ce que je croisais depuis des jours, c'était des originaux écervelés. Je n'étais pas trop dans le ton des couleurs locales et je me détachai comme une cible vivante évoluant dans le vent.

Dans un tel contexte, et malgré ma bonne longueur d'avance sur mes poursuivants, je me retrouvai bientôt acculé en haut d'une falaise, me cabrant sous l'angoisse car j'y voyais fort mal, le Saint-Laurent me faisant face.

Mais à moins de sauter dans le vide, je venais de comprendre que j'étais fait. Essoufflé et hagard, je baissai la tête et me rendis, ne présentant aucune résistance à ces grands cavaliers au curieux accent de l'Ouest. Après tout, ils me conduiraient sûrement jusqu'à la reine et celle-ci, à mon Opérette. Je décidai de faire confiance au destin, obligé par les circonstances à lâcher prise.

Je venais de perdre ma liberté, mais j'espérais y gagner un amour retrouvé.

Deux soldats me tinrent serré avec des cordages rattachés à leur selle. Je ne me débattis pas.

Puis l'un d'eux s'exclama en anglais en pointant du doigt ma fesse. Alors, chacun des cavaliers s'agita et vint à son tour observer ma croupe, avant de jurer par tous les dieux.

Ils étaient inquiets et observaient tout autour. Les ordres étaient brefs et le ton impérieux.

Je ne bougeai pas.

Alors, les soldats me passèrent une bride et je fus ramené au cordeau⁷² jusqu'à un fort militaire imposant, qui surplombait cette jolie ville de pierre et de toits cuivrés. Cela me rappelait l'architecture bretonne, aperçue avant mon départ pour New York. Puis je fus parqué en box derrière ces tristes barreaux d'écurie si longtemps fuis...

Quelques minutes après mon arrivée, je crée tout un émoi. Plus d'une vingtaine de soldats, tous plus gradés les uns que les autres, vinrent m'observer avec émotion pour me jauger. Avec angoisse. Mais que leur arrivait-il donc? Jamais cheval ne provoquait tant d'émoi aux humains!

Ce que j'ignorais, c'est que le tatouage de la Garde républicaine qui ornait ma cuisse venait de provoquer une controverse qui se rendrait jusqu'à Londres.

Un cheval-tambour de la cavalerie française, échappé du bois aux portes du Fort de Québec, voilà qui ravivait de vieux fantômes⁷³. L'histoire fit tant de bruit que sept jours durant, la garnison britannique ratissa toutes les environs. Mais nul Français à l'horizon.

De mon côté, je me fis vite une raison : le jubilé se préparait, à en juger par l'agitation du Fort, et après tout j'étais aux premières loges : j'étais impatient de voir ma belle.

⁷² Mené sous de longues rênes, rattachées à sa seule bride.

⁷³ Le cheval est en effet retrouvé sur les fameuses Plaines d'Abraham, lieu hautement historique connu pour la bataille du même nom que se livrèrent Français et Anglais au XVII^e siècle lors d'une éprouvante course contre la monte. Il en découla un Québec finalement britannique.

Finalement, personne ne trouvant d'explication à ma présence ici, j'appris, hébété, que la reine avait envoyé un ordre qui me fit l'effet d'une gifle. Une missive ordonnait de m'embarquer sur le prochain navire pour Londres.

La reine ordonna que je lui sois envoyé pour démêler toute cette histoire.

Nous étions à la mi-juin, le 1^{er} juillet approchait⁷⁴ et j'étais à quelques jours seulement de croiser enfin ma toute belle, mais à mon grand désespoir, on m'embarqua quatre jours à peine avant que le concert n'ait lieu. Je ne vis nulle jument arriver au Fort, ni aucune artiste. Nul son de violon ne s'échappait et, le cœur en berne, la vie serrait de nouveau ses griffes sur moi. Les chaînes étaient solides et mes geôliers omniprésents, surtout depuis qu'ils savaient que j'étais destiné aux Écuries royales, et moi, désespéré. Une nouvelle fois, la vie m'ébranlait à tel point que tout s'effondrait autour de moi. Mais cette fois, je me sentais si vieux, si las, si fatigué que pour la première fois, je cessai de penser. Le destin m'avait fait plier et j'avais fini par comprendre que je ne reverrais jamais ma belle. Pourquoi, malgré mes efforts pour remonter la pente, tout allait-il de mal en pis?

Moi, le cheval philosophe, dont l'existence n'avait connu que hauts et bas, moi qui avais survécu aux guerres, aux mœurs délurées des hommes et avais témoigné des pires esclavages dont mes frères chevaux souffraient quotidiennement, je retenais qu'en perdant mes maîtres, puis l'amour, puis l'espoir et maintenant ma force de vie, j'avais fini par perdre mon âme. C'est dans cet état d'esprit que je traversai de nouveau l'océan, regagnant le Vieux Continent.

⁷⁴ Le 1^{er} juillet marque la Fête du Canada et est férié dans ce pays, des festivités soulignant alors l'événement.

C H A P I T R E XIV

Paloma

23 septembre 1885

J'avais choisi de regagner Paris, endurant stoïquement cet énième voyage, car j'avais pris du courage, avec l'expérience. Chose amusante, Navail m'avait écrit, et je reçus sa lettre qui m'attendait au comptoir de notre petit hôtel à Paris. Il n'y glissa que quelques mots, mais de loin les plus aimables qu'il m'ait jamais dits :

« Bravo pour votre enquête.

Chevalement vôtre,

De Navail »

Alors donc, à Londres, on était satisfait? J'étais ravi. Sacré Navail! Mais quel être curieux, quand même!

Je voulais quant à moi retrouver une dernière pièce manquante. Dès mon arrivée à Paris, je mis la main sur un article de presse paru dans le journal *La Croix* en mars 1883, concernant la folle traversée de la capitale par deux chevaux du Cirque Molier amourachés l'un de l'autre, et que le Tout-Paris avait précédemment applaudis.

L'article en poche, avec mon billet pour l'Angleterre, je comptais regagner Calais le lendemain. C'était une douce journée printanière et je choisis de m'offrir une dernière soirée parisienne typique avant de quitter ce pays.

J'optai naturellement pour le Moulin Rouge en soirée, mais au moment d'acheter mon billet, comme on ne se refait pas, mon sang de gentleman – ou peut-être de couard? c'est selon – eut raison de moi. Frappé d'une nouvelle phobie de timidité malade, notamment à l'idée de voir des demoiselles dans le plus simple appareil sans un camarade pour m'appuyer, je n'osai même pas m'y rendre. Il circulait tant de choses au sujet des cabarets de Paris que j'avais peur d'en franchir la porte pour y être repéré par un compatriote. D'autant que si ma dernière soirée de mission devait faire honte à la reine, comment en répondrais-je?

J'étais absorbé dans ces réflexions devant une colonne Morris, quand un nom retint mon attention sur un pamphlet qui y était collé par affichage sauvage, et qui virevoltait au vent, en menaçant de s'envoler. Une illustration représentait une belle tenant dans sa main une colombe et assise, tout sourire, au milieu de grands fauves. Il s'agissait de forains et de leur ménagerie qui offraient quelques tours en soirée, non loin de Notre-Dame. Je pris le feuillet où je pus lire que *le grand Sampion hypnotisera un lion sans cage, pour le plaisir des Parisiens!*

Je voulais voir ça.

Il était déjà midi. J'en profitai pour acheter le journal et je gagnai un bistrot voisin pour le lire tranquillement.

Vers cinq heures, après avoir marché le long des quais, je fis un arrêt dans un petit salon de thé soigneusement choisi, d'où je pouvais observer tout à loisir la ménagerie de la troupe qui se préparait.

Deux ours, un lion, une ânesse et un zèbre la composaient. Un unijambiste veillait à ce que les badauds ne s'approchent pas trop des animaux, notamment des fauves. Si mon thé était infect, je passai là un bon moment à observer tout ce petit monde, qui s'affairait en s'interpellant ou en riant avec force, parfois au milieu des braiements de l'âne ou des rugissements du lion. Observant un homme heureux mais invalide, qu'une jolie brunette embrassait avec affection chaque fois qu'elle passait près de lui, je l'enviais. La gitane venait lui porter de l'eau chaude pour qu'il se lavât les mains et, à ma grande surprise, je le vis alors s'approcher de l'ânesse, qu'un acolyte immobilisait avec un tord-nez⁷⁵, afin qu'il recouse une longue plaie que l'animal avait au postérieur droit. C'est avec l'habileté d'une couturière qu'il acheva son travail en quelques minutes.

Pendant ce temps, toute la troupe s'affairait aux derniers préparatifs. Je voyais défiler un nain, deux clowns et une danseuse en tutu, sortant d'une tente en s'interpellant. Je les voyais le plus souvent de dos ou de trois quarts depuis le salon de thé où j'étais assis. Je vis ainsi passer un homme au teint basané par le soleil et la vie de plein air, fier et beau dans sa tenue de dresseur de fauves, flanqué de quatre jeunes hommes musclés en tenue de cosaques.

Il y eut enfin un magicien et surtout son assistante, que je ne vis que de dos. Sa silhouette me frappa car elle était digne d'une statue grecque, et sa magnifique chevelure d'un blond-roux slave m'interpella. La jeune femme achevait d'ajuster le nœud papillon de l'artiste qui était vieux et laid comme un pou. Elle lui fit une petite accolade pour lui donner courage et disparut sous une tente en riant, les pieds enserrés dans une jupe à paillettes trop étroite.

⁷⁵ Le tord-nez sert de système de contention et ressemble à un grand casse-noix. Il permet de tordre le bout du museau du cheval avec un principe de chaînes, afin qu'il ne se débâte pas lors de soins douloureux. Plusieurs disent que ce système, en pinçant la peau, libérerait des endorphines qui calment le cheval, tandis que d'autres maintiennent que c'est la douleur qui l'immobilise.

J'avais eu le temps d'apprécier sa tenue relativement suggestive, avec un corset au déhanchement très prononcé, qui me permit de dire sans le moindre doute qu'elle n'avait rien à envier aux danseuses du Moulin Rouge. Après tout, quelque part, j'étais un spécialiste des conformations...

L'autre gitane vue plus tôt, aux traits davantage typés avec ses cheveux d'ambre et son teint de rossignol, s'agitait non loin de l'unijambiste qu'elle aidait, tandis que le clown et deux acrobates se tenaient prêts, ajustant leur tenue, avec des animaux en main.

Déjà la foule s'amassait devant la scène de fortune identifiée essentiellement par des guirlandes et des fanons suspendus aux platanes longeant la Seine. Le spectacle ne tarderait pas.

Je décidai de quitter ma place quelques instants afin de me dégourdir les jambes avant le début du spectacle, en regardant filer l'eau de la Seine et ses bateaux. Même si ce n'était pas de saison, je vis alors une chose curieuse : des fleurs semblables à celles du cerisier passèrent en flottant sous mes yeux, ce qui me fit l'effet d'un déjà-vu. Alerte, une intuition me traversa l'esprit, comme si je savais déjà qu'en cette douce soirée à Paris, tout devenait possible.

Le spectacle dura près d'une heure et je passai un très bon moment. Nous rîmes tous de bon cœur devant les numéros burlesques de l'ânesse et des ours, qui chapardaient à tour de rôle le contenu d'un panier de pique-nique que protégeait mal un acrobate idiot, puis l'on admira quelques figures de haute-école sur le dos d'un zèbre, une espèce pourtant reconnue pour être indomptable, par nul autre que l'unijambiste qui avait soigné l'ânesse.

Non seulement j'étais soulagé qu'ils n'aient pas utilisé cette dernière durant le spectacle, ce qui suggérerait que la troupe prenait soin

de ses animaux – un fait rare de nos jours! –, mais je n’aurais su dire qui, du cavalier sans jambe ou de son exotique monture, m’impressionnait le plus par ses prouesses.

En ces temps de grogne quant au lourd tribut de guerre qu’avaient imposé les Prussiens aux Français, les rues de Paris étaient bondées de vétérans estropiés de la dernière guerre qui mendiaient, se plaignant tout autant de leur sort que de leur handicap. J’appréciais donc d’autant l’habileté d’un brave homme, grand cavalier, qui de toute évidence allait de l’avant et montait rien de moins qu’un zèbre! Je fus aussi stupéfait de l’aisance avec laquelle l’animal exécuta une série de changements de pied à la volée⁷⁶ sur la minuscule scène en sable aménagée à même les pavés de Paris. J’avais mal jugé ces bêtes!

Pour achever son numéro, le cavalier fit coucher le zèbre sous sa selle puis se retira, laissant l’animal seul à terre. Nous applaudîmes, étonnés.

C’est alors qu’une femme d’une beauté spectaculaire m’apparut : un visage aux traits fins, presque aquilins, un sourire renversant, des yeux qui pétillaient de grâce et surtout une magnifique chevelure dorée qui me frappa en plein cœur quand j’y vis une mèche rebelle et totalement rousse, au milieu. Cela faisait un effet visuel fascinant et curieux, comme un éclat de cuivre au milieu de l’or. J’eus alors un second déjà-vu, ce qui me laissa perplexe tandis que mon cœur s’affolait : j’avais les mains moites et je dus les essuyer, surpris, sur le revers de ma veste.

⁷⁶ Quand le cheval galope, on dit qu’il le fait *sur le pied droit* ou *gauche*, car cette allure, asymétrique et en saut, prend forcément appui en diagonale (liant l’antérieur droit au postérieur gauche, quand il galope à droite). Quand un cheval change de pied au galop (dit *à la volée*), c’est nettement visible à ce pas sauté et relevé qu’il exécute avec ses antérieurs en élevant l’un puis l’autre assez haut, tout en gardant la cadence. Ceci est considéré comme un dressage de plus haute école.

Je ne voulais rien rater. Alors, la belle s'approcha du zèbre et se lovant contre lui, étendit une nappe aux couleurs chatoyantes autour d'eux, pour recouvrir le corps du zèbre. Sur cette table improvisée, elle mit la table et plaça un bouquet de fleurs dans un vase comme s'ils pique-niquaient tous les deux, tandis qu'elle avait pris la tête du zèbre, très calme, sur ses genoux. La scène était poétique, exotique et champêtre à la fois.

Je sentis approcher le clou du spectacle quand le grand Sam-pion apparut avec, tenu en main d'une simple laisse, nul autre qu'un lion! Théâtralement, en fronçant les sourcils, il fit mine à la foule de reculer, ce que les premiers rangs s'empressèrent de faire, un peu fébriles.

De son fouet, il fit asseoir l'animal tout d'abord récalcitrant en face de la belle et du zèbre, qui avait nettement relevé la tête et ne quittait maintenant plus le lion des yeux. Mais ma belle déesse le caressait tant et si bien que peu à peu, le zèbre se détendit, sans pour autant quitter du regard le fauve. Alors, maintenant l'attention du lion sur lui avec l'embout doré de son bâton de dresseur, Sam-pion amena le fauve à le suivre des yeux jusqu'à ce que qu'il bâille puis... s'endorme!

La jolie brunette que j'avais vue un peu plus tôt avec l'unijambiste, arriva alors sur la scène et s'approcha du lion qu'elle caressa avant de l'embrasser sur le front. La foule retenait son souffle.

Avec délicatesse, je la vis alors placer ses fines mains dans la gueule de l'animal, comme pour l'ouvrir... et y placer, entre les terribles dents, rien de moins qu'une colombe! La foule ne respirait plus, n'osant ni applaudir ni quitter cette scène incroyable et surréaliste des yeux. Nous regardions les petits doigts agiles et dorés de la brunette caresser, tels ceux d'une dentellière, le fragile volatile figé d'angoisse au milieu des crocs blancs. Cela dura quelques

secondes durant lesquelles la paix du monde sembla reposer entre les dents d'un grand fauve. Quel moment de grâce inouï où l'ordre du monde était changé! Puis la brunette se releva doucement, tout sourire, en reprenant sa colombe, avant de se glisser discrètement derrière Sampion, tandis que la magnifique rouquine blonde invita à son tour le zèbre à se relever, qui s'exécuta sans se faire prier et sans faire le moindre bruit. Elle disparut alors avec lui en coulisses.

Sampion toucha le museau du lion qui se réveilla en sursaut et rugit tout à coup, ce qui fit sursauter le public d'un même corps, moi le premier. Constatant qu'en fait tout était bien sous contrôle et que l'animal bâillait, nous partîmes tous à rire et les applaudissements commencèrent à fuser de toutes parts, tandis que les pièces volaient de partout, au pied du lion narcoleptique et des trois artistes qui lâchèrent alors la colombe, envolée vers la Seine, avant de revenir se poser avec grâce sur le joli bras rond de la gitane.

Le soir était doux, la nuit tombait, on entendait les hirondelles siffler en rasant la surface de l'eau et tout semblait magique sous ces regards qui convergeaient vers la paix et la force qui cohabitaient sous nos yeux, sans aucune protection ni clôture.

Nous les applaudîmes à tout rompre tandis que sous nos yeux, le lion, assis sur son arrière-train, restait stoïque en haletant comme un chien.

Le grand Sampion salua alors le public, puis fit une révérence à son tour à la belle rouquine blonde qui nous avait rejoints, tandis que je me mis moi-même à siffler – quelle étrange idée! Elle me dévisagea sans que je puisse deviner ce qu'elle pensait. Puis il salua la brunette, qui nous eut tous par surprise quand elle lâcha encore non pas une, mais trois colombes qui s'envolèrent à leur tour sans demander leur reste.

Encore une fois, après avoir survolé la Seine puis les hautes tours de Notre-Dame de l'autre côté du pont, avec cette liberté que tous les hommes leur enviaient, les oiseaux revinrent se poser sur le poignet que la belle avait gracieusement tendu pour les accueillir.

Nous applaudîmes encore, fascinés par ce bouquet final à tiroir, les surprises poétiques se succédant. Sampion salua une dernière fois et fit claquer son fouet car le lion reprenait ses esprits et s'avèrait moins conciliant. Tous quittèrent alors la scène en faisant des signes d'adieu. Nous applaudissions encore quand cette fois, revenant sans lion ni zèbre, la troupe revint saluer au grand complet le public, accompagnée du cavalier unijambiste sur son zèbre, tandis que les pièces fusaient encore de partout.

La recette semblait bonne, car la foule nombreuse s'était entassée pour assister au spectacle, même depuis le pont. À part quelques curieux malhonnêtes qui hâtaient le pas au lieu de payer leur dû, je fus étonné de voir combien le public, même le plus éloigné, payait grassement les artistes. Ou peut-être était-ce pour profiter un instant du magnifique décolleté de ma belle rouquine, que je ne quittais plus des yeux, et qui commençait à ramasser les pièces?

Avant de tirer sa révérence, Sampion acclama les membres de sa troupe, qu'il présenta avec un fort accent italien. J'étais curieux de connaître le nom de ma déesse. J'écoutais distraitemment les noms de chacun : Lucas, Georgio, Santorin, Alberto, François, Paloma, Giovanna... Ah! Ainsi elle se nommait Giovanna! Comme c'était beau! Mais ce n'était pas fini!

Sortant de nulle part, je fus renversé de voir arriver quatre jeunes cavaliers en tenue de voltige sur le dos d'un fabuleux jeune... Gypsy Cob! Presque identique à Voltaire, ce dernier n'en différait que par l'âge et sa robe, puisqu'il n'avait aucune marque noire en tête, contrairement à l'étalon que je connaissais. Plus petit, il lui

ressemblait pourtant beaucoup, avec ses yeux mi-bleus comme lui, et une mèche noire rebelle dans le toupet. J'étais émerveillé devant sa beauté et sa grâce, tandis que les jeunes hommes lui faisaient entamer un tour de piste, en clôture de spectacle, en tendant des chapeaux, afin que chacun dans le public tente d'y lancer sa pièce comme dans un jeu d'adresse.

Perdu au milieu de ses crins foisonnants qui s'envolaient au vent du soir, je trouvais l'idée excellente et pleine d'audace, et j'oubliai tout ce que cette apparition fantomatique évoquait pour moi. Je me surpris à regarder si le public parvenait à bien viser. En réalité, les jeunes hommes qui formaient une pyramide fusionnelle en se tenant ensemble sur le dos du solide cheval, étaient des plus habiles pour attraper les pièces, et presque aucune, lancée de bonne foi, ne leur échappa.

Sampion continuait de saluer les artistes : Pablo, Alfred, Joseph, Firmin, Vittorio... Il rappela au public parisien de revenir le lendemain admirer la troupe Boglioni, dont il répéta le nom, encore et encore, afin que tous le retiennent.

Ce n'est que la troisième fois qu'il cita son nom que se fit le déclic, comme si quelque chose d'inévitable venait de se produire, qui aurait toujours dû arriver. J'eus comme un vertige.

Mais au cas où je n'aurais pas saisi assez efficacement, la Providence ajouta à la situation que l'écuyer, de nouveau en selle sur le zèbre pour quelques photos avec un journaliste, héla la jolie brunette en l'appelant par son prénom :

– Paloma !

Elle le rejoignit avec grâce pour l'embrasser à pleine bouche, ce qui lui arracha un sourire de bonheur, tandis que mon sang se

figeait, tant je venais de comprendre comment la chance me rattrapait au tout dernier moment.

Mais bien sûr! J'aurais dû y penser! Paloma, qui signifie colombe, en espagnol... Et François, l'unijambiste aux doigts de fée capables de suturer une plaie dans le temps de le dire! Ainsi donc, je les avais retrouvés!

Tandis que je m'approchais du couple près du zèbre, la sublime rouquine sortit de je ne sais où et s'approcha de moi, comme pour m'accompagner. Moi qui me dirigeais vers Paloma et son unijambiste, alias François Lebreton, déjà un peu perturbé de les trouver là et ne sachant comment les aborder de prime abord pour leur parler de Voltaire, du Cirque Molier, de sa virée en Amérique et de son possible avenir comme grand étalon à Windsor, je perdis soudain tous mes moyens.

Se plaçant à mes côtés et me prenant par le bras cavalièrement, la splendide rouquine m'arrêta soudain pour me sourire avec ses grands yeux verts à tomber par terre.

Je voulus dire un mot, lui faire forte impression et je me promis de m'exprimer dans mon meilleur français. Mais ainsi qu'il en est souvent dans la vie, je fis la grimace quand je l'entendis soudain répondre en italien à une question de l'unijambiste qui la hélait en la voyant à mon bras. Elle partit d'un grand éclat de rire et se contenta de me secouer avec camaraderie, en réponse à sa question. J'étais aux anges.

Eh quoi, elle parlait italien? De toutes les langues que je maîtrisais plus ou moins, elle parlait bien sûr celle qui ne figurait pas à mon répertoire. Je lui souris, embarrassé, ce qu'elle ne comprit sans doute pas non plus étant donné ma réaction. Mais bien vite, je me

ressaisis et qu'à cela ne tienne, me dis-je, l'amour peut tout! Je pris une grande respiration et fermai les yeux un bref instant.

J'allais oser mon premier mot quand elle me regarda soudain autrement, visiblement impressionnée par un je-ne-sais-quoi en moi qui l'amena à m'observer étrangement, ce qui me perturba un peu plus, tandis qu'elle se tenait debout à mes côtés, près du zèbre impassible. Quelle splendeur de la nature! (Enfin je parle d'elle, pas de son zèbre, quoique l'animal ne soit pas vilain, mais bon.)

Tout se bouscula pêle-mêle dans ma tête : je me félicitai d'avoir choisi de porter ce jour-là mon plus beau complet, et surtout d'avoir renoncé à me rendre au Moulin Rouge, et je me dis que c'était donc ces gens, les dresseurs d'ours – Sitting Bull avait vu juste – qui étaient les naisseurs de Voltaire! La Providence, parfois, récompense les scrupules d'une façon bien à elle, ce que je compris encore mieux lorsque Giovanna me glissa à l'oreille dans un français très approximatif et en roulant magnifiquement ses *r* :

– Vous avez de magnifiques *chevaux* roux, tu sais.

Je lui souris, étonné du lapsus. Elle fit mine d'attirer un peu plus mon attention, faisant toutes sortes de manières pour se rapprocher davantage, le sourire charmeur.

– Ils sont roux, tout comme moi.

Elle était si proche que je voyais ses pupilles, dilatées. Quoi, je lui plaisais vraiment?

Giovanna, ma toute belle, quand je repense à ces premiers instants, mon cœur s'arrête... Et c'est ainsi que je compris ce que cette femme deviendrait pour moi. Enfin, j'étais comblé, ayant trouvé à

mon tour la plus belle des moitiés.

C H A P I T R E X V

C'est la vie

A Windsor, au cœur de verdoyants pâturages, je fus traité comme un prince : la beauté de ma robe, mon caractère placide, mon histoire et mes longs crins firent sensation. La reine elle-même vint m'apprécier et me trouva splendide, *bien qu'un peu maigre*. Je fus ainsi appelé à rejoindre les rangs de la garde des chevaux-tambours de Sa Majesté.

Ironie du sort, je portais de nouveaux les armoiries anglaises, mais cette fois, ce n'était plus à des fins parodiques pour le *Buffalo Bill's Wild West Show*. Comme cette vie était rocambolesque!

Je fis aussi la connaissance d'un vieux baudet acariâtre répondant au nom de Roméo, qui avait passé sa vie à tirer des boulets de canon. Blasé et cynique, il m'écoutait déblatérer généreusement sans sourciller.

Le temps passa ainsi, des jours, des semaines, des mois, bientôt presque une année. Je voyais mon temps de vie filer, et mes espoirs anéantis, je m'étais résigné. La seule animation qui égayait encore mes jours était ces interminables parties de polo. J'en aimais le rituel ridicule.

La foule, toute de blanc vêtue, souvent avec une tasse de thé à la main, se ruait sur la pelouse à la mi-temps, pour remettre en place

les mottes de gazon que les chevaux avaient arrachées lors de leurs folles embardées. Le but du jeu était de s'assurer qu'il ne reste plus aucun trou avant que les chevaux y galopent de nouveau, pour éviter chutes ou blessures aux pattes.

Je trouvais si curieux de voir tous ces prédateurs tâter ainsi de l'herbe tandis que les chevaux étaient bichonnés, lavés, brossés et soignés avec les mille précautions que l'on réserve d'habitude aux plus précieux bolides, que j'avais l'impression de voir des humains brouter au service de pachas équins qui en profitaient bien. Comme ce monde serait amusant s'il s'inversait juste un bref instant...

Il faut dire que cette énième déception qui avait marqué ma vie à Québec, alors que j'avais manqué ma belle si près du but après tant de risques et d'efforts, m'obsédait. Afin de ne pas sombrer dans une aussi grande détresse qu'au temps de mon arrivée à New York, je recommençais à partager mes mémoires, cette fois avec un âne. L'avantage, à mon âge vénérable, était que les anecdotes de vie se multipliaient avec les années!

Roméo devint donc le gardien des souvenirs que je vous transmets aujourd'hui.

Ne dit-on pas que la mémoire d'un âne est aussi vaste qu'éternelle, comme le coup de pied qu'il garde en tête? Avec lui, j'étais sûr que mes anecdotes seraient retenues et peut-être un jour transmises à mon espèce avec soin et dignité. Roméo, comme bien des baudets, avait mauvais caractère, mais un sens aigu de la loyauté.

Malgré l'ennui constant de jours qui se ressemblaient tant, un événement s'annonçait bientôt : les noces de la princesse Béatrice devaient avoir lieu sous peu et l'on me para de mes plus beaux atours en plus de nous déplacer par bateau sur une île proche où le

mariage serait célébré. Je devais me tenir avec mes pairs et leurs tambours, autour de la calèche royale, pour la mener d'Osborne House à l'église Saint Mildred de Whippingham.

Vers 11 heures, rutilants, nous y étions. Tout le gratin de Londres était déjà là : le petit peuple et ses fleurs lancées à la mariée, les courtisans, l'armée, les couronnes, les armoiries et tous les ors de la royauté étaient de sortie, étalés avec ostentation comme il est de coutume dans ce pays.

Mon univers à moi était rétréci à mon environnement immédiat. Au milieu des tambours et trompettes, je restai enfermé dans ma tête, suivi en tout lieu par l'ombre de mon chagrin.

J'y voyais de plus en plus mal, et à vrai dire, tout m'indifférait.

Quand un mouvement se fit avec l'entrée de la mariée, j'écoutais distraitemment la musique. J'entendais bien la marche nuptiale, mais pour moi dont la vie si rocambolesque n'avait plus de sens depuis la perte de mon cœur, ces premiers accords résonnaient davantage comme l'entrée en piste d'un cirque et son zoo ridicule de flonflons.

Soudain, me tirant de ma rêverie, un accord de violon. Je n'en étais pas sûr, mais ce jeu d'archet me sembla familier. Mais quand *l'Ave Maria* s'éleva dans les airs, m'enveloppant de sa grâce, je reconnus ce petit quelque chose de léger qui sonnait comme un retour à la maison.

Mes oreilles, perplexes, tricotaient. Je voulais comprendre et tentais de voir de mon œil gauche, au travers de mes crins interminables. Hochant la tête, je perçus encore une note et ce jeu de pizzicato qui me gonflait l'âme sans que j'y compris rien.

Et là, tout à coup devant moi, dans toute la gloire de son éternelle beauté, vêtue de sa robe bleu-noir, Opérette se tenait. Ses naseaux

frémirent, elle me reconnut à l'instant. Je peux vous le jurer, car les larmes silencieuses d'un cheval ne s'oublient pas facilement.

Alors, d'un même élan et sans consulter personne, désobéissant à nos maîtres respectifs à qui nous créâmes tout un émoi, nous nous élançâmes l'un vers l'autre. J'étais encombré de mes tambours et de leur page, tandis que la violoniste d'Opérette, qui n'était pas Marie (même si elle lui ressemblait), adapta son jeu de son mieux après avoir marqué un silence dû à son mouvement en avant. Elle parvint à se glisser dans le morceau pour rester dans le ton de la mélodie. Cela maintint un suspens qui passa pour une adaptation, certes originale mais approuvée par la reine, fort surprise mais presque heureuse de cette improvisation charmante et romantique entre deux magnifiques chevaux, qu'elle crut scénarisée comme un cadeau, de la pièce de Bach et Gounod. Nos naseaux se frôlèrent, tandis qu'Opérette frémissait. Nous enlaçâmes nos encolures sous l'émotion, comme deux cygnes en relation fusionnelle.

La beauté de la scène émut tant l'assemblée, qu'elle lui arracha quelques larmes. Mais ce fut sans doute à la violoniste campée sur Opérette, que nous dûmes le bonheur qui suivit. Je suppose qu'elle raconta peu après le fin mot de toute cette histoire.

Sans doute savait-elle qui j'étais, d'où je venais et ce à quoi j'avais survécu comme me l'avait démontré autrefois Blanche Allarty. Peut-être ma recherche désespérée d'Opérette s'était-elle sue parmi les hommes. C'est du moins ce que je veux croire.

Quoi qu'il en soit, je ne compris certes pas tout ce qui se dit ce jour-là, mais les hommes semblaient nous avoir entendus. La reine demanda à la jeune femme montée sur Opérette une courte audience en clôture du banquet. J'entendis son prénom : elle s'appelait Clara. On nous avait accrochés en stalle, l'un à côté de l'autre, dans l'écurie d'une des ailes de Buckingham Palace. Quand elle

revint, elle pleurait, mais un grand sourire lui illuminait également le visage. Elle serra très fort Opérette contre elle, lui glissa un mot à l'oreille que ma douce ne voulut jamais me dire, puis un miracle se produisit.

Comme si le ciel, enfin, m'avait entendu, plus personne ne nous sépara plus. Opérette rentra ce soir-là avec moi aux écuries. Je ne la quittai pas des yeux. Quel soulagement! C'était tellement d'émotions pour moi; après tant d'épreuves et de déceptions, j'étais au comble du bonheur!

Ma belle n'avait d'yeux que pour moi. Elle me suivait du regard à chaque seconde, depuis le box plus loin où elle était gardée. Je priai qu'elle soit laissée avec moi dans un pré. Je devais être en veine, car c'est ce qu'il arriva.

L'histoire se sut vite et à notre retour à Windsor, on nous plaça ensemble, dans un seul et même paddock.

Et contre tout attente, après tous les rebondissements que le destin nous avaient réservés, nous y vécûmes heureux, jusqu'à la fin. C'était vrai : les humains m'avaient parfois montré le pire et avaient décidé plus souvent qu'autrement du restant de mes jours, mais ces deux-pattes incroyables étaient aussi capables du meilleur. Grâce à eux, nous étions réunis. Enfin. Et heureux.

Tout le monde apprit rapidement notre histoire, surtout quand les résultats d'une enquête ayant été menée sur moi furent connus : on sut que j'avais parcouru une partie de la côte Est avant de retrouver ma belle et que j'avais eu une carrière d'artiste à Paris. Clara, la fille de Marie, dévoila tout. Des articles parurent dans la foulée de l'enquête sur le fameux Voltaire, le « cheval amoureux ». Cela émerveillait tout le monde et nous étions devenus, Opérette et moi, des vedettes.

Plus tard, comble du destin, j'appris qu'Opérette n'avait jamais mis le moindre sabot en Amérique. Je restai perplexe un bon moment à cette nouvelle. Parce qu'alors, qui était donc cette jument que j'avais vue sur l'affiche, à la vue de laquelle je m'étais lancé dans une telle aventure? Je ne trouverais jamais de réponse. Mais je pus m'imaginer qu'une de ces innombrables juments canadiennes, si semblables à ma belle, avait fort heureusement guidé mes pas. Comme quoi la vie faisait finalement très bien les choses.

Je me souvins alors de cette phrase qu'aimait à répéter François autrefois, quand il citait Voltaire le philosophe, durant ses longues soirées bohèmes : « Tu comprendras un jour que dans la vie, tout est vraiment pour le mieux, dans le meilleur des mondes possible. » Ainsi, à la lumière des nombreux rebondissements de mon existence, je devins Voltaire, le bien nommé.

Je n'étais pas pour autant en mesure de déterminer si cette existence était bonne ou mauvaise. Mais je comprenais soudain que tout dépendait surtout du moment choisi pour clore un chapitre. Après tout, la ponctuation d'une vie, à nous seuls, revenait. Mais ce que j'ignorais encore, c'était que pour les hommes, cette histoire ne faisait que commencer.

Nous les gitans, bâtards que nous étions, gens du voyage honnis, sans territoire ni registre, sans passé ni gloire, notre célébrité ne fut finalement pas celle, si précieuse, réservée aux grands étalons des paddocks royaux, quand il fut reconnu que j'étais sans papiers.

Malgré les rebondissements étonnants de ma vie, auxquels ne crurent sans doute pas les gens de *la haute*, il fut décidé que je ne serais qu'un animal d'ornement militaire, étonnamment né des mains heureuses d'éleveurs mal-aimés.

Mes descendants et moi, petits bébés tambours nés d'un Gypsy et d'une frisonne, ne vaudraient sans doute que peu de chose aux yeux des hommes, hormis pour les esthètes, touchés par nos crins et nos mèches éclectiques, couronnés d'yeux à demi bleus, aux accents si doux.

Mais un jour cependant, découlant de nos sangs mélangés, qu'Opérette et moi-même avions partagés, découleraient deux nouvelles races de chevaux étonnants et bien plus recherchés que ne le furent ceux de notre temps : celle des gypsians et même le renouveau des chevaux-tambours⁷⁷, nourris des crins que nous laisserons à la postérité.

D'ici là, mon histoire et celle de mes descendants relèvent davantage de la gloire modeste mais très applaudie, des petits peuples bouillonnants qui fréquentaient les cirques, ébahis et heureux de voler à une vie si dure du rire et de l'émerveillement pendant quelques instants.

Mais je savais qu'un jour viendrait où les deux mondes éloignés de la cavalerie et du cirque s'étonneraient d'avoir en commun des chevaux atypiques.

Alors, m'installant dans vos cœurs, devenus mes tambours, mon histoire se saura, et je l'espère aussi, celle des chevaux, un peuple silencieux vous ayant tout donné.

⁷⁷Drum Horses.

É P I L O G U E

Chance ou malchance, qui sait?

J'ignore si je devenais plus humain ou finalement un peu cheval, mais avec ces événements, un sentiment d'accomplissement plus fort, chaque jour, me gagnait. C'est comme si je m'étais enrichi d'un autre moi-même grâce à ce voyage.

Fort du bonheur tout simple de me sentir utile à quelque chose et à quelqu'un, je ressentais enfin la joie indicible de vivre pour deux. Je savais désormais les hauts et les bas que la vie réservait. Aussi étais-je empli de gratitude en constatant, dès que je parvenais à taire cette petite voix en moi que je commençais tout juste à apprivoiser, combien mon bonheur se nourrissait de choses simples et du moment présent. Ma quête avait enfin pris fin, vivre me suffisait désormais amplement.

Je continuai d'évoluer simplement au sein des Écuries royales. J'avais eu droit aux honneurs et je menais désormais une vie douce et agréable au service de Sa Majesté, au mieux de mes capacités. Cette aventure m'avait transmis l'essentiel à retenir sur soi : nous sommes tous sur un pied d'égalité, habités d'un doute mental continu et harcelant, nourri par une petite voix intérieure qui ne se tait qu'une fois muselée par l'émotion, lorsqu'elle parvient à croiser la beauté.

Par la force des choses, j'ai développé une certaine philosophie : s'émerveiller est la condition *sine qua non* à cultiver pour vivre heureux. Après tout, nous sommes tous quelque part un vieux cheval hanté par ses mémoires en quête de sa douce moitié.

Je m'appliquerai donc à garder l'essentiel en tête pour savourer le présent : je ne crains plus ni l'ennui, ni le manque, ni la séparation. Même dans l'à-peu-près des petites frustrations quotidiennes, tout me semble parfait ainsi, c'est-à-dire : imparfait.

La vie m'a réservé le plus beau des cadeaux : partager un quotidien simple et heureux avec un être cher, témoin des grands moments et des petits tracas quotidiens. L'amitié y tient aussi une place importante, car nous avons souvent la visite de nos amis artistes d'autrefois et nous entendons parler de loin de l'envergure qu'a prise le spectacle des Bouglione.

C'est pourquoi au détour de nos vies qui se sont croisées, je sais que j'ai indirectement contribué à la naissance d'une légende qui va – et de loin – tous nous dépasser.

Vittorio, François, Blanche et Paloma, qui ont tous en commun le fragment de la vie d'un cheval, ainsi que leur passion des arts, du dressage et de la musique, écriront bientôt ensemble une nouvelle page d'histoire. Au sein d'une ménagerie colorée, sur les routes de France frappées par l'histoire, des roulottes et leurs chevaux gitans sont en route vers un destin beaucoup plus grand.

La légende du grand Cirque Bouglione, avec ses chevaux, son orchestre et son flamboiement, est née et elle talonne celle des Grüss, aussi mondialement reconnus.

Ces deux géants pailletés des soirées parisiennes ne trouveraient un équilibre fusionnel qu'un demi-siècle plus tard, avec la naissance

de la grande Gipsy Grüss-Bouglione, née Camilla, fille de Firmin Bouglione, écuyère et fil-de-fériste hors pair qui réunirait, comme Blanche en son temps, tous leurs talents mutuels...

Bien sûr, une rumeur circule encore selon laquelle la naissance du Cirque Bouglione doit son succès à son édition du cirque Buffalo Bill l'ayant fait connaître.

Inspiré d'une affiche du vrai *Buffalo Bill's Wild West Show* américain qu'Alexandre, un des quatre fils Bouglione, aurait trouvée, égarée dans une gare, personne ne supposa que cette version européenne du *show* américain avait un autre point commun avec l'édition originale : un cheval.

Mais j'ai conscience de vous avoir communiqué ici une tout autre version, nourrie des chemins croisés que seules les anecdotes, authentiques, d'une vie peu glorieuse, car souvent plus cruelle, peuvent expliquer. Mais chance ou malchance, qui sait?

À vous seul désormais d'en juger.

Sources et droits photographiques :

Photographies tirées du spectacle Opérette et Voltaire : les mémoires d'un cheval-tambour : réalisées par Cynthia Beaudet, art équin www.cbphotographie.com. Réalisées dans la salle de spectacle du Haras Laurentien. © *Les Opéras Équestres du Québec*, www.leharas.ca.

• **Cheval descendu dans la mine**. archive partagée par André de Marles.

<http://andredemarles.skyrock.com> /D.R. • **Sitting Bull et W. Cody**, "Sitting Bull & Buffalo Bill" by Wm. Notman & Son. Image disponible au Musée McCord sous numéro d'accès II-83124. •

Scène de cirque /tableau vivant d'art pompier, v. 1890. D. R.

<http://amazones.forumactif.fr/t4768p255-rachel-dorange> • **Voltaire et Blanche** : reconstitution de ses sorties au Bois de Boulogne vers 1880. Samuelle sur Voltaire. • **Roi George V** D.R. Source documentaire : D. Archangel, d'après *Black Forest Shires and Gypsy Horses website* <http://darchangel-farm.com/pages/drums.html> • **Affiche de Buffalo Bill** : Buffalo Bill's wild west and congress of

rough riders of the world - Affiche avec cowboys escortant des bovins et un portrait du Colonel W.F. Cody sur son cheval. v. 1899. • **Garnison de soldats avec leur cheval**. D.R. • **Cheval-tambour** lors d'un défilé militaire. D. R. • **Sur les routes de France avec les chevaux gitans**. D.R. •

Cheval-tambour (*Drum-horse*, 1900). D. R. • **Clever Hans, le cheval savant**. v. 1912. Karl Krall - Karl Krall, Denkende Tiere, Leipzig 1912, Tafel 2. • **Cabrer renversé** réalisé par Samuelle sur Orfeu, étalon de la Luna Caballera, entraîné par Marie-Claude Bouillon. Photo de Lenka Vernex • **Cheval dans la mine** : Dernier cheval au fond de la mine, de Raymond Renaux, Journal des Houillères, 1966. <http://clic-cheval.com/cheval-de-mineur.html> • **Blanche Allarty au pas de deux (et pas espagnol)**, v. 1890. Hulton-Deutsch Collection/CORBIS pour Samuelle Ducrocq-Henry/Opérette et Voltaire.

Montages graphiques :

http://www.123rf.com/profile_blojfo>blojfo / 123RF Stock Photo

http://www.123rf.com/profile_leremy>leremy / 123RF Stock Photo

http://www.123rf.com/profile_nixken>nixken / 123RF Stock Photo

http://fr.123rf.com/profile_oorka>oorka / 123RF Banque d'images

http://fr.123rf.com/profile_vlada13>vlada13 / 123RF Banque d'images

http://fr.123rf.com/profile_vadimmmus>vadimmmus / 123RF Banque d'images

http://fr.123rf.com/profile_anilinn>anilinn / 123RF Banque d'images

http://fr.123rf.com/profile_alvarocabrera>alvarocabrera / 123RF Banque d'images

http://fr.123rf.com/profile_shlapaklilya>shlapaklilya / 123RF Banque d'images

IMPRIMÉ AU CANADA